







LE PROTECTEUR.

Tota cohors Papistica veram molitur conjurationem in nostros, in nos..... Sit Deus Zabaoth Protector Protectoris et Ecclesiæ!

Dépêche diplomatique, Zurich,
20 janvier 1654.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

LE PROTECTEUR,

OU

LA RÉPUBLIQUE D'ANGLETERRE

AUX JOURS DE

CROMWELL,

PAR J. H. MERLE D'AUBIGNÉ.

> Je sais que Dieu est au-dessus de toutes les mauvaises langues, et que, en son propre temps, il me réhabilitera.
>
> OLIVIER CROMWELL au colonel Norton le 28 mars 1648.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, 56;

A LA LIBRAIRIE PROTESTANTE, RUE TRONCHET, 2.

GENÈVE,

KAUFMANN, LIBRAIRE.

M DCCC XLVIII.

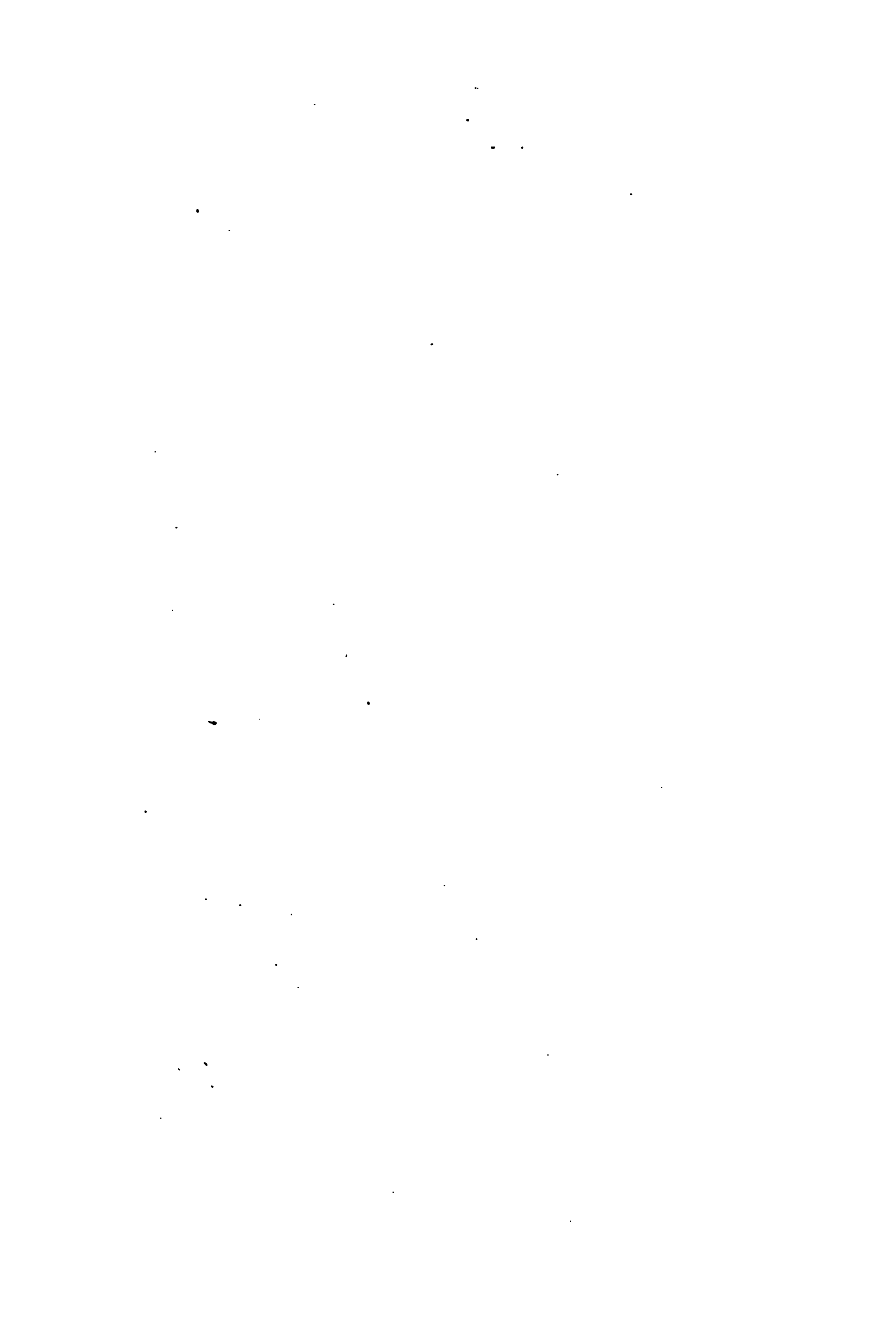
A

L'UNIVERSITÉ

DE

BERLIN.

L'AUTEUR.



Ce livre n'est pas un écrit de circonstance; il était composé avant la révolution de février 1848. Cet événement en a retardé la publication. Les ressemblances qui se trouvent entre les temps que je raconte et ceux où nous sommes eussent pu faire croire que j'avais écrit sous l'influence des préoccupations du moment; j'ai craint de donner lieu à une supposition si erronée. D'ailleurs, on m'assurait que personne ne lisait plus de livres en France, et que chacun se bornait aux journaux. J'ai donc attendu. Maintenant je publie ces feuilles, sans être sûr que l'étourdissement dont la révolution actuelle a frappé les esprits laisse le temps, le calme et l'impartialité nécessaires pour étudier une révolution ancienne, quelles que soient les leçons qu'elle puisse renfermer.

Frappé du jour qu'ont jeté sur le caractère de Cromwell et sur l'histoire de la révolution d'Angleterre divers documents publiés depuis

quelques années[1], j'ai désiré présenter les résultats de mon examen. Parmi les écrits qui ont attiré mon attention je dois signaler les *Lettres et Discours d'Olivier Cromwell*, publiés par M. Thomas Carlyle. Cet ouvrage est sans doute, soit quant aux pensées, soit quant au style, d'une originalité telle qu'il serait impossible de le transporter dans notre langue; mais il me paraît l'un des écrits les plus remarquables qui aient été publiés depuis quelque temps en Angleterre. J'ai rarement lu un livre où j'aie trouvé plus de recherches, plus d'esprit et plus de justesse. J'ai beaucoup profité des documents qui s'y trouvent recueillis.

Je m'étais simplement proposé d'écrire un ou deux articles pour l'une de nos revues. Un journal (*le Semeur*) se distingue en France depuis près de vingt années par l'intelligence avec laquelle il applique le christianisme aux besoins de l'esprit français et aux diverses situations que les événements ont successivement créées. Quoique je ne sois point l'un de ses collaborateurs, je désirais lui payer ma dette, en déposant dans ses colonnes les révélations tardives qui sont venues éclairer une époque mémorable et méconnue. Mais, poussé

[1] Voir Introduction, p. 14.

toujours plus avant dans mes recherches, par le grand intérêt que le sujet me présentait, j'ai écrit un livre au lieu d'un article, et j'ai dû publier cette étude historique sous la forme d'un ouvrage distinct. Cet écrit se ressent de ce que je l'ai fait sans penser à le faire. Je demande que l'on y cherche non le beau, mais le vrai. Il est essentiellement une œuvre, non d'art, mais de conscience; et il a, je pense, par cela même, des droits particuliers à l'examen des hommes sérieux.

Mon ami M. Gaussen a le premier attiré mon attention sur les *Lettres et Discours* du Protecteur. La pensée que dans le mémoire que je présente je me trouve d'accord avec lui est pour moi un encouragement à croire que je le suis aussi avec la vérité.

Il faut tirer la vérité du fond d'un puits, dit un proverbe de notre langue. Ce livre ne se propose pas autre chose. Nous savons que la vérité est le plus souvent cachée; et à nos yeux les forces et les jours que Dieu nous donne n'ont de valeur qu'autant qu'ils sont employés à la découvrir, à la tirer *du fond d'un puits*, à la proclamer quand on l'en a tirée, et à la défendre quand on l'outrage. En écrivant ce livre, j'ai cherché à être ἀβασίλευτος, « sans maître, » selon la règle d'un critique de l'antiquité. Je me suis rappelé que

le principal précepte que Cicéron donne à l'historien, c'est *d'oser dire tout ce qui est vrai.* J'ai cherché à voir les choses telles qu'elles étaient, et non telles qu'elles ont paru à plusieurs. Sous quelques traits accidentels et secondaires, propres à tromper le regard, je me suis efforcé de reconnaître les données essentielles et primitives.

> Ubi plura nitent.... Non ego paucis
> Offendar maculis.

Appelé à rectifier les erreurs si longtemps répandues sur le caractère de Cromwell, je me suis vu obligé de faire de fréquentes citations de ses lettres et de ses discours. De simples assertions, des raisonnements sans preuves eussent été inutiles. Ce n'est pas nous qui sommes appelé à justifier le grand Protecteur, il doit se justifier lui-même; et heureusement il a pour cela en abondance des témoignages authentiques et décisifs. J'espère que ce livre, après s'être présenté au milieu du monde sans autre prétention que de rétablir la vérité, ne devra pas se retirer tristement en voyant son attente trompée, et dire comme Juvénal :

> Quid Romæ faciam?.... Mentiri nescio.

Il est une circonstance qui m'encourage. Convaincu comme je l'étais de la thèse con-

tenue dans cet écrit, j'ai cru devoir présenter d'abord mes vues aux juges les plus compétents. J'ai publié mon *Protecteur* en Angleterre, et cet essai a eu, ce semble, pour résultat de mettre dans un plus grand jour la sincérité de Cromwell. Les organes les plus accrédités de l'opinion publique se sont prononcés dans ce sens. « Cette *Réhabilitation,* » a dit la *Revue de Westminster,* « fera beaucoup « pour diminuer l'idée, autrefois si générale, « de la prétendue hypocrisie de Cromwell. » — « La seule idée de la vie politique de « Cromwell, » a dit une revue tory, « fut le « maintien du protestantisme. » — « Le juge- « ment mûrement délibéré, » a ajouté une autre revue de l'Église anglicane, « et le ver- « dict sans ambiguïté du dix-neuvième siècle, « sera que Cromwell fut sans aucun doute « un homme droit et honnête... Il n'y avait « personne qui fût aussi complétement que « lui au-dessus de tendances petites, ram- « pantes et personnelles. » — Et un journal de Londres, qui rapporte ces divers jugements et d'autres encore, conclut sa revue par ces mots : *Cromwell est réhabilité.*

Après cette épreuve, décisive peut-être, par laquelle ce livre vient de passer en Angleterre, je crois pouvoir le mettre sans crainte sous les yeux de ceux qui aiment en France

à étudier « sine ira et studio » les époques les plus importantes de l'histoire. Je ne puis transcrire ici plus au long les appréciations dont je viens de parler; mais je placerai comme appendice, à la fin de ce volume, une courte revue de ces revues, qui se trouve dans le journal bi-hebdomadaire de Londres, politique et littéraire, auquel appartient la dernière parole que j'ai citée. Quand on se présente pour plaider une cause perdue pendant deux siècles, on a besoin de s'entourer de tout ce qui peut justifier l'innocent et établir la vérité méconnue : négliger quelques éléments de réussite serait une faute.

Un littérateur distingué de Paris, M. Philarète Chasles, a inséré dans la *Revue des deux Mondes* sur Olivier Cromwell quelques articles qu'il a dès lors publiés à part. Je ne suis donc pas le premier à faire entendre ma voix en France en faveur du Protecteur. Cependant s'il y a quelques rapports entre les travaux de M. Carlyle et de M. Chasles et le mien, on s'apercevra facilement qu'il y a aussi des différences.

Voici la principale. Quoique le sujet de cette esquisse soit le Protecteur, c'est le christianisme évangélique qui en fait le grand intérêt. Aux yeux de Cromwell lui-même la cause du protestantisme était fort au-dessus

de la sienne. Dans tout ouvrage qui traite du grand Olivier l'intérêt protestant doit occuper la première place. Le christianisme évangélique est en tout temps l'intérêt capital de l'Europe et du monde. Pendant que je revoyais cet essai, il est tombé entre mes mains un ouvrage fort distingué sur « le protestantisme allemand » que j'aime à signaler, parce que je l'ai lu avec utilité pour moi-même.

Le travail que ce volume a nécessité a interrompu la composition du cinquième volume de mon *Histoire de la Réformation*. L'alternat est un besoin et un droit de l'esprit de l'homme : on aime à ne pas faire toujours la même chose. Je me suis laissé aller à ce penchant dans le cas actuel. Presque au même moment où j'étudiais Cromwell, on me demandait à Genève, d'y rendre compte, dans un certain nombre de séances du soir, d'un voyage que j'avais fait en Allemagne, en Angleterre et en Écosse; et j'ai dû à cet effet coucher par écrit des souvenirs que j'hésite encore à communiquer au public français. Ces divers travaux m'ont pris le peu de temps que je puis enlever à mes occupations journalières. Mais je reprends, et si Dieu m'en donne la force, je poursuivrai mon travail sur la réformation du seizième siècle.

L'habitude en Allemagne est qu'un auteur qui a reçu d'une université quelque honneur académique dédie à ce corps savant, comme signe de sa gratitude, l'un des premiers ouvrages qu'il publie après cette promotion. La faculté de théologie de l'université de Berlin m'ayant conféré, en 1846, le degré de docteur en théologie, je me suis fait un devoir de me conformer à cette coutume. D'anciens rapports m'unissent aux docteurs éminents qui composent cette faculté, Néander, Twesten, Hengstenberg, Nitzsch, Strauss (de Berlin), et je suis heureux d'offrir un hommage de mon respect au collége théologique qui, sans contredit, occupe la première place dans le monde protestant.

Il ne me reste qu'à exprimer le désir de voir cette publication porter quelques fruits, malgré sa faiblesse.

Quand une nation doit parvenir à une vie nouvelle deux principes lui sont nécessaires, la liberté et le christianisme. Le second de ces éléments, sans dénaturer le premier, en sera le contre-poids nécessaire. Plus l'homme est libre au dehors, plus il doit être lié au dedans. Si les convoitises intérieures débordent lorsque les digues extérieures se rompent, il n'y a plus à attendre pour un peuple que les excès furieux d'une sauvagerie primitive,

suivis d'une désolation inévitable et d'une ruine profonde.

Ce fut le salut de l'Angleterre à l'époque de Cromwell de voir ces deux éléments salutaires opérer en même temps parmi son peuple. Ils formèrent cette nation, et après un travail d'enfantement très-laborieux elle put venir se reposer de violentes secousses transitoires, à l'ombre de l'une des libertés les plus réelles, les plus paisibles et les plus puissantes qui se trouvent parmi les nations. On ne peut fermer les yeux aux abus qui se rencontrent encore dans la Grande-Bretagne; et quiconque étudiera avec soin le caractère de l'administration de Cromwell se convaincra que l'existence actuelle de ces abus vient essentiellement de ce que à l'esprit du Protecteur succéda un esprit diamétralement contraire. Au seizième siècle la réforme ecclésiastique, contrecarrée par le chef des Tudors, et au dix-septième siècle la réforme politique et religieuse, arrêtée par les deux Stuarts, ne purent atteindre leur complet développement. Néanmoins l'impulsion donnée sous le Protectorat subsista dans ses éléments les plus essentiels, et opéra sous les rois de la maison de Brunswick avec une nouvelle énergie. S'il est maintenant quelque peuple qui aspire à une naissance nouvelle, il lui sera

impossible d'y parvenir autrement qu'en unissant les deux principes que nous venons de signaler. Omettre l'un de ces éléments, laisser là l'Évangile, la vérité et la vie chrétienne, ce serait repousser le navire loin des rives de la liberté et de la paix, et le lancer au sein de nouvelles tempêtes et sur d'effroyables abîmes.

Modéré lui-même par la puissance du christianisme, Cromwell fut rendu capable de modérer aussi sa nation. S'il y a quelque chose qui le distingue politiquement, c'est son égale opposition à l'absolutisme persécuteur et au radicalisme niveleur. Les absolutistes l'ont décrié comme radical, les radicaux comme absolutiste. Cela est dans l'ordre des choses.

Dans les *Essais* de M. Macaulay, que nous avons lus pendant l'impression de ce volume, ce critique distingué appelle celui des radicaux de cette époque dont les historiens français invoquent le plus souvent le témoignage, Ludlow, *foolish and violent*. Ce jugement est d'accord avec celui que nous avions formé nous-même, et que nous avons exprimé dans cet écrit. Quand il s'agit de juger un homme, prendre pour guide la « folie » et la « violence » de l'un de ses rivaux et de ses ennemis personnels, n'est pas, ce nous semble,

dans les bonnes manières de l'histoire. *Ne qua simultatis,* dit Cicéron à l'historien. « Ne « recevez rien de ce qui est dicté par la rivalité « ou par la haine. »

Cromwell, au milieu des influences contraires qui l'entouraient, sut garder cet équilibre, qu'il est si facile de perdre. Il se manifesta de son temps, et dans son parti même, certains systèmes enthousiastes, qui eussent pu ruiner le pays. Le sentiment chrétien qui l'animait l'empêcha d'être emporté par de spécieux sophismes. Il tint ferme, et sauva l'Angleterre.

Ce que Cromwell fut dans sa vie, nous nous sommes appliqué à l'être dans cet écrit : simplement chrétien, sans mélange des systèmes du jour. Maintenant encore le monde voudrait un assaisonnement nouveau et piquant, pour rendre du goût à ce vieux christianisme évangélique, dont le palais blasé des hommes de notre génération ne sait plus discerner la saveur. On a vu des esprits bien intentionnés et incontestablement religieux sacrifier un tant soit peu à l'idole, et glisser dans les publications les plus estimables quelques paroles flatteuses pour un vide socialisme ou un vague fatalisme. « Qui n'honore pas la vérité qui est en lui n'a point de morale », a dit un homme dont nous avons grand

sujet de déplorer la mort, M. Vinet. Mélanger la vérité, c'est la perdre. Penser qu'un beau talent sans christianisme suffit pour parler des choses chrétiennes, c'est imiter ce flatteur du temps des Césars qui faisait dire à Domitien : *Dominus et Deus noster hoc fieri jubet*... Il ne faut faire l'apothéose ni du talent ni du pouvoir : la vérité seule en est digne! Les chrétiens ne doivent pas rechercher comme auxiliaires la sagesse et la faveur du monde. « Jésus-Christ est un *témoin*, dit encore M. Vinet, mais son témoignage n'a mis en ses mains le sceptre de l'humanité que parce qu'il a été rendu du haut d'une croix. » Que les chrétiens soient donc franchement et résolument chrétiens. « *Vous êtes le sel de la terre*, dit Jésus à ses disciples; *si le sel perd sa saveur, avec quoi le salera-t-on?* La vérité chétienne a des aiguillons qui blessent, mais qui par cela même guérissent, et qu'il faut se garder d'arracher. On s'élève de nos jours à des hauteurs imaginaires, où il ne doit plus être question de péché, de loi, de condamnation ou de grâce. Mais craignons d'apporter à notre génération un christianisme délayé par la sagesse du siècle. Il y a longtemps qu'Horace nous a appris

Que nous ne devons pas marier les contraires.

Il est vrai qu'on le fait quelquefois dans de

bonnes intentions : Si l'on veut unir la Croix et le drapeau de l'esprit du jour, c'est sans doute pour que la croix triomphe. N'a-t-on pas vu conspirer comme le paratonnerre avec la foudre? Il y a danger à imiter cette épique conspiration, comme il y a eu danger à la faire. Il est des paratonnerres trop faibles, qui en voulant soutirer des nuages le fluide électrique, le font tomber sur les lieux mêmes qu'ils en devaient garantir.

S'il est un devoir à cette heure pour les hommes de lettres chrétiens, c'est de se maintenir purs quant aux influences du monde. Nous sommes prêt à applaudir à ceux qui, ayant donné leur cœur à Dieu, se jetteront hardiment et avec joie au milieu du mouvement de leur siècle pour chercher à rappeler leurs contemporains à Celui qui est la splendeur de la gloire du Dieu invisible. Mais nous croyons que ce généreux élan les oblige à prendre garde à eux-mêmes et à bien peser cette recommandation du grand Paul : « Prenez garde que personne ne vous butine, au moyen de la philosophie et d'une vaine déception, selon la tradition des hommes, les éléments du monde, et non selon Christ. » Nous qui nous en allons (et peut-être qu'ici l'auteur n'est pas seul à parler), sur le point de poser une plume qui commence à nous peser, nous

sommes impatient de la voir saisie par des mains plus jeunes, et, nous l'espérons, plus habiles. Au combat où nous aurons si faiblement combattu, les combattants ne doivent pas manquer. Nous avons en notre Chef cette confiance inébranlable qu'il fera sortir de l'époque actuelle une jeunesse courageuse, « comme la rosée sort de l'aube du jour. » Mais l'affection même que nous portons à la génération qui nous succède nous appelle à lui signaler ses écueils. L'un des plus grands maux qui en tout temps puissent affliger la littérature, aussi bien que l'Église, c'est le dédain de l'esprit et l'adoration de la forme. « Retenir la vérité captive, c'est retenir captif Dieu lui-même, c'est dérober le pain à celui qui meurt de faim [1]. » Que le style, je le veux, nous ravisse; que le génie nous enflamme; mais pourtant, passons-nous de tout — plutôt que de la vérité!

Encore un mot. En lisant ces feuilles on rencontrera peut-être çà et là, soit dans la bouche de Cromwell, soit dans celle de l'auteur lui-même, des paroles sur la papauté qui paraîtront dures à quelques oreilles. L'auteur tient à dire que s'il repousse le système ecclésiastique, politique et dogmatique de Rome,

[1] Vinet.

il sait quand il s'agit des personnes, et même de celles qui sont les plus opposées à ses convictions, se rappeler ce beau commandement de l'Évangile : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Il est bien des catholiques romains dont il admire la moralité, les talents, les œuvres. Il y a plus; il sait honorer les convictions religieuses dès qu'elles sont sincères; et la piété chrétienne, quand il la rencontre dans un homme appartenant à la communion romaine, le remplit d'un sentiment de respect et de joie qu'il aurait de la peine à exprimer. Toutefois ce faible écrit est un témoignage contre la papauté : c'est l'opinion de l'auteur. Ce témoignage est de saison; car depuis les jours de Louis XIV la papauté n'a pas levé la tête en France aussi hardiment qu'elle le fait à cette heure. Elle reçoit la République sous son dais, et pense avoir retrouvé sous les décombres de juin 1848 la sainte ampoule de Clovis, perdue sous ceux de 1793. Nous avons la conviction que si la France se livre aux bras de la hiérarchie, elle lui livrera en même temps sa liberté, sa paix, sa prospérité. Il n'y aura de repos que quand les deux sphères de l'État et de l'Église seront franchement distinctes. Si c'était à Rome que se trouvât la source qui purifie et rend prospères les peuples, où devrait-on en voir clairement les effets, si ce

n'est dans Rome même? Or les événements ont montré ce que la papauté a fait d'un peuple que Dieu avait admirablement doué.... Les champions les plus déterminés du système romain ont fait naguère à ce sujet des aveux étranges. C'est le christianisme seul qui guérit les plaies des nations : le christianisme sans la philosophie sociale; mais aussi le christianisme sans le hiérarchisme romain. Je dépose ma protestation humble et obscure contre l'engouement actuel; et je me tais, me confiant en la puissance de Celui sous les pieds duquel toutes choses ont été assujetties. (Ephes. I.)

Genève, novembre 1848.

LE PROTECTEUR.

UNE RÉHABILITATION.

INTRODUCTION.

Il est dans l'histoire de l'humanité de grandes crises, où la souveraineté de Dieu et sa domination sur les rois et les peuples, quelque temps voilée aux yeux de la multitude, se manifeste avec éclat, se projette au loin, et est reconnue par les plus incrédules mêmes. Tant que les vents favorables poussent le navire et lui font fendre rapidement les flots de la vaste mer, les matelots et les passagers, légers et profanes, oublient le bras de Dieu et peut-être blasphèment. Mais quand « l'Éternel « commande et fait comparaître les vents orageux, » quand les vagues de la mer couvrent le navire, quand les voiles sont déchirées et les mâts brisés, quand ces hommes d'un esprit volage « montent « aux cieux et descendent aux abîmes »..... alors, au milieu de la tempête, le Tout-Puissant leur apparaît. Tous les cœurs tremblent en sa présence, et les plus impies tombent à genoux. Quand les hommes

ne veulent pas écouter « le son doux et subtil » que le Seigneur leur fait habituellement entendre, alors, pour parler comme l'Écriture : « il passe devant eux dans un vent grand et impétueux, qui fend les montagnes et brise les rochers. »

De tous les événements de l'histoire il n'en est point où la conscience universelle des peuples signale l'intervention de la Divinité d'une manière plus unanime, que les révolutions des empires, la chute ou le relèvement des rois. Ces grandes mutations sont d'ordinaire accompagnées de circonstances si inattendues, que les plus aveugles mêmes y reconnaissent une éloquente prédication de la puissance de Dieu. Quand les trônes se brisent, s'affaissent et s'abîment, le trône immuable du roi dont le royaume ne peut être ébranlé s'élève avec majesté aux yeux des plus incrédules. C'est ce que l'on a pu voir au milieu des convulsions qui ont ébranlé et ébranlent encore les pouvoirs de l'Europe.

De tels événements se passèrent en Angleterre au milieu du dix-septième siècle. Ce siècle fut celui de la papauté. Cette puissance se relevait partout alors, sous la direction suprême du jésuitisme, des coups terribles que la Réformation lui avait portés. Elle avait un seul chef spirituel, ce qui donnait de l'unité à ses mouvements ; et pour l'aider elle avait une puissance politique, l'Espagne, dévouée à ses intérêts, active, fanatique, toute prête à lui donner *son trône et un grand pouvoir* [1]. Aussi la papauté récupérait-elle beaucoup de terrain

[1] Apoc., XIII, 2.

perdu, en Allemagne, en France, en Belgique, en Espagne et en Italie.

Si Rome parvenait aussi à reconquérir l'Angleterre, sa cause était gagnée dans le monde, pensait-on, et son triomphe assuré; les fruits de la Réformation étaient à jamais perdus, et la Grande-Bretagne et l'Europe, peuplées de nouveau de prêtres, de jésuites et de moines, tombaient partout aussi bas que la péninsule Ibérique est tombée.

Les terribles catastrophes qui ébranlèrent les Iles Britanniques, au milieu du dix-septième siècle, furent les résultats d'une lutte contre le moyen âge et la papauté. Ce furent les tremblements de terre d'un pays que des feux souterrains menaçaient d'embraser. Quand des bandits attaquent le voyageur celui-ci leur fait peut-être mordre la poussière; mais ce n'est pas sur lui que la responsabilité de ce sang repose. Il ne leur eût pas ôté la vie en temps ordinaire. Une guerre est une guerre, et réclame, hélas! du sang. Or, c'est une guerre, que la papauté et son compagnon le despotisme faisaient aux Iles Britanniques dans les jours de Louis XIV et des Stuarts.

De nos temps c'est par quelques docteurs que Rome s'efforce de rentrer en Angleterre, alors c'était par ses rois. Le malheur et le crime des Stuarts fut de se rallier au pape et de vouloir y rallier leur peuple. Charles Ier fut une victime de la papauté. C'est une cause qui perd les princes et les nations qui l'épousent. Les Stuarts et les Bourbons en sont les monuments à jamais mémorables.

Pour sauver l'Angleterre du danger qui la menaçait, des moyens terribles furent, il est vrai, employés; mais un mal si redoutable ne pouvait être détourné que par des remèdes énergiques. La royauté fut renversée, et pourtant la royauté avait et a encore les respects de ce peuple. Une république fut établie, et pourtant une république dans un si vaste empire est une grande énigme, si ce n'est un rêve insensé. L'épiscopat fut aboli, et néanmoins cette forme de l'Église est celle que cette nation préfère. Le sang, le sang des rois coula, et pourtant il ne faut pas même *dire du mal du roi* (Ecclés., X, 20). Mais toutes ces choses s'accomplissaient parce que la main et le conseil de Dieu avaient auparavant déterminé qu'elles devaient être faites (Actes, 4, 28), et ainsi se réalisait cet oracle : *Je t'ai donné un roi dans ma colère, et je l'ôterai dans ma fureur* (Osée, XIII, 11).

Si l'Angleterre voulait aux jours actuels, comme le voulurent ses princes au dix-septième siècle, restaurer la papauté; si le nombre de ces ministres infidèles qui abjurent l'Évangile pour le pape se multipliait dans son sein; si cette démence superstitieuse gagnait les congrégations elles-mêmes; si les chefs de l'Église continuaient à dormir, et, loin de sauver leurs troupeaux, les poussaient habituellement vers le loup qui les dévore; si le gouvernement, non content d'accorder la liberté au jésuitisme, l'encourageait encore en dotant ses séminaires, en payant ses prêtres, en bâtissant ses églises et en nationalisant de nouveau dans la Grande-Bretagne la puissance de l'évêque romain, alors on verrait probable-

ment en Angleterre des crises, différentes sans doute, mais non moins redoutables peut-être que celles qui ont épouvanté le dix-septième siècle. La terre tremblerait et s'ouvrirait encore pour vomir les feux dévorants. L'étude des temps remarquables où la première lutte eut lieu ne fut donc jamais si nécessaire.

En les parcourant nous faisons deux parts, les faits et les hommes. Il y a des faits qu'il faut absolument et franchement condamner ; mais n'est-on pas allé trop loin en faisant porter à quelques hommes la responsabilité de ces événements terribles? Ne se présente-t-il pas quelquefois dans le cours des siècles des circonstances si propres à ébranler les esprits, que les hommes, éblouis, étourdis, aveuglés, ne peuvent plus reconnaître leur route et ne sont plus que les instruments du Dieu qui châtie et qui sauve?

C'est la pensée que, en parlant de cette époque, exprime un grand historien, qui est en même temps un grand homme d'État : « Le jour était venu, dit « M. Guizot, où le bien et le mal, le salut et le « péril se mêlent et se confondent si obscurément, « que les plus fermes esprits, hors d'état de les dis- « cerner, ne sont plus que les instruments de la « Providence, qui châtie tour à tour les rois par les « peuples et les peuples par les rois[1]. » Depuis que ces paroles ont été écrites, un nouvel exemple, sous les yeux mêmes de l'historien, est venu démontrer la vérité de sa sentence.

[1] Guizot, *Histoire de la révolution d'Angleterre*, tome Ier, page 278.

Pourquoi s'appliquerait-on à noircir le caractère de ceux que Dieu a employés comme ses ouvriers? Le respect pour des esprits qui demeurent sincères, alors même qu'ils se trompent, n'est-il pas ici de saison et même plus que partout ailleurs?

L'Angleterre dès les premières années du dix-septième siècle était sur une pente rapide, qu'elle semblait devoir inévitablement descendre et qui devait la replonger dans l'abîme de la papauté. Dans le sang des Stuarts il y avait le sang des Guises. Ce que les Bourbons accomplissaient en France, les Stuarts, leurs amis, leurs alliés, plus anciens qu'eux dans le fanatisme de Rome, se regardaient comme appelés à l'accomplir au delà de la Manche, et sur une plus grande échelle encore. Sans doute ces malheureux princes ne peuvent tous être mis sur le même rang; mais on trouve en eux une progression constante vers Rome. Charles Ier (1625) est plus opposé à la parole de Dieu et plus amateur de tradition et de hiérarchie que ne l'avait été Jacques Ier (1603). Charles II (1660) l'est plus que Charles Ier. Jacques II (1685) surpasse tous ses prédécesseurs. Cette progression a toute la rigueur d'une loi mathématique.

La révolution despotique entreprise par les deux derniers Stuarts se chargea pour ainsi dire de démontrer la nécessité de la révolution libérale qu'elle prétendait combattre. Elle montra clairement que ce n'était pas contre des fantômes que, de 1642 à 1660, s'était soulevé le peuple d'Angleterre. Charles II, que sa mère, Henriette-Marie, déclarait à Louis XIV avoir abjuré l'hérésie de son

éducation et s'être réconcilié avec l'Église de Rome[1]; Charles II, composant un écrit dans lequel il prouvait que Jésus-Christ ne pouvait avoir qu'une Église sur la terre, et que cette Église c'était la romaine; Charles II, déclarant à son frère le catholique duc de York que lui aussi était attiré par la mère Église, faisant sonder ses ministres sur leurs intentions, et tout prêt à suivre le conseil du duc (qui demandait une prompte et publique déclaration) si la prudence et la politique de Louis XIV ne l'eût arrêté; Charles II, sur son lit de mort, refusant la cène que lui offrait l'évêque anglican de Bath, répondant à son frère, qui lui proposait à voix basse de lui envoyer un prêtre romain : « Pour « l'amour de Dieu, faites-le! »; se confessant au prêtre jésuite Huddeston, lui déclarant qu'il voulait se réconcilier avec l'Église romaine, et recevant de lui l'absolution, l'hostie et l'extrême-onction.... ce ne sont certes pas là des fantômes.

Jacques II, son successeur, déclarant à l'ambassadeur français, aussitôt après son avénement au trône, que les Anglais sans le savoir étaient catholiques romains, et qu'il serait facile de les amener à en faire une publique déclaration; Jacques II entendant la messe à huis ouverts dans la chapelle de la reine, le premier dimanche de son règne; Jacques II, en dépit des lois, remplissant son armée d'officiers catholiques romains, et quand des ecclé-

[1] Voir une lettre de Pell, ministre d'Angletere, en Suisse au secrétaire d'État Thurloe, en date du 8 mai 1656 (*The Protectorate*, par le docteur Vaughan, I, p. 402).

siastiques protestants passent à l'Église romaine, leur donnant des dispenses, pour continuer à percevoir leurs revenus et même à administrer leurs charges; un grand nombre d'églises romaines s'élevant, même dans la capitale; une école de jésuites s'y ouvrant au su de tous; des lords catholiques romains introduits dans le conseil secret, et avec eux le père Pêtre, jésuite avare et fanatique, et qui jouissait de la confiance la plus intime du roi; des évêques catholiques en pleine activité en Angleterre; le collége de Madeleine à Oxford recevant un président papiste; sept évêques anglicans, qui avaient protesté contre ces envahissements, conduits à la Tour au milieu d'un peuple qui s'agenouille sur leur passage, et qui lorsque le jury les a acquittés allume partout des feux de joie et y brûle l'image du pape; Guillaume d'Orange paraissant le 5 novembre 1688 sur la côte du Devonshire portant à son grand mât les couleurs anglaises avec cette inscription : *La religion protestante et les libertés de l'Angleterre*; Jacques II se sauvant alors à Saint-Germain-en-Laye, où le roi des dragonnades lui fait une réception magnifique, et où les deux monarques restent quelques minutes dans les bras l'un de l'autre, au milieu de courtisans ébahis à la vue de ce prince étrange qui, disent-ils, a donné « trois royaumes pour une messe. » — Voilà des faits de l'histoire qui disent ce qu'il fallait attendre des Stuarts, et qui montrent que le mal contre lequel se souleva l'Angleterre, au milieu du dix-septième siècle, n'était pas une pure imagination.

Si pendant les dix-huit ans que dura la révolu-

tion la foi évangélique et l'esprit protestant n'avaient pas été ranimés, vivifiés et puissamment fortifiés, jamais l'Angleterre n'eût pu résister aux invasions de la papauté sous le dernier Stuart. Ce fut la révolution de 1642 à 1660 qui renversa ce prince bien plus que le stathouder hollandais. Il fallait pour l'extirpation de la maladie un *ingens aliquod et præsens remedium,* comme disait Érasme en parlant de l'œuvre de la Réformation au seizième siècle; — « un médecin qui tranchât dans les chairs, « parce que sans lui le malade serait devenu in- « curable[1]. » Il n'y a pas en Angleterre un royaliste, il n'y a pas un épiscopal, qui, s'il est un chrétien protestant et un bon citoyen, ne doive reconnaître la nécessité du terrible remède appliqué alors au mal qui perdait la Grande-Bretagne. Et si les révélations de l'histoire nous montrent les hommes de cette révolution plus sincères, plus pieux, plus modérés même qu'on ne l'a cru, c'est un devoir pour tout ami du bien de ne pas fermer les yeux à ces nouvelles lumières. Selon notre faible jugement, l'adresse par laquelle les pairs d'Angleterre, en décembre 1688, rendirent grâces à Guillaume d'Orange d'avoir délivré le pays « *de la « servitude et de la papauté,* » eût pu être présentée par la nation aux auteurs de la révolution de 1642.

Sans doute en étudiant la vie de Cromwell il y a constamment lieu à se rappeler cette parole des Écritures : « *Nous bronchons tous en plusieurs ma-*

[1] Paroles d'Érasme sur Luther.

« *nières.* » Il intervint violemment dans les choses publiques, et troubla l'ordre constitutionnel de l'État. C'est là son crime; — mais ce crime sauva sa patrie. En présence des documents qui ont été publiés depuis quelques années, on est obligé, à moins de fermer les yeux à la lumière, de changer d'opinion à son égard, et de reconnaître que la réputation faite jusqu'à cette heure à ce grand homme est peut-être un des mensonges les plus grossiers de l'histoire. Charles II, qui lui succéda après le court protectorat de Richard, les courtisans de ce prince, non moins immoraux et encore plus passionnés que lui, les écrivains, les hommes d'État de cette époque, quelques rivaux républicains de Cromvell, dont il avait réprimé les idées radicales, l'étroit Ludlow, le passionné Hollis et tant d'autres dénaturèrent à l'envi sa mémoire. C'est la mauvaise queue des Stuarts et des niveleurs qui a terni la réputation d'Olivier.

L'époque que Cromwell prévoyait quand il écrivit : *Dieu, en son propre temps, me réhabilitera,* est enfin arrivée.

Olivier Cromwell fut sincère : c'est le premier point; et il est impossible de ne pas le reconnaître si l'on étudie avec soin les documents que l'histoire nous a transmis concernant ce grand homme. C'est un fait définitivement établi en Angleterre. J'en ai déjà fourni quelques preuves dans l'avant-propos. Je citerai encore les remarques suivantes de l'un des critiques les plus distingués de la Grande-Bretagne : « S'il y a encore quelqu'un qui s'ima-
« gine que Cromwell fut un parfait hypocrite, et

« que sa religion n'était qu'une ruse systématique « pour couvrir des desseins ambitieux, la lecture « de ces volumes (*Lettres et discours de Cromwell*) le détromperont entièrement. Nous regardons cette hypothèse, cette explication machiavélique du caractère de Cromwell, comme étant « désormais entièrement rejetée par tous les esprits « candides et intelligents..... Cromwell fut un *vrai* « *puritain*. Il n'y a pas de doutes à cela. »

Les étrangers, et surtout les catholiques romains, auront peut-être plus de peine que des Anglais ou des Écossais à rendre à Cromwell cette tardive justice. Cependant, nous l'avons vu, un changement commence aussi à s'opérer en France à l'égard du Protecteur. M. Chasles réclame contre ceux qui représentent Cromwell comme un hypocrite, et déclare que dans toute sa vie on ne le trouva jamais factice, jamais faux[1]. Cromwell fut sincère, il fut vrai : ceci est le premier point; mais ce n'est pas le seul que nous ayons à établir. Le second complète le premier.

Le christianisme évangélique est ici en cause. Sans doute ces principes de liberté civile que les Stuarts eussent voulu étouffer, mais qui ont finalement triomphé dans le peuple d'Angleterre, et l'ont élevé si haut, furent pour beaucoup dans cette lutte, et nul ne fit autant que Cromwell pour leur développement. Mais la chose principale qui attira la colère de ses ennemis, c'est, à notre avis, la liberté religieuse et le protestantisme dans

[1] *Olivier Cromwell*, par M. Chasles, page 50.

ses formes les plus prononcées. La fausse réputation que l'on a faite à cet homme éminent est essentiellement l'œuvre de la papauté.

Au dix-septième siècle, quand les princes protestants étaient partout intimidés, affaiblis, muets, et que quelques-uns d'entre eux se préparaient à de tristes apostasies, Cromwell fut le seul à se déclarer dans toute l'Europe le protecteur du christianisme évangélique. Il amena même un prince de l'Église romaine, un cardinal, Mazarin, à conniver à ses généreux desseins. C'est là un crime qu'on ne lui a pas pardonné, et dont on a tiré une honteuse vengeance. On y a mis tant de persévérance et d'adresse, que non-seulement des catholiques éclairés, mais des protestants même, s'y sont laissé prendre. Nous ne nous sentons aucune vocation à adopter les haines et les calomnies de Rome. Nous sympathisons avec le protestantisme partout où nous le trouvons. Il ne nous fera pas excuser les fautes de ceux qui en ont été les soutiens; mais aussi leurs défauts ne nous feront pas méconnaître leurs qualités. Dans la lutte entre l'Évangile et la papauté qui eut lieu aux temps de Cromwell, dans les Iles Britanniques, la plus belle part revient certes au protestantisme, et les fautes de ses adhérents sont peu de chose, en comparaison des énormes immoralités et des affreuses cruautés dont les amis de Rome se rendirent coupables.

Il ne sera peut-être pas inutile de signaler ici au lecteur une remarquable analogie. En lisant la vie de Cromwell on ne peut s'empêcher de penser au prince d'Orange, à ce Guillaume Ier, qui, au

seizième siècle, fut le principal instrument dans la main de Dieu, pour arracher les Provinces-Unies des mains de l'Espagne et de la papauté. Guillaume aussi a longtemps été dépeint comme faisant servir la religion à ses desseins égoïstes; et l'on a sérieusement débité qu'il avait eu pour but de devenir comte de Hollande. *Mutato nomine de te fabula narratur.* On ne peut nier sans doute que Guillaume n'ait été quelque temps léger et hésitant. Mais bientôt il devint plus sérieux; et il eut, comme Olivier, le sentiment de sa mission dans la grande lutte contre la papauté et le despotisme. Les lettres et les discours de Guillaume Ier présentent des traits frappants de ressemblance avec ceux du Protecteur. « Les sujets des Pays-Bas, disait « Guillaume d'Orange en mars 1568, ont désiré « de vivre et servir leur Dieu selon sa sainte pa- « role, ce qui leur est interprété à rebellion et à « mutinerie; qui est cause qu'ils sont exécutés, « décharnés et maltraités.... Mais chacun est obligé « par devers Dieu de pourchasser sa gloire et de « maintenir sa liberté et ses priviléges. » Lorsqu'en 1573 les Espagnols étaient presque maîtres du pays, et que les officiers du prince, tout effrayés, ne voyaient aucun moyen de salut, « Quand j'ai « entrepris de protéger les chrétiens opprimés, leur « dit Guillaume, j'ai préalablement traité alliance « avec l'Éternel, le Dieu des armées, dont la main « forte et puissante saura, quand il lui plaît, les « délivrer. » Un jour de victoire Guillaume écrivait : « Puisque c'est le seigneur Dieu, le Dieu, « dis-je, des armées seul qui nous a donné cette

« victoire, la raison veut aussi qu'à lui seul nous « en rendions grâces. » On trouvera dans les pages qui suivent bien des passages qui rappelleront ces paroles de l'illustre fondateur de la famille d'Orange. La justice est venue plus vite pour lui que pour Olivier; mais elle arrive tôt ou tard pour tous [1].

Les traditions erronées dont j'ai parlé se sont partout répandues; et la France elle-même, cette antique alliée des Stuarts, les a adoptées. Aussi les *Lettres et discours de Cromwell,* qu'a publiés M. Thomas Carlyle, et quelques autres écrits plus anciens, *Cromwelliana* (1810), les *Mémoires du Protecteur et de ses fils, d'après des papiers de famille* (1820); *Olivier Cromwell et son temps* (1821), et le *Protectorat,* recueil de lettres des ministres de Cromwell, publié par le docteur Vaughan en 1830, doivent, ce nous semble, produire une sensation notable sur le continent. M. Carlyle se plaint des erreurs de la plupart des écrivains qui l'ont précédé; et voici une note à l'adresse de la France qu'il faut recueillir [2] : — « Nos amis français, dit- « il, doivent être informés que le livre de M. Vil- « lemain sur Cromwell est malheureusement un « ouvrage un peu ignorant et superficiel (unluc-

[1] Je renvoie le lecteur qui désirerait bien connaître le caractère de Guillaume Ier à la précieuse collection intitulée : *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, par M. Groën van Prinsterer, conseiller d'État à la Haye.

[2] Ier vol., 2e éd., p. 236, Lond., 1846. Il ne faut pas confondre M. Carlyle avec un autre écrivain de ce nom, peu estimé sur le continent.

« kily a rather ignorant and shallow one). Quant « à celui de M. Guizot, ajoute-t-il, nous devons « dire que ses deux volumes sont pour les temps « dont il s'occupe le fruit d'un réel talent et d'é- « tudes solides appliquées à ces transactions. » Tout en adhérant à l'hommage que rend M. Carlyle au plus profond de nos historiens, nous pensons que le Cromwell de M. Guizot doit aussi subir une refonte, et que l'idée que ce grand écrivain donne du Protecteur, soit dans son *Histoire de la révolution d'Angleterre,* soit dans un écrit plus récent, son *Essai sur Washington,* est contraire à la vérité. M. Guizot est, je pense, Nîmois, et à cet égard il a quelques motifs d'être au moins impartial à l'égard de Cromwell. Mais l'histoire contemporaine lui donne trop à faire, pour que de longtemps on ose lui demander d'achever cette autre *Histoire*, qui est devenue l'un des chefs-d'œuvre de notre langue[1]. Quant à M. Villemain, il serait à désirer qu'il consacrât ses loisirs, son impartialité et ses beaux talents à refaire un ouvrage par lequel il s'annonça avec tant d'éclat aux amis des lettres. Je ne parlerai pas de l'ouvrage de M. de

[1] Ceci a été écrit sous le ministère de M. Guizot et publié en Angleterre dix mois environ avant la chute de Louis-Philippe. Nous apprenons que M. Guizot consacre ses loisirs, à Londres, à terminer son *Histoire de la révolution d'Angleterre*. Puisse-t-il avoir les yeux ouverts sur le grand homme qui en fut le principal instrument. Si M. Guizot n'était pas un esprit éminent, on aurait lieu de craindre que la révolution dont il vient lui-même d'être la victime n'augmentât encore ses préjugés à l'égard de celle qui introduisit au dix-septième siècle, en Europe, les principes de la liberté constitutionnelle.

Chateaubriand sur les *quatre Stuarts*. On y retrouve le grand talent du premier écrivain de notre siècle, souvent même une honorable franchise, mais aussi les préoccupations et les préjugés de l'auteur de *Buonaparte et les Bourbons.*

Ce faible travail n'a point la prétention de rétablir la biographie de Cromwell : il doit seulement indiquer que c'est une page de l'histoire à refaire.

J'eus d'abord simplement la pensée de publier en français quelques-unes des lettres les plus chrétiennes de Cromwell, en y joignant une critique générale. Mais j'ai été conduit peu à peu plus loin que je ne le voulais. Que signifient ces belles paroles du Protecteur, me disais-je, si les faits les contredisent? J'ai dû en conséquence me rendre compte des faits, les apprécier impartialement, faire la part du bien et du mal, et surtout chercher dans l'esprit de Cromwell la loi qui, par un lien invisible, et qui échappe facilement aux yeux peu attentifs, unit de grandes erreurs à une grande piété. J'ai cherché un Cromwell entier; j'ai voulu reconstruire une existence complète, et non pas offrir seulement des fragments de vie et de choquantes contradictions. La plupart des historiens ont, il est vrai, désiré aussi cette unité et l'ont facilement trouvée : c'est, selon eux, l'hypocrisie du Protecteur qui la fournit. Mais les documents qui sont sous nos yeux donnent un éclatant démenti à cette hypothèse : nul homme de bonne foi n'osera plus la présenter. Personne dans l'histoire n'a autant de titres que Cromwell à dire

avec Paul : *appelé séducteur, et pourtant véritable.* Il faut donc se mettre à la recherche d'une autre explication. Je m'y suis appliqué, et c'est surtout dans le chapitre qui traite de la mort du roi que j'ai exposé celle que j'ai trouvée.

Parmi ceux qui s'occupent de Cromwell, les uns justifient non-seulement son caractère, mais encore ses moins sages mesures; ils m'ont paru aller trop loin. D'autres, au contraire, inculpent non-seulement ses mesures, mais encore son caractère; cela m'a semblé une grave injustice. Ce sont là des moyens abrégés de mettre de l'unité dans une vie. On en a vite fini en suivant de telles méthodes. Je ne pouvais y recourir. Je devais inculper quelques actions du grand homme, et de l'autre sauver sa moralité. Je l'ai fait. La solution que j'ai donnée me satisfait : j'espère qu'elle en satisfera d'autres.

Me serait-il permis d'indiquer une circonstance, à laquelle je n'ai pas pensé quand j'ai commencé ce travail, mais qui peut en quelque manière le justifier, surtout aux yeux des protestants français, qui sont intéressés dans cette affaire. Cromwell fut vraiment, pendant sa puissance, *le Protecteur* du protestantisme européen, et en particulier du protestantisme français. Les descendants des réfugiés huguenots ont une dette à payer à cet homme illustre. Il y avait peut-être quelqu'un de nos pères dans ces Nîmois que l'intervention énergique du Protecteur sauva des soldats de Louis XIV, en marche contre cette cité. « Il ne faut pas s'étonner, » disait déjà lord Clarendon, qui, on le sait,

n'aimait certes pas le Protecteur, et qui écrivit, peu après sa mort, « si la mémoire de Cromwell est en« core en vénération dans cette ville et dans ces « quartiers-là. » Le roi Jacques lui-même fut frappé pendant son exil de l'estime que les protestants français avaient en général pour Olivier. Il disait un jour à l'évêque et historien Burnet : « Les « préjugés qui m'éloignent de la religion protes« tante viennent, entre autres motifs, de ce que, « étant incognito à Paris, mon frère et moi, et nous « rencontrant dans diverses sociétés où il y avait « plusieurs protestants, nous les trouvâmes tous « très-opposés à nous, et grands admirateurs de « Cromwell [1]. » La reconnaissance est une dette qui ne doit jamais s'éteindre. J'espère que personne n'éprouvera au dix-neuvième siècle l'étonnement dont le premier ministre de Charles II, Clarendon, fut exempt. Ce qu'il trouvait naturel alors, au milieu des passions et des partis, le sera sans doute encore trouvé maintenant par une postérité impartiale.

La réhabilitation de la mémoire du Protecteur est déjà commencée, et nul n'aura fait plus pour elle que M. Carlyle. Je crois néanmoins que c'est une tâche où il y a à faire pour plusieurs. Olivier a été présenté au monde comme un héros : je le présente comme un chrétien aux chrétiens, — aux chrétiens évangéliques ; et je réclame hardiment en sa faveur le bénéfice de ce passage de l'Écriture : *Quiconque aime Dieu, qui l'a engendré, aime aussi*

[1] Burnet's *Own times*, vol. I, p. 102.

celui qui a été engendré de lui. Quoique ces feuilles ne puissent être comparées au travail important qui nous a été donné par l'écrivain que je viens de nommer, peut-être cependant font-elles avancer de quelques points la question, considérée sous le rapport chrétien. D'autres, je l'espère, jetteront plus tard une plus grande lumière encore sur l'un des problèmes les plus étonnants que les siècles nous aient transmis. C'est graduellement que les ténèbres se dissipent, dans l'histoire comme dans la nature.

La tâche que je me suis proposée est, je le sais, une œuvre ingrate, difficile, et contre laquelle les esprits sont naturellement en garde. Nous avons tellement été dupes, dès notre jeunesse, des mensonges des ennemis de Cromwell, que ces faussetés ont passé pour nous à l'état d'irrécusables vérités. Je le sais par ma propre expérience. J'ai opposé une longue résistance aux lumières qui ont jailli de dessous les ruines, et ont éclairé d'un nouveau jour l'image longtemps obscurcie de l'un des plus grands hommes des temps modernes. Ce n'est qu'à l'évidence des documents et des faits que je me suis rendu.

Ce n'est pas un travail littéraire, c'est un acte de justice que je désire faire, me rappelant cette parole de l'antiquité païenne, qu'il faut rendre à chacun ce qui lui est dû, *suum cuique ;* sachant que parmi les biens des hommes il en est un, selon le roi le plus sage des Orientaux, Salomon, qui va avant tout : *la bonne réputation vaut mieux que le parfum ;* et surtout croyant que si le

chrétien doit confesser le Seigneur sur la terre, pour être un jour confessé devant les anges du ciel, c'est aussi pour lui un devoir, et un devoir solennel, de confesser les disciples de son Seigneur, surtout quand ils sont méconnus, méprisés et calomniés par la multitude : *En vérité je vous dis, en tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même.*

CHAPITRE PREMIER.

VIE PRIVÉE DE CROMWELL.

Tendance des Stuarts. — L'intérêt protestant. — Familles chrétiennes. — Lettre d'un gentilhomme de campagne. — Une famille des bords de l'Ouse. — Le comte d'Essex. — Olivier. — Sa naissance et sa parenté. — Une chasse. — Le roi Jacques. — Olivier à l'université. — A Londres. — Sa moralité. — Son mariage. — Sa conversion. — Ses liaisons. — Plaisanteries. — Charles Ier. — Son mariage et douze capucins. — Influence de la reine. — Conscience d'Olivier.

Les Tudors, et surtout Élisabeth, avaient élevé l'Angleterre en soutenant la cause de la Réformation; mais depuis 1603, et surtout depuis 1625, les Stuarts, et principalement Charles Ier, l'humiliaient et l'affaiblissaient, en penchant de nouveau vers le catholicisme. Non-seulement ils abandonnaient le rôle de chef du protestantisme européen, non-seulement ils cessaient de tenir tête à la fanatique Espagne; mais encore une princesse catholique, Henriette de France, venait s'asseoir sur le trône. Cependant une autre puissance que la leur s'opposait à ce que ces nobles contrées fussent remises par leurs monarques sous le joug des pontifes italiens. Le peuple ne marchait plus avec ses princes. La cause de la Réformation et de la liberté lui était chère; il était prêt à abandonner les Stuarts

plutôt que l'Évangile. Cette malheureuse famille, en voulant agrandir le pouvoir de la tradition dans l'Église, détruisait le sien propre. Tandis que l'autorité monarchique grandissait alors partout sur le continent, on la voyait décliner rapidement en Angleterre; et une nouvelle puissance, la bourgeoisie, les communes, y acquéraient de jour en jour plus de force, de liberté et de courage.

Les chartes antiques de l'Angleterre renfermaient les plus notables garanties en faveur de l'indépendance de la nation. Ces institutions avaient été longtemps mortes et stériles; cependant elles existaient, et une vie nouvelle allait bientôt animer ce squelette si longtemps immobile. Si l'Angleterre n'eût été qu'une nation adonnée à la politique, peut-être ses chartes n'eussent-elles jamais été autre chose que de vieux parchemins. Mais un mobile puissant, la foi évangélique, l'intérêt protestant devait rendre la vie à ces vieilles institutions, et en sauvant l'Angleterre de l'abîme où les Stuarts l'entraînaient, l'élever bientôt au plus haut degré de puissance.

Cet esprit évangélique avait une grande force dans le peuple d'Angleterre. Partout se trouvaient dans ses villes et ses comtés des familles chrétiennes, amies de la Bible et de la liberté. Voici une lettre écrite par un gentilhomme de campagne, père de nombreux enfants. Cette lettre peut être considérée comme un intéressant symptôme de cette vie évangélique qui alors, comme en tout temps, pouvait seule lutter contre les envahissements de la papauté.

A ma bien aimée cousine Mme Saint-John, chez sir William Marsham, à sa maison nommée Otes, en Essex.

Ely, 13 oct. 1638.

« Chère cousine,

« Je reconnais avec gratitude votre amour dans « le souvenir affectueux que vous me témoignez « en cette circonstance. Hélas! vous estimez trop « haut mes lettres et ma société. Je suis honteux « de m'appliquer vos paroles, quand je pense com- « bien je suis inutile et fais peu valoir mon talent.

« Mais honorer mon Dieu en déclarant ce qu'il « a fait pour mon âme, voilà ce que je fais, voilà « ce que je ferai avec hardiesse. J'éprouve la vé- « rité de cette déclaration, que le Seigneur fait « jaillir des sources dans la terre aride et déserte, « où il n'y a point d'eau. Vous savez où j'habite, « *en Mezec*, ce qui signifie, dit-on, *prolongation*, et « en *Kédar*, ce qui signifie *noirceur;* cependant « le Seigneur ne m'oublie pas. Quoiqu'il tarde, j'ai « la confiance qu'il m'amènera à son tabernacle « et à son repos; mon âme est avec l'assemblée « des premiers nés, mon corps repose en espérance, « et si je puis ici-bas honorer mon Dieu, soit en « agissant, soit en souffrant, j'en serai très-joyeux.

« Il n'y a pas de pauvre créature qui ait plus de « raisons que moi de se mettre en avant pour la « cause de son Dieu. Avant d'avoir rien fait pour « lui j'ai reçu de son amour des gages en abon- « dance; et je suis sûr que, quoi que je fasse, je « ne mériterai jamais la moindre pite comme sa-

« laire. Le Seigneur m'accepte en son fils, et me
« donne de marcher dans la lumière, comme il
« est lui-même la lumière! C'est lui qui illumine
« notre noirceur et nos ténèbres. Je ne puis pas
« dire qu'il cache sa lumière de moi. Il me donne
« de voir la lumière, à sa lumière. Un rayon de
« lumière dans un lieu obscur y apporte une ex-
« cessive joie. Béni soit son nom, qui reluit sur un
« cœur aussi ténébreux que le mien! — Vous savez
« quelle a été ma vie. Oh! j'ai vécu dans les téné-
« bres; je les ai aimées, j'ai haï la lumière. J'ai
« été un chef, le chef des pécheurs : ceci est vrai.
« J'ai haï la sainteté, et cependant Dieu a eu pitié
« de moi! Oh! richesse de sa miséricorde! Louez-
« le pour moi, priez-le pour moi; que Celui qui
« a commencé cette bonne œuvre en moi l'accom-
« plisse jusqu'au jour de Jésus-Christ! Saluez tous
« mes amis dans la famille dont vous faites main-
« tenant partie. Je leur suis beaucoup redevable
« pour leur amour. Jé bénis le Seigneur à cause
« d'eux, et de ce que mon fils par leur moyen
« se trouve si bien. Accordez-lui vos prières, vos
« conseils; accordez-les-moi à moi-même.

« Saluez votre mari et votre sœur pour moi. Il
« n'est pas un homme de parole. Il m'avait pro-
« mis d'écrire concernant M. Wrath d'Epping;
« mais je n'ai encore reçu aucune lettre; rappelez-
« lui de faire ce qui peut être fait convenablement
« pour le pauvre cousin, je l'en sollicite.

« Encore une fois adieu; le Seigneur soit avec
« vous. C'est la prière de

« Votre sincèrement affectionné cousin. »

Il faut dire quelques mots des personnages qui figurent dans cette lettre.

Sur les bords de l'Ouse, près d'Huntingdon, s'étendaient des prairies, baignées par les flots mélancoliques de la rivière et entrecoupées de collines alors boisées. Vers le midi, du côté de Cambridge, s'élevait un chêne magnifique : *Querculus anilis erat*[1]. Un jeune garçon courait souvent dans ces prairies, le long des marécages et des détours nombreux de la rivière. Peut-être escaladait-il le grand chêne, pour y chercher des nids. Ses parents, d'une famille saxonne, populaire, ancienne, et qui ne paraît pas s'être unie avec la race normande, habitaient une maison située à l'extrémité septentrionale d'Huntingdon; cette vieille demeure n'existe plus : une maison jaune, en briques, s'élève sur la place qu'elle occupait.

Voici l'origine de cette famille. Le comte d'Essex, premier ministre, vice-gérant, le premier après le roi, sous Henri VIII, avait un neveu nommé sir Richard, qui avait été très-actif dans la grande œuvre accomplie par son oncle, la suppression des monastères. Richard y avait acquis une fortune considérable. La vente des biens ecclésiastiques et la division des propriétés étaient parmi les causes qui avaient enrichi les communes anglaises et leur avaient donné le sentiment de leur force.

Au commencement du dix-septième siècle cinq petits-fils de sir Richard vivaient en Angleterre, tous fils de sir Henri surnommé *le Chevalier d'or*

[1] *Barnabæ Itinerarium*. Carlyle, I, 33.

(golden Knight). C'étaient sir Olivier, Henri, Richard, sir Philippe et Robert. Robert avait épousé Élisabeth Stuart; cette dame, disent les généalogistes, descendait de la famille royale des Stuarts d'Écosse, par un Walter Stuart qui ayant accompagné le prince James d'Écosse en Angleterre, du temps du roi Henri IV, y resta.

Le 25 avril 1599, dans les dernières années de la grande Élisabeth, en un temps où l'Angleterre pressentait déjà la grandeur à laquelle sa résistance à Rome devait l'appeler, il naquit à Robert et à sa femme un fils, qui devait faire plus qu'aucun de ses contemporains pour hâter ces glorieuses destinées. On le nomma Olivier, et il fut baptisé le 29 du même mois. C'est le jeune garçon dont nous venons de parler. Cette famille possédait des biens de terre dans les environs, et jouissait d'un revenu de trois cents livres, qui équivaudrait maintenant à mille livres (vingt-cinq mille francs) environ. Son nom de famille était Cromwell; et ce fut cet Olivier qui, à l'âge de trente-neuf ans, écrivit la lettre qu'on vient de lire. Madame Saint-John à qui elle était adressée était la femme d'un célèbre avocat; elle se trouvait alors en visite chez sir William Marsham, puritain zélé, qui se distingua dans le monde politique de ce temps. Le fils aîné du *Chevalier d'or,* sir Olivier, oncle du jeune Olivier, splendide comme son père, habitait un fort beau manoir, à Kinchinbrook, sur la rive gauche de l'Ouse, à un demi-mille d'Huntingdon.

On a nié, soit en France, soit en Angleterre, la parenté de Cromwell avec le puissant ministre

de Henri VIII; mais cette dénégation est sans autre fondement qu'une parole par laquelle le Protecteur repoussa un évêque flatteur qui lui rappelait cette parenté. Le *malleus monachorum*, le marteau des moines, comme on appelle le comte d'Essex, était bien de la famille qui donna naissance à Olivier, et celui-ci, qui fut un marteau plus puissant encore que son grand-oncle, n'était ni le fils d'un brasseur ni le descendant d'un boucher. Un M. Morgan William ayant marié la sœur du ministre d'Henri VIII, son fils aîné, Richard, issu de ce mariage, prit le nom de Cromwell. Il existe encore deux lettres de l'arrière-grand-père d'Olivier, sir Richard Cromwell, adressées à lord Essex, et qui sont l'une et l'autre signées, *le très-obligé neveu de votre Seigneurie*[1]. Il faut donc rejeter cette dénégation, comme toutes les autres faussetés dont l'histoire de Cromwell a été jusqu'à présent remplie, les spectres prophétiques qui lui apparaissaient dans son enfance, les fruits des vergers qu'il dérobait et les combats tyranniques qu'il soutenait avec les garçons du voisinage. Ce sont là des histoires inventées par la stupidité humaine, dit son plus récent biographe, et qu'il faut ensevelir pour toujours. Malheureusement ce n'est pas seulement à des circonstances si peu importantes que l'erreur s'est attachée dans la vie de Cromwell.

Olivier n'avait que quatre ans quand le bruit d'une chasse magnifique se fit entendre sur les bords de l'Ouse. C'était le mercredi 23 avril 1603;

[1] *Lettres et Discours de Cromwell*, I, page 39, 2e édition.

des chiens, des chevaux, des chevaliers et tout un cortége royal s'avançaient vers les vertes pelouses et les longues avenues de saules et d'ormes qui conduisaient au château. Le roi Jacques, fils de Marie Stuart, arrivait d'Écosse pour prendre possession du trône de l'Angleterre. Élisabeth, la dernière des Tudors, après avoir élevé l'Angleterre au premier rang des nations, venait de mourir en désignant son cousin d'Écosse pour son successeur. Le roi à son passage devait loger à Kinchinbrook, le beau manoir de l'oncle d'Olivier, et l'on se préparait à l'y recevoir de la manière la plus splendide. Jacques chassait en chemin. Enfin on le vit paraître. Il n'avait rien des grâces de sa mère. De taille moyenne, il était recouvert d'habits à bourrelets; son pourpoint était cousu à points serrés, ses chausses étaient larges et bien garnies intérieurement, le tout pour se défendre d'un coup de poignard. Il descendit de cheval dans la cour du château; mais ses jambes étaient trop faibles pour porter aisément son corps, et il avait besoin en marchant de quelqu'un qui le soutînt; il n'avait guère commencé à marcher qu'à sept ans. Il s'assit à la table du fils du *Chevalier d'or;* il ne buvait qu'avec peine, et l'on eût dit qu'il mangeait ce qu'il buvait. Du reste, il montrait beaucoup de science, et sa conversation était pleine de sentences théologiques et de maximes politiques, pédantesquement énoncées.

Cette brillante visite au manoir de Kinchinbrook dut sans doute fort divertir le petit Olivier. Il était alors un jeune garçon vif et résolu; mais sa que-

relle et sa bataille avec le jeune prince Charles, alors duc d'York, est probablement une fable inventée après coup. Arrivé le mercredi, le roi repartit de Kinchinbrook le vendredi; et l'oncle du jeune garçon fit de beaux cadeaux au prince au moment de son départ; Jacques le reconnut par des honneurs. Il fit des chevaliers dans la grande salle, et entre autres l'oncle paternel d'Olivier, sans oublier son propre parent Thomas Stuart d'Ély, oncle maternel de l'enfant. Puis Stuart continua sa route pour Londres, quoiqu'il eût appris qu'il y régnait alors une maladie épidémique; ce qui le contrariait fort, car il n'était pas courageux. Mais la couronne d'Angleterre l'attendait; cela le fit passer par-dessus ses craintes.

Ce fut dans ces lieux, au milieu de ces scènes, que grandit Olivier, dans une famille austère, pendant cette époque où, on l'a remarqué, le Nord semblait se préparer à lutter contre le Midi, la Grande-Bretagne et la Scandinavie contre l'Espagne et contre Rome. Les intrigues des jésuites, les tendances du parti anglican, qui devait se rallier bientôt sous la bannière de Laud, les droits et la puissance souveraine de la parole de Dieu, telles furent les préoccupations et le sujet des conversations au milieu desquelles l'enfant grandit dans cette solitude sévère.

En 1616 Olivier, ayant environ dix-sept ans, quitta les bords de l'Ouse et la maison paternelle pour se rendre à quinze milles de là, à Cambridge, sans doute accompagné de son père. Il entra au collége de Sidney-Sussex, à l'époque de la fête *de*

l'Annonciation. Cromwell n'eut jamais de prétentions littéraires, mais il était loin d'être à cet égard aussi inférieur qu'on a voulu le dire. Il connaissait bien les historiens de la Grèce et de Rome, et dans une occasion particulière il eut une conférence en latin avec un ambassadeur étranger.

En juin 1617 son père mourut; Olivier avait alors dix-huit ans. Son grand-père Stuart mourut la même année à Ély; et sa mère se vit à la fois sans père et sans mari, avec un fils et six filles. Olivier ne resta pas à Cambridge; il vint prendre à Huntingdon la place de son père. Mais peu de mois après il se rendit à Londres pour y acquérir quelque connaissance des lois.

Les histoires sur la vie dissolue qu'Olivier mena à Londres et ailleurs sont fort exagérées et même plus que douteuses. Elles ne reposent guère, à ce qu'il nous paraît, que sur le passage de sa lettre à madame Saint-John où il s'appelle le premier des pécheurs. Ces histoires servent donc seulement à nous montrer quelle fut dans ses accusateurs l'ignorance du vrai christianisme. Tout chrétien, et même l'homme le plus moral, connaissant mieux que personne les propres abîmes de son cœur, est prêt à se déclarer, avec saint Paul, « le premier des pécheurs[1]. » Les plus grands ennemis d'Olivier n'ont pu lui reprocher aucun vice notoire. Welwood reconnaît qu'il n'était adonné ni aux jurements, ni à la gourmandise, ni à l'ivrognerie, ni au jeu, ni à l'avarice, ni à l'amour des fem-

[1] Ire Épitre à Timothée, I, v. 15.

mes. En une seule année il donna un million (40,000 liv.) de sa bourse pour des buts charitables.

Parmi les familles qu'il fréquenta à Londres se trouva celle de sir James Bourchier. Ce gentilhomme avait une fille nommée Élisabeth. Le 22 août 1620 Olivier, étant âgé de vingt et un ans, fut uni à Élisabeth, dans l'église de Saint-Gilles, à Londres. Il retourna aussitôt avec sa femme à Huntingdon, et s'établit dans la maison paternelle.

Dix années de solitude se passèrent alors, de vingt et un à trente et un ans; ce sont des années importantes, et où l'homme se forme pour la vie. Cromwell s'occupa d'agriculture, d'industrie, de devoirs sociaux; vivant comme avait vécu son père. Mais il s'occupa aussi d'autres choses. Bientôt il ressentit en son cœur les atteintes de la loi de Dieu. Elle lui manifesta le péché qui était en lui. Il put dire, comme saint Paul : *Malheureux que je suis! qui me délivrera du corps de cette mort!* (Rom. VII); et comme Luther, courant dans les corridors du couvent d'Erfurt, il put s'écrier : « Mon péché! mon péché! mon péché! » — Olivier, agité, angoissé, pâle, abattu, parcourait solitairement les bords mélancoliques de la rivière; il errait sous un ciel noir, et poussait les soupirs et les cris d'une âme travaillée. Il demandait des consolations à Dieu, à la Bible, à des amis plus éclairés que lui. La santé de son corps en fut même ébranlée, et il lui arriva dans sa mélancolie d'envoyer au milieu de la nuit chercher le docteur Simcott, médecin de la ville, se croyant près de mourir.

Enfin la paix entra dans son âme.

Une œuvre importante se fit donc dans Olivier pendant les neuf ou dix années d'obscurité et de retraite qui se trouvent entre son mariage et son élection comme membre du parlement. Milton, qui l'a bien connu, nous dit de lui : « Il avait grandi « et s'était développé dans l'obscurité de sa mai- « son, nourrissant en secret dans son cœur une « ferme confiance en Dieu et une grandeur d'âme « qui le préparaient bien aux temps solennels, dont « les signes avant-coureurs se montraient[1]. Quoique « d'un âge mûr, il n'était point encore sorti de la « vie privée, mais son attachement à la pure reli- « gion et l'intégrité de sa vie le distinguaient de ses « alentours[2]. »

Cromwell fut dès lors un vrai chrétien. Appelé de Dieu à la connaissance de Jésus-Christ, son esprit avait été éclairé, son cœur avait été renouvelé par la parole divine. Il avait répondu du fond de son âme à cette vocation d'en haut, que tant d'hommes méprisent, ou tout au moins négligent, et avait saisi la grâce qui lui était offerte, avec une nouvelle et inébranlable volonté. Il avait cru au nom du Seigneur, au sang de Jésus-Christ. Il avait été délivré de la peine du péché et de la domination du mal. Une nouvelle naissance lui avait communiqué une nouvelle vie. Il avait la paix avec Dieu;

[1] Domi in occulto creverat, et ad summa quæque tempora fiduciam Deo fretam et ingentem animum tacito pectore aluerat. (*Defensio secunda.*)

[2] Religionis cultu purioris et integritate vitæ cognitus. (*Ibidem.*)

l'esprit d'adoption, un accès facile au trône de la grâce. Dès lors il devint un homme de prière, et il l'a été toute sa vie. Il a vécu et il est mort dans la prière. Ce n'était pas lui qui avait aimé Dieu le premier, mais il en avait été aimé, et il avait cru à cet amour. Il n'avait pas fait comme ceux qui, captivés par le monde, renvoient toujours le moment de leur conversion, se rendant ainsi coupables du plus grave péché et de la plus grande folie :

« Rusticus exspectat dum defluat amnis ; at ille
« Labitur, et labetur in omne volubilis ævum. »

Cromwell avait compris que *ce sont les violents qui l'emportent*, et, avec toute l'énergie d'une âme régénérée par l'Esprit-Saint, il avait *ravi le royaume de Dieu*. Cromwell était chrétien, et il l'a été jusqu'à la fin.

« C'est dans ces années, dit un historien, qu'il « faut placer ce qu'Olivier, avec une joie indicible, « nommait sa conversion, sa délivrance de l'éter- « nelle mort. Grande époque certainement pour « un homme!... — A proprement parler la seule! — « Olivier fut dès lors un chrétien, non pas seule- « ment le dimanche, mais tous les jours, en tous « lieux et en toutes circonstances [1]. »

Olivier suivit aussitôt avec zèle les prédications des ministres puritains ; et parmi les gentilshommes et la noblesse des environs, ce furent aussi des puritains qu'il choisit pour amis. Il se lia avec

[1] *Lettres et Discours de Cromwell,* par Carlyle, deuxième édition, p. 68.

John Hampden, John Pym, lord Brook, lord Say, lord Montaigu. Presque tout ce qu'il y avait de sérieux en Angleterre était alors puritain. Olivier brillait au milieu d'eux, par sa modestie, son dévouement, la délicatesse de sa conscience et le zèle avec lequel il s'étudiait à « affermir sa « vocation et son élection. » — Ses relations avec ses amis étaient pleines de cordialité. On lui a reproché un penchant à la plaisanterie. Il faut se rappeler que ce trait de caractère se retrouve souvent chez les hommes les plus chrétiens et les plus vraiment sérieux. C'est une faiblesse dont on ne se défait qu'avec peine. On a exagéré quelques saillies ou bouffonneries imputées à Cromwell, et on en a fait contre lui des chefs d'accusation. Quelques-unes de ces anecdotes, si même elles sont vraies, prouveraient seulement qu'Olivier était quelquefois inconséquent avec ses principes, et se laissait trop facilement aller à la plaisanterie et à la raillerie, auxquelles il était naturellement enclin. On peut adresser à ceux qui le jugent ici avec tant de sévérité cette parole du Seigneur : « Que celui de vous qui est sans pé- « ché jette le premier la pierre contre lui. » — « Si « deux ou trois expressions accidentelles, dit le « docteur Harris, doivent décider du caractère d'un « homme, quelle qu'ait été d'ailleurs sa manière « habituelle de parler et de se conduire, alors « malheur à celui qui se croit vertueux ! » Il faut passer condamnation sur des railleries déplacées. Mais en même temps il faut se rappeler que jamais prince issu du sang des rois ne se montra

dans les grandes occasions plus jaloux de sa dignité que le Protecteur. Il avait dès sa jeunesse le vrai sérieux. Il se livrait avec ferveur aux œuvres de la piété chrétienne. « Bâtir des hôpitaux, écri-« vait-il un peu plus tard (11 janvier 1636) à l'un « de ses amis, M. Storie; bâtir des hôpitaux, c'est « pourvoir aux besoins du corps; bâtir des tem-« ples de pierre passe pour une œuvre de piété; « mais procurer la nourriture spirituelle, bâtir « des temples spirituels, voilà la vraie charité, la « vraie piété [1]. »

Les circonstances devenaient alors de plus en plus graves pour l'Angleterre; et des nuages épais commençaient à s'amonceler au-dessus du peuple et du trône.

On avait d'abord vu avec plaisir l'avénement de Charles Ier. Il avait des mœurs pures; et que n'aime-t-on pas à espérer d'un prince de vingt-cinq ans? Mais quand le roi donna à l'Angleterre une reine soumise au pape, dans la personne d'Henriette de France, l'affection que l'on avait sentie pour lui se refroidit aussitôt. Ce n'était pas sans raison. Le contrat de mariage, rédigé sous les

1 *Carlyle's* I, 186. — Dans l'original cette lettre est datée de janvier 1635; mais il faut ici se rappeler que l'année ne commençait alors en Angleterre que le 25 mars (qui était le jour de l'an). Cette coutume subsista en Angleterre jusqu'en 1752. Nous indiquerons les dates selon le style nouveau, pour prévenir toute confusion. Ainsi, les trois derniers mois de 1635, ancien style, seront les trois premiers de 1636, nouveau style.

yeux du pontife, renfermait des clauses favorables à la foi romaine. Henriette arriva à Londres avec les instructions de la mère Madeleine de Saint-Joseph, carmélite, et sous la conduite du père Bérulle, accompagné de douze prêtres de la congrégation de l'Oratoire. Ceux-ci ayant été renvoyés en France furent remplacés par douze capucins. Henriette, digne élève de la cour de France, voulut d'abord tout faire plier à sa religion et à son humeur, et ses prêtres prétendirent exercer leur culte dans toute sa splendeur. La reine avait même du penchant à l'intrigue, et l'on s'apercevait facilement que le sang qui coulait dans ses veines était celui des Médicis. Ce fut surtout après la mort de Buckingham (23 août 1628) que Henriette de France voulut se servir de l'affection de son époux pour dominer le pays, et que les catholiques romains les plus zélés, admis dans le cabinet de la reine, y vinrent chercher la puissance dont ils avaient besoin pour accomplir leurs desseins. L'horizon de l'Angleterre s'obscurcissait de jour en jour.

Mais, tandis que la papauté reparaissait de nouveau à la cour de Londres, l'Évangile florissait dans la maison d'Olivier, tout occupé de ses troupeaux, de ses champs, de ses enfants, des intérêts de ses voisins, et surtout de la pratique assidue des commandements de Dieu. Le salut était entré dans sa maison, et sa lumière brillait devant les hommes. Il avait une conscience très-délicate, et nous en citerons pour exemple un trait qui nous montre quelle était la moralité de sa vie. Après sa

conversion Olivier se rappela ce que Zachée dit à Jésus au moment où le Seigneur venait de franchir le seuil de sa porte : — *Seigneur, si j'ai fait tort à quelqu'un en quelque chose, je rends le quadruple.* Cromwell n'avait rien dérobé ; mais, comme d'autres hommes du monde, il avait gagné quelque argent au jeu. Il le rendit, pensant avec raison que ce serait un péché de le garder. Ces sommes étaient assez élevées pour ce temps ; l'une d'elles était de 80 liv. sterl. (2,000 fr.), une autre de 120 liv. sterl. (3,000 fr.). Sa fortune était modique ; sa famille s'était accrue : mais ces circonstances n'eurent aucune influence sur sa détermination. Sa religion était non en paroles, mais en œuvres. Aussitôt que sa conscience parlait, il cédait à ses avertissements, quelque grand sacrifice qu'elle lui imposât. Il se rappelait souvent cette parole de Christ, à laquelle il conforma sa vie : *Tous ceux qui me disent Seigneur, Seigneur! n'entreront pas dans le royaume des cieux ; mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon Père, qui est au ciel.*

CHAPITRE II.

VIE PARLEMENTAIRE DE CROMWELL.

Élection et première apparition de Cromwell. — Son portrait. — Tondage et pondage. — Lutte dans le parlement. — Dissolution. — Refus de John Hampden. — L'arbitraire et le papisme installés. — Ministres ou évangélistes. — Persécutions : Leighton, Prynne, Bastwick, Burton. — L'Écosse et le Covenant. — Nouveau Parlement. — Strafford. — Mauvaise foi de Charles. — Massacre d'Irlande. — Remontrance. — Bill de l'armée. — Cavaliers et têtes rondes. — Poursuite des cinq membres. — La révolution commence. — Ce qu'était Cromwell. — Il devient soldat avec ses fils. — Nécessité. — Opinions de Hampden sur Cromwell.

Un nouveau parlement ayant été convoqué le 29 janvier 1628, Cromwell en fut élu membre pour Huntingdon, et y prit place le 17 mars. Son père avait été aussi dans sa jeunesse député aux communes. Après une prorogation de trois mois, le parlement se rassembla de nouveau le 20 janvier 1629. La chambre basse s'étant formée en grand comité pour la religion, le 11 février, l'un des nouveaux membres, Olivier, âgé alors de trente ans, y prit pour la première fois la parole. Les regards se portèrent sur lui; et l'assemblée l'écouta avec attention. Ses habits, fort simples, semblaient avoir été faits par quelque mauvais tailleur de campagne; son linge n'était pas d'une

blancheur irréprochable ; sa fraise était à l'ancienne mode ; son chapeau n'avait pas de ganse ; il avait l'épée collée sur sa cuisse ; son visage était boursouflé et coloré ; sa voix était rauque et discordante, mais son élocution pleine de chaleur et de vie ; sa taille était moyenne, mais forte et bien proportionnée ; il avait l'air viril, l'œil étincelant et le regard sévère[1].

Quelques ecclésiastiques se distinguaient alors par leur zèle à faire prévaloir dans l'Église la puissance royale et les doctrines de la papauté. Cromwell se plaignit que les évêques permissent et même recommandassent de prêcher du « pur papisme. » — « S'il en est ainsi, s'écria-t-il, qu'avons-nous à attendre ? » — *Qu'avons-nous à attendre ?* demandait Olivier Cromwell ; telle était, en effet, la grande question. C'était la papauté, que le dix-septième siècle voulait rétablir ; et la première parole du jeune membre des communes était contre la papauté. Il plantait alors le jalon destiné à fixer la direction qu'il allait suivre jusqu'à sa mort. Hume lui-même, qui lui est si hostile, est frappé en voyant les premières déclarations d'Olivier correspondre si exactement à son caractère. Cromwell fut un homme d'un seul jet ; et depuis le commencement de sa vie jusqu'à la fin il n'eut qu'une seule et même idée, qu'il *publia par dessus les maisons* (Luc, 12, 3). C'est cet homme si décidé, si ouvert, que l'on a choisi pour en faire un hypocrite !... Jamais l'histoire n'a fait une plus sotte bévue.

[1] *Mémoires de sir Phil. Warwick*, page 247.

On ne s'arrêta pas pour le moment aux doctrines extravagantes des sémi-papistes Manwaring, Sibthorp et Montague, que l'évêque de Winchester avait pris sous sa protection. Une autre question devait amener la dissolution de ce parlement. Le roi demandait le tribut du tonnage et pondage pour tout le temps de son gouvernement ; la chambre le refusait. L'orateur de la chambre, Finch, l'un des courtisans de Charles, voulait, selon l'ordre de son maître, ajourner immédiatement le parlement. Mais quelques membres, entre autres Holles, s'y opposèrent, et, malgré ses cris et ses larmes, retinrent l'orateur de force dans son fauteuil. Le roi fit commander à l'huissier de la chambre de se retirer avec la masse, ce qui suspendait nécessairement les débats ; mais l'huissier fut retenu comme l'était le président lui-même. En même temps on s'emparait des clefs de la salle et l'on en fermait les portes. Bientôt on frappe : « Ouvrez, dit « l'un des officiers des communes, c'est un message « du roi. » Inutile ; la salle reste fermée. Alors le roi, hors de lui, fit appeler le capitaine de sa garde, et lui ordonna d'enfoncer la porte. Mais pendant toutes ces démarches la chambre avait voté trois résolutions. La première était contre l'arminianisme et la seconde contre la papauté. La tendance vers ces deux erreurs se remarquait alors dans une partie du clergé anglican. Ce sont deux maux qui ont en effet une grande homogénéité ; ils établissent l'un et l'autre la prééminence de l'élément humain ; mais le premier dans la doctrine et le second dans le gouvernement de l'Église. Par

sa dernière résolution la chambre déclarait illégale toute perception de l'impôt demandé, et proclamait traître quiconque le prélèverait ou même le payerait. Quand le capitaine du roi arriva il ne trouva plus personne. La chambre, conformément à l'ordre de Charles, s'était ajournée. Le roi se rendit alors à la chambre haute, et prononça la dissolution du parlement, en se plaignant de la conduite de la chambre basse, et surtout de certaines « vipères qu'il saurait bien punir. » En effet Holles, sir John Elliot, William Strode et d'autres furent mis à l'amende et en prison. Pendant onze ans le parlement ne fut plus convoqué. Cromwell retourna à Huntingdon. Il ne paraît pas dans ces débats parlementaires. Mais du sein de sa famille va jaillir l'étincelle qui allumera un grand incendie.

L'une de ses tantes, Élisabeth Cromwell, avait épousé William Hampden de Great Kimble, en Buckinghamshire. Elle était veuve alors, et avait deux fils, Jean et Richard. Jean était un homme tranquille, aimable, parlant peu, écoutant volontiers, mais qui sous cette modestie et cette simplicité cachait une volonté de fer et un front d'airain. C'était ce cousin d'Olivier qui devait donner le signal de la résistance à l'arbitraire de Charles. On lui demandait vingt schellings pour sa part dans la contribution que les communes avaient défendu de payer; il s'y refusa modestement, mais fermement, et en appela aux juges. Les juges, qui eussent préféré se taire, furent huit contre quatre à le condamner. Mais le peuple donna gain de

cause à John Hampden, et son nom commença à devenir cher à tous les cœurs généreux en Angleterre. Ainsi c'était le sang des Cromwell qui commençait la lutte avec Charles.

En 1631 Olivier avait quitté Huntingdon, et s'était établi à Saint-Ives, puis à Ély. C'est dans ce dernier lieu qu'il était, s'occupant toujours d'agriculture, quand il écrivit la lettre que nous avons citée, et dans laquelle il fait connaître à l'avance quel sera le caractère de toute sa vie, se déclarant prêt à AGIR et à SOUFFRIR pour la cause de Dieu. Agir et souffrir, ce sont là les deux grandes œuvres de tout apostolat, et ce fut un apostolat, une grande mission, que la carrière d'Olivier. Il est impossible de ne pas reconnaître dans cette lettre à madame Saint-John une âme sincèrement pieuse. Peut-être cependant que la simple obéissance à la Parole de Dieu, qui doit être le caractère essentiel de la vie pratique du chrétien, n'y paraît pas assez, et y est remplacée par une tendance un peu mystique. Cromwell en avançant devint plus clair et plus sobre dans son christianisme.

L'agitation croissait en Angleterre. Charles cherchait à se passer du parlement et à gouverner son royaume en se coalisant plus ou moins avec la France et l'Espagne. Ses ministres se jetaient dans des mesures violentes; et bientôt, pour augmenter leurs forces, ils s'unissaient à un épiscopat exagéré. L'archevêque de Cantorbery, Laud, primat d'Angleterre, à qui Rome avait offert le chapeau de cardinal, restaura plusieurs des usages et des cé-

rémonies du papisme. La table de la communion fut remplacée par un autel à plusieurs degrés, élevé à l'extrémité orientale de l'église. On rétablit les crucifix, les tableaux et les cierges, et l'on vit les prêtres, revêtus de vêtements magnifiques, s'incliner à la mode romaine devant l'autel.

Les classes moyennes s'émurent et s'alarmèrent. On s'associa pour répandre l'Évangile; on fit des fonds pour envoyer en divers lieux des prédicateurs, qui devaient à la fois annoncer Jésus-Christ et combattre ces superstitions romaines, auxquelles Laud voulait soumettre la nation. Des chrétiens évangéliques de Londres, parmi lesquels se trouvait un ami de Cromwell, M. Storie, entretenaient à Saint-Ives l'un de ces prédicateurs, le docteur Wells, « homme de bonté, de zèle et de capacité, « écrit Cromwell à M. Storie, le 11 janvier 1636, et « qui n'est inférieur à nul que je connaisse en An- « gleterre. » Les conversations et les prédications du docteur Wells firent avancer Cromwell et les siens dans la vraie piété. « Depuis sa venue, écrit « ce dernier, le Seigneur a fait par lui beaucoup « de bien parmi nous. »

Peu de temps après, la nouvelle des cruelles persécutions que les antagonistes de Laud avaient à endurer se répandit par toute l'Angleterre. On les exposait publiquement, disait-on ; on leur coupait les oreilles; on leur imposait de fortes amendes, et on les condamnait à la prison pour la vie. Mais ces chrétiens persécutés enduraient ces souffrances avec un indomptable courage. Un jour d'exécution, le bourreau voulant écarter la foule:

« Ne les repoussez pas, » dit le martyr, qui prévoyait les maux que Charles ferait tomber sur tout son peuple : « il faut qu'ils apprennent à souffrir! »

Le docteur Leighton, père du célèbre archevêque de ce nom, publia un « *Appel au parlement ou Plaidoyer de Sion contre la prélature.* » Il fut condamné pour ce crime à payer une amende de 10,000 livres sterling (250,000 francs), à être mis au pilori à Westminster, à être publiquement fouetté, à perdre ses oreilles, à avoir le nez fendu, et à être marqué à la figure d'un fer chaud avec les lettres S. S. « *Semeur de séditions.* » Cette sentence fut exécutée dans toute sa rigueur.

Prynne, homme fort remarquable, était un avocat de Lincoln's Inn (Londres). Le premier crime qu'on lui imputa, et pour lequel on lui coupa les oreilles, fut d'avoir écrit un livre contre le théâtre et les mascarades, intitulé : *Histrio-mastix* (le Fouet des histrions). Le roi et la reine aimaient la danse, les masques, et Henriette de France se faisait souvent applaudir dans des spectacles de cour. Aussi Prynne fut-il accusé par Laud du crime de lèse-majesté. Son second crime fut un ouvrage contre les évêques. Comme on lui avait déjà coupé les oreilles, lors de sa première condamnation, on lui coupa alors littéralement les tronçons. « Je « croyais, dit lord Finch, le juge suprême, en « feignant l'étonnement, que M. Prynne n'avait « plus d'oreilles! — Mylord, tout ce que je de- « mande à Dieu (que votre honneur ne le prenne « pas en mauvaise part), s'écria Prynne, tout ce « que je demande à Dieu, c'est de vous donner à

« vous des oreilles pour m'entendre. » Si le juge n'entendait pas, Olivier prêtait l'oreille, avec tous les hommes pieux de son peuple. A ces affreux rapports leurs cœurs tressaillaient d'une inexprimable émotion.

Lorsque le docteur Bastwick monta sur l'échafaud, où on devait le mutiler, sa femme s'élança auprès de lui, baisa les oreilles qu'il allait perdre, et répondit à son mari, qui l'exhortait à ne point s'effrayer : « Adieu, mon ami : console-toi, je ne suis point effrayée. » La foule du peuple manifesta sa sympathie par des acclamations.

En descendant de l'échafaud, Bastwick retira de son oreille l'éponge imbibée de son sang, et dit en la montrant au peuple : « Béni soit mon Dieu, qui m'a « jugé digne de souffrir pour lui, et m'en a rendu « capable par sa puissance. J'ai perdu, il est vrai, « quelques gouttes de mon sang ; mais je suis prêt « à le répandre tout entier pour soutenir la vérité « de Dieu et l'honneur de mon roi contre les « usurpations des papistes. Gloire soit à Dieu, et « longue vie au roi [1]. »

M. Burton, ministre puritain, ayant été amené sur l'échafaud, on lui demanda si le pilori n'était pas trop pesant pour son cou et ses épaules. « C'est « le joug de Christ, dit-il, comment pourrait-il « être lourd? Christ porte le bout le plus pe- « sant, et moi le plus léger ; et si le mien était « trop lourd, Christ le porterait aussi. Le Seigneur « est un bon maître, et il mérite que l'on souffre

[1] *Prynne's New Discovery*, page 63.

« pour lui. Si tout le monde avait goûté sa dou-
« ceur, tout le monde le servirait[1]. »

Tels étaient les actes de Charles Ier. L'âme d'Olivier en était remplie d'angoisses et de terreur.

En Écosse le mal était aussi très-grand. Charles voulait y détruire le presbytérianisme, et y établir le prélatisme de Laud, pour y restaurer ensuite le papisme. Le 23 juillet 1637 le missel, déguisé, devait être solennellement introduit dans la cathédrale de Saint-Gilles à Édimbourg. Déjà le doyen, revêtu de son surplis, commençait à lire le service du jour, quand un tumulte immense éclata. Les Écossais jurèrent fidélité à leurs anciennes institutions, signèrent le *covenant*, et saisirent les armes pour le défendre. Les armées écossaises en marchant contre Charles s'avançaient contre Rome. Elles étaient comme en Allemagne Gustave-Adolphe et ses guerriers, « douces comme des agneaux, « terribles comme des lions. » L'Écosse était alors la garde avancée du protestantisme. L'armée anglaise ayant refusé de combattre contre les Écossais, le roi dut se soumettre à un nouveau parlement, qui, à la joie indicible du peuple, s'assembla le 13 avril 1640. Cromwell fut élu à Cambridge.

Cette assemblée poursuivit avec énergie les auteurs de tous les maux de la nation. Le 10 mai 1641 le roi signa la sentence de mort de son ancien ministre, Strafford, et le mercredi suivant ce seigneur fut exécuté. « *Ne vous reposez pas sur*

[1] *State Trials*, II, 748-752.

« *les princes, ni sur les enfants des hommes, car il* « *n'y a en eux point de délivrance!* » s'écria Strafford en levant les mains vers le ciel, au moment où on lui apprit que le roi avait adhéré à sa condamnation. Olivier ne paraît pas dans ces transactions.

Charles se rendit en Écosse au mois d'août de la même année, et s'efforça de gagner ce peuple, toujours distingué par sa loyauté. On le vit écouter les longs prêches des presbytériens et faire avec eux leurs fréquentes et dévotes prières; mais on découvrit bientôt que *sous ces habits de brebis il y avait un loup ravissant* (Math. VII, 15). On sut que le roi recueillait en secret des documents, au moyen desquels il espérait perdre ses adversaires dans les deux royaumes. Il voulait se procurer des preuves de la correspondance qui devait avoir eu lieu entre le parlement anglais et les *covenanters* écossais, et faire ainsi condamner les chefs des deux peuples, comme coupables de haute trahison. Dès lors on comprit que Charles était un homme sans foi, et qu'une franche opposition pourrait seule sauver l'Angleterre.

Un événement terrible vint en convaincre encore davantage les chefs de la nation. Au milieu de cette méfiance et de cette agitation éclata tout à coup à Londres, le 1er novembre 1641, une affreuse nouvelle. Les Irlandais, se couvrant du nom de la reine et du roi, tenant d'une main une commission, qu'ils prétendaient avoir reçue de Charles Ier, et portant de l'autre le flambeau ou l'épée, répandaient partout une effroyable désolation. Le complot, préparé dans le silence,

avait tout à coup éclaté par d'horribles massacres. Partout, à Londres, dans les provinces, à Édimbourg, on en faisait de lugubres récits, et la terreur se répandait parmi les protestants de la Grande-Bretagne.

Les membres les plus graves des communes proposèrent aussitôt une Remontrance au roi, car la nation était attaquée dans ce qu'elle avait de plus précieux. Cette Remontrance passa à minuit, le 22 novembre 1641, à une majorité de onze voix. « Si « elle n'avait pas passé, dit Olivier en sortant de « la salle, j'aurais vendu tous mes biens et j'au- « rais été m'établir dans la Nouvelle-Angleterre. » Cromwell ne passa pas en Amérique, mais les principes qu'il représente y passèrent, et ils y créèrent cet État puissant qui, n'étant d'abord qu'une petite semence, a crû rapidement et est devenu un grand arbre. La république florissante de l'Amérique du Nord est un Olivier Cromwell, dont les forces intimes ont atteint leur juste développement.

C'était un autre que Cromwell qui était appelé à s'éloigner de Londres. Le 7 décembre un bill fut proposé aux communes, en vertu duquel l'organisation de l'armée et la nomination de ses chefs n'aurait lieu dorénavant qu'avec le concours du parlement. Ce bill déplaçait en quelque sorte la royauté; et pourtant la conservation de la liberté et du protestantisme de l'Angleterre en dépendait. Aussitôt des nobles quittent en grand nombre leurs châteaux, et viennent entourer dans Londres la monarchie menacée. *Cavaliers!* leurs disaient les hommes des communes, que l'on reconnaissait à

leurs cheveux coupés en cercle autour de la tête. *Têtes rondes!* leur répondaient les nobles; et les rencontres tumultueuses des Têtes rondes et des Cavaliers troublaient sans cesse le repos de la capitale. Quand on entra dans la nouvelle année, chacun avait l'âme émue de frayeur, dans l'attente des choses qui allaient survenir.

Le 3 janvier 1642 Charles commença l'attaque. Il somma la chambre basse de lui livrer cinq de ses membres les plus influents : Hampden, Pym, Holles, Haslerig et Strode. Le jour suivant on annonça que le roi s'approchait des communes, escorté de trois à quatre cents hommes armés. A son entrée tous les membres se levèrent et se découvrirent. « A ce que je vois, » dit-il en portant ses regards sur l'assemblée, « les oiseaux se sont « envolés... Vous me les enverrez; autrement je « saurai trouver moyen de les mettre en cage. » « Privilége! privilége! » cria-t-on quand le roi quitta la salle. Bientôt Charles apprit que le peuple, les milices et les mariniers mêmes de la Tamise s'apprêtaient à ramener en pompe à Westminster les cinq membres accusés par lui. « Quoi! s'écria- « t-il; ces rats d'eau même m'abandonnent! » De toute la population de Londres, c'était en effet sur les bateliers que Charles comptait le plus. Le coup d'État ayant échoué, Stuart quitta le palais de Whitehall, le 10 janvier 1642.

La révolution commence : le parlement entre en lutte avec le roi. Le renversement du trône est dans ce mouvement-là; et pourtant ce mouvement était inévitable. Le maintien de la liberté et

de la religion d'Angleterre n'était qu'à ce prix. On l'a rappelé, — et ne l'oublions pas, — la révolution d'Angleterre, en proclamant *l'illégitimité du pouvoir absolu,* ne fit rien de nouveau. Elle fut légitime. « Si l'aristocratie féodale, a-t-on dit, a « pris part au développement des nations, c'est « en luttant contre la tyrannie royale, en usant « du droit de résistance, en maintenant les maxi- « mes de la liberté[1]. » Les communes, les classes moyennes ne faisaient au dix-septième siècle que ce que l'aristocratie avait fait jusqu'alors.

Cromwell était à cette époque âgé de quarante-deux ans et père de six enfants : Olivier, Richard et Henri, Brigitte, Élisabeth et Mary. Il vivait en paix, ainsi que beaucoup d'autres chrétiens, bons protestants, loyaux citoyens, qui comme lui n'avaient jamais pensé au métier des armes. Mais de nouveaux temps demandent de nouveaux faits. Chaque jour ces hommes, animés d'un grand amour pour leur patrie, se voient troublés, les uns à Londres, les autres à la campagne, sous leur toit domestique, par les nouvelles du massacre des protestants d'Irlande, de la complicité du roi, de ses mensonges perfides, de ses projets, des supplices infligés à plusieurs de leurs frères, du papisme ouvert de la reine, du papisme caché du roi, de la persécution d'Écosse, de l'expatriation des meilleurs chrétiens du royaume, et de tant d'autres signes et événements d'une nature non moins effrayante.

[1] Guizot, *Histoire de la Révolution d'Angleterre*; préf., p. XI.

Alors, quand tout annonce que les chrétiens protestants d'Angleterre seront avant peu écrasés par la papauté ou égorgés par l'épée, ces hommes graves se lèvent et demandent au roi dans les communes de ne point tromper l'attente de ses sujets. Et quand ils voient ce prince, sourd à leurs prières, enrôler des troupes pour réduire son parlement et obtenir déjà sur celui-ci quelques victoires, ils prennent la résolution, dans un esprit de dévouement etd esacrifice, de sauver, Dieu aidant, l'Angleterre et l'Église, en quittant leurs familles, en exposant leurs vies, en se faisant soldats.

Olivier sort maintenant de son rôle parlementaire pour en prendre un autre dès lors plus nécessaire. Le *yeoman* d'Huntingdon, qui avait donné aux communes quelques marques de son éloquence, devait étonner encore plus l'armée par son courage et par son génie. D'abord tribun énergique, il allait se montrer grand général, pour devenir enfin l'un des premiers hommes d'État des temps modernes.

Le 7 février Cromwell donna une grande somme d'argent prise sur sa petite fortune, 300 liv. sterl. (7,500 fr.) pour le salut du protestantisme et de l'Angleterre. Puis il s'enrôla avec ses deux fils, âgés de vingt et de seize ans, et mit sur pied peu après, à Cambrigde, deux compagnies de volontaires. Le départ de ses fils, Olivier et Richard, dut faire couler bien des larmes dans la tranquille demeure du fermier d'Huntingdon. Leur mère, leurs sœurs eurent bien de la peine à s'arracher des bras de ces jeunes hommes. Mais le

moment était venu où la patrie demandait les plus grands sacrifices. Il fallait tendre sa tête au glaive ou la baisser sous le joug du pape. Cromwell avait une belle famille, une femme tendrement aimée, une bonne mère, il avait passé l'âge de l'ambition, et pourtant il se fit soldat. « Vous avez eu d'abord « mon argent, dit-il avec une noble simplicité; « maintenant, je suis prêt, avec l'aide de Dieu, à « vous donner mon sang[1], et les miens font de « même. » Pendant dix-sept ans, depuis ce moment-là jusqu'à sa mort, toutes ses préoccupations, bien ou mal conçues, furent pour le protestantisme et pour la liberté de son peuple.

Voilà le point de vue moral sous lequel il faut juger Cromwell, voilà son point de départ; toute sa vie s'explique par là, et seulement par là.

Ce n'était pas un fait insignifiant, que le départ du volontaire de Huntingdon.

Une grande œuvre devait être accomplie : il ne s'agissait de rien moins que d'établir l'Angleterre sur le double fondement du protestantisme et de la liberté. De là dépendaient ses futures destinées.

Où trouverait-on l'homme assez grand pour entreprendre une pareille tâche?

Un jour, un membre des communes s'était levé et s'était adressé à la chambre d'une manière brusque mais chaleureuse. Son extérieur n'était point distingué et son habit n'ajoutait pas à son importance. Lord Digby, étonné, se pencha vers Hampden, pour lui demander le nom de l'orateur.

[1] *My skin*, ma peau.

Hampden, homme de grandes capacités, et « que « ses amis et ses ennemis, dit Baxter, reconnais- « saient comme étant par sa sagesse le citoyen le « plus éminent de l'Angleterre, » répondit avec un sourire : « Ce manant[1] que vous voyez devant « vous n'a qu'une parole dépourvue d'ornements; « mais ce manant, si jamais il nous arrivait (ce « qu'à Dieu ne plaise!) de rompre avec le roi, ce « manant, dis-je, serait le plus grand homme de « l'Angleterre. »

Ce manant était Olivier Cromwell. Ceux qui, comme son cousin Hampden, avaient joui de l'intimité de sa vie privée avaient dès longtemps reconnu la force de sa volonté et l'étendue de son génie. Il commençait alors à les révéler à la nation par les actes de sa vie parlementaire. Bientôt, dans sa carrière militaire, politique et diplomatique, il devait se faire connaître au monde, comme le plus grand homme de son siècle, mais aussi en même temps comme un chrétien inébranlable dans sa foi.

[1] *Sloven*, salope.

CHAPITRE III.

SCHISME ENTRE LE ROI ET LE PARLEMENT.

Conquête de la liberté. — Commencement de la guerre. — Franchise de Cromwell. — Sa lettre à Barnard. — Son intervention en faveur de Hapton. — Avantages douteux. — Expédient de Cromwell. — Le sort des armes change. — Cromwell refuse de prendre part aux débauches. — Mort de Hampden. — Courage de Cromwell. — Les deux parlements. — Bataille de Marston-Moor. — Une lettre et un épisode. — Rudesse et compassion. — Anecdote. — Caractère militaire de Cromwell. — Il devient le vrai chef. — Bataille de Naseby. — Le porte-feuille ouvert. — Assaut de Bristol. — Gloire à Dieu! union chrétienne. — Discipline. — Piété. — Le roi se rend à l'armée écossaise. — Le directoire. — Ireton. — Lettre de Cromwell à sa fille Brigitte. — Le roi remis au parlement. — Maladie de Cromwell. — Lettre à Fairfax. — Cromwell et ses soldats. — Unité de l'homme.

Le temps était venu où l'une des plus nobles conquêtes que l'humanité ait jamais faites devait s'accomplir. La liberté constitutionnelle allait être acquise aux nations. Ce ne serait pas sans des luttes terribles et sans de grands sacrifices : car ce n'est qu'ainsi, hélas! que la société marche. Le despotisme qui allait être attaqué était appelé à fournir une victime illustre. « Charles, » dit un écrivain royaliste, « lutta inutilement contre la force « des choses; son temps l'avait devancé : ce n'é-

« tait pas sa nation seule qui l'entraînait, c'était
« le genre humain; il voulut ce qui n'était plus
« possible. La liberté conquise s'alla perdre d'a-
« bord dans le despotisme militaire, qui la dépouilla
« de son anarchie; mais, enlevée aux pères, elle
« fut restituée aux fils, et resta en dernier résul-
« tat à l'Angleterre [1]. »

Le 22 août 1642, à six heures du soir, le roi planta à Nottingham l'étendard royal et appela ses sujets aux armes; mais le vent, qui soufflait avec violence, abattit la bannière. En même temps le comte d'Essex formait à quelques lieues de là l'armée du parlement, et Cromwell y était fait capitaine.

Aussitôt il passa sa compagnie en revue, et signala le commencement de sa carrière militaire par cette franchise, qui est l'un des traits distinctifs de son caractère. Il ne voulut point suivre les voies tortueuses et hypocrites du parlement : combattre le roi et assurer en même temps qu'il venait le défendre. C'est Clarendon lui-même qui nous l'apprend. « Soldats, » dit-il à sa compagnie assemblée, « je ne veux point vous surprendre
« ni vous tromper par les termes enveloppés et
« équivoques de ma commission, qui m'appelle à
« *combattre pour le roi et pour le parlement* [2]. »
Cromwell poussa même la franchise jusqu'à la rudesse; car c'est là le défaut que l'on trouve en lui, bien plus que la ruse. Il était décidé à combattre

[1] *Les quatre Stuarts*, par M. de Chateaubriand.

[2] *Histoire de la Rébellion*, par Clarendon, vers la fin du dixième livre.

qui que ce fût qui se trouvât devant lui; il le dit. « Si par hasard, ajouta-t-il, selon Clarendon, le roi « se trouvait dans un corps ennemi que je serais « obligé de charger, je tirerais mon coup de pis- « tolet sur lui comme sur tout autre. Si votre « conscience ne vous permet pas de faire de même, « ne vous enrôlez pas sous mon commandement. » On a révoqué en doute ces dernières paroles; et en effet Clarendon, ou plutôt ceux dont il tenait ce rapport, ont pu facilement exagérer ce qu'avait dit Cromwell. Mais en admettant même l'exactitude de la relation, on ne pourrait voir autre chose dans cette expression qu'une manière énergique de dire : « Ne vous y trompez pas : nous faisons « la guerre au roi. »

Cromwell n'était pas seulement un capitaine : son œil vigilant était partout. Il savait déjouer les complots et donner aux hommes indécis et partagés de salutaires avis. Un *gentleman* de sa connaissance, M. Robert Barnard, mauvais protestant, était favorable aux royalistes, et s'associait à ceux qui se réunissaient dans des conventicules suspects. Olivier lui écrivit le 23 janvier 1643 une lettre d'avis, où nous trouvons une nouvelle preuve de sa franchise et de son profond jugement : « La subtilité peut « vous tromper, lui dit-il, l'intégrité jamais. Je « désire de tout mon cœur que vos opinions chan- « gent, ainsi que vos pratiques. Je veux seule- « ment empêcher les gens d'augmenter la déchi- « rure, de faire le mal; mais je ne veux faire tort « à personne, et spécialement à vous : j'espère du « moins que vous ne m'en donnerez pas sujet.

« Que si vous le faites, il faudra que l'on me par-
« donne ce que mes devoirs m'imposent envers la
« nation[1]. » Il y a de la fermeté dans ces paroles, mais en même temps de la vraie charité.

Olivier s'appliquait surtout à protéger ceux qui souffraient pour leur foi. Dans le comté de Norfolk les paysans de Hapton étaient fort inquiétés, à cause de leur attachement à l'Évangile, par un nommé Brown. Cromwell était lié avec Thomas Knyvett d'Ashwellthorpe, seigneur du lieu. Il lui écrivit aussitôt; c'était le 27 juillet 1646 : « Je demande
« votre protection pour vos pauvres et honnêtes
« voisins, les habitants de Hapton, lui dit-il, qui
« sont dans une fâcheuse situation, à ce que j'ap-
« prends, et sont menacés de se voir encore plus
« maltraités par un certain Brown, votre tenan-
« cier, qui, mécontent de leurs sentiments, cher-
« che tous les moyens de les inquiéter.

« Rien ne me pousse à vous faire cette demande,
« si ce n'est l'intérêt que m'inspirent leur bonne
« foi et les persécutions auxquelles ils se trouvent
« exposés pour leur conscience et pour ce que le
« monde appelle leur obstination.

« Je n'ai pas honte d'intercéder en faveur d'hom-
« mes placés sous une telle oppression. Je fais
« ainsi pour eux ce que je voudrais que l'on fît
« pour moi.... Monsieur, vous ne vous repentirez
« pas d'avoir protégé contre la persécution et
« l'injustice les malheureux habitants de Hapton[2]. »

[1] *Lettres et Discours de Cromwell*, I, p. 158.

[2] *Gentleman's Magazine*, 1787. Cromwell, *Lettres et Discours*, I, page 269.

Ainsi se manifestait la charité fraternelle d'Olivier, cette charité qui, comme le disait Milton, « est la plus grande de toutes les affections, et en vertu de laquelle les fidèles s'aiment et s'aident mutuellement, en tant que membres de Christ[1]. » Olivier avait entendu ce commandement de Dieu : *Protège celui qui est opprimé* (Isaïe, 1, 17 ; Jérém., 22, 3). *Parle en faveur de celui qui est muet et pour le droit de tous ceux qui s'en vont perdus.* (Proverb., 31, 8). Et Olivier accomplissait avec diligence les commandements de Dieu.

Le 23 octobre eut lieu la bataille d'Edgehill, dont le résultat fut douteux et qui porta la terreur dans Londres. Peut-être fut-ce là que Cromwell perdit l'aîné de ses fils, Olivier ; nous verrons quels furent en cette circonstance les sentiments du père.

L'hiver fut tranquille. Au printemps la guerre recommença. Les avantages étaient douteux. La résistance légitime du parlement ne pouvait se justifier et se maintenir que par de promptes et décisives victoires. Cromwell vit aussitôt la cause de la faiblesse de l'armée parlementaire, et en trouva le remède. Il savait que pour vaincre une force morale il fallait une autre force morale plus puissante encore. Il commença donc par le commencement. « Comment ne serions-nous pas « battus? dit-il à Hampden. Leurs cavaliers sont « des fils de gentilshommes, des cadets, des

[1] Charitas fraterna seu christiana est omnium maxima; qua fideles ut membra Christi inter se diligunt atque adjuvant. (J. Miltoni *Doctrina christiana,* edidit C. R. Sumner, p. 483.

« hommes de qualité et d'honneur, et les nôtres « sont d'anciens domestiques hors d'âge, des gar- « çons de cabaret, qui ont perdu leurs places. « Je vais y porter remède. Je lèverai des hommes « qui auront la crainte de Dieu dans leur cœur, « dont la conscience sera le ressort, et, je vous en « assure, on ne pourra les battre! » Aussitôt il parcourut les comtés de l'est, et appela les jeunes fermiers, dont il connaissait la piété, à prendre les armes pour la cause de Dieu. Quatorze escadrons de protestants zélés furent bientôt sous les armes. Ce nouvel élément devait décider des destinées de la guerre et de l'Angleterre. Dès lors le cours des événements changea.

Le caractère moral et religieux de Cromwell n'avait pas tardé à se montrer dans l'armée, et il se manifesta davantage encore quand il fut entouré de gens qu'animaient la même foi, dont il était pénétré lui-même. Clarendon nous apprend que sa conduite était en accord avec ses principes. « Son humeur retirée et insociable, » dit-il en parlant de Cromwell (c'est ainsi que les hommes étrangers au christianisme aiment souvent à en désigner injustement l'esprit), « ne lui permettaient « pas d'accompagner les autres officiers dans leurs « parties de divertissement et de débauche ; ce qui, « ajoute Clarendon, le rendait souvent ridicule et « méprisable. » L'historien nous apprend ensuite que Cromwell, au lieu de hanter ces sociétés dissolues, chantait des psaumes avec les officiers et les soldats qui partageaient ses convictions, et assistait avec eux à la prédication de la Parole.

Il n'y a rien de plus caractéristique que ce jugement porté sur Cromwell. L'illustre Clarendon ne le donne pas précisément comme le sien, mais il a grandement l'air d'être d'accord avec ceux dont il émane. Si Olivier eût joué gros jeu, s'il se fût enivré, s'il eût pratiqué l'art perfide de séduire l'innocence, s'il eût pris part aux *divertissements* et aux *débauches,* à la bonne heure, il eût été un bon *cavalier*. Ce sont là les gens que le monde aime et pour lesquels les historiens et les romanciers[1] gardent leurs faveurs. Mais Cromwell se plaît à suivre les saintes assemblées, selon le commandement de saint Paul. Dans ses heures de repos, il aime à suivre ce précepte de l'apôtre : *Ne vous enivrez point de vin, dans lequel il y a de la dissolution, mais soyez remplis de l'esprit, vous entretenant par des psaumes, des hymnes, et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant dans votre cœur au Seigneur* (Ephs. 5, 18, 19). Dès lors, Cromwell est appelé un homme *méprisable;* et pendant deux cents ans toute la race moutonnière des historiens et des faiseurs de romans ne cesse de répéter cette sottise, pour ne pas dire cette impiété. *Méprisable!* dit Clarendon. Je le crois bien; Cromwell n'est pas le seul qui ait été méprisé pour avoir fui les mauvaises compagnies et ne s'être point arrêté au train des pécheurs. David, Saint Paul et tous les chrétiens ont été méprisés comme lui et pour les mêmes raisons que lui. Mais il est écrit dans les révélations de Dieu : *Malheur à*

[1] Walter Scott, par exemple.

ceux qui appellent le mal bien et le bien mal! (Isaïe, 5, 20). Nous ne pensons pas que ces faux jugements, stigmatisés par la parole, aient jamais été pratiqués sur une plus grande échelle qu'ils l'ont été à l'égard de Cromwell.

Le 18 juin une rencontre de cavalerie eut lieu à quelques milles d'Oxford. On vit un des chefs parlementaires, qui d'ordinaire était toujours au premier rang, se retirer lentement du champ de bataille avant la fin de l'action, la tête penchée et la main appuyée sur le cou de son cheval. « A coup sûr, dit-on, il est blessé! » C'était Hampden, le cousin d'Olivier. Il mourut le 24 juin, et le peuple en deuil le nomma le père de la patrie. Qui peut dire, s'il eût vécu, l'influence qu'il eût exercée sur les développements de la révolution?

Cromwell donna dans cette guerre plusieurs preuves de son courage. Nous pouvons citer entre autres le cas suivant, qui se présenta à Horncastle, le 11 octobre, dans un combat qu'il livra au marquis de Newcastle. Cromwell chargea vigoureusement l'ennemi, après que les dragons royalistes eussent fait sur lui et les siens leur première décharge; et il était à demi-portée de pistolet lorsqu'il fut salué d'une seconde. Le cheval d'Olivier fut tué, et le cavalier tomba. Comme il se relevait, Cromwell fut de nouveau atteint et renversé par le gentilhomme qui l'attaquait, sir Ingram Hopton. Il se releva cependant encore une fois; et, prenant un mauvais cheval d'un simple soldat, il se remit en selle. La fermeté et le feu de Cromwell ne fu-

rent pas inutiles. L'armée royaliste fut défaite avec une perte considérable[1].

Charles, voulant donner à son pouvoir l'apparence de la légalité, convoqua à Oxford les deux chambres du parlement, et le 22 janvier 1644 quarante-cinq lords et cent dix-huit membres des communes se rendirent à son appel. Mais le parlement de Londres comptait alors vingt-deux pairs, et deux cent quatre-vingts membres de la chambre basse, outre cent environ qui étaient absents pour le service de l'État. Le roi, qui, dans ses conversations avec ses courtisans, appelait son parlement d'Oxford tantôt lâche et tantôt rebelle, l'ajourna le 16 avril.

En janvier, les Écossais étaient entrés en Angleterre, en ayant de la neige jusqu'aux genoux. D'accord avec les troupes du parlement, ils vinrent assiéger dans York le marquis de Newcastle. Le prince Robert accourut pour le délivrer, et le 2 juillet 1644 eut lieu la sanglante bataille de Marston-Moor. La lutte y fut acharnée; mais à la fin la victoire demeura à l'armée parlementaire, grâce à l'invincible courage de ses soldats, et surtout des cavaliers de Cromwell, auxquels on donna sur le champ de bataille le surnom de *Côtes de fer*. Plus de cent drapeaux ennemis restèrent en leur pouvoir. On proposait de les envoyer au parlement; mais les vainqueurs les mirent en pièces et en ornèrent leurs bras. Le roi perdit tout le Nord, et la reine se sauva en France. « Qui quitte sa

[1] *Memoirs of Oliver Cromwell*, I, 146.

place la perd, » lui avait fait dire peu auparavant le cardinal Richelieu.

La lettre suivante rend compte d'un des plus intéressants épisodes de cette grande victoire.

Olivier Cromwell à son affectionné frère le colonel Valentin Walton.

5 juillet 1644.

« Cher monsieur, il est de notre devoir de sen-« tir en commun les miséricordes du Seigneur, « et de le louer ensemble des châtiments et des « épreuves, afin que nous puissions pleurer en-« semble.

« L'Angleterre et l'Église de Dieu ont reçu une « grande faveur du Seigneur dans cette impor-« tante victoire qu'il nous a accordée, et qui n'a « pas eu sa pareille depuis le commencement de « la guerre. Ce fait d'armes a eu tous les signes « d'un triomphe obtenu par la bénédiction du « Seigneur sur le parti impie. Nous n'avons pas « chargé une seule fois l'ennemi sans le mettre « en déroute. L'aile gauche que je commandais, « et qui était formée de notre propre cavalerie, « sauf quelques Écossais dans notre arrière-garde, « a battu toute la cavalerie du prince. Dieu les a « fait tomber comme du chaume, sous le tran-« chant de nos épées. Nous avons chargé leur in-« fanterie avec notre cavalerie et mis en déroute « tout ce que nous avons attaqué. Je ne puis vous « donner à présent des détails précis, mais je « crois que de vingt mille hommes le prince

« n'en a plus que quatre mille. Donnez gloire,
« toute gloire à Dieu.

« Monsieur, Dieu a pris votre fils aîné par un
« boulet de canon. Le coup lui a cassé la jambe.
« Nous avons été obligés de la couper. Il en est mort.

« Monsieur, vous connaissez mes propres épreu-
« ves dans ce genre; mais le Seigneur me con-
« sole par cette douce pensée, que le Seigneur l'a
« mis[1] dans cette félicité que nous désirons tous,
« et en vue de laquelle nous vivons. C'est aussi là
« qu'est votre précieux enfant, revêtu de gloire et
« ne devant plus connaître ni le péché ni la tris-
« tesse. Il était un jeune homme brillant de grâce
« et de bravoure. Que Dieu vous donne sa con-
« solation. Avant sa mort il avait une telle paix,
« qu'il ne pouvait assez l'exprimer à Franck Russel
« et à moi-même. « La joie dépasse tellement la
« douleur! » nous disait-il. En vérité c'était admi-
« rable. Quelque temps après il nous dit qu'une
« chose pesait sur son esprit; je lui demandai ce
« que c'était? Il me répondit : « C'est que Dieu
« n'ait pas permis que je sois plus longtemps le
« destructeur de ses ennemis. »

« Quand il tomba, son cheval fut tué par le
« boulet qui le frappa lui-même, et trois autres
« le furent en même temps. Il demanda à ceux qui
« l'entouraient de se retirer à droite et à gauche,
« afin qu'il pût voir l'ennemi[2] s'enfuir. Il était
« excessivement aimé dans l'armée de tous ceux

[1] Son propre fils, le jeune Olivier, mort peu auparavant.
[2] *The rogues*, les coquins.

« qui le connaissaient. Mais il y en avait peu qui
« le connussent, car il était un précieux jeune
« homme, préparé pour Dieu. Vous avez sujet de
« bénir le Seigneur. Votre fils est un saint glorieux
« dans le ciel, et vous devez vous en réjouir ex-
« cessivement. Que cette pensée sèche vos larmes.
« Ce ne sont pas de fausses consolations, c'est une
« vérité hors de doute et pleine de réalité. Vous
« pouvez tout par la force de Christ. Cherchez-la
« cette force, et vous pourrez aisément suppor-
« ter votre épreuve. — Que la grande bénédiction
« qui vient d'être accordée à l'Église de Dieu
« vous fasse oublier vos propres chagrins. Que le
« Seigneur soit votre force, c'est la prière de
« votre fidèle et affectionné frère[1],

« OLIVIER CROMWELL. »

C'est ainsi que Cromwell console un père, au moment où la fumée couvre encore le champ de bataille. Il laisse là les préoccupations du général pour remplir les devoirs de la charité. Cromwell est partout le même, où que ce soit qu'on le prenne, dans son cabinet ou au parlement, au sein de sa famille ou au milieu des morts et des mourants. Où que ce soit que son cœur batte, il bat comme un cœur chrétien. On trouve, certes, dans cette lettre la rudesse du soldat, mais aussi les compassions de l'enfant de Dieu. Ces deux éléments ne manquent jamais dans Olivier.

[1] Ellis, *Lettres originales* (première série), III, 299. *Lettres et Discours de Cromwell*, vol. I, page 207.

Il n'y avait dans Cromwell aucune parade de piété. Il se rappelait ce passage des Écritures : *Quand tu pries ne fais pas comme les hypocrites, car ils aiment à prier debout dans les synagogues et au coin des rues, afin d'être vus des hommes ; mais toi quand tu pries entre dans ton cabinet, et quand tu en auras fermé la porte prie ton Père, qui te voit dans le secret.* Olivier obéissait à ce commandement du Seigneur. Sir John Goodricke racontait souvent une anecdote remarquable, qui se rapporte probablement au temps du siége du château de Knaresborough, en 1644. Ce trait avait été rapporté à sir John, quand il était jeune garçon, par une personne très-âgée, qui avait autrefois soigné sa mère comme sage-femme. « Quand Cromwell vint « demeurer dans notre maison à Knaresborough, « disait-elle, j'étais alors une jeune fille, et ayant « beaucoup entendu parler de cet homme, je le « considérais avec curiosité. Ayant reçu l'ordre de « chauffer son lit je ne pus, pendant cette opé- « ration, m'empêcher de regarder furtivement « derrière moi à plusieurs reprises, pour observer « ce personnage extraordinaire, assis alors de « l'autre côté de la chambre, et occupé à détacher « ses jarretières. Ayant terminé mon office, je « sortis, et après avoir fermé la porte je m'arrê- « tai et regardai à travers le trou de la serrure. « Je le vis se lever de sa place, avancer vers le lit « et tomber à genoux. C'est dans cette attitude « que je le laissai ; mais étant revenue quelque « temps après je le trouvai encore en prières. « Telle fut sa coutume chaque soir, aussi longtemps « qu'il resta dans notre maison ; ce qui me fit

« penser qu'il devait être un homme de bien ; et « j'ai toujours conservé cette opinion, quoique « j'aie entendu dire beaucoup de mal de lui[1]. » Ce trait rappelle Diedrich écoutant à la porte de la chambre de Luther, dans le château de Cobourg, les ferventes prières du réformateur[2].

Pendant que Cromwell décidait la bataille de Marston-Moor par ses charges vigoureuses, le comte d'Essex essuyait de grands revers en Cornouailles, et son armée devait capituler. Essex tombait et Cromwell s'élevait. Dès le commencement de la guerre, les hommes éclairés avaient pu prévoir que Cromwell était destiné à en être le vrai général. Il n'y avait pas un officier dans l'armée qui affrontât le danger avec plus d'intrépidité. Il conservait au milieu de la chaleur de l'action une présence d'esprit admirable. Il conduisait ses soldats jusqu'à quelques pas de l'ennemi, et ne leur permettait de décharger leurs mousquets que quand les coups ne pouvaient manquer de porter. « Ses actions, dit Chateaubriand, avaient la rapi- « dité et l'effet de la foudre. » En même temps il maintenait dans l'armée la plus exacte discipline. Les troupes sous son commandement se croyaient sûres de la victoire, et en effet il n'a jamais perdu une bataille. « Il y avait quelque chose d'invin- « cible dans son génie, comme les idées nouvelles, « dont il était le champion[3]. »

Milton nous donne la clef de la supériorité

[1] *Mémoires d'Olivier Cromwell,* II, page 504.

[2] *Histoire de la Réformation,* vol. IV, livre XIV, chap. 6.

[3] Chateaubriand.

de Cromwell. « Chrétien exercé, dit-il, il avait « appris avant tout à se connaître lui-même et à « subjuguer ou détruire ses ennemis du dedans, « les espérances vaines, les craintes, les convoi- « tises. Ayant été d'abord maître au dedans, et « vainqueur de lui-même[1], il se présenta à l'en- « nemi du dehors comme un vétéran consommé « dans les exercices de la guerre. »

En 1645 une ordonnance devenue célèbre arrêta qu'aucun membre du parlement ne pourrait plus avoir de commandement dans l'armée. Cromwell allait prendre congé de son général, Fairfax; mais des événements qui semblaient la main d'en haut le retinrent: les hostilités recommencèrent. Cromwell ne crut pas pouvoir, dans un tel moment, remettre son sabre dans son fourreau. Il se jeta sur l'ennemi à la tête de ses puritains, et partout les cavaliers s'enfuirent devant lui. Fairfax déclara qu'il ne pouvait se passer de lui.

Le 14 juin eut lieu la bataille de Naseby : ce fut la dernière de Charles. Le roi y combattit avec valeur, mais perdit son portefeuille, que l'on envoya à Londres. Le parlement l'examina avec soin, et il y trouva les preuves que, malgré ses fréquentes dénégations, Charles Ier n'avait cessé d'invoquer les armes des princes étrangers, et qu'il avait protesté contre le nom de *parlement*, qu'il avait lui-même donné aux deux chambres. Ces documents, publiés sous le titre de « *Portefeuille ou-*

[1] In se prius imperator, suî victor, de se potissimum triumphare didicerat. (*Miltoni Defensio secunda.*)

vert du roi,» perdirent définitivement Charles dans l'esprit de ses sujets. Il y a une justice dans le ciel, qui ne permet ni aux rois ni aux plus humbles du peuple de vivre de mensonge et de se rire du serment. Charles par ses fraudes et ses parjures avait inscrit lui-même sa chute dans le livre éternel des inévitables rétributions. Nulle puissance humaine ne pouvait plus le sauver.

Le prince Robert, neveu du roi, résistait encore. Il s'était enfermé dans Bristol. La ville fut emportée d'assaut; cette victoire était d'une grande importance. Le 14 septembre 1645 Cromwell en rendit compte au parlement. Nous supprimons le récit de ce fait d'armes, et ne donnons que la fin du rapport. On y trouvera l'esprit d'un général victorieux uni à celui du chrétien le plus humble.

Olivier Cromwell à l'honorable William Lenthall, orateur de la chambre des communes[1].

« Je vous ai fait un fidèle, mais non un com-
« plet rapport de cette grande affaire. Quiconque
« le lira devra comprendre que tout cela est l'œu-
« vre de Dieu. Il faut être un véritable athée pour
« ne pas le reconnaître. On peut croire que quel-
« ques louanges sont dues à ces vaillants hommes
« dont j'ai raconté les hauts faits; mais l'humble
« requête qu'ils vous adressent à vous, et à tous
« ceux qui ont quelque intérêt dans cette bénédic-
« tion, c'est qu'en vous souvenant de glorifier

[1] *Lettres et Discours,* vol. I, page 248, deuxième édition.

« Dieu, vous les oubliiez eux-mêmes. Toute leur
« joie est d'avoir été les instruments de la gloire
« de Dieu et les promoteurs du bien de leur pa-
« trie. C'est leur honneur que Dieu ait daigné se
« servir d'eux. Ceux qui ont été employés dans
« cette affaire savent que c'est la foi et la prière
« qui vous ont conquis cette cité. Je ne dis pas
« seulement *nos* prières et *notre* foi, mais celles
« du peuple de Dieu qui est avec vous et dans
« tout le pays d'Angleterre. Notre désir est que
« maintenant Dieu soit glorifié par ce même esprit
« de foi avec lequel nous lui avons demandé la
« puissance de vaincre. Il est convenable que toute
« louange lui appartienne.

« Les presbytériens, les indépendants, tous
« ont ici le même esprit de foi et de prière; tous
« recherchent la même présence du Seigneur et
« reçoivent la même réponse. Ils sont tous d'ac-
« cord, ils n'ont point de nom qui les distingue;
« et ce serait une grande pitié qu'il en fût autre-
« ment chez vous! Tout ceux qui croient ont la
« vraie et réelle unité. C'est celle-là qui est la plus
« glorieuse, parce qu'elle est intérieure et spiri-
« tuelle; parce qu'elle unit avec le corps, qui est
« la véritable Église, et avec la tête, qui est Jésus-
« Christ. Quant à cette union de forme, commu-
« nément appelée *uniformité*, chaque chrétien
« pour l'amour de la paix s'appliquera sans doute
« à la rechercher, mais seulement autant que sa
« conscience le lui permettra. Dans les choses de
« l'âme nous ne voulons aucune contrainte à l'é-
« gard de nos frères, si ce n'est la contrainte de

« la lumière et de la raison. Mais quant aux cho-
« ses terrestres et civiles Dieu a mis le glaive
« dans les mains du parlement, pour la terreur des
« méchants et la louange des justes. Si quelqu'un
« prétend s'y soustraire il ne connaît pas l'Évan-
« gile. Si quelqu'un voulait arracher cette épée
« de vos mains, sous quelque prétexte que ce fût,
« j'espère qu'il n'y parviendrait pas. Dieu donc
« vous la conserve, et vous dirige dans l'usage
« qu'il faut en faire! Telle est la prière

« De votre humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Ces paroles sont remarquables. Gloire à Dieu dans le ciel; — union des enfants de Dieu sur la terre; — voilà les deux grandes pensées du général. Il se montre bien supérieur aux petites querelles qui divisaient alors les presbytériens et les indépendants. En même temps il sépare avec précision les choses spirituelles et les choses temporelles. Ce qui doit régner dans les premières, selon lui, c'est l'amour; dans les secondes c'est l'épée. Plein de charité pour ses frères, rejetant toute contrainte religieuse et proclamant les grands principes de la liberté de conscience, il est terrible le glaive à la main.

Ce n'était pas uniquement à ses ennemis qu'Olivier faisait éprouver sa sévérité. Sa justice était inflexible, même lorsqu'il s'agissait de punir les siens. En quittant Bristol il prit d'assaut plusieurs autres villes, et devint célèbre par ses siéges. A

Winchester quelques-uns des prisonniers ennemis s'étant plaints d'avoir été pillés, contrairement à la capitulation, Cromwell fit juger ceux de ses soldats qui étaient accusés de ce désordre; six furent trouvés coupables : il en fit pendre un; il remit les cinq autres au gouverneur royaliste d'Oxford, qui les lui renvoya, « en reconnaissant, écrivait-il, « la noblesse du lieutenant général. »

Tous ceux qui l'entouraient rendaient témoignage à sa piété. « Le lieutenant général Crom- « well, écrivait l'un d'eux (M. Peter), a passé beau- « coup de temps avec Dieu en prières, la nuit « avant l'assaut (au siége de Basing). Il ne combat « guère sans avoir quelque texte de l'Écriture pour « le soutenir, et cette fois il se reposait sur cette « parole bienheureuse de Dieu, qui se trouve « dans le Ps. 115, v. 1 à 8. *Éternel! à ton nom « donne gloire! Certes notre Dieu est aux cieux; il « fait tout ce qu'il lui plait.* Ces paroles furent alors « accomplies. » Chaque jour, pendant toute sa vie, il s'appliqua à la lecture de la parole et à la prière. Quelques personnes qui le surveillaient de près rapportent (comme la jeune fille de Knaresborough) qu'après avoir lu un chapitre de la Bible il se prosternait la face contre terre et épanchait avec larmes son âme devant Dieu. Qui pourrait accuser d'hypocrisie ces mouvements intérieurs d'une âme, qui passent toute connaissance? *Qui est-ce des hommes qui sache les choses de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui*[1]?

[1] Cor. II, 11.

Le roi, qui s'était retiré à Oxford, en sortit déguisé, le 27 avril 1646. Il erra longtemps de château en château, de campagne en campagne. Enfin, ne sachant que devenir, il se rendit à l'armée écossaise près de Newark.

Parmi les officiers les plus distingués de l'armée parlementaire était le colonel Ireton. Il avait étudié à Oxford, au collége de la Trinité, s'était distingué à l'armée par sa bravoure et y avait rapidement avancé. Lié depuis longtemps avec le général Cromwell, il avait fait la connaissance de sa fille Brigitte, qui par la décision de son caractère ressemblait plus à son père qu'Élizabeth (Mad. Claypole). Le 15 janvier 1646 Ireton avait été uni à la fille de Cromwell. Voici une lettre que le lieutenant général écrivait le 25 octobre à cette jeune femme de vingt-deux ans. Elle est courte et simple; mais peut-être qu'un père à la tête d'une puissante armée n'en a jamais écrit de plus chrétienne et de plus touchante.

Olivier Cromwell à sa bien aimée fille Brigitte Ireton, à Cornbury[1].

Du quartier général, Londres, 25 oct. 1646.

« Ma chère fille,

« Je n'écris pas à ton mari, en partie pour lui
« éviter de la peine, car une ligne de moi en pro-
« duit plusieurs de lui, et le fait tenir debout trop
« tard; en partie aussi parce que je n'y suis pas

[1] Harleian Mss. n° 6988. *Lettres et Discours*, vol. I, p. 277, deuxième édition.

« disposé dans ce moment, ayant d'autres devoirs.
« Vos amis à Ély sont bien. Votre sœur Clay-
« pole (je me confie à son égard en la miséri-
« corde divine) est éprouvée en son âme par
« quelques pensées de perplexité. Elle sent sa pro-
« pre vanité, son esprit charnel, et elle en pleure.
« Elle cherche, je l'espère, ce qui peut la satis-
« faire. Être à la recherche est le meilleur moyen
« de trouver. Quiconque cherche fidèlement et
« humblement trouvera. Constant *chercheur* heu-
« reux *trouveur!*
« Qui a jamais senti que le Seigneur est gracieux
« sans qu'il s'y mêlât quelque amour propre, quel-
« que vanité et quelque méchanceté? Qui jamais
« a goûté les merveilles de sa grâce sans désirer
« plus ardemment d'en obtenir une entière jouis-
« sance? Cher cœur, avance! ne permets pas que
« ton mari ni aucune chose refroidisse ton affec-
« tion pour Christ. J'espère, au contraire, que ton
« mari sera un moyen de l'augmenter. Ce qui
« est le plus digne de ton amour dans ton mari,
« c'est l'image de Christ qu'il porte en lui. Re-
« garde à cela; aime cette image plus que tout,
« et aime tout le reste pour elle. Je prie pour toi
« et pour lui. Faites de même pour moi. Mes de-
« voirs et mes affections au général et à la géné-
« rale; j'ai appris qu'elle était très-bonne pour toi,
« ce qui ajoute à toutes mes autres obligations.
« Je suis

« Ton cher père,

« OLIVIER CROMWELL. »

La délicatesse du sentiment, les vertus domestiques, l'amour paternel sont au nombre des traits qui caractérisent le mieux Cromwell.

Vers la fin de 1646 le parlement offrit 400,000 livres à l'armée écossaise, « à condition qu'elle re- « tournerait en Écosse. » L'armée accepta, et le roi tomba ainsi entre les mains du parlement d'Angleterre.

Vers ce temps le *Directoire* (*the Directory*) devint la forme établie du culte public, et remplaça le *Livre de prières*, dont l'usage fut défendu sous des peines sévères. La hiérarchie des évêques ayant été abolie, le gouvernement presbytérien, avec des assemblées *classicales*, provinciales et nationales, et des anciens, choisis selon certaines règles, devint l'ordre ecclésiastique établi, à l'exclusion de toute autre distinction religieuse. Ainsi le parti presbytérien des communes restaura au fond l'acte d'uniformité, mais à son propre avantage. On dut alors être presbytérien, comme auparavant on avait dû être épiscopal. C'était une tyrannie substituée à une autre, et elle devait paraître d'autant plus étrange, qu'elle venait de ceux qui avaient tant réclamé la liberté. Dès que les chrétiens oublient que l'essentiel c'est l'Église spirituelle, le corps mystique de Christ, et s'attachent avec superstition aux formes extérieures, ils tombent dans la secte et dans le fanatisme. Nous verrons plus tard qu'il y eut dans le dix-septième siècle au moins un homme qui sut comprendre et professer hautement les principes chrétiens et vraiment catholiques, alors si généralement méconnus.

Au commencement de 1648 Cromwell fut dangereusement malade. Voici ce qu'il écrivit après son rétablissement au général en chef.

Olivier Cromwell à Son Excellence sir Thomas Fairfax, général de l'armée du parlement, à Windsor.

Londres, 7 mars 1648.

« Monsieur,

« Il a plu à Dieu de me relever d'une maladie « dangereuse, et je dois reconnaître avec actions « de grâces que le Seigneur, dans cette visitation, « a montré pour moi les entrailles d'un Père. — « J'ai reçu en moi-même la sentence de mort, afin « que j'apprisse à me confier en celui qui ressus- « cite les morts, et que je n'eusse aucune confiance « en la chair. C'est une chose bienheureuse que « de mourir journellement. Car qu'y a-t-il en ce « monde qui ait quelque prix? Les hommes les « meilleurs suivant la chair sont plus légers que « la vanité même. Il n'y a qu'une seule chose « que je trouve bonne : savoir, d'aimer le Sei- « gneur et ses pauvres enfants méprisés, d'agir « pour eux, et d'être prêt à souffrir avec eux. » (*Agir* et *souffrir*, c'est, nous l'avons vu, la devise de Cromwell.) « Celui qui a été trouvé digne de « cela a obtenu une grande faveur du Seigneur; « et étant affermi en Christ, il participera à la « gloire d'une résurrection qui lui donnera toutes « choses.

« Je dois, monsieur, reconnaître avec remercie-

« ments la faveur que vous me témoignez dans
« votre dernière lettre. Je vois que je ne suis pas
« oublié de vous; et en vérité avoir une place
« dans votre souvenir est une grande satisfaction
« pour moi. Car je puis dire dans la simplicité
« de mon cœur que j'attache une haute valeur à
« votre affection. Si je l'oubliais, je cesserais d'ê-
« tre un homme honnête et reconnaissant.

« Je vous prie humblement de présenter mes
« respects à votre dame, à laquelle je souhaite
« tout bonheur et affermissement dans la vérité.

« Monsieur, mes prières sont avec vous.

« De Votre Excellence le plus humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL[1]. »

Cette lettre écrite à un général par un autre général caractérise les hommes et leur siècle.

Tel était Olivier au milieu des guerres et des batailles. Ses soldats et leur général ont été le sujet d'attaques très-amères de la part des écrivains du monde. Nous pouvons facilement le comprendre; il ne nous manque pas de faits qui expliquent les injures dont on les a poursuivis. On sait comment on parle dans certains pays du continent des hommes qui à une foi sincère unissent une vie chrétienne; et même ceux qui sont au courant de ce qui se passe en Angleterre savent la manière dont les orateurs chrétiens d'Exeter Hall sont traités dans le parlement, quoique dans l'opinion

[1] Sloane, mss. 1519, fol. 79. *Lettres et Discours*, I, 324.

même de leurs adversaires, ces chrétiens soient au nombre des hommes les plus respectables de l'Angleterre[1]. Si des soldats mènent une vie de désordre et d'irréligion, n'importe! pourvu qu'ils soient braves, il y aura des écrivains qui ne pourront assez les louer; mais des soldats qui professent le christianisme ne méritent, selon l'opinion de plusieurs, que le blâme et le ridicule.

Le régiment de Cromwell, après la bataille d'Edgehill, donna une preuve frappante de l'esprit qui l'animait. Désirant se former en église, les officiers cherchèrent un pasteur convenable, et, ce qui honore leur christianisme, ils choisirent Richard Baxter, le ministre le plus éminent du dix-septième siècle. L'auteur du *Repos des Saints* était aussi distingué par la pureté de sa vie que par sa piété et ses talents. Où trouverait-on maintenant un régiment qui inviterait un tel homme à venir prendre soin de ses intérêts spirituels? Quoique Baxter fût plutôt royaliste quant à la politique, épiscopal quant à l'Église, Cromwell et son parti regardèrent seulement à la foi et à la sainteté de sa vie. Il fut invité à venir à Cambridge, où Olivier se trouvait occasionnellement en garnison, et un appel signé de tous les officiers fut placé entre

[1] Le parlement actuel semble montrer plus de respect pour la religion et pour les honneurs religieux que ceux qui l'ont précédé. On sait que l'écrivain le plus distingué de l'Angleterre, le député d'Édimbourg, alors membre du ministère, M. Macaulay, a perdu sa place dans le parlement, et par cela même dans le gouvernement, à cause de la légèreté avec laquelle il s'exprimait sur la religion et les hommes religieux.

ses mains. Baxter refusa. Il en exprima plus tard un profond regret. « Ces mêmes hommes, dit-il, « qui m'invitaient alors à être leur pasteur furent « plus tard à la tête de l'armée, et quelques-uns « d'entre eux exercèrent la plus grande influence « sur toute notre révolution. Aussi je regrettai de « ne m'être pas rendu au milieu d'eux, sans me « soucier des interprétations qu'on eût pu don- « ner à ma conduite; car alors *tout le feu était « dans une étincelle*[1]. »

Olivier ne se contentait pas de rechercher pour ses soldats un prédicateur fidèle ; il exigeait d'eux une conduite chrétienne et une exacte discipline. Il réussit admirablement dans son dessein. On l'accusera d'une rigidité exagérée ; mais il faut regarder aux fruits que porta cette discipline, et se rappeler dans quel temps elle était suivie. Un des journaux de l'époque, cité par le royaliste Southey, dans son élégante biographie de Cromwell, dit des troupes du général. « Aucun soldat ne « peut jurer sans payer une amende de douze sous; « s'il s'enivre il est mis en prison ou pis encore; « si l'un d'eux appelle l'autre « tête ronde » il est « cassé; de sorte que les habitants des pays où « ils se rendent sautent de joie à leur arrivée[2] et « se joignent à eux. Qu'il serait désirable que tou- « tes les troupes fussent ainsi disciplinées ! »

La piété qui régnait généralement parmi les soldats d'Olivier a été pendant deux siècles un tel

[1] *All the fire was in one one spark.*

[2] *Leap for joy of them.*

sujet de ridicule, l'opinion publique a été tellement faussée à cet égard, qu'il se passera longtemps encore avant que l'on en vienne à l'apprécier avec justice. Néanmoins, nous ne consentirons pas à appeler le bien mal, à dire *que les hommes peuvent cueillir des raisins sur des épines ou des figues sur des chardons*. Selon nous, le cœur et la vie sont dans une grande et profonde harmonie. L'*action* ne peut être bonne si le *sentiment* ne l'est aussi; les *paroles* ne peuvent être vraies si la *pensée* ne l'est de même. Quand je rencontre un ruisseau limpide je conclus que la source en doit être pure. L'homme, *pensant, parlant, agissant*, forme une indivisible unité. *Un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits*. Ce principe philosophique aussi bien que chrétien a été habituellement oublié dans le cas d'Olivier Cromwell.

CHAPITRE IV.

SCHISME ENTRE LE PARLEMENT ET L'ARMÉE.

Les deux partis. — Presbytériens et Indépendants. — Réclamation de l'armée. — Joyce. — Penchant du roi pour les Indépendants. — Manifeste de l'armée. — Liberté religieuse. — Onze membres accusés. — Erreurs et exagérations. — Intervention illégale des Presbytériens. — L'armée s'y oppose. — Influence Indépendante. — Cromwell bien disposé pour le roi. — Aveuglement de Charles. — Lettre de la Selle. — La jarretière de soie et le cordon de chanvre. — Cromwell désespère de Charles. — Fuite du roi. — Il arrive à l'île de Wight. — Cromwell réprime les niveleurs. — Traité avec les Écossais. — Réponse de Charles au parlement. — Celui qui creuse la fosse y tombera.

Deux partis se prononçaient toujours plus dans toute l'Angleterre, les presbytériens et les indépendants, — ou le parlement et l'armée. « Ceux « qui se rappellent la révolution française, dit « M. Carlyle, compareront ces deux partis aux gi- « rondins et à la montagne. Il y a pourtant ici une « grande différence; la différence d'abord qui se « trouve entre des Français et des Anglais, et qui « est toujours considérable; et puis la différence « qu'il y a entre des croyants en Jésus-Christ et « des croyants en *Jean-Jacques*, qui est plus con- « sidérable encore[1]. »

[1] I[er] vol., deuxième édition, page 289.

Quelques-uns des hommes les plus marquants du parti presbytérien dans le parlement, Holles, Stapleton, Harley, sir W. Waller étaient d'anciens officiers, battus sous lord Essex et qui n'aimaient ni l'armée triomphante de Cromwell ni son vaillant général. Ils voulaient la licencier; mais cette armée, qui avait prodigué son sang pour la légitime défense de la patrie, réclamait, avant le licenciement, non des récompenses, mais simplement ce qui lui était dû, quarante-trois semaines arriérées de paye. Olivier, qui était alors au parlement, fut député à l'armée pour l'apaiser. Il reçut à son retour les remercîments de la chambre.

Le 2 juin (1647) un événement inattendu vint précipiter la marche des choses. Un corps de cinq cents hommes, sous la direction d'un officier nommé Joyce, se rendit à Holmby-House, où était le roi, et l'emmena. Charles suivit volontairement ces soldats. Il se flattait toujours que la lutte entre les indépendants et les presbytériens finirait par les détruire les uns et les autres, et il était fort aise de tout ce qui pouvait envenimer la dispute.

Un autre motif le faisait pencher du côté des indépendants et de l'armée. Il était impossible que Charles s'entendît avec les presbytériens, car le roi regardait le gouvernement épiscopal comme essentiel au christianisme, et les presbytériens étaient tenus par leur *covenant* à abolir l'épiscopat. Au contraire, il y avait moyen pour le roi de s'entendre avec les indépendants, qui étaient disposés à tolérer les épiscopaux, aussi bien que les autres sectes chrétiennes. Les indépendants étaient

persuadés que si les presbytériens avaient une fois le dessus, ils tyranniseraient les consciences, autant que les évêques eux-mêmes avaient pu le faire dans les premières années du gouvernement de Charles. En effet les presbytériens, en offrant de traiter avec le roi, proposaient toujours que l'on avisât « à supprimer les opinions des indépendants et des autres sectaires[1]. »

Le 10 juin les principaux chefs de l'armée, Fairfax, Cromwell, Hammond, Ireton, Lambert et d'autres écrivirent au lord maire et au conseil de la ville de Londres, demandant que l'on satisfît à leurs justes prétentions comme soldats[2]. Ils réclamaient contre les fausses accusations dont on les poursuivait; ils déclaraient que leur cause ne pouvait être séparée de celle du parlement et du peuple; ils voulaient que la paix du royaume et la liberté des sujets fussent assurées conformément aux promesses faites avant la guerre, — promesses pour lesquelles plusieurs de leurs chers compagnons d'armes avaient perdu la vie.

Mais le principal point du manifeste de l'armée était la liberté religieuse. Les indépendants consentaient à ce que la religion presbytérienne fût celle de la nation; ils accordaient donc au presbytérianisme une supériorité sur leur propre foi; mais ils réclamaient pour tous les chrétiens la pleine jouissance des droits civils et religieux. C'était là, dit lord Clarendon, leur grande charte, et

[1] Neal, *Hist. of the Puritans*, II, 440.

[2] *Lettres et Discours*, I, 296-300, deuxième édition.

ils étaient décidés à ne pas mettre bas les armes qu'ils ne l'eussent obtenue. Les indépendants avaient versé leur sang pour le parlement, afin de maintenir la liberté de l'Angleterre; ils trouvaient donc étrange de n'avoir ensuite d'autre liberté que celle de l'exil. Les presbytériens, dans la révolution d'Angleterre, représentent en général l'ordre, la modération, le respect pour la constitution; mais les indépendants, il faut le reconnaître, connaissaient bien mieux qu'eux les grands principes de la liberté religieuse. Si l'on se rappelle la manière dont le presbytérianisme disparut plus tard de l'Angleterre, où il ne laissa guère après lui qu'un petit nombre de congrégations unitaires, on ne peut s'empêcher de croire que quelque mauvais élément s'était glissé dans ce parti. C'est l'Écosse qui est la vraie patrie de ce système de constitution ecclésiastique; il n'a pu tenir au sud de la Tweed, mais il a porté au nord les plus beaux fruits, et il en porte à cette heure de plus beaux que jamais [1].

Les chefs de l'armée dans leur pétition au lord maire et à la cité de Londres ajoutaient donc : « Nous l'avons dit déjà, et nous le professons en-« core : nous ne désirons aucun changement dans « le gouvernement civil. Tout aussi peu désirons-« nous empêcher l'établissement d'une constitution

[1] Une jeune Église presbytérienne, qui professe les principes de l'Église libre d'Écosse, se forme maintenant en Angleterre. Elle compte environ quatre-vingts congrégations, et le bon esprit qui l'anime paraît être une garantie de ses progrès et de sa durée.

« presbytérienne, ou nous en mêler le moins du
« monde. Sous le prétexte d'obtenir la liberté de
« conscience, nous ne prétendons pas introduire
« la licence. Nous professons, comme nous l'avons
« toujours fait, que quand l'État a décidé il ne
« nous reste qu'à nous soumettre ou à souffrir.
« Seulement nous désirons que tout bon citoyen,
« tout homme qui vit paisiblement, irréprochable-
« ment, et qui est utile à son pays, trouve liberté
« et encouragement. Et nous croyons que cela
« est en accord avec la vraie politique de tous les
« États et avec la justice elle-même. »

Ces paroles sont sans doute de Cromwell. Il est impossible de trouver un langage plus juste et plus modéré. Peut-être un parti vainqueur n'en a-t-il jamais tenu de semblable. Les hommes politiques de nos jours devraient savoir apprécier de tels exemples.

Cette modération était inutile. Rien n'avançait. Il fallait sortir d'une situation qui ne pouvait se prolonger sans que la nation tout entière n'en souffrît.

Le 16 juin l'armée, qui était alors à Saint-Albans, accusa de trahison onze membres de la chambre des communes, Holler, Waller, Stapleton et huit autres. Ils demandèrent à se retirer pour six mois.

C'est ici l'une des époques de sa vie où Cromwell a été le plus maltraité par les historiens anglais, français et allemands : « Les anciens récits, « dit M. Carlyle[1], écrits tous par les ennemis men-

[1] Vol. I, 287-288, deuxième édition.

« teurs de Cromwell (Holles, Waller, etc.), sont
« remplis d'une rage aveugle, d'erreurs et d'obs-
« curité ; les nouveaux récits, où l'on ne croit qu'au
« machiavélisme, défigurent encore plus la matière.
« L'histoire ordinaire, soit ancienne, soit nouvelle,
« représente Cromwell comme ayant par-dessous
« main, d'une manière très-habile et en affectant
« des airs prophétiques, fomenté et excité tous ces
« mouvements ; comme ayant manœuvré avec hy-
« pocrisie, et avancé par des chefs-d'œuvre de du-
« plicité, et choses semblables. Telle est l'habitude
« de l'histoire. La pauvre histoire a bien mal-
« traité cette matière. Des erreurs, des exagéra-
« tions, des faussetés, de la confusion, voilà ce
« qui y abonde. — On attribue à Cromwell de
« fausses protestations et des provocations au mé-
« contentement. Hélas! ce ne fut pas Cromwell
« qui suscita ces mécontentements; ce furent les
« pouvoirs des ténèbres. Ce ne fut pas par des
« chefs-d'œuvre de duplicité que Cromwell ma-
« nœuvra à travers ce chaos, et qu'il en sortit;
« ce fut bien plutôt par une noble et virile sim-
« plicité ; — en ayant la même pensée devant Dieu
« et devant les hommes, comme c'est le propre
« des hommes forts. Il mit fin à ce malaise
« fatal par un esprit décidé et consciencieux, et
« en joignant à la sagacité et à la prudence
« du conseil la promptitude et l'énergie de l'ac-
« tion. »

Nous ajouterons ici une parole de Lilburne, le plus indomptable et le moins crédule des républicains, qui eut de vives altercations avec Crom-

well, et qui lui écrivait cette année même (25 mars) : « Je vous ai regardé, entre les puissants de l'Angleterre, comme le cœur le plus parfaitement pur et le plus dégagé de toute vue personnelle. » De tels témoignages méritent plus de confiance que les insinuations ou les clameurs de Ludlow et des autres ennemis du Protecteur [1].

Nous ne voulons point faire une apologie sans réserve de Cromwell et de ses amis ; mais nous désirons être équitable et faire la part des influences qu'ils ont dû nécessairement subir. Il y avait eu une double oppression en Angleterre. Les amis de la liberté avaient été opprimés par les tendances d'absolutisme de la couronne ; et l'Église populaire ou indépendante avait été opprimée, depuis les jours d'Élisabeth et déjà auparavant, par l'Église de l'État. Or si l'oppression peut avoir sur l'opprimé quelques bons effets, elle en a pourtant de mauvais. Elle donna en Angleterre une grande énergie à l'amour de la liberté et à la vie chrétienne ; mais elle inocula aussi aux amis de l'indépendance civile et religieuse quelque chose de rude, d'âpre, de violent, d'exagéré. C'est là ce que l'on rencontre en tout temps dans les partis politiques et religieux longtemps opprimés. A qui en est la faute ? N'est-ce pas aux oppresseurs, plus encore qu'à leurs victimes ?... Cromwell et les siens ne voulaient plus, aux temps où nous sommes parvenus, se laisser arrêter et contenir, même

[1] M. Guizot paraît avoir accordé trop de confiance aux *Mémoires de Ludlow*.

par leurs anciens amis. Le torrent longtemps comprimé s'élance avec plus de force quand une fois il a rompu ses barrières. Il renverse tout obstacle, et dans sa course dévastatrice il creuse de profonds ravins.

Le parlement était dans la plus grande perplexité, ne sachant comment faire pour contenter à la fois les presbytériens et la cité de Londres d'un côté, les indépendants et l'armée de l'autre. Les presbytériens demandaient à Dieu d'incliner le cœur des Écossais, en sorte qu'ils vinssent à leur secours; il semble que le presbytérianisme ne fut guère en Angleterre qu'une plante exotique, qui ne pouvait s'y maintenir sans la main qui l'y avait apportée. Le 26 juillet, des bourgeois presbytériens de Londres, sortant du rôle de modération qui leur appartenait, se rendirent au parlement, accompagnés d'un certain nombre d'apprentis et d'artisans, et résolus à demander que l'on ôtât à l'armée ses chefs, et qu'on la plaçât sous le commandement d'hommes dévoués au presbytérianisme. Ils entrèrent dans la salle le chapeau sur la tête, en criant : « Votez! « votez! » Et ils ne se retirèrent que quand la chambre eut satisfait à leurs désirs.

Alors le duc de Manchester, président de la chambre des pairs et huit de ses membres, l'orateur de la chambre des communes et cent de ses membres, quittèrent la ville et se rendirent à l'armée. Sur leur demande l'armée marcha sur Londres, et ramena les fugitifs au parlement. On résolut d'en exclure ceux qui avaient été à la tête du dernier tumulte. Dès lors l'influence indé-

pendante remplaça dans la chambre l'influence presbytérienne. C'est une époque importante dans la marche de la révolution.

Les indépendants se montrèrent d'abord favorables à Charles, et Olivier fit du pouvoir que les circonstances lui donnaient un usage plein de modération. John Cromwell, un de ses cousins, l'entendit s'écrier à Hamptoncourt : « Le roi est in« justement traité; mais voici ce qui lui fera ren« dre justice! » Et il frappa sur son épée. Il reculait devant une révolution, et cherchait à rétablir le roi dans la jouissance de son autorité légitime. Tout montre qu'il était sincère dans ce désir. « Que Dieu, dit-il, me mesure sa grâce d'a« près la sincérité de mon cœur à l'égard du roi! » Cromwell, à cette époque, ne désespérait point encore de Charles, et voulait sauver ce prince tout à la fois des excès de son despotisme et des excès des niveleurs. L'historien prévenu des Stuarts paraît lui-même le reconnaître[1]. Ireton et Cromwell eurent des conférences fréquentes avec le roi et avec ses agents; et les propositions qu'ils leur firent étaient, dans l'état des choses, fort équitables. Le parlement avait demandé que l'autorité du roi fût limitée pendant vingt ans. Cromwell n'en demanda que dix, et déclara de plus que la conscience du roi serait laissée libre quant à l'épiscopat. Aussi, sir John Berkley, agent de Charles, conjura-t-il ce prince d'accepter ces propositions. On crut pendant quelque temps à une pacification.

[1] M. de Chateaubriand, *Les Quatre Stuarts*, p. 149.

La femme et les filles de Cromwell s'étaient fait présenter à Hamptoncourt, et le roi les avait reçues avec de grands égards. On voyait même Cromwell et Ireton se promener seuls avec le roi dans le parc, ou s'enfermer dans son cabinet.

Mais Charles devait être le propre artisan de sa ruine. Les grâces qu'il étalait à Hamptoncourt n'étaient qu'une ruse. Égaré, excité peut-être par des messages venus de France et que lui avait apportés M. Ashburnham, le roi rejeta les offres du général. « Je puis tourner l'échelle à mon gré, dit« il à ses agents, et celui des deux partis que j'a« bandonnerai doit périr. » — « Sire, répondit « Berkley, jamais on ne put ressaisir à des condi« tions plus faciles une couronne que l'on est au « moment de perdre. » Charles tourna en effet l'échelle..., mais ce fut pour y monter.

Les négociations n'étaient pourtant pas encore terminées; le roi paraissait même vouloir les reprendre, et parlait de donner à Cromwell l'ordre de la Jarretière et le commandement de l'armée, quand on vint dire à ce général que dans la journée même une lettre du roi à la reine devait partir pour la France, que cette lettre avait été mise dans les panneaux d'une selle soigneusement recousue; qu'un homme, qui ne savait rien de l'affaire, porterait la selle sur sa tête à dix heures du soir à Holborn, à l'auberge du *Sanglier bleu*, et que de là elle serait expédiée à Douvres et en France.

Cromwell et Ireton se décident aussitôt à saisir cette occasion de connaître la pensée du roi; car

un sentiment de malaise n'avait cessé de les suivre au milieu des faveurs et des promesses de Charles. Ils s'habillent en simples cavaliers, quittent Windsor, arrivent au *Sanglier bleu*, placent aux aguets devant la porte un soldat qu'ils avaient pris avec eux, s'assoient dans un cabinet, et attendent autour d'un pot de bière l'arrivée de la lettre. Tout se passe comme on le leur avait annoncé. A dix heures le messager paraît. Ils s'emparent de la selle, sous prétexte qu'ils ont ordre de tout visiter, la portent dans leur cabinet, ouvrent les coussinets, trouvent la lettre, recousent la selle, et la remettent au messager, alarmé, en lui disant que tout est en ordre, qu'il est un bon garçon et peut continuer sa route sans crainte. Alors les deux généraux, impatients, s'enferment et lisent la missive de Charles. « Mon heure est enfin arrivée, » y disait le roi. « Je « suis maintenant l'homme dont on recherche la « faveur. J'incline plutôt à me ranger avec les Écos- « sais qu'avec l'armée d'Angleterre. Mais quoi que « ce soit que je paraisse concéder, soyez sans « crainte. Je saurai bien, quand il en sera temps, « comment il faut se conduire avec ces drôles-là; « et au lieu d'une jarretière de soie je les accom- « moderai d'une corde de chanvre. » Ireton et Cromwell se regardèrent. Voilà donc la vérité quant à Charles, et ce que la nation peut attendre de lui! D'une main perfide Charles a déchiré le pacte qui l'unissait à l'Angleterre. Ce prince n'a plus aucune valeur morale aux yeux de son peuple. Confiance, respect, il a tout perdu. Désormais, est-il encore roi? Les deux cavaliers quittèrent le

Sanglier bleu avec l'émotion la plus vive, et, piquant des deux, ils arrivèrent à Windsor. Péu après, Cromwell se rendit vers M. Ashburnham, attaché à la personne du monarque, et lui déclara la conviction où il était que l'on ne pouvait nullement se fier au prince.

Dès cette heure la séparation entre Charles et le futur Protecteur, — entre le roi et l'Angleterre, fut accomplie. C'était le divorce du monarque et de son peuple que le malheureux Stuart avait enfermé dans la selle d'Holborn. En refusant un cordon Charles donnait une couronne.

Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir lui-même que les choses avaient changé. Ses serviteurs les plus affidés reçurent l'ordre de s'éloigner; ses gardes furent doublées; ses promenades restreintes, et Cromwell écrivit avec inquiétude au colonel Whalley que les soldats pensaient à enlever le roi aux officiers. L'anxiété de Stuart devenait de jour en jour plus poignante; une circonstance, où il n'y avait rien que de très-ordinaire, contribua à lui faire prendre un parti décisif. Une nuit, tandis que des rêves pénibles l'agitaient, sa lampe tout à coup s'éteignit..... Charles prend la résolution de fuir; mais où? Il remet à une femme la moitié de ce qu'il possédait alors, cinq cents livres sterling, et l'envoie à Londres consulter le fameux astrologue William Lilly. Mais il n'attend ni le retour de sa messagère ni les oracles que la marche des astres aura pu rendre. Des lettres anonymes le pressent de s'enfuir. Le 11 novembre, à neuf heures du soir, il sort avec son valet de chambre, et quitte le châ-

teau, le parc, la forêt, sans la moindre difficulté. Il semble qu'il y ait derrière lui une main qui le pousse, et devant lui une autre main qui lui fraye le passage. Ces deux mains mystérieuses ne sont-elles pas celles de Cromwell? Convaincu que tout est fini entre le roi et l'Angleterre, et voulant éviter la catastrophe sanglante qui s'approche, Olivier, comme plus tard Guillaume d'Orange vis-à-vis de Jacques II, fait ce qu'il peut pour favoriser l'évasion du roi et sa retraite en France. « Cromwell, dit le républicain Ludlow, informa le roi du péril où il était, et l'assura de ses services. » Qu'Olivier ait voulu sauver la vie du prince, c'est ce que ce fougueux démocrate ne peut lui pardonner. Le bruit courut que la surveillance de la garnison d'Hamptoncourt s'était relâchée le 11 novembre, et que des sentinelles avaient même été retirées de leur poste. En même temps on assurait qu'un vaisseau envoyé par la reine croisait près du rivage vers lequel le roi se dirigeait, dans le dessein de le recueillir. Mais au moment où Charles atteignit la côte il ne découvrit qu'une mer déserte, pas même une barque de pêcheur pour lui ouvrir un chemin sur les flots. Se voyant sans ressources, il se rendit au colonel Hammond, gouverneur de l'île de Wight. Il remit à cet officier une lettre de Cromwell qu'il avait reçue peu avant son départ de Hamptoncourt, dans laquelle celui-ci l'informait des dangers qui l'attendaient s'il restait dans ce palais. « Il est évident, dit Ludlow, que le roi s'é« tait évadé par l'avis de Cromwell. »

Ce n'était pas sans raison que les républicains

extrêmes étaient irrités contre le général. Si Olivier désirait voir Charles quitter l'Angleterre, il voulait aussi comprimer les désordres des niveleurs. D'une main il éloignait la tyrannie, et de l'autre il arrêtait les démagogues. Ceux-ci formaient des associations, et faisaient des propositions aux officiers et au parlement, pour introduire l'égalité entre tous les hommes. « Cromwell, dit Clarendon, « eut besoin de toute son adresse et de tout son « courage pour réprimer cette licence. » Olivier croyait encore à cette époque que le parlement était capable de gouverner, et il voulait conserver l'autorité de ce corps. Apprenant que les niveleurs tenaient une assemblée dans le but de séduire l'armée, il se rend en hâte au milieu d'eux, accompagné de quelques hommes qui lui sont dévoués. Sans se déconcerter, il adresse quelques questions à ceux qui lui paraissent le plus remuants; et en ayant reçu des réponses insolentes, il en châtie quelques-uns de sa propre main; puis, avec l'aide de ses amis, il dissipe les autres.

> Non civium ardor prava jubentium,
> Non vultus instantis tyranni
> Mente quatit solida.

A plusieurs reprises, Olivier dissipa ces conventicules démagogiques. « Si cet esprit de faction « n'avait été combattu dans ce temps-là avec la « vigueur et la vivacité de Cromwell, dit Claren- « don, il en serait sans doute résulté aussitôt une « terrible confusion dans l'armée, dans le parle-

« ment et dans le royaume[1]. » Cromwell, comme les grands hommes de tous les siècles, comprit que l'équilibre était nécessaire pour sauver le navire de l'État. Au moment où des fanatiques, dans le double sens du royalisme et de la liberté, se précipitaient les uns à bâbord, les autres à tribord, et menaçaient de le faire sombrer, Olivier s'établit au milieu et déployant une grande énergie, fit en sorte que le navire restât immobile, ne penchant ni de l'un ni de l'autre côté.

De nouvelles espérances vinrent bientôt agiter Charles dans sa retraite de l'île de Wight. Les chambres votèrent que quatre propositions lui seraient présentées, et que moyennant leur acceptation préalable il serait admis à traiter en personne avec le parlement. Des commissaires furent en conséquence envoyés au roi. Ils le trouvèrent en apparence dans des dispositions favorables, mais en réalité décidé plus que jamais à combattre le parlement. Son projet était de se mettre à la tête des Irlandais pour marcher contre l'Angleterre, et il se préparait en secret à quitter l'île de Wight, quoiqu'il jurât le contraire.

Une autre voie s'ouvrit alors à ce prince, et la division de ses adversaires lui fit espérer de récupérer tout son pouvoir. Lord Lauderdale et deux autres commissaires écossais, s'enveloppant du plus profond secret, étaient arrivés au château de Carisbrook, presque en même temps que les députés du parlement. Ils promettaient au roi l'in-

[1] Clarendon, III, 37.

tervention d'une armée écossaise pour le rétablir dans sa puissance, mais avec des stipulations en faveur de l'Écosse qui eussent offensé l'honneur anglais, et sous la condition que le roi confirmerait pour trois ans le régime presbytérien en Angleterre. Charles accepta tout. En deux jours le traité fut conclu et signé; puis on l'enfouit mystérieusement dans un jardin de l'île, en attendant qu'on pût le publier sans péril.

Cela fait, le roi donna sa réponse à lord Denbigh et aux autres commissaires des deux chambres. Il refusait les propositions préalables, et demandait à traiter en personne. Les commissaires retournèrent à Londres pour rendre compte au parlement de leur mission.

La position de Charles était ainsi empirée, et il était lui-même l'artisan de sa perte.

Olivier eût voulu sauver le roi, et le rétablir sur un trône honorable et constitutionnel. Il avait été subjugué, comme tant d'autres, par l'amabilité de ce prince. Ayant assisté à l'entrevue entre Charles et ses enfants, la première fois qu'il leur fut permis de le visiter : « C'était, dit-il, la scène « la plus intéressante que mes yeux aient jamais « contemplée; » et en la racontant il versait d'abondantes larmes. « Il put le faire sans hypocri- « sie, ajoute un historien tory; car dans la vie pri- « vée Cromwell était un homme de sentiments « tendres et d'une nature généreuse[1]. » Ce jugement de l'illustre poëte lauréat de l'Angleterre

[1] Southey, *Vie de Cromwell*, 58; Londres, 1846.

ne cadre guère avec les sots et étroits préjugés répandus sur le continent.

Cromwell désirait sauver son roi, et cela au moment même où celui-ci avait l'intention de le pendre. Hélas! le malheureux Stuart fut pris au filet qu'il avait tendu pour d'autres. *Celui qui creuse la fosse y tombera; et celui qui rompt la haie, un serpent le mordra.* Tel est le langage de la parole de Dieu, et *il ne tombe pas un seul mot de toutes les bonnes paroles que l'Éternel a dites.*

CHAPITRE V.

LA MORT DU ROI.

Les chambres arrêtent qu'on ne s'adressera plus au roi. — Réunion de prières à Windsor. — Sentiment et commandement. — Seconde guerre civile. — Insurrection des royalistes. — Invasion des Écossais. — Victoires de Cromwell. — Négociations du parlement avec le roi. — Tromperie de Charles. — Grande alternative. — Remontrance de l'armée au parlement. — Les faits justifient Cromwell. — Le bûcheron et le semeur. — Cromwell à Hammond. — Erreur et vérité. — Le roi à Hurst. — Le parlement rejette la remontrance. — Nature de l'armée. — L'armée à Londres. — Épuration. — Hésitation de Cromwell quant au roi. — Erreur religieuse de Cromwell. — Prières. — Sermon de Howe devant Cromwell. — La volonté de Dieu. — *Death-Warrant*. — L'échafaud flétri. — Révélation des trahisons de Charles. — Principes de l'Église romaine. — De Milton. — Enfants de Charles. — Cromwell à sa belle-fille. — Cromwell et le cadavre de Charles. — Les puissances européennes.

Les commissaires du parlement, revenus de l'île de Wight à Londres, avaient rendu compte de leur mission. Le 3 janvier 1648, sir Thomas Wroth se leva dans la chambre des communes, et dit : « Monsieur l'orateur, Bedlam a été préparé pour « les fous, et Tophet (le sépulcre et la géhenne) « pour les rois[1]. Mais le nôtre s'est conduit na-

[1] Esaïe, 30, 33.

« guère comme si Bedlam était le seul séjour qui « lui convînt; je demande humblement que les « chambres ne s'adressent plus à lui, et règlent « sans son concours les affaires publiques. » Ireton appuya la motion. « Le roi, dit-il, en refusant « les quatre propositions a refusé la sûreté à son « peuple. » Le parti parlementaire et presbytérien s'éleva fortement contre cette mesure. Cromwell n'avait pas encore parlé. A ses yeux, la mauvaise foi de Charles était parvenue à ce point où les tribunaux humains interdisent à un homme la disposition de sa famille; il pensait donc qu'il fallait interdire la disposition du royaume à un prince qui n'était plus le père mais le trompeur de son peuple. « Monsieur l'orateur, dit-il, le roi est un « homme de beaucoup d'esprit et de grands ta« lents, mais tellement faux et rusé que nul ne « peut se fier à lui. Tandis qu'il proteste de son « amour de la paix, il négocie en secret avec les « députés d'Écosse, pour précipiter la nation dans « une nouvelle guerre. L'heure est venue où le « parlement peut et doit seul sauver et gouverner « le royaume. » La motion passa aussitôt dans la chambre des communes, puis, après quelques hésitations, dans celle des lords.

Cet acte important excita une vive sensation, et rendit la situation toujours plus difficile. Une armée écossaise parlait de délivrer le roi des mains des sectaires; et en Angleterrre trois partis, outre celui de l'armée, agitaient la nation. Le parti royaliste menaçait à tout moment de se relever aux cris de : « Dieu et le roi Charles! » Le grand parti

presbytérien, à la tête duquel se trouvait la ville de Londres, était toujours plus mécontent de l'état des choses; et un troisième parti, celui des *niveleurs* ou radicaux, augmentait encore le trouble et la crainte.

Un jour, au commencement de 1648, les chefs de l'armée se réunirent à Windsor. « Les plus lon-« gues têtes et les cœurs les plus forts de l'Angle-« terre étaient là, » dit un historien. Et qu'y faisaient-ils? — Voici le rapport que nous en a conservé l'adjudant général Allen. « Nous nous réu-« nîmes au château de Windsor au commencement « de 1648; et là nous passâmes tous ensemble un « jour en prières, recherchant les causes de ces « tristes dispensations. Nous ne parvînmes ce jour-« là à aucun résultat; mais il était de notre devoir « de continuer notre recherche, et le lendemain « matin nous nous assemblâmes de nouveau. « Plusieurs lurent la parole de Dieu, l'expliquèrent « et prièrent; puis le lieutenant général Cromwell « nous invita sérieusement à examiner notre con-« duite en tant que chefs et en tant qu'individus « chrétiens, et à voir s'il ne s'y trouvait pas quel-« que iniquité, afin d'éloigner ainsi la cause de nos « difficultés. — « Pour cela, dit-il, considérons « dans quel temps nous avons pu dire que la pré-« sence du Seigneur était au milieu de nous, et « que ses jugements n'étaient pas sur nous, comme « ils le sont maintenant. » — Nous terminâmes le « second jour en tombant d'accord que nous nous « réunirions de nouveau le lendemain.

« Ce fut ce que nous fîmes, et par la gracieuse

« main du Seigneur nous trouvâmes ce qui nous
« avait éloigné de lui, et lui de nous : savoir ces
« maudites conférences que dans notre propre sa-
« gesse, nos craintes et notre manque de foi, nous
« avions eues l'année précédente avec le roi et son
« parti. Le major Goffe fit alors usage de cette
« bonne parole des Proverbes (chap. 1, v. 23) :
« *Étant repris par moi, convertissez-vous. Voici :*
« *Je vous donnerai de mon esprit en abondance,*
« *et je vous ferai connaître mes paroles.* — Le
« Seigneur accompagna tellement de son esprit,
« dans nos cœurs, cette invitation, que nous nous
« sentîmes confus, chargés de nos iniquités, et
« que nous reconnûmes sa justice dans toutes ses
« voies à notre égard. Il nous fit non-seulement
« reconnaître notre péché, mais aussi notre de-
« voir; et cela d'une telle manière que nul d'en-
« tre nous n'était capable de parler à un autre,
« tant nos larmes à tous étaient abondantes et
« amères. Nous pleurions de honte sur nos iniqui-
« tés, sur notre incrédulité, sur notre crainte des
« hommes, sur ces consultations charnelles que
« nous avions tenues avec notre propre sagesse,
« et non avec la parole du Seigneur. Enfin le Sei-
« gneur nous donna de nous réjouir en lui avec
« crainte et tremblement; et il ne nous eut pas
« plus tôt amenés à ses pieds qu'il fit entrer nos
« pas dans le droit sentier, et que nous reconnû-
« mes comme notre devoir de marcher avec les
« forces qui nous étaient alors communiquées,
« combattant contre nos puissants ennemis, et ne
« nous confiant que dans le nom du Seigneur.

« Après avoir donc sérieusement recherché sa
« face, nous en vînmes à cette résolution unanime,
« que notre devoir était de sommer Charles Stuart,
« cet homme de sang, de rendre compte du sang
« qu'il avait répandu et du mal qu'il avait fait,
« autant qu'il était en lui, à la cause et au peuple
« du Seigneur, dans ces pauvres nations [1]. »

C'est un étonnant spectacle que de voir les chefs courageux et redoutables de l'armée parlementaire, réunis pendant trois jours en prières dans le palais de Windsor, pour chercher les directions du Seigneur. Qui pourrait douter de leur droiture, de la vérité de leur piété, de la vie de leur foi? Qui ne ferait en voyant leur exemple un triste retour sur soi-même? Qui ne reconnaîtrait que les continuels mensonges de Charles Ier et la conviction où étaient arrivés les défenseurs de la liberté que le prince les trahissait et ne serait satisfait que par la ruine du protestantisme, étaient bien propres à alarmer les chefs de l'armée et à les porter à des démarches décisives?

Et cependant étaient-ils bien dans la voie véritable? Nous avons quelques doutes à cet égard. Jamais peut-être on ne put mieux voir combien il est important d'être éclairé sur les vrais principes de la conduite chrétienne. Quand les chefs de l'armée veulent savoir ce qu'ils ont à faire, ils recherchent ce qu'ils ont fait dans le moment où « ils
« se sont sentis le plus heureux, le plus rapprochés du Seigneur ». Tel n'est pas le moyen que

[1] *Sommer's Tracts*, VI, 499-501.

Dieu prescrit. Ils devaient se demander : Qu'est-ce que Dieu nous commande dans sa Parole? Ce n'est pas par nos sentiments que Dieu veut nous conduire, c'est par ses commandements. Nos sentiments peuvent nous égarer : *Il y a telle voie qui semble droite à l'homme, mais dont la fin sont les voies de la mort.* La parole de Dieu n'égare jamais. Se conduire d'après les commandements de Dieu, c'est la marche du chrétien. Agir d'après ses sentiments, ses illuminations intérieures, c'est celle du mystique.

Si les chefs réunis à Windsor n'étaient pas tombés alors dans le fanatisme, ils étaient du moins sur un chemin qui peut y mener; et quelques-uns d'entre eux y tombèrent plus tard. Peut-être même peut-on dire qu'il y avait déjà quelque fanatisme à appeler Charles un homme sanguinaire. Cette accusation était fondée sur la supposition que le roi était l'auteur d'une guerre dans laquelle il s'était répandu beaucoup de sang. Mais Stuart n'était pas cruel; on ne peut lui reprocher aucune action qui signale en lui un tel penchant.

Cromwell cherchait à arrêter le mouvement qui se précipitait déjà vers une violente catastrophe. Il s'efforçait de contenir les prétentions des républicains et des enthousiastes. Il voyait avec peine le pouvoir passer des hommes modérés et entendus à des gens d'une condition inférieure, ardents, actifs, mais sans expérience et sans sagesse. Il réunit un jour à dîner les principaux indépendants et presbytériens, et les conjura avec entraînement de laisser là leurs querelles et de s'enten-

dre. Tout fut inutile, les esprits étaient à la violence et à la guerre. Cromwell dut céder.

Le roi et les royalistes de leur côté n'étaient pas moins exaltés que les républicains. Charles intriguait avec l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre. Tantôt à la table de quelque riche gentilhomme, tantôt aux assises ou dans les marchés, les cavaliers complotaient, agissaient sur le peuple, et leurs efforts semblaient partout couronnés de succès. Un mécontentement toujours plus général se manifesta parmi les presbytériens et les royalistes, dans le pays de Galles et dans le Kent, au printemps de 1648. « Les gentilshommes « sont tous pour le roi, écrivait-on; le commun « peuple n'y comprend rien, et suit les gentils-« hommes. »

Dans le midi du pays de Galles, des officiers qui s'étaient distingués dans l'armée du parlement se joignaient aux cavaliers, autour du drapeau royal. En Écosse le parlement votait la levée de quarante mille hommes pour défendre le roi. A ce signal les royalistes du nord de l'Angleterre s'insurgeaient et les chefs du parti parlementaire en Irlande passaient sous l'étendard des Stuarts. Peu après les royalistes du Kent réunissaient une armée. A Londres même on enrôlait des soldats pour le roi, et des bandes armées y traversaient les rues pour se joindre aux insurgés.

A ces nouvelles Cromwell, à la tête de cinq régiments, partit pour le pays de Galles, où se trouvait la force principale des royalistes; et il écrivit bientôt que dans quinze jours le château de

Pembroke, qui était leur grand point d'appui, serait en ses mains.

Ce n'était pas seulement sa personne, sa vie et celle de ses enfants que prodiguait Cromwell, c'était aussi ses biens. Il savait mépriser le petit intérêt et le sacrifier au grand. C'est ce que montre la lettre suivante, adressée au parlement[1].

Au comité des pairs et des communes siégeant à Derby-House.

21 mars 1648.

« Les deux chambres du parlement m'ayant « dernièrement conféré, à moi et à mes héritiers, « 1,680 liv. sterl. par année, prises sur les proprié« tés de lord Worcester, et la nécessité des temps « requérant l'aide des citoyens, je fais ici à l'État « l'offre de 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.) à lui livrer « annuellement sur cette somme, payables tous « les six mois, par terme de 500 liv., à dater de « Saint-Michel prochain, et cela pendant cinq an« nées si la guerre continue avec l'Irlande, et si « je vis jusque là. Le parlement décidera de l'u« sage à faire de cet argent, à moins que le paye« ment des 1,680 liv. ne soit suspendu par la « guerre ou par un accident quelconque.

« En outre, comme il m'est dû une somme ar« riérée de près de 1,500 liv. sterl. (37,500 fr.) « comme lieutenant général, ainsi qu'une somme « plus considérable à titre de gouverneur de l'île

[1] *Lettres et Discours*, I, page 326.

« d'Ély, je les remets, et tiens quitte l'État de tout « payement à opérer pour cette cause, et le re- « connais par ces présentes libéré de toute dette « à mon égard.

« OLIVIER CROMWELL. »

Olivier devait se hâter. Le 8 juillet l'armée royaliste d'Écosse était entrée en Angleterre. Le cœur de la nation écossaise n'était pas avec l'armée ; les fidèles presbytériens se plaignaient hautement de ce que, tout en faisant beaucoup pour rendre ses droits au roi Charles, on ne fît rien pour remettre Christ, le roi de l'Église, en possession des siens. Trois jours après l'invasion écossaise le château de Pembroke capitula, et Cromwell se mit le surlendemain en marche du côté de l'Écosse, en écrivant à ses amis : « Envoyez-moi des souliers « pour mes pauvres soldats fatigués, car ils ont une « longue marche à faire. » Avec ces soldats, mal chaussés et mal vêtus, mais pleins de courage et de foi, il parcourt l'Angleterre de l'ouest à l'est, puis du sud au nord, avec la rapidité de l'éclair; et bientôt les « cavaliers » font savoir au duc de Hamilton, qui commandait l'armée écossaise, que Cromwell approche. « Impossible! répond le duc, « il n'a pas eu le temps d'arriver. » Mais déjà les cavaliers sont aux prises avec l'avant-garde du général parlementaire. Cromwell enfonce les Anglais, se jette sur les Écossais, qui se trouvaient près de la rivière de la Ribble, les culbute, passe la rivière avec eux, poursuit l'épée dans les reins cette armée, qui accomplit sa prétendue conquête de

l'Angleterre en fuyant vers le sud, la rencontre dans un défilé près de Warrington, et s'en rend maître. Une campagne de quinze jours avait suffi pour balayer l'armée écossaise. Cromwell envahit l'Écosse; les presbytériens se joignent à lui, et le reçoivent à Édimbourg avec magnificence.

Pendant ce temps le parlement d'Angleterre, effrayé des succès de sa propre armée, cherchait à se réconcilier avec Charles. Ce corps clochait sans cesse des deux côtés. « Il était semblable à « un flot de la mer agitée par le vent, et poussé çà « et là. Que celui qui hésite, continue saint Jacques, « ne s'attende pas à recevoir quoi que ce soit du « Seigneur. » Cette déclaration de l'Écriture devait bientôt se réaliser dans la sphère des choses de ce monde.

Le parlement, qui avait invité les membres éliminés de son sein à reprendre leurs siéges, s'était décidé à faire à Charles des propositions favorables. Le 30 juin le vote qui avait interdit toute adresse au roi avait été révoqué. « Vous ne savez « pas quelle est votre situation, » disait peu après aux communes sir Symonds d'Ewes : « votre « argent est à bout, votre or englouti, vos vaisseaux « en révolte, vous-mêmes dans le mépris; vos « amis les Écossais sont furieux contre vous; l'af- « fection de la cité et du royaume s'est entière- « ment retirée de vous. Je vous laisse à juger si « c'est là un état sûr, et s'il n'est pas grand temps « de tout faire pour en sortir. »

Le parlement, toujours plus effrayé du succès de son armée, vota que l'on n'insisterait pas sur

les quatre propositions préalables présentées à Charles, et qu'une négociation nouvelle s'ouvrirait immédiatement avec le roi dans l'île de Wight. C'était le 29 juillet.

Quinze commissaires (cinq membres de la chambre des pairs et dix de celle des communes) partirent pour se présenter devant le roi. Vingt de ses plus dévoués serviteurs, lords, jurisconsultes et théologiens, lui furent donnés pour conseillers, et on l'entoura de ses chambellans, de ses pages, de ses écuyers, de ses secrétaires et des gens de sa garde-robe. Les commissaires sollicitèrent Charles d'accepter leurs propositions avant que l'armée eût eu le temps de revenir à Londres. Le roi semblait porté à le faire; mais, fidèle à sa duplicité, il nourrissait au fond du cœur un tout autre espoir. Ormond avait quitté la France, et, chargé d'argent et de munitions, il allait reparaître en Irlande et pousser la guerre avec vigueur. C'est là qu'était le cœur de Charles. Il pensait à s'évader et à se mettre à la tête de cette armée. Il promettait solennellement de donner des ordres pour faire cesser en Irlande toute hostilité; mais en même temps il écrivait sous main à Ormond, le 10 octobre : « Ne vous inquiétez pas de mes con« cessions sur l'Irlande; obéissez aux ordres de « ma femme, et pas aux miens. » Et le 9 octobre il écrivait à sir William Hopkins : « Ma grande « concession de ce matin n'a été faite que pour « faciliter ma prochaine évasion. » Tel était le prince dont le parlement était alors la dupe. Jamais peut-être un corps ne se montra si niais, et n'an-

nonça tant de sottise et d'inexpérience. Le crime principal de Cromwell fut d'avoir plus d'esprit et de discernement. Ce *crime* était presque une vertu.

Que feront ces hommes qui, après des prodiges de valeur, de longs travaux, de grands sacrifices, et d'étonnantes victoires, où l'intervention de la Providence s'est montrée à eux, ont arrêté les progrès du despotisme, ont assuré la liberté de conscience et sauvé le protestantisme et l'Angleterre?

Ils voient que s'ils n'interviennent pas, Charles, le papisme et la tyrannie vont reprendre le dessus, que les hommes de bien seront opprimés, eux-mêmes décapités, leurs frères obligés de fuir par milliers, s'ils le peuvent, dans les déserts de l'Amérique, et l'Église protestante écrasée.

Alors se présente à eux une alternative.

Faut-il abandonner ce qu'on a fait et laisser le monde aller son cours?

Ou bien faut-il intervenir irrégulièrement dans ces temps irréguliers et sauver encore une fois l'Église et l'Angleterre?

Quelques-uns des amis de Cromwell, et en particulier le colonel Hammond, auquel il adressa alors une lettre dont nous citerons un fragment, étaient pour la première alternative, Olivier était pour la seconde. L'armée, sans doute à la suggestion de Cromwell (qui n'était pas encore revenu de son expédition dans le nord), envoya une remontrance au parlement, et arriva en masse à Windsor, le samedi 25 novembre 1648.

Des deux alternatives quelle était la meilleure? La seconde était désespérée, monstrueuse, et pour-

tant, il faut le reconnaître, les faits ont parlé à plusieurs reprises en sa faveur.

Les libertés et le protestantisme d'Angleterre allaient se perdre quand Cromwell intervint; et pendant sa vie il maintint dans la Grande-Bretagne la liberté religieuse et la prospérité nationale.

Que devint ce même pays dès que Cromwell fut mort? — Les Stuarts reviennent; — et, « les « fêtes de la restauration passées, les illuminations « éteintes,... arrivent les supplices[1]. » On exhume cent personnes, — y compris le grand Olivier, sa vieille et vénérable mère, sa fille bien aimée Brigitte, Pym et le glorieux amiral Blake. On pend à la potence de Tyburn des cadavres à moitié putréfiés; et les « cavaliers » s'amusent et plaisantent de ce spectacle révoltant. On coupe des nez et des oreilles, et l'on tranche la tête à un grand nombre d'hommes. La sentence prononcée à tous était ainsi conçue : « Vous serez traîné sur une claie au « lieu de l'exécution; là, pendu, et étant encore « en vie, on coupera la corde. Vous serez mutilé « (*your privy member to be cut off*); on vous « arrachera les entrailles, et vous vivant elles « seront brûlées devant vos yeux. Votre tête sera « coupée et vos membres divisés en quatre quar« tiers[2]. » Ce n'est pas assez : on répandit partout l'immoralité; et un illustre royaliste de notre siècle ne trouve d'autre excuse pour Charles II, que de dire qu'en propageant la corruption des

[1] Chateaubriand.

[2] *Exact and impartial account of the trial*, etc., Londres, 1660, page 57.

mœurs « il est probable que ce prince ne suivit « que le penchant de ses inclinations et la légèreté « de son caractère [1]. » On força deux mille ministres à quitter leur poste; on opprima les églises; on obligea les plus nobles cœurs du pays à s'expatrier; on en peupla l'Amérique; et l'Angleterre serait devenue comme l'Espagne, et pis que l'Espagne, si l'excellent Guillaume III ne fût venu reprendre la tâche si énergiquement commencée par Cromwell. Si longtemps après la guerre, à la suite d'un rappel pacifique, les Stuarts commirent tant d'horreurs, qu'auraient-ils osé quand les passions et les haines étaient dans toute leur vigueur?...

Luther se compare dans l'un de ses écrits au bûcheron (on dirait maintenant au pionnier) qui se jette dans une forêt au milieu des buissons, des épines, des arbres de haute tige, agite sa cognée, tranche, abat, déracine; et il compare Mélanchton au semeur qui vient après le bûcheron, qui fait passer la charrue dans le terrain ainsi préparé, et y répand d'une main aimable la semence précieuse qui doit couvrir d'une riche moisson le sol où se trouvait jadis une inculte forêt. Cette comparaison peut aussi s'appliquer à Cromwell et à Guillaume d'Orange. Cromwell fut le pionnier, et Guillaume le semeur.

Cromwell écrivit la lettre dont nous allons donner une partie, au colonel Robert Hammond, gouverneur de l'île de Wight, pour plaider auprès de

[1] Chateaubriand.

son ami la cause de l'armée, dans la lutte avec le parlement, et pour le gagner à ses vues.

Samedi, 25 novembre 1648.

« Cher Robin, tu désires connaître mes expé-
« riences; je puis te le dire. Je suis tel que tu m'as
« connu auparavant; ayant un corps de péché et
« de mort : mais j'en rends grâce à Dieu, à cause
« de Jésus-Christ notre seigneur; il n'y a pour moi
« point de condamnation, quoiqu'il y ait beau-
« coup de faiblesse; et j'attends la rédemption.
« Dans ce pauvre état, j'obtiens miséricorde et
« douce consolation, par l'Esprit. Chaque jour je
« trouve d'abondantes causes d'exalter le Seigneur
« et d'humilier la chair; et je le fais.

« Quant à des dispensations extérieures, si nous
« pouvons les appeler ainsi, nous avons eu des
« révélations et des délivrances remarquables du
« Seigneur. Sa présence a été parmi nous, et par
« la lumière de sa face nous avons triomphé. Nous
« sommes sûrs que la bonne volonté de celui qui
« est au milieu du buisson (Exode, III) a relui sur
« nous, et nous pouvons dire en humilité : Nous
« savons en qui nous avons cru, et qui est celui
« qui accomplira ce qui demeure à faire!

« Je trouve dans votre esprit quelque trouble
« occasionné par le mécontentement que vous
« donnent des hommes de bien que vous aimez
« cordialement, et qui regardent comme légitime
« que la minorité, si elle est dans ses droits, con-
« traigne une minorité [illegible]

« Vous d[illegible]

« autorités auxquelles l'obéissance est due. Cette
« autorité en Angleterre réside dans le parlement;
« donc, etc.

« Cela est vrai, mais je ne pense pas que les au-
« torités puissent faire tout ce qui leur plaît, et
« que quand elles le font l'obéissance leur soit
« toujours due. Tous reconnaissent qu'il est des
« cas où la résistance est légitime. S'il en est ainsi,
« vos conclusions sont fausses.

« Je vous présenterai deux ou trois considéra-
« tions : Est-ce que tout le fruit de la guerre doit
« être perdu? Faut-il revenir à ce qu'on avait
« auparavant et a pis encore, et cela en contra-
« diction avec des engagements et des alliances
« explicites, pour lesquelles nous avons hasardé
« nos vies? Est-ce que cette armée n'est pas une
« puissance légitime, appelée de Dieu à combattre
« le roi? Et s'il en est ainsi, ne peut-elle pas s'op-
« poser à une autorité aussi bien qu'à une autre[1]? »

Il y a sans doute des erreurs dans cette lettre. « La minorité, *quand elle a raison,* est en droit, dit Cromwell, de contraindre la majorité. » — Mais quand une minorité croira-t-elle ne pas avoir raison? « Une armée est une puissance. » Sans doute, mais une puissance pour combattre et non pour délibérer. Que Cromwell allât au milieu du parlement, et le gagnât par son éloquence à sa manière de voir, il était dans son droit; mais c'est ce qu'il ne fit pas. Néanmoins, on a souvent re-

[1] Birch, page 101; *Lettres et Discours*, I, page 432-435.

marqué que des temps irréguliers pouvaient justifier une intervention irrégulière. Et Cromwell lui-même a prononcé plus tard, pour se justifier, cette parole, qui révèle les motifs de sa conduite : « On eût coupé la gorge à la nation pendant « le temps qu'il eût fallu mettre à trouver et à « légaliser le remède[1]. » N'oublions pas d'ailleurs que la balance des pouvoirs se formait alors; que le monde constitutionnel sortait du chaos, et que c'est à ce temps remarquable que nous devons nos plus grandes lumières.

Hammond avait eu avec le roi des débats très-pénibles. Charles, après avoir conclu avec les Anglais, les Irlandais et les Écossais des arrangements contradictoires, s'était mis à préparer son évasion avec Berkeley et Ashburnham. Mais, comme il s'en entretenait avec eux, les portes du château avaient été fermées et toute possibilité d'évasion anéantie. Le roi, fort irrité, fit appeler Hammond, et lui fit les plaintes les plus vives. « Sire, dit le colonel, « vous êtes trop haut. » — « Ce ne pourrait être « la faute que de mon cordonnier, répondit ce « malheureux prince, et je ne crois pas qu'il ait « haussé les talons de mes souliers. » Il répéta deux fois cette insipide plaisanterie, en se promenant dans sa chambre. Le château demeura fermé.

Hammond n'était plus à l'île de Wight quand la lettre de Cromwell y parvint. Le colonel Ewer l'y avait remplacé. Pendant une nuit de pluie

[1] *Lettres et Discours*, III, page 229.

et de tempête, le nouveau gouverneur était entré dans les appartements du roi; et le lendemain matin il l'avait conduit sur la rive opposée, dans le château d'Hurst.

A Londres la crise approchait. L'armée, nous l'avons dit, avait envoyé une remontrance au parlement, dans laquelle elle demandait, entre autres, que la souveraineté du peuple fût proclamée, et que le roi fût désormais élu par les représentants de la nation. Le parlement avait rejeté cette requête, et des membres de la chambre basse avaient proposé que les remontrants fussent accusés de haute trahison. Dès lors pour les indépendants la question devenait une question de propre conservation. Ils avaient à choisir entre deux routes, celle des déserts de l'Amérique ou celle de Londres. Ils choisirent la dernière.

Il est une remarque qui doit ici trouver sa place. Cromwell a souvent insisté sur ce que son armée était tout autrement composée que ne le sont les armées ordinaires. Il faut, en effet, se rappeler que les soldats du parlement étant toujours battus par les cavaliers de Charles, Cromwell était allé arracher à leurs travaux et à leurs familles des fermiers et des bourgeois pieux, par le moyen desquels il avait remporté toutes ses victoires. « Ces « pauvres gens, disait-il, le 21 avril 1657, ayant « exposé leur vie, avaient quelque intérêt à exa-« miner ces choses. Ils n'étaient pas des merce-« naires, mais des hommes, qui avaient des femmes « et des enfants parmi le peuple, et qui par consé-« quent pouvaient demander que l'issue de cette

« affaire fût propre à leur donner quelque satisfac-
« tion [1].

L'armée, ayant consacré un jour à la prière, était partie de Windsor, sous le commandement du général Fairfax, et était arrivée à Londres le 2 décembre. Le lundi 4 le parlement avait repris la question, et le mardi à cinq heures du matin il l'avait décidée en faveur du roi et contre l'armée. Cent vingt-neuf suffrages contre quatre-vingt-trois avaient déclaré que les réponses du roi étaient propres à servir de fondement à la paix. Le mercredi deux régiments avaient entouré le parlement; et le colonel Pride, une liste à la main, en avait éloigné quarante et un des membres les plus déterminés; d'autres avaient été bientôt après envoyés à la Tour ou à la campagne.

Alors le roi fut amené au château de Windsor; il se montra charmé de rentrer dans un de ses palais et d'y être servi avec toute l'étiquette de la cour. Salon de parade, dais, chambellans, écuyer tranchant, maître d'hôtel, échanson qui lui présentait la coupe à genou, rien ne lui manquait. Mais le ciel, si éclatant à Windsor, se couvrait à Londres d'épais nuages.

Le jour où les chefs du parti presbytérien achevaient de se retirer des communes, Cromwell, de retour d'Écosse, était venu reprendre sa place au parlement. La chambre avait témoigné au pacificateur de l'Angleterre la plus vive reconnaissance. « Dieu m'est témoin, dit-il, que je n'ai rien su de

[1] *Lettres et Discours*, III, p. 333.

« ce qui s'est fait dernièrement dans cette cham-
« bre. Mais puisque l'œuvre est consommée il faut
« la soutenir. » Quelques membres des communes proposèrent d'accuser le roi de haute trahison, comme ayant été la cause de tout le sang qui avait été répandu dans la dernière guerre. Olivier hésitait. « Si quelqu'un, dit-il, faisait une telle propo-
« sition de son propre mouvement, je le regar-
« derais comme le plus grand traître de l'univers;
« mais puisque c'est la Providence de Dieu et la
« nécessité même des choses qui nous y amènent, je
« ne puis que demander à Dieu de diriger vos con-
« seils. Néanmoins je ne suis pas préparé à vous
« donner maintenant mon avis[1]. »

Ce ne fut point de Cromwell que vint l'initiative du jugement de Charles Ier. « Ireton fut celui qui
« poussa l'affaire, dit Burnet; car Cromwell fut pen-
« dant tout ce temps dans l'incertitude à cet égard[2]. »
Ses indécisions et ses angoisses s'accroissaient chaque jour. Cédera-t-il au flot puissant qui l'entraîne et auquel nul ne semble pouvoir résister? ou bien se retirera-t-il des affaires publiques; et, sacrifiant les grands intérêts de liberté civile et religieuse, pour lesquels la lutte s'est engagée, remettra-t-il la direction des choses de l'État à des mains inhabiles, dont la faiblesse amènera inévitablement le retour du despotisme et de la papauté? Jamais peut-être un combat si terrible ne se livra dans le cœur d'un homme.

[1] Neale, II, page 532.

[2] Burnet's *Own Times*, I, 63.

Les épiscopaux, les presbytériens d'Angleterre, l'Église d'Écosse protestèrent contre la mise en jugement du roi. Quelques princes étrangers firent de même par leurs ambassadeurs. Le parlement, sans y avoir égard, soumit Charles au jugement d'une haute cour de justice, composée de cent trente-cinq membres et placée sous la présidence de John Bradshaw. Ce fut le 20 janvier 1649 que Charles fut amené à la barre. Cromwell se pencha vers la fenêtre, et ses regards ayant rencontré le roi il se retourna aussitôt pâle comme la mort. L'effroi que lui inspirait l'événement que tout semblait alors annoncer excitait dans son cœur un mouvement inexprimable.

Nous approchons d'une catastrophe que l'on voudrait écarter, mais qui (la justice demande qu'on le reconnaisse) diffère essentiellement de celle qui en 1793 épouvanta le monde. Si le salut de la nation n'admettait pas que Charles restât sur le trône d'Angleterre, devait-il passer du trône à l'échafaud? Certes non. Favoriser sa fuite en pays étranger eût été la mesure la plus convenable. Ce fut celle qui fut adoptée plus tard pour Jacques II, et de nos jours pour Charles X et Louis-Philippe. Ce fut aussi celle, nous l'avons vu, à laquelle, selon toute probabilité, Cromwell voulut une fois recourir. Mais les temps avaient marché. Cromwell n'était plus maître de la situation. La crainte de compromettre la tranquillité future de la nation fit maintenant assigner au roi une peine plus sévère. Il faut déplorer une époque où l'on était si prodigue de sang humain. Il faut s'affliger

que la majesté du trône elle-même ne protégeât pas un prince coupable. Mais tous les documents du seizième et du dix-septième siècle attestent qu'on condamnait à mort à cette époque comme on condamne maintenant à quelque temps de prison.

On ne peut s'empêcher ici de citer un témoignage remarquable de Clarendon, par lequel cet historien royaliste termine le jugement qu'il porte sur le caractère de Cromwell. « Pour finir son ca-« ractère, dit-il, Cromwell n'aimait pas assez le « sang pour suivre la méthode de Machiavel, qui « dit que dans un changement entier de gouver-« nement il faut nécessairement abattre les têtes de « ceux qui aiment l'ancien gouvernement et dé-« truire leurs familles. On a su de bonne part « qu'il avait été plus d'une fois proposé dans le con-« seil des officiers de faire un massacre général de « tout le parti du roi, comme l'unique moyen « d'affermir le gouvernement, mais que Cromwell « n'y avait jamais voulu consentir [1]. » Ainsi, d'après le grand adversaire politique de Cromwell, le général n'aimait pas le sang.

On n'a peut-être pas assez apprécié la manière dont il fut amené à signer la mort de Charles. Nous avons déjà remarqué que son erreur principale en religion consistait à prendre quelquefois pour mobile de sa conduite des impulsions intérieures, qu'il attribuait à Dieu, plutôt que les commandements explicites de la sainte Écriture. Il croyait à ce qu'on a appelé « une foi particulière. » Si pen-

[1] *Histoire de la Rébellion,* fin du livre XV.

dant qu'il était en prières, ou aussitôt après, il recevait une vive conviction dans son esprit, il pensait que cette impression venait immédiatement de Dieu, et qu'il devait la suivre comme la voix de Dieu même. Si, au contraire, ses dévotions demeuraient languissantes, c'était pour lui une marque qu'il devait s'abstenir. C'est là une erreur fréquente des âmes pieuses, et l'on pourrait signaler telle dénomination, célèbre par son esprit de douceur et de paix, qui partage en partie le sentiment de Cromwell. M. Howe, l'un des chapelains de Cromwell, sachant combien cette idée était répandue parmi les hommes pieux de l'Angleterre, et ayant un jour entendu à White-Hall un sermon dans lequel le prédicateur s'appliquait à la défendre, crut de son devoir de la combattre lorsque son tour de prédication fut arrivé. Olivier le suivit avec beaucoup d'attention, fronçant quelquefois le sourcil et trahissant une grande émotion. Le sermon étant fini, une personne de distinction vint à M. Howe, et lui demanda s'il savait ce qu'il avait fait, ajoutant qu'il aurait sans doute bien de la peine à se réconcilier jamais avec Cromwell. « Il en sera ce « que Dieu voudra, » répliqua le chapelain. Il remarqua que depuis ce moment Cromwell fut plus réservé avec lui qu'il ne l'avait été jusque alors; néanmoins M. Howe fut maintenu dans son office de chapelain : et c'est un exemple, entre plusieurs, de la tolérance d'Olivier et de son respect pour l'opinion d'autrui.

Ce fut cette erreur qui le guida dans le jugement de Charles, et l'affranchit de ses doutes et de

ses scrupules. John Cromwell, alors au service de Hollande, était venu en Angleterre, de la part du prince de Galles et du prince d'Orange, pour tâcher de sauver le roi. Introduit auprès de son cousin Olivier, il lui rappela les opinions loyales qu'il lui avait vues jadis à Hampton-Court. Celui-ci, encore incertain sur la ligne de conduite qu'il devait suivre, répondit qu'il avait souvent jeûné et prié pour connaître la volonté de Dieu à l'égard du roi; mais que Dieu ne lui avait point encore montré son chemin. John s'étant retiré, Cromwell et ses amis cherchèrent de nouveau par la prière la voie qu'ils devaient suivre. Olivier fit connaître plus tard dans une occasion solennelle (22 janvier 1655, discours au premier Parlement) quelle était en pareille circonstance sa ligne de conduite. « Les hommes qui sont sans Dieu dans le monde, « dit-il, et qui ne marchent pas avec lui, ne savent « pas ce que c'est que de prier, de croire, de re- « cevoir des réponses du Seigneur, d'être enseigné « intérieurement par l'Esprit de Dieu, qui parle « quelquefois sans la Parole écrite, mais toujours « cependant en accord avec elle. Dieu a parlé au- « trefois *de plusieurs manières* (Hébreux, 1, 1). « Qu'on le laisse parler comme il lui plaît! »

Pendant cette prière nocturne, où il consultait l'Éternel, Olivier sentit en lui la conviction que la mort de Charles pouvait seule sauver l'Angleterre. Dès lors tout était dit : Dieu avait parlé. Ses indécisions cessaient; il fallait maintenant agir et accomplir cette volonté, quelque redoutable qu'elle pût être. A une heure du matin un mes-

sager du général vint frapper à la porte de l'auberge où se trouvait John Cromwell, et lui apprendre que son cousin était enfin sorti de ses doutes, et que tous les arguments mis depuis longtemps en avant par les républicains les plus prononcés se trouvaient confirmés par la volonté même du Seigneur.

L'enthousiasme fut donc la cause de l'erreur de Cromwell. Il y a là une faute religieuse très-grave; mais la faute en religion n'atténue-t-elle pas la faute en morale? Un homme qui veut obéir à Dieu est-il coupable comme celui qui se décide à n'obéir qu'à sa passion? La volonté de Dieu n'est-elle pas la règle souveraine du bien et du mal?

Nous rapporterons ici ce que dit M. de Chateaubriand (qui n'est pas suspect assurément) quant aux temps dont nous parcourons l'histoire, si ce n'est quant à l'action particulière qui nous occupe. « A cette époque la foi était partout, excepté chez un petit nombre de libertins et de « philosophes; elle imprimait aux fautes et quel« quefois aux crimes des divers partis quelque « chose de grave, de moral même, si l'on ose dire, « en donnant à la victime de la politique la con« science du martyre et à l'erreur la conviction « de la vérité [1]. » Cette erreur en religion est, à notre avis, la seule tache importante qui se trouve dans Cromwell. Elle est en même temps la clef qui ouvre et explique toute sa vie. Sa piété était sincère, mais elle n'était pas toujours éclairée.

[1] *Les Quatre Stuarts* (Œuvres complètes, vol. VI, p. 147).

Cependant si cette erreur atténue grandement les torts du Protecteur, la faute dans laquelle elle l'entraîna doit subsister à jamais, dans l'histoire, comme un épouvantail propre à effrayer tous ceux qui pourraient faire dépendre leur conduite d'inspirations intérieures, plutôt que des inspirations certaines, positives et toujours connues de cette Parole de Dieu, qui ne trompe jamais.

Voici un document que, vu son importance, nous ne croyons pas pouvoir supprimer.

ARRÊT DE MORT DU ROI [1].

« *Au colonel Francis Hacker, au colonel Huncks,*
« *au eutenant-colonel Phayr, et à chacun*
« *d'eux,*

« *La Haute Cour de justice pour le jugement de*
« *Charles Stuart, roi d'Angleterre.*

29 janvier 1648 (1649, n. st.).

« Attendu que Charles Stuart, roi d'Angleterre,
« est et demeure convaincu, atteint et condamné
« pour cause de haute trahison et autres crimes,
« et que la sentence a été samedi dernier prononcée contre lui par cette cour, à savoir qu'il soit
« mis à mort, en séparant sa tête de son corps;
« sentence dont l'exécution reste encore à accomplir, vous êtes priés et requis par les présentes
« de veiller à ce que ladite sentence s'exécute entièrement, en pleine rue, devant White-Hall,
« sur le matin du trentième jour du présent mois

[1] *Lettres et Discours*, 1, 443.

« de janvier, entre dix heures du matin et cinq
« heures de l'après-midi. Et pour faire cela, ceci
« sera votre garantie.

« Et vous êtes autorisés à requérir tous les offi-
« ciers, soldats et tout autre bon peuple de cette
« nation d'Angleterre, pour vous assister dans ce
« devoir.

« Donné avec nos signatures, et sous nos sceaux.

« JOHN BRADSHAW, THOMAS GREY,
« LORD GROBY, OLIVIER CROMWELL; »
et cinquante-six autres signatures.

Nous ne décrirons pas la mort du malheureux Charles Ier. Qui n'aurait le cœur brisé en contemplant ces scènes lugubres? On se révolte contre le fanatisme qui conduisait un prince à l'échafaud; on s'indigne contre *ces pieds légers à répandre le sang;* on voudrait arrêter la hache fatale et jeter au loin le funeste billot.... Et cependant on ne peut se refuser à la conviction que le divorce entre l'Angleterre et les Stuarts était inévitable et l'arrêt de Dieu même. La postérité a flétri l'échafaud, mais a ratifié ce divorce solennel.

Charles Ier était supérieur à son fils; il était chaste, sobre, et il eût voulu adopter (ce qui n'est pas possible) un certain milieu entre le protestantisme et le papisme, plutôt que le papisme lui-même. Mais il n'y avait en lui aucune bonne foi. Il fut trop habituellement docile aux inspirations fatales des Bourbons; et il est évident que s'il eût été vainqueur dans cette sanglante lutte,

la liberté et la religion d'Angleterre étaient perdues. Ses continuels mensonges avaient dégoûté le plus grand nombre de ses partisans. « Incurable « dans sa duplicité, dit M. Guizot, parce qu'en- « vers des sujets rebelles il ne se croyait tenu à « rien, Charles méditait leur ruine, en implorant « leur appui [1]. »

« Il faisait un fréquent usage de réservations « mentales, dit Rapin Thoiras, en se cachant sous « des termes ambigus. Ce fut là une des princi- « pales causes de sa ruine, ajoute-t-il. On était si « persuadé qu'il n'agissait pas de bonne foi dans « ses engagements, que le parlement ne pouvait « même se résoudre à délibérer sur les propositions « que le roi lui faisait [2]. » En voici un exemple. Le roi avait consenti à donner le nom de *Parlement* aux deux chambres; mais il écrit à la reine le 2 janvier 1645 : « L'argument qui a prévalu « sur moi a été qu'une simple appellation *n'était* « *pas une reconnaissance*. » L'apologiste de Charles, Clarendon, en nous apprenant que ce prince n'hésitait pas à signer des actes qu'il était décidé à rejeter, ajoute qu'il en usait ainsi d'après le principe que la confirmation d'un acte nul en soi ne le rend pas valable. L'illustre historien appuye ce principe de l'autorité d'*Aristote*, qui paraît avoir eu plus de crédit à la cour de Charles que n'en avait la Parole de Dieu.

Les trahisons de Charles ont été mises plus tard

[1] Guizot, *Révolution d'Angleterre*, II, page 180.

[2] *Histoire d'Angleterre*, IX, page 748.

au grand jour. Après la restauration, le comte de Glamorgan, agent secret du roi en Irlande, écrivit une lettre qui devait être placée sous les yeux de Charles II, où il révélait les perfides desseins de Charles Ier. Dans cette lettre, que nous fournit l'historien catholique romain M. Lingard[1], Glamorgan dit : « Une armée de dix mille hommes « devait venir d'Irlande par le nord du pays de « Galles; une autre de la même force au moins, « commandée, sous mes ordres, par sir H. Gage, « comme lieutenant général, devait attendre mon « retour dans le sud de cette principauté; une « troisième armée devait être composée d'environ « six mille hommes; savoir deux mille Liégeois, « commandés par sir Francis Edmonds, deux « mille Lorrains, sous les ordres du colonel Browne, « et deux mille Français, Anglais, Écossais ou Ir- « landais venus de Flandre ou de Hollande. L'en- « tretien de cette armée devait être à la charge du « pape et des princes catholiques que le pape de- « vait faire entrer dans ce projet. Il s'était engagé « à fournir par mois 30,000 liv. st. destinées d'a- « bord à solder l'armée étrangère, puis les autres « corps. A cet effet, j'étais autorisé, continue l'agent « de Charles, à traiter avec le pape et les princes « catholiques et à promettre aux catholiques ro- « mains des avantages particuliers. Mes pouvoirs « pour négocier et pour conclure étaient signés du « roi, sous son petit sceau. Je devais remplir les « noms du pape et des princes, qui avaient été lais-

[1] Note B du vol. X de l'*Histoire d'Angleterre*.

« sés en blanc, afin que le roi, grâce à ce subter-
« fuge, eût la ressource de nier qu'il m'eût donné
« cette commission, s'il en était accusé par ses su-
« jets. Je me sacrifiais en quelque sorte pour sa
« majesté, mais je le faisais librement et volontai-
« rement. » Telles étaient les intrigues de Charles.

Tandis que l'Église avait souvent répété ces paroles de saint Isidore, qu'on lit dans les canons du quatrième concile de Tolède : « Celui-là est roi « qui régit son peuple justement; s'il fait autre- « ment, il ne sera plus roi; » tandis que la papauté réclamait pour elle le privilége d'ôter les tyrans, et en avait fait contre Henri III et Henri IV de France un sujet de prédication publique, plusieurs des hommes les plus pieux de l'époque, Milton et beaucoup d'autres, réclamaient ce droit pour le peuple. « Si j'inculpe les tyrans, dit le « poëte, en quoi cela regarde-t-il les rois ? »

Plusieurs pensaient en Angleterre que Charles I[er] méritait la mort par ses perfidies, et que sa qualité de roi n'était pas un empêchement à l'exercice de la justice par le parlement. Le parlement, disaient-ils, est prince dans ce pays, comme le roi et plus que le roi. Des hommes même qui n'eurent aucune part au jugement de Charles ont cru que ce jugement était légitime; et le célèbre historien Rapin Thoiras nous rapporte les raisons qui, selon eux, justifiaient le parlement. « Selon les constitutions du gouvernement d'Angleterre, disaient-ils, le roi n'est pas moins tenu que ses sujets d'observer les lois auxquelles lui-même ou ses prédécesseurs ont donné leur consentement. C'est là la principale

clause du serment qu'on lui fait prêter lorsqu'il est couronné. Si cette obligation est égale des deux côtés, il faut donc qu'il y ait également des moyens pour la leur faire remplir. A l'égard des sujets il n'y a point de difficulté. Les peines contre les infracteurs des lois sont connues de tout le monde, et les cours de justice sont ordonnées pour les infliger. Il est vrai que les lois n'ont ordonné aucune peine contre les rois qui manqueraient à leurs devoirs, tant sans doute par respect pour la dignité royale, que parce qu'on n'a pu supposer que le roi, chargé du soin de faire exécuter les lois, fût le premier à les violer et à trahir la confiance que le peuple aurait mise en lui. Il est néanmoins tenu de les observer lui-même, et de les faire observer aux sujets : c'est un principe reconnu de tout le monde. Mais que sera cette obligation si l'observation des lois dépend uniquement de sa volonté, et s'il n'y a point de moyen légitime pour le contraindre à les observer, ou pour le punir lorsqu'il les a violées? Ce ne sera qu'un vain mot, qui ne signifiera rien, et le gouvernement d'Angleterre sera aussi despotique que celui d'aucun autre pays du monde. Il est donc naturel que le parlement, qui représente le peuple, fasse rendre compte au roi de ses actions. Supposons que le roi ait violé les lois les plus fondamentales du royaume, s'adressera-t-on à des étrangers pour le faire punir? Prétendra-t-on, contre l'expérience, qu'il est impossible qu'un roi viole les lois fondamentales et tâche d'établir un gouvernement arbitraire? Soutiendra-t-on qu'il peut le faire impunément? Mais, s'il

est assuré de l'impunité, quelle différence y aura-t-il entre le gouvernement d'Angleterre et les gouvernements les plus despotiques, puisque la conservation ne dépendra plus que de la volonté du roi? S'il ne court aucun risque en tentant de changer la constitution du gouvernement, après l'avoir tenté dix fois, il reviendra la onzième, et jusqu'à ce qu'il ait enfin réussi.

« Quant à l'objection qu'il peut y avoir des moyens moins violents que la guerre pour obliger le roi à l'observation des lois, et moins extraordinaires que de lui ôter la vie pour le punir de les avoir violées, on en convient; et le parlement avait effectivement tenté de mettre le gouvernement en sûreté par d'autres moyens, comme en demandant au roi qu'il mît le pouvoir de la milice entre les mains du parlement. Si Charles y avait voulu consentir, le royaume aurait été en paix; mais, au contraire, il prit les armes pour empêcher le parlement de faire usage de ces moyens, marque évidente que son dessein était de se maintenir en état de changer le gouvernement quand il en trouverait l'occasion. Cette guerre injuste fut cause d'une infinité de maux, de la mort d'un grand nombre de ses sujets, et de la ruine de tous les autres; et si on a fait comparaître le prince en jugement, cela a moins été pour le punir d'avoir violé les lois, que pour avoir préféré la voie injuste et violente des armes aux moyens qu'on lui proposait[1]. »

[1] *Histoire d'Angleterre*, par Rapin Thoyras, t. IX, p. 740.

Malgré ces raisons, nous ne pensons pas qu'un roi puisse jamais être condamné à mort, et c'est l'un des plus beaux résultats des principes constitutionnels modernes, que cette non-responsabilité des monarques, qui les met à l'abri des fautes de leur gouvernement. La mort du roi doit conserver à jamais dans l'histoire une marque de réprobation; nous la condamnons de la manière la plus explicite. Mais si la pensée de Milton et de tant d'Anglais du dix-septième siècle est une erreur, c'est une erreur comme celle de Mélanchton, de Farel, de Calvin, des Églises de Berne, de Zurich, de Schaffouse et de Bâle dans l'affaire de Servet. Nous rejetons avec horreur la mort de l'hérétique, comme la mort du despote. Nous détestons ces exécutions, comme nous détestons les bûchers de Jean Huss, de Savonarola et des milliers de victimes que Rome s'est immolées. Et pourtant nous croyons qu'il faut tenir compte des temps. Ce ne sont pas cent quarante-quatre années qui se trouvent entre le 30 janvier 1649 et le 21 janvier 1793; ce sont plusieurs siècles. L'une des premières conditions pour bien comprendre l'histoire, c'est de nous transporter dans les temps dont on nous parle. Or, il en est peu qui aient assez de force intellectuelle pour le faire, et de là tant de préjugés.

On a accusé les juges de Charles Ier de régicide; mais à ce titre que d'*homicides* n'y aurait-il pas dans la société qui nous entoure! Tous les juges qui ont condamné à mort un coupable auraient commis ce crime. Ceux qui maintiennent la légitimité de la peine de mort (nous n'entrons point

ici dans cette discussion) ont mauvaise grâce à s'élever si fort contre les juges de Charles Ier. Un homme est toujours un homme ; le sang est toujours du sang. Si c'est à l'image de Dieu en l'homme qu'il faut craindre de porter atteinte, cette image doit être partout respectée. Il y eut dans le cas de Charles un exercice erroné de ce *jus necis* que proclame le symbole du glaive dont la justice est armée ; il n'y eut pas régicide. Le régicide assassine un roi ; mais un jugement n'est pas un assassinat. Des hommes sincères mais égarés disaient avec la Bible : *O Éternel! tes ennemis périront!* Ils n'avaient pas reconnu que sous la nouvelle alliance le précepte qui demeure est celui-ci : *Aimez vos ennemis!* — Dans des temps de trouble, des paysans, justement irrités contre leur seigneur, faisaient de terribles menaces. Le pasteur paraît en chaire : « Le jour de la liberté et de la vengeance est ar- « rivé, s'écrie-t-il. Je serai votre guide. Jurez de « me suivre! » Tous jurèrent. Alors le pasteur continua : « O Dieu tout-puissant! je te jure de me « venger de notre seigneur.... en lui pardonnant; « car tu as dit : *Ne vous vengez pas vous-mêmes;* « *c'est à moi que la vengeance appartient!* » Et les paysans, fidèles à leur serment, imitèrent leur pasteur. Voilà l'Évangile. Mais au dix-septième siècle on regardait dans ce cas à l'Ancien Testament, et ceci forme au plus haut degré ce qu'on appelle de nos jours une circonstance atténuante.

Ajoutons quelques détails qui font aussi sentir la différence notable qui se trouve entre la mort du coupable Charles Ier et celle de l'innocent

Louis XVI. On fixa un revenu de 1,000 liv. st. pour chacun des enfants du roi qui se trouvaient encore en Angleterre. De plus les communes ordonnèrent que le corps de Charles serait ensevêli au palais de Windsor, dans la chapelle de Saint-George, où était déposé le corps de Henri VIII, et de Jeanne Seymour, sa troisième femme. Six chevaux, drapés de noir, traînèrent le cercueil; d'autres voitures suivirent, et le comte de Richemond, le marquis de Hertford, les comtes de Southampton, de Lindsey, l'évêque Juxon et les serviteurs du roi lui rendirent les derniers honneurs.

Pour adoucir ces scènes lugubres et reposer l'esprit, nous citerons une lettre de famille, écrite par le lord lieutenant peu après cette catastrophe. On a besoin de la lire pour se remettre de l'impression que produit le *Death warrant* de Charles Ier. Avec Cromwell on passe subitement de l'amer au doux et du doux à l'amer. Son fils Richard venait de se marier, et la lettre qui suit, adressée à sa jeune épouse, est comme une douce mélodie au milieu d'une affreuse tempête.

« *A ma bien aimée fille Dorothée Cromwell.*

« A Hursley, à bord du vaisseau *le Jean*,
13 août 1649.

« Ma chère fille, votre lettre a été très-bien venue
« de moi. J'aime à avoir quelque chose de votre
« main, parce qu'en vérité, je ne crains pas de le
« dire, je vous aime de tout mon cœur; et c'est
« pourquoi j'espère qu'un mot d'avis ne sera pas
« mal venu de vous.

« Je désire que votre affaire principale soit de
« chercher le Seigneur, et que vous lui demandiez
« fréquemment de se manifester à vous dans son
« fils; car il parlera à votre oreille et à votre cœur,
« si vous y êtes attentive. Je désire que vous invi-
« tiez votre mari à faire de même. Quant aux plai-
« sirs de cette vie et aux affaires extérieures, lais-
« sez-les à la seconde place. Soyez au-dessus de
« toutes ces choses par la foi en Christ : alors vous
« en connaîtrez le véritable usage et la vraie con-
« solation; — mais autrement pas! — J'ai beaucoup
« de satisfaction dans l'espérance que votre esprit
« est dans cette voie. Je désire que vous croissiez
« dans la grâce et la connaissance de Notre-Sei-
« gneur et Sauveur Jésus-Christ, et que je puisse
« l'apprendre plus tard. Le Seigneur est très-près.
« C'est ce que nous voyons par ses œuvres mer-
« veilleuses; et c'est pourquoi il attend que nous,
« qui appartenons à cette génération, nous nous
« approchions de lui. Cette dernière grande déli-
« vrance qui nous a été accordée en Irlande en est
« une éclatante manifestation. Votre mari vous la
« fera connaître. Nos cœurs devraient être excités
« à la reconnaissance. Nous avons grand besoin de
« l'esprit de Christ pour nous rendre capables de
« louer Dieu d'une si admirable miséricorde.

« Le Seigneur te bénisse, ma chère fille.

« Je suis

« Ton affectionné père,

« OLIVIER CROMWELL. »

« *P. S.* J'ai appris que tu as fait dernièrement une « fausse couche. Je t'en prie, garde-toi extrêmement « des voitures de toute espèce. Emprunte le petit « cheval de ton père, quand tu as l'intention de « sortir. »

On aime à lire les lettres de Cromwell à ses enfants. Quelle sagesse et quelle tendre affection ne trouve-t-on pas dans celle que nous venons de citer! — *Soyez par la foi en Christ au-dessus de toutes les choses extérieures, et alors vous en connaîtrez le véritable usage et la vraie consolation. — Mais autrement pas!* — Que cette parole est vraie, et comme elle décèle une âme qui est descendue dans les profondeurs de la vie chrétienne. Et quant au *Postscriptum*, comme il contraste dans sa douce sollicitude avec ce regard terrible et ce front d'airain que nous trouvons dans le Protecteur quand il combat les ennemis de la république.

Il se passa après la mort du roi une scène que nous ne pouvons oublier, en terminant ce chapitre; c'est une de celles dont l'un des écrivains de nos temps le plus contraire à Cromwell, M. Southey, dit : « De tels actes furent accomplis « par lui en opposition à son bon naturel, et non « pour satisfaire des sentiments dépravés. » On peut cependant se demander si même cet acte fut « en opposition au bon naturel d'Olivier? » Charles était mort. C'était justement, selon Cromwell, que la vie du prince avait été retranchée; mais nous l'avons vu, Olivier avait longtemps reculé devant cette terrible extrémité, et il avait pleuré en voyant Charles embrasser ses enfants. Cromwell voulut

voir le corps décapité du roi. Ses plus grands adversaires lui rendent le témoignage qu'il n'était pas cruel; et s'il avait cru avoir commis un crime, eût-il recherché un tel spectacle? Mais il y avait de graves leçons dans la vue de la dépouille mortelle du monarque. Cromwell ouvrit le cercueil, et contempla ce corps inanimé, sans cruauté, sans colère, mais avec mélancolie et une crainte respectueuse, comme un homme qui tremble à la pensée des jugements de Dieu. Pour Cromwell, qui l'avait si souvent vue et si souvent affrontée sur le champ de bataille, la mort n'avait rien d'étrange; il était familier avec elle. Le seul sentiment qu'il exprima fut qu'elle avait surpris Charles brillant de santé et de force, et que ce corps, que le glaive venait d'abattre, était fait, hélas! pour une longue existence. L'âme d'Olivier, nous ne pouvons en douter, était remplie de ce sentiment solennel que fait naître la vue d'un mort. — Et quel mort que celui qui était étendu à ses pieds! C'était un fils des rois, un prince puissant, un dominateur de trois royaumes, un monarque qui avait prétendu arrêter le nouvel élan des peuples vers la liberté et la vérité, et qui, déchirant d'une main les chartes antiques de sa nation, avait tendu l'autre au pape despotique de Rome. A la vue de son roi, pâle et immobile, — que de sentiments se pressaient dans le cœur attristé de Cromwell! « On a fait descen-« dre ta hauteur au sépulcre », pensait-il, comme autrefois un prophète; « tu es couché sur une « couche de vers, et la vermine est ce qui te cou-« vre. Tu disais en ton cœur : Je monterai aux

« cieux, je placerai mon trône au-dessus des étoi-
« les du Dieu fort. Et cependant on t'a fait des-
« cendre au sépulcre, au fond de la fosse. Ceux
« qui te verront te regarderont et te considéreront,
« en disant : N'est-ce pas ici ce personnage qui fai-
« sait trembler la terre, qui ébranlait les royau-
« mes? » (Ésaïe, XIV.) Cromwell devant le corps
mort de Charles Ier, — n'est-ce pas là une scène
qui demanderait pour être décrite un Shakespeare,
un Milton, ou un génie plus sublime encore?...

Au reste, l'Angleterre n'était pas seule coupable :
« La plupart des puissances de l'Europe, dit un
« écrivain très-opposé à Cromwell, avaient fo-
« menté secrètement les rébellions; elles ne firent
« rien pour éloigner la catastrophe. La France,
« surtout, avait agi traîtreusement à l'égard du roi. »
Lord Clarendon se plaint vivement de cette part des
souverains étrangers à la mort de Charles. « La ré-
« bellion des sujets contre leur prince devrait être
« considérée par tous les autres rois comme une
« atteinte portée à leur propre souveraineté. » Et
Southey a regardé « les misères que la France a
« dû subir et celles que subit et subira encore
« l'Espagne » comme une de ces pages écrites pour
l'instruction des hommes, dans ce que Bacon a ap-
pelé : *Historia Nemesios*.

Il faut au moins se rappeler que l'échafaud de
Charles Ier fut le fait de plusieurs, et renoncer à
ces préjugés injustes et étroits qui font peser cette
faute tout entière précisément sur l'homme qui
chercha si longtemps à la prévenir.

L'opinion publique, longtemps faussée par Hume,

qui, abandonnant dans cette partie de son travail l'impartialité de l'historien, eut recours aux artifices de l'avocat, a subi maintenant en Angleterre un notable changement. Sans doute il s'y trouve encore des torys dont les préjugés ne pardonnent pas à la révolution de 1649; mais la partie la plus éclairée de la nation est revenue des erreurs d'autrefois. Nous croyons ne pas nous tromper en regardant comme son organe l'un des littérateurs les plus distingués et des hommes d'État les plus éloquents de l'époque actuelle[1].

Pendant longtemps il a été de mode en Angleterre d'exalter la révolution de 1688 et de maudire celle de 1649. C'est ainsi que dans toute l'Église épiscopale on rend grâces à Dieu le 5 novembre de ce que, à jour pareil, « il amena le roi Guil« laume pour délivrer l'Église et la nation de la « tyrannie papiste et du pouvoir arbitraire; « tandis que tout au contraire on lui rend grâces le 29 mai de ce que « il a admirablement délivré « ces royaumes de la grande rébellion et restauré « sur le trône le roi Charles II[2]. » Voici comment se prononce sur cette *rébellion* l'opinion contemporaine. Elle a droit d'être écoutée sur le continent.

[1] M. Macaulay (*Critical and historical Essays;* London, 1846). M. Macaulay, qui a été quelque temps membre du ministère de lord John Russel, est un juge fort impartial dans cette matière, et qui ne sera accusé par personne d'enthousiasme ou de fanatisme. On sait qu'il s'est jeté dans l'extrême opposé, et s'est malheureusement mis en lutte avec les hommes évangéliques de l'Angleterre.

[2] Voir le *Book of common prayer.*

« Tous les motifs que l'on peut alléguer en faveur de la révolution de 1688 peuvent l'être avec une force au moins égale en faveur de celle que l'on appelle « la grande rébellion. »

« Sous un rapport seulement les plus chauds admirateurs de Charles Ier peuvent se hasarder à dire qu'il a été meilleur souverain que son fils. De nom et de profession, il ne fut pas papiste. Nous disons de nom et de profession, car soit Charles, soit Laud, sa créature, tout en rejetant les symboles les moins à craindre de la papauté, gardèrent ses plus funestes erreurs, une soumission complète de la raison à l'autorité, une stupide préférence de la forme à la réalité, un respect idolâtre du caractère sacerdotal, une passion d'enfant pour les momeries, et par-dessus tout une impitoyable intolérance. Le protestantisme de Charles Ier ne met pas la moindre différence entre sa cause et celle de Jacques II.

« En 1688 le trône fut déclaré vacant, « parce que « Jacques avait violé les lois fondamentales du « royaume. » Pour ceux qui approuvent la révolution de 1688 la question est donc celle-ci : Charles Ier avait-il violé les lois fondamentales de l'Angleterre?

« Personne ne peut y répondre négativement, à moins de refuser tout crédit aux récits des plus fervents royalistes et aux confessions de Charles lui-même. Si il y a quelque vérité dans les récits de quelque historien que ce soit, la conduite de Charles, depuis son avénement au trône jusqu'à la convocation du long parlement, fut une suite con-

tinue de vexations et de trahisons. Que l'on montre un seul acte de Jacques II qui n'ait pas son parallèle dans l'histoire de son père. Selon le témoignage de ses propres amis, Charles Ier avait usurpé les fonctions du pouvoir législatif, levé des taxes sans le consentement du parlement, et logé des troupes chez ses sujets, de la manière la plus illégale et la plus tyrannique. Pas une session du parlement ne s'était passée sans quelque atteinte inconstitutionnelle à la liberté des débats. Le droit de pétition avait été grossièrement violé. Des jugements arbitraires, des amendes exorbitantes, des emprisonnements contraires à la loi étaient des griefs journaliers. Si de tels actes ne justifient pas la résistance, la révolution de 1688 fut une trahison ; s'ils la justifient, il faut louer celle de 1649.

« Charles Ier consentit, il est vrai, à diverses réformes, et Jacques II fit de même. Mais le parlement ne pouvait se fier à Charles. La nation avait à faire à un homme qu'aucun lien ne pouvait retenir, qui mettait la même facilité à faire et à fausser ses promesses, qui cent fois avait mis son honneur en gage, et ne l'avait jamais retiré.

« Ici même le long parlement se trouve sur un meilleur terrain que la convention de 1688. Il n'est aucune action de Jacques II que l'on puisse comparer à la conduite de Charles Ier en ce qui concerne la pétition des droits (*petition of right*). Les pairs et les communes lui présentent un bill où les limites constitutionnelles de son pouvoir sont marquées. Il hésite ; il cherche à s'évader ; à la fin il fait marché de son adhésion, et la vend

pour cinq subsides. Le bill reçoit son assentiment solennel, et les subsides sont votés. Mais le tyran n'est pas plus tôt laissé à lui-même qu'il revient à toutes les mesures arbitraires dont il avait juré l'abandon, et qu'il viole toutes les clauses de l'acte même pour lequel il avait reçu de l'argent.

« Pendant plus de dix ans la nation voit les droits qui lui appartenaient à double titre, comme un patrimoine immémorial et par une acquisition récente, foulés aux pieds par le roi perfide qui les avait reconnus. A la fin, les circonstances obligent Charles à convoquer un autre parlement : une chance nouvelle s'offre à nos-pères. Devront-ils la rejeter comme ils ont fait de la première? Seront-ils de nouveau dupés par *le roi le veut?* Avanceront-ils de nouveau leur argent sur des gages auxquels on a si souvent forfait? Déposeront-ils au pied du trône une seconde pétition des droits? Prodigueront-ils follement le subside demandé, en recevant en échange quelque nouvelle et vaine cérémonie? Et puis se retireront-ils, jusqu'à ce qu'après dix années nouvelles de fraude et d'oppression, leur prince ait encore besoin d'un nouveau subside et les paye avec un nouveau parjure? Ils devaient choisir. Il fallait ou qu'ils se fiassent à un tyran ou qu'ils le domptassent. Selon nous, ce fut un choix sage et noble que le leur.

« Les avocats de Charles, comme ceux d'autres malfaiteurs, contre lesquels on produit des preuves accablantes, déclinent en général toute controverse sur les faits, et se contentent d'en appeler à son caractère. Il avait tant de vertus privées!

Est-ce que Jacques II n'en avait pas? Et que sont, après tout, les vertus attribuées à Charles? Un zèle religieux, pas plus sincère que celui de son fils, et tout aussi étroit et aussi imbécile; et quelques-unes des bienséances domestiques ordinaires, que la moitié des pierres tumulaires de l'Angleterre attribuent à ceux qu'elles recouvrent. Bon père! bon époux! Belle apologie vraiment pour quinze années de persécution, de tyrannie, de mensonge.

« Nous l'accusons d'avoir violé le serment prêté lors de son couronnement; et l'on nous apprend qu'il a gardé le vœu de son mariage! Nous lui reprochons d'avoir livré son peuple aux vengeances impitoyables de prélats à la tête la plus chaude et au cœur le plus dur; et on le justifie en disant qu'il prenait son petit garçon sur ses genoux et le baisait! Nous le blâmons pour avoir violé la pétition des droits, après avoir promis de l'observer; et l'on nous informe qu'il avait coutume d'entendre ses prières à six heures du matin! C'est à des considérations de cette nature, à son habit à la Van-Dyck, à sa belle figure, à sa barbe pointue, que Charles Ier est redevable, nous n'en doutons pas, de la popularité dont il jouit parmi les hommes de notre temps.

« Pour nous, nous l'avouons, nous ne pouvons comprendre cette phrase commune : un bon homme, mais un mauvais roi. C'est comme si l'on nous disait : un bon homme, mais un père dénaturé; un bon homme, mais un ami perfide. Quand nous estimons le caractère d'un individu, nous ne pouvons manquer de prendre en consi-

dération sa conduite dans les plus importantes de toutes les relations humaines. Et si nous le trouvons là égoïste, cruel, trompeur, nous prendrons la liberté de l'appeler un méchant homme, en dépit de sa sobriété à table et de sa régularité à la chapelle.

« Nous désapprouvons l'exécution de Charles, non parce que, selon la constitution, le roi n'est pas responsable, car nous savons que toutes les maximes de ce genre, quelque excellentes qu'elles soient, ont leurs exceptions; non parce que nous sentons pour son caractère un intérêt particulier, car nous croyons que c'est avec une parfaite justice que sa sentence le nomme « un tyran, un « traître, un meurtrier, un ennemi public; » mais parce que nous sommes convaincu que cette mesure fut nuisible à la cause de la liberté.

« Une seule chose pouvait rendre Charles dangereux, c'était une mort violente. Sa tyrannie ne put détruire l'esprit élevé du peuple de l'Angleterre, ses armes ne purent le soumettre, ses artifices ne purent le tromper; mais son humiliation et son exécution excitèrent une compassion généreuse. Un homme qui meurt sur l'échafaud pour un crime politique meurt presque toujours bien. Des milliers de regards sont fixés sur lui. Ses ennemis et ses admirateurs sont également attentifs à la manière dont il se conduira. La moindre inflexion de sa voix, le moindre changement de couleur doit passer à la postérité. Il lui est impossible d'échapper au supplice. Toute prière serait inutile. On a vu souvent alors l'orgueil et le dé-

sespoir armer les âmes les plus faibles de la force que cette heure réclame. Charles mourut avec patience et avec courage; non sans doute avec plus de patience et de courage que ses propres juges, qui souffrirent même la torture avant que d'être mis à mort, ou que Vane, qui avait toujours été regardé comme un homme timide. Néanmoins la conduite du roi durant son procès et son exécution fit une impression prodigieuse. Ses sujets commencèrent à porter autant d'amour à sa mémoire qu'ils avaient eu de haine pour sa personne; et l'appréciation que la postérité a faite de son caractère a été tirée de sa mort plutôt que de sa vie.

« Nous condamnons la mort de Charles; mais nous ne la considérons en aucune manière comme un acte qui attache quelque signe d'infamie aux noms de ceux qui y ont participé. Cet acte fut le mouvement imprudent et injuste d'un violent esprit de parti; mais il ne fut point une mesure perfide et cruelle. On y trouve tous les caractères qui distinguent de crimes bas et malintentionnés les erreurs d'esprits intrépides et magnanimes[1]. »

Ainsi parlent à cette heure en Angleterre les hommes les plus éminents dans la double sphère de la politique et de la littérature. Avant de quitter ce sujet, nous avons cru devoir faire entendre leur voix. Maintenant nous laissons chacun juger pour lui-même, et nous avançons.

[1] Macaulay, *Critical and historical Essays*, vol. I, pag. 23 à 38, 176 à 187. Voir aussi la *Revue d'Edimbourg*.

CHAPITRE VI.

IRLANDE.

Saint-Barthélemy d'Irlande. — Cruautés romaines. — Un prêtre. — Chirurgie ou boucherie. — Cromwell nommé. — Sa pénétration et sa sagesse conciliante. — Lord Broghil. — Départ de l'armée. — Plan de Cromwell. — Théocratie. — Assaut de Drogheda. — Wexford. — Ross. — Paix et prospérité. — Bonté de Cromwell envers ses ennemis. — Son *encyclique* aux prélats romains. — Premiers temps du mariage de Richard. — Cause des souffrances de l'Irlande.

Les catholiques romains, nous l'avons vu, s'étaient soulevés en Irlande, et avaient cruellement massacré, les uns disent cinquante, les autres cent, les autres deux cent mille protestants : c'est la Saint-Barthélemy hibernienne. Les catholiques d'Irlande n'avaient pourtant pas alors raison de se plaindre ; Charles Ier avait eu soin d'eux. Ils avaient leurs archevêques, leurs évêques, leurs grands vicaires et surtout des jésuites en très-grand nombre. Ce fut dans un tel état de choses que, s'enveloppant du plus complet mystère, comme les nègres aux Antilles quand ils méditent un complot pour massacrer les blancs, les Irlandais formèrent le dessein non-seulement d'effacer de leur pays toutes les traces de la nation anglaise et du protestantisme, mais encore de passer en Angleterre, de s'en rendre maître avec le secours de l'Espagne

et du pape et d'y abolir la religion réformée. Le massacre fut affreux ; et il faut se le rappeler pour apprécier justement la guerre qui rétablit l'ordre et la paix.

« Partout, dit un grand historien, les protestants « d'Irlande, attaqués à l'improviste, étaient chassés « de leurs biens, poursuivis, égorgés, en proie à « tous les périls, à tous les supplices que la haine « religieuse et patriotique peut inventer..... Un « peuple à demi sauvage et passionné pour sa bar-« barie......, pressé de venger en un jour des siè-« cles d'outrage et de malheur, commettait avec « joie et orgueil des excès qui frappaient ses an-« ciens maîtres d'horreur et d'effroi[1]. »

En effet, les catholiques embrasaient les maisons des protestants, mettaient ceux-ci à nu au milieu de l'hiver, et les faisaient marcher devant eux. Si, honteux de leur nudité et désireux de se garantir de la rigueur du froid, ces malheureux se sauvaient dans quelque grange et s'y cachaient sous la paille, on y mettait le feu et on les brûlait tout vifs. D'autres fois on les menait par troupeaux, sans aucun vêtement, vers quelque rivière pour les y noyer ; et si dans le chemin ils ne marchaient pas assez vite, on les piquait par derrière, de l'épée. Puis quand ils arrivaient à la rivière ou à la mer, on les y précipitait par troupeaux de plusieurs centaines et même de milliers, a-t-on dit, ce qui est sans doute exagéré. Si ces pauvres gens revenaient sur l'eau, des hommes placés sur le rivage les y

[1] Guizot, *Rev. d'Angleterre*, I, p. 202.

enfonçaient de nouveau avec la crosse de leurs mousquets, ou tiraient sur eux et les tuaient. Les Irlandais mettaient en pièces des maris en présence de leurs femmes, déshonoraient des femmes et des jeunes filles en présence de leurs parents les plus chers, et ils pendaient à la vue des pères et des mères des enfants de sept à huit ans. Ils apprenaient même à leurs propres enfants à dépouiller et à tuer les enfants des Anglais et à écraser leurs cervelles contre les pierres. Ils enterraient vifs un grand nombre de protestants, jusqu'à soixante-dix en une même fosse. Un prêtre irlandais, nommé Mac Odeghan, fit prendre quarante ou cinquante protestants, et leur persuada de renier la religion réformée, en leur promettant la vie. Après leur abjuration, leur ayant demandé s'ils croyaient que Christ fût corporellement dans l'hostie et que le pape fût le chef de l'Église, ils répondirent que oui. Sur cela il leur dit : « Vous voilà maintenant « en fort bon état; » et, de peur qu'ils ne retournassent à l'hérésie, il leur fit aussitôt couper la gorge[1].

Dès lors huit années de cruels combats, de violences désespérées, d'affreuses misères, avaient affligé ce malheureux pays. Des armées, ou plutôt des hordes sauvages, remplies de haine, de désordre et de cruauté, s'étaient combattues. Le meurtre, le pillage, l'incendie, avaient parcouru et ruiné l'Irlande. Cromwell devait y rétablir l'ordre et la paix, et donner à ces contrées une prospérité

[1] Sir J. Temple, *Irish Rebellion*, p. 109; London, 1646.

que depuis longtemps elles n'avaient pas connue. Mais comment devait-il atteindre ce but?

« Ceux qui s'imaginent qu'un pays tout couvert « de sang et ravagé par des brigands, dit un bio-« graphe du Protecteur [1], peut être guéri en l'as-« pergeant d'eau de rose, trouveront ces rapports « horribles. Oui, continue cet auteur, il y a ici « une terrible chirurgie, mais c'est là précisément « la question. Est-ce une chirurgie, est-ce un ju-« gement? ou est-ce simplement une atroce bou-« cherie? Olivier Cromwell croyait au jugement « de Dieu, et il ne croyait pas aux rêves et aux « projets à l'eau de rose des philanthropes senti-« mentalistes. C'est un soldat armé qui arrive en « Irlande, un soldat armé qui a en lui le sentiment « solennel qu'il est le soldat du Dieu des justices, — « un soldat armé, terrible comme la mort, inflexi-« ble comme un arrêt suprême, et qui le glaive à « la main accomplit les jugements de Dieu sur les « ennemis de Dieu. »

Chacun comprenait les immenses difficultés que rencontrerait la soumission de ce peuple; aussi était-ce une œuvre dont personne ne se souciait. Tous les partis se réunirent pour nommer Cromwell lord lieutenant d'Irlande, avec des pleins pouvoirs pour l'administration soit civile, soit militaire.

Il sentit toute la gravité de la tâche qui lui était dévolue, et parut le lendemain au parlement avec un esprit sérieux et recueilli. Il déclara d'a-

[1] M. Carlyle, II, 52, 53, deuxième édition.

bord son indignité et son incapacité pour porter une telle charge. Mais il n'était pas de ceux qui reculent devant un devoir parce que ce devoir est difficile. Il annonça donc « son entière résigna-« tion aux commandements de la chambre, et sa « dépendance absolue de la Providence et de la « bénédiction de Dieu, dont il avait déjà reçu tant « de témoignages éclatants. »

Cependant il ne cacha pas les obstacles que rencontrerait la mission qui lui était donnée. « Ce « royaume d'Irlande, dit-il, est réduit à une si « grande extrémité, que si je consens à engager « ma personne dans cette expédition, c'est à cause « des difficultés mêmes qui s'y présentent, et dans « l'espérance d'arrêter, au péril de ma vie, les pro-« grès qui rendent les rebelles si fiers. — Tout ce « que je demande, ajouta-t-il, c'est que l'on ne « perde plus un moment, et que l'on fasse sans « délai les préparatifs nécessaires à une entreprise « si difficile[1]. »

Pour se conformer à son désir on se mit aussitôt, sous sa direction, avec une diligence incroyable, à lever de l'argent, à se procurer des vaisseaux et à rassembler des troupes.

Olivier avait le don de se concilier les esprits et de gagner des amis à sa cause. En voici un frappant exemple, qui nous est rapporté par plusieurs auteurs[2]. Lord Broghil avait le dessein de passer

[1] Clarendon, livre XII.

[2] Morrice, *Life of Orrery*. — Collin's *Peerage*. — *Memoirs of Oliver Cromwell*, etc.

la mer et d'obtenir de Charles II l'autorisation nécessaire pour lever des troupes, le rétablir en Irlande, et recouvrer lui-même ses propriétés. A cet effet, il sollicita la permission de se rendre soi-disant aux eaux de Spa, et ne communiqua son vrai dessein qu'à un petit nombre d'amis. A peine était-il arrivé à Londres, d'où il voulait se rendre sur le continent, qu'un gentilhomme de la maison de Cromwell vint lui demander, de la part de son maître, l'heure à laquelle sa seigneurie pourrait recevoir le général. Broghil fut très-surpris de ce message; car il n'avait jamais eu aucun rapport avec Cromwell. Il dit au gentilhomme qu'il y avait sans doute quelque erreur; mais celui-ci répondit qu'il avait été envoyé auprès de lord Broghil, et que par conséquent, si tel était son nom, c'était bien à lui que sa mission s'adressait. Broghil, obligé de se rendre, pria l'envoyé d'informer le général qu'il irait lui-même auprès de lui.

Il était fort inquiet et ne pouvait s'imaginer quel devait être l'objet de cette entrevue. Pendant ces préoccupations, et comme le jour commençait à tomber, Cromwell arriva, et dit aussitôt à ce seigneur royaliste que le conseil d'État avait connaissance de son dessein: qu'il se rendait auprès du roi! —Broghil l'interrompit, en lui disant que Son Excellence se trompait. —Mais Olivier répondit qu'il avait de bonnes preuves de ce qu'il avançait, et pouvait lui montrer quelques lettres écrites par lui concernant ce voyage. Il ajouta que le conseil avait arrêté de l'envoyer à la Tour, aussi-

tôt arrivé à Londres, ce qui eût été exécuté sans son intervention; mais qu'il avait obtenu un délai pour s'entretenir avec lui et essayer de le détourner de son dessein. Sur cela Broghil implora le pardon de Cromwell, et lui demanda ce qu'il avait à faire. Olivier répondit que s'il voulait servir la république dans la guerre contre les Irlandais, il obtiendrait le grade d'officier général; qu'on n'exigerait de lui aucun serment ou engagement, et qu'il ne serait appelé à se battre que contre les Irlandais seuls. Broghil demanda du temps pour réfléchir. « Il faut vous décider immédiatement, lui répondit « Olivier; car le conseil a résolu d'envoyer Votre « Seigneurie à la Tour, si je ne lui rapporte pas votre acceptation définitive de l'offre qui vous est « faite par mon intermédiaire. » Broghil, voyant qu'il n'y avait pour lui aucun moyen d'échapper, accéda à ces propositions, et Cromwell l'engagea à se rendre aussitôt à Bristol. Tels étaient le don d'Olivier pour pénétrer dans les esprits, son habileté et sa puissance pour dominer les cœurs les plus rebelles.

Cromwell partit pour l'Irlande, à la tête de douze mille hommes. Avant que la flotte mît en mer, l'armée célébra un jour de jeûne et de prière. Trois ministres prièrent d'abord; puis le lieutenant général Cromwell et les colonels Gough et Harrison exposèrent quelques passages des Écritures. L'armée était sous la plus sévère discipline, on n'y entendait pas un jurement; et les soldats employaient leurs heures de loisir à lire la Bible, à chanter des psaumes et à tenir des conférences religieuses.

Olivier se mit à examiner le plan qu'il devait suivre pour rétablir l'ordre; et ce fut en général d'armée qu'il le fit. Il ne confondait point ce qui doit demeurer distinct; il ne s'imaginait pas, comme l'ont fait certains fanatiques, que pour remporter une victoire il n'était pas nécessaire de manier l'épée. Il connaissait la vérité contenue dans un proverbe vulgaire : « Aide-toi, le ciel t'ai- « dera. » Comment donc pacifiera-t-il l'Irlande? Y mettra-t-il quelques semaines en sacrifiant cinq mille hommes, ou quelques années en en sacrifiant peut-être vingt mille? C'était là la question. S'il prenait des mesures promptes et redoutables, propres à porter partout l'effroi, il arrêtait aussitôt le mal. Si, au contraire, il y allait d'une main morte et incertaine, il le prolongeait indéfiniment. La voie la plus énergique parut à Cromwell la voie la plus humaine. Il fit ce que l'on fait dans un grand incendie, où l'on abat les maisons voisines pour sauver les plus éloignées, et dans un hôpital, où l'on coupe un membre gangréné, pour conserver tous les autres. Ayant tout examiné, Cromwell se décida pour la main de fer. Cette main n'est jamais aimable; mais il est des cas pourtant où elle est salutaire.

A l'approche du général de la république d'Angleterre, les partis qui avaient déchiré l'Irlande s'étaient réunis. Les catholiques des diverses nuances, les royalistes épiscopaux, les royalistes presbytériens, tous s'étaient rassemblés sous les étendards d'Ormond. Aussi au moment où Cromwell mit le pied dans cette île il n'y restait plus que

deux villes à la république, Dublin et Londonderry; et encore étaient-elles entourées d'armées ennemies.

Les succès de l'armée républicaine furent prodigieux. « Olivier tomba sur l'Irlande, dit Carlyle, « comme le marteau de Thor. — Il la frappa, et « d'un seul coup il réduisit en poudre tous les « partis qui la désolaient. »

Nous ne le suivrons pas dans tous ses faits d'armes, mais nous devons citer au moins une ou deux de ces pages terribles que sous quelques rapports nous arracherions, si nous le pouvions, de la vie du grand homme, et qui d'un autre côté, nous l'avons dit, le montrent suivant la voie la plus habile pour arriver à une prompte et universelle pacification. Ce héros si affectueux envers ses amis, si tendre pour sa femme et pour ses enfants, est inflexible comme la mort devant les ennemis de la république. « S'il est une vérité établie par l'expérience universelle des nations, dit Macaulay, c'est que porter dans la guerre l'esprit de la paix est une politique imbécile et cruelle. Faire une guerre languissante, ce n'est pas épargner le sang et l'argent, c'est les prodiguer. » Représentant de la justice, Cromwell porta en Irlande un bandeau sur les yeux et un glaive à la main.

Cependant, il est encore une autre réflexion, que nous avons déjà faiblement indiquée, et qui explique non-seulement cette expédition fameuse, mais encore toute la vie de Cromwell. Ce grand homme partagea une erreur qui avait été celle de la papauté pendant tout le moyen âge, et qui

resta celle de la plupart des réformés pendant le seizième et le dix-septième siècle. Il ne distingua pas assez l'ancienne et la nouvelle alliance, le vieux Testament et le Nouveau. Il crut que le chrétien, et en particulier l'homme public, est appelé à aller chercher des règles de conduite dans la théocratie des Hébreux. Les jugements terribles qui, par l'ordre de Dieu, frappèrent des peuples infidèles, aux temps des juges et des rois d'Israel, lui parurent non-seulement autoriser, mais nécessiter des jugements pareils. Il crut que, comme Moïse et Josué, il pouvait *passer au fil de l'épée Balaam* (Nombres, 31, 8 : Josué, 13, 22). Peut-être ne s'en rendit-il pas compte explicitement; mais ce fut avec ce préjugé et sous cette impulsion qu'il agit.

C'était là une erreur. La théocratie judaïque n'existant plus, les règles de conduite faites pour elle ont été abolies avec elle. Les préceptes qui doivent diriger la vie du chrétien se trouvent dans le Sermon du Sauveur sur la montagne et dans les Épîtres des apôtres. Mais on comprend que des esprits honnêtes aient pris facilement pour diriger leur vie toutes les déclarations qui se trouvent dans la parole de Dieu, même celles qui ne sont plus applicables à cette heure, vu le changement d'alliance.

Le marquis d'Ormond n'eut pas plus tôt appris l'arrivée du lord lieutenant, qu'il retira son armée des environs de Dublin, et résolut de mettre Drogheda en état de résister à l'ennemi. Il jeta dans cette place, bien fortifiée, toute la fleur de son armée, et en donna le commandement au cheva-

lier Arthur Ashton, officier d'une grande réputation.

Cromwell ayant paru devant Drogheda ordonna le lendemain un assaut général, et, l'ayant renouvelé le jour suivant, il entra dans la ville par deux endroits différents. Voici la fin de son rapport au parlement; il est daté du 17 septembre 1649[1].

« Plusieurs des ennemis se retirèrent dans Mill-« Mount, citadelle très-forte, d'un accès difficile, « excessivement élevée, munie d'un bon rempart, « et fortement palissadée. Le gouverneur, sir Ar-« thur Ashton, et plusieurs officiers importants « s'y trouvaient. Nos hommes, au moment de mon-« ter à l'assaut, reçurent de moi l'ordre de les pas-« ser tous au fil de l'épée. En vérité, étant dans « la chaleur de l'action, j'ordonnai de n'épargner « aucun de ceux qui portaient les armes dans la « ville; et je pense que mes soldats passèrent au fil « de l'épée pendant cette nuit environ deux mille « hommes.

« Plusieurs des officiers et des soldats s'enfui-« rent par le pont dans d'autres parties de la ville; « environ cent d'entre eux se réfugièrent dans le « clocher de l'église de *Saint-Pierre*. Quelques-uns « vers la porte d'*Ouest*, et d'autres dans la forte « tour ronde, près de la porte appelée *Saint-Sun-« day*. Je les sommai de demander grâce; ils s'y « refusèrent. Sur quoi j'ordonnai de brûler le clo-« cher de l'église de Saint-Pierre, et l'on enten-« dit un de ces hommes s'écrier au milieu des

[1] *Lettres et Discours*, I, p. 461 [II, 61, deuxième édit.].

« flammes : « Dieu me damne... Dieu me confond...
« Je brûle! je brûle! »

« Le jour suivant les deux autres tours (dans « l'une d'elles étaient environ cent vingt-cinq à « cent cinquante hommes) furent sommées de se « rendre; ces gens s'y refusèrent; et nous, sachant « que la faim les y forcerait, nous plaçâmes seu- « lement de bonnes gardes tout alentour pour les « empêcher de s'enfuir, jusqu'à ce que leurs esto- « macs les contraignissent à se soumettre. De l'une « de ces tours les ennemis, malgré leur triste con- « dition, tuèrent et blessèrent quelques-uns de « nos hommes. Quand ils se rendirent, leurs offi- « ciers furent frappés avec la crosse du mousquet, « et ainsi mis à mort, et les soldats furent décimés. « Le reste fut embarqué pour les Barbades. Les sol- « dats de l'autre tour furent tous épargnés quant « à leur vie, et embarqués également pour les Bar- « bades.

« Je suis persuadé que ceci est un juste juge- « ment de Dieu sur ces misérables, sur ces bar- « bares, qui ont trempé leurs mains dans tant de « sang innocent; et je ne doute pas que cela n'em- « pêche à l'avenir l'effusion du sang. C'est un mo- « tif satisfaisant pour de telles actions, qui sans « de telles excuses ne laisseraient que des regrets « et des remords. »

On a besoin d'entendre ces paroles qui nous révèlent le motif de la sévérité du général.

« Et maintenant, continue-t-il, laissez-moi vous « dire comment cette œuvre s'est opérée. Dieu « mit dans le cœur de quelques-uns de nous la

« conviction qu'une grande chose serait accomplie,
« non par le pouvoir et la force de l'homme, mais
« par l'Esprit de Dieu. C'est lui qui a donné du
« courage à nos troupes et qui le leur a ôté; c'est
« lui qui a donné du courage à l'ennemi et qui le
« lui a ôté; c'est lui qui a donné de nouveau du cou-
« rage à nos soldats, et en même temps cette heu-
« reuse victoire qui a couronné leurs efforts. C'est
« pourquoi il est bon que Dieu seul en ait toute
« la gloire.

« OLIVIER CROMWELL. »

Cet extrait suffira. Cromwell a agi dans l'Irlande comme un grand homme d'État; les moyens qu'il a employés étaient les plus propres à rétablir promptement l'ordre dans ce malheureux pays. Et cependant comment ne pas regretter qu'un homme, qu'un chrétien ait pu être appelé à faire une guerre aussi terrible, et à y montrer vis-à-vis de ses ennemis plus de rigueur que n'en montra jadis tel des généraux de l'antiquité. *Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu.*

Au milieu de cette guerre terrible, il est des faits qui élèvent le caractère de cette lutte et du général qui y commandait. N'est-ce pas un fait digne d'être admiré dans l'histoire, que d'entendre Cromwell, après la plus belle de ses victoires, déclarer qu'il ne nommera personne, parce que c'est pour la cause de Dieu que ses soldats combattent et non pour leur propre gloire? Et n'est-il pas touchant de le voir dans son rapport au parlement, sur la prise de Drogheda, garder modestement le

silence sur lui-même, se refuser à dire qu'il monta à l'assaut après un terrible échec de ses soldats, et que ce fut à son intrépidité que l'on dut le succès de cette affaire. Ce n'est certes pas là le fanfaron hypocrite dont parlent quelques historiens.

De Drogheda il marcha sur Wexford, qu'il somma de se rendre. Les rebelles avaient déployé dans cette contrée toute leur cruauté ordinaire. Ils s'étaient emparés de tous les châteaux et de toutes les maisons des Anglais, et les en avaient chassés eux, leurs femmes et leurs enfants, dépouillés et nus; puis ils avaient déclaré que tout Irlandais qui recélerait un Anglais, ou le laisserait échapper vivant, serait puni de mort[1]. Cromwell ayant sommé Wexford de se rendre, le gouverneur de la ville était sur le point d'accéder à cette sommation, quand, de nouveaux secours lui étant arrivés, cet officier déclara qu'il ne rendrait pas la place. Cromwell, décidé à en finir promptement, donna l'assaut et resta maître de la ville, après que l'ennemi eut perdu deux mille hommes, qui furent passés au fil de l'épée.

Le 17 octobre il se présenta devant Ross : c'était la troisième place qu'il assiégeait. Il envoya le même jour au commandant la sommation suivante :

17 octobre 1649.

« Monsieur,

« Depuis mon arrivée en Irlande, je puis me « rendre ce témoignage, que je me suis efforcé

[1] Lingard, *Histoire d'Angleterre*, X, note A.

« d'éviter l'effusion du sang, ne m'étant présenté
« devant aucune place sans lui offrir d'abord
« une capitulation propre à sauver ceux à qui
« elle était offerte. Le principe d'après lequel j'a-
« gis, c'est que les garnisons et les places devant
« lesquelles je me présente ne doivent souffrir que
« si tel est leur propre choix. Afin de suivre la
« même marche à l'égard de la place et de la
« garnison que vous commandez, je vous somme
« par la présente de rendre la ville de Ross au
« parlement d'Angleterre.

« Attendant votre prompte réponse, je demeure

« Votre serviteur,

« OLIVIER CROMWELL[1]. »

Le commandant n'ayant pas répondu d'abord à cette sommation, Cromwell ordonna qu'on préparât les batteries. Ormond, Ardes, Castlehaven, qui étaient de l'autre côté de la rivière, firent entrer mille cinq cents hommes dans la ville; et le 19 octobre les grandes batteries de l'armée anglaise commencèrent à jouer. Le commandant irlandais, Lucas Taaff, envoya aussitôt un parlementaire. Cromwell lui répondit en lui offrant une capitulation avantageuse : l'armée irlandaise pourrait se retirer avec armes et bagages, tambours et drapeaux, et le général anglais assurerait aux habitants une vie paisible, sans violences ni injures de la part des soldats.

Les deux leçons de Drogheda et de Wexford

[1] *News Papers in Cromwelliana*, p. 67.

avaient eu leur effet. Ces propositions furent agréées. Et ce ne fut pas seulement à Ross que la politique suivie par les Anglais réussit. Les armes tombèrent dans toute l'Irlande devant le nom redouté de Cromwell. Vers le milieu de mai tout le pays étant soumis, sauf une ou deux places, que Ireton prit plus tard. Ormond s'enfuit en France. Ainsi en portant deux terribles coups à Drogheda et à Wexford, Olivier apprit aux massacreurs qu'il fallait se soumettre, prévint une plus longue effusion de sang, et rétablit la paix dans l'antique Érin.

Des historiens, et même ceux qui sont les plus contraires à Cromwell, reconnaissent qu'aucun homme d'État n'a jamais fait autant que lui pour le bien de ce pauvre pays. On y vit renaître un ordre et une sûreté qui y étaient inconnus depuis beaucoup d'années. La province de Connaught, qui n'était qu'un terrain vaste et désert, se changea bientôt en un pays fertile, et le reste de l'Irlande fut cultivé partout avec confiance et activité. Dans l'espace d'un peu plus de deux ans on vit tout ce royaume couvert de bâtiments élégants et utiles, de belles plantations et de clôtures nouvelles. La paix, l'aisance, l'activité, avaient reparu dans ces tristes contrées. Clarendon s'en étonne, et M. Villemain après lui. Il est juste d'appliquer à la conquête de l'Irlande par Cromwell la règle de l'Écriture : *On connaît l'arbre par le fruit* (Math., 12).

Ces résultats ne nous étonneront pas si nous nous rappelons le tableau que Milton fait des soldats de Cromwell. « Jamais personne, dit-il, n'acquit

« en si peu de temps une armée aussi grande et « aussi bien disciplinée. Soumise aux commandements de ses supérieurs, chère aux citoyens, « terrible aux ennemis, au moins à ceux qui « étaient sous les armes, et admirable pour ceux « qui avaient fait la paix; campant dans les champs « et logeant dans les maisons, sans molester personne; réjouissant les habitants qui, se rappelant « la violence, l'ivresse, l'impiété et les débauches « des royalistes, étaient heureux du changement « de leur sort et croyaient avoir reçu des hôtes et « non des ennemis (*non hostes, sed hospites*); défendant les bons, effrayant les méchants, et « exhortant tout homme à toute vertu et à toute « piété : telle était l'armée de Cromwell[1]. » Le type en était nouveau, et il ne s'est pas retrouvé.

Le chef même des troupes royalistes éprouva dans sa famille la bonté d'Olivier. La disposition bienveillante du lord général envers ses ennemis était si bien connue, que la marquise d'Ormond sollicita sa faveur, quoique son mari l'eût ouvertement traité avec mépris. « La renommée « m'ayant instruite, lui écrivit-elle, des dispositions de vôtre seigneurie à employer son pouvoir pour aider ceux qui ont besoin de protection et de secours, je me hasarde à solliciter « votre appui. »

Cette requête fut accueillie. Plus tard Cromwell, ayant appris que lady Ormond intriguait avec

[1] Virtutis etiam omnis et pietatis hortatores. (Milt. *Defensio secunda.*)

le marquis contre le gouvernement, dit d'un ton fâché et railleur à lord Broghil, qui intercédait pour elle : « Vous plaidez en vérité pour une belle « personne! Lady Ormond conspire avec son mari « contre moi, quoique par votre entremise je lui aie « accordé 2,000 liv. sterling par an sur les biens de « son époux. » Cromwell avait mis en pratique ce précepte : *Si ton ennemi a faim donne lui à manger;* mais en faisant cela il n'avait pas *amassé des charbons de feu* sur la tête de ses adversaires.

Olivier en Irlande, après avoir battu les soldats de Charles, attaqua ceux du pape. Il ne fut pas seulement général, il se montra aussi théologien. La hiérarchie papiste d'Irlande s'était réunie en décembre 1649 à Clonmacnoise, et y avait rédigé un manifeste. Cromwell y répondit, et sa *Déclaration* est un des documents les plus remarquables qui aient été composés par un soldat. Dans le seizième et le dix-septième siècle le mouvement des esprits était si puissant, que toutes les vocations se confondaient en une seule : Zwingle était diplomate, presque général, et Olivier Cromwell était docteur en théologie. Il était même évêque, si l'on veut, et s'entendait à rédiger un mandement ou une encyclique. Écoutons une voix puissante du protestantisme, qui n'eut peut-être pas sa pareille dans le dix-septième siècle.

Les prélats irlandais avaient parlé dans leur manifeste de *clergé* et de *laïques*. Cromwell pensait comme Luther « que tous les chrétiens sont d'état « spirituel, et qu'il n'y a entre eux d'autre diffé- « rence que celle des fonctions qu'ils remplissent. »

Il croyait à la parole adressée par saint Pierre à
tous les fidèles : *Vous êtes prêtres et rois....* Aussi
le général anglais fait-il à ce sujet une forte leçon
aux prélats papistes d'Irlande.

« Vous parlez de la nécessité de réconcilier *le*
« *clergé et les laïques*, dit-il. Le mécontentement et
« la division dont vous vous plaignez proviennent
« de la différence d'opinion qui s'est récemment
« élevée entre *les prélats et les laïques*. Je ne m'é-
« tonne pas qu'il existe des différences d'opinions,
« des mécontentements, des divisions là où se
« trouvent des distinctions aussi antichrétiennes,
« des dénominations aussi séparatistes que celles
« de *clergé* et de *laïques*. Ce sont là des termes
« inconnus de tous les disciples de l'Évangile, et
« que l'Église antichrétienne (de Rome) et toutes
« celles qui en ressortent sont seules à adopter.
« *Ab initio non fuit sic*. Aux temps primitifs les
« chrétiens connaissaient mieux la véritable unité
« de tous les fidèles. Aussi, ne trouvons-nous pas
« un mot sur ce sujet dans toutes les épîtres
« que les apôtres adressaient aux Églises. Les
« membres de l'Église y sont appelés frères et
« saints; et ils sont considérés comme étant tous
« ensemble domestiques de la même foi. Il y
« avait sans doute parmi eux des offices et des
« charges divers pour l'administration des or-
« donnances du Seigneur; mais ces charges,
« d'un usage et d'un caractère bien différents des
« vôtres, ne les portèrent jamais à dire *contemptim*
« (avec mépris), et comme pour rabaisser les autres :
« *le clergé et... les laïques*. C'est votre orgueil qui

« a engendré cette expression ; c'est l'amour d'un « gain méprisable qui vous porte à la conserver. « Vous voulez persuader au peuple qu'il n'est pas « aussi saint que vous, afin qu'à prix d'argent il « achète de vous quelque sainteté. Vous voulez « pouvoir à votre aise brider, seller, chevaucher « ces pauvres laïques, et imiter (ce en quoi vous « êtes très-habiles) les scribes et les pharisiens, « ce clergé des anciens temps, qui cachaient à « leurs laïques la connaissance de la loi, et s'é- « criaient ensuite dans leur orgueil : Cette popu- « lace qui n'entend pas la loi est exécrable ! » (Jean, 7, 49.) On voit que si au dix-septième siècle il n'y eut pas de généraux qui sussent aussi bien manier l'épée que Cromwell, il y eut aussi peu d'é- crivains qui sussent mieux que lui manier la plume. Il y a du Pascal dans cet écrit d'Olivier. La *Décla- ration* précéda de six ans les *Provinciales*, et elle est dirigée contre les mêmes ennemis : car les jé- suites de France et d'Irlande ont toujours été d'ac- cord.

Les prélats avaient déclaré qu'ils s'unissaient comme un seul corps pour avancer par leurs con- seils et leurs actions « les droits de sa majesté et « la religion catholique. » Cromwell ne veut pas qu'on ait recours à des moyens charnels pour avan- cer la religion. Il se montre ici supérieur à son siècle et presque à lui-même. Si les papes, et tout récemment encore Pie IX, ont réclamé pour la religion la main du pouvoir séculier, le grand général, le grand homme d'État du dix-septième siècle, va dans son *encyclique* établir cette sainte

vérité, que ce n'est que par une puissance intérieure et spirituelle que la religion spirituelle de Jésus-Christ doit se maintenir et s'avancer.

« Si les choses extérieures, continue-t-il, si les « droits ecclésiastiques, ne doivent pas être défendus « par une puissance séculière, combien moins les « doctrines de la foi, qui sont l'œuvre de l'esprit « et de la grâce, doivent-elles être maintenues par « des moyens si inconvenants! Celui qui nous « commande de combattre pour la foi, qui a été « transmise une fois aux saints (Jude, 3), nous dit « aussi que nous devons le faire en évitant le che- « min de Caïn, de Coré et de Balaam (*Ib.*, 11); « que c'est en nous édifiant dans notre très-sainte « foi (*Ib.*, 20) que nous devons combattre, et non « en recevant tout ce que disent les autres avec la « foi servile du charbonnier[1]. Il faut prier par le « Saint-Esprit (*Ib.*), et non marmotter ses ma- « tines. Il faut nous conserver dans l'amour de « Dieu (*Ib.*, 21), et non pas détruire les hommes « parce qu'ils ne veulent pas croire comme nous. « Il faut attendre la miséricorde de Notre-Seigneur « Jésus-Christ (*Ib.*), non pas cruelle mais pleine « de compassion!... Mais, hélas! pourquoi vous « dis-je tout ceci? Pourquoi jeter devant vous ces « perles?... Vous êtes résolus à ne pas abandonner « l'équipage d'un pasteur insensé (Zachar., 11, 15). « Vous êtes des membres de cet antechrist dont « le royaume, selon l'Écriture, est fondé sur le « sang, oui sur le sang des saints. Vous en avez déjà

[1] *Not pinning it upon other men's sleeves.*

« répandu des torrents, et bientôt vous devez tous
« en boire... La coupe du vin de la fureur de Dieu
« sera versée sur vous. (Apoc., 16. 10.) » — On
le voit, il n'y a pas une parole de Cromwell,
qui ne soit puisée dans les Écritures. Ce sera un
sujet de moquerie pour plusieurs. Pour nous, qui
croyons que le grand général, en combattant par
la parole les jésuites d'Irlande, faisait une œuvre
agréable à Dieu, nous ne nous plaindrons pas de
ce qu'il empruntait ses armes à l'apôtre Jude,
ou à Jean, le disciple que Jésus aimait. Ce n'est
pas seulement dans l'île de Patmos que de grands
événements se déroulent aux yeux des chrétiens.
Il est, dans la suite des siècles, des époques extraordinaires,
où la voix du Seigneur se fait entendre
« comme le bruit des grandes eaux : » et dans ces
temps apocalyptiques un langage apocalyptique
ne doit pas nous surprendre.

Les prélats à qui Cromwell avait affaire s'étaient
d'abord posés comme les défenseurs de la
hiérarchie, puis du roi, puis enfin ils avaient parlé
du peuple. Cromwell pense qu'en effet le peuple
est le dernier de leurs soucis. Il les raille amèrement
à ce sujet; et, après avoir rappelé une parole
du cardinal Wolsey, il prophétise un avenir que la
révolution française de 1789 a cruellement réalisé.
Il ajoute :

« Après vous être, selon votre coutume, souvenus
« de vous-mêmes premièrement, puis de sa
« majesté (comme vous l'appelez) secondement,
« ainsi que l'a fait un homme de votre bord,
« avec son fameux *Ego et Rex meus*, vous voulez

« bien enfin prendre le peuple en considération.
« Vous craignez d'avoir l'air de l'oublier, ou peut-
« être vous voudriez me faire croire qu'il occupe
« beaucoup vos pensées. Vraiment oui, il les oc-
« cupe!... Hélas! pauvres laïques. Vous voudriez,
« vous et votre roi, vous mettre à cheval sur eux,
« et les surmener, les éreinter, les réduire à l'état
« de méchantes rosses[1], comme votre Église et
« votre roi l'ont fait dans presque tous les siècles!
« Mais il n'est pas difficile de prophétiser que la
« bête, ainsi piquée de l'éperon, ruera tôt ou tard,
« en sorte que cet état de choses ne durera pas
« toujours. Le pouvoir arbitraire des rois et des
« prêtres est un fardeau dont les hommes com-
« mencent à se lasser. Les ruses dont ils se ser-
« vent pour s'aider mutuellement, et pour soute-
« nir la tyrannie dans l'État et la tyrannie dans
« l'Église, commencent à être transparentes. Il est
« des hommes, vous le savez, qui ont déjà secoué
« ce double joug, et qui espèrent se maintenir li-
« bres par la grâce de Dieu. Il en est d'autres qui
« sont à l'œuvre. Beaucoup de pensées fermentent
« à ce sujet dans bien des cœurs, et tôt ou tard
« elles en sortiront et elles éclateront. Le principe
« que le peuple appartient au roi, et que les Églises
« et les saints appartiennent au pape et aux ecclé-
« siastiques (comme vous les appelez), commence
« à être sifflé dans le monde. Je ne m'étonne donc
« pas de voir la confrérie se mettre si fort en
« colère. — Je désire que le peuple soit assez

[1] *Ride them and jade them.*

« sage pour ne pas s'inquiéter de ce que vous êtes,
« de ce que vous dites et de ce que vous faites. »
Il semble que les coups appliqués par le Pascal de la Grande-Bretagne valent bien, en fait de justesse et de vigueur, ceux de son collègue de Port-Royal.

Les évêques du pape avaient parlé de leurs obligations à l'égard de *leurs troupeaux*. A ce mot Olivier s'indigne; le rouge lui monte au visage. Il examine si ces évêques sont vraiment *des pasteurs* et s'ils ont vraiment *des troupeaux*.

« Sur ce dernier point, un ou deux mots, je vous
« prie. Comment la relation entre vous et ces
« hommes a-t-elle été formée? Sont-ils vraiment des
« troupeaux et vous des pasteurs? Oui, vous êtes des
« *pasteurs*, mais par antiphrase[1], *a minime pas-*
« *cendo!* Vous faites de deux choses l'une : vous né-
« gligez totalement d'enseigner le peuple, ou bien
« vous l'enseignez de la même manière que quelques-
« uns d'entre vous ont assisté à ce conventicule où
« ils ont été envoyés par d'autres, *tanquam procura-*
« *tores*. Vous les enseignez à la mode romaine, en
« leur envoyant une troupe de prêtres sots et igno-
« rants, qui ne savent que dire la messe, et encore
« est-ce à peine s'ils le font intelligiblement; ou bien
« encore vous les instruisez par des rêveries telles
« que celles que renferment vos absurdes édits!

« Mais comment osez-vous appeler *votre trou-*
« *peau* ces hommes que vous avez précipités dans
« une rébellion si affreuse, et que vous avez ainsi
« presque transformés, eux et leur pays, en un

[1] Figure par laquelle on emploie un mot dans un sens contraire à sa véritable signification.

« amas de ruines? — « Ces hommes que vous avez
« tondus, plumés, pelés, et que vous continuez
« à peler et à tondre, non, vous ne pouvez les
« paître : vous les empoisonnez! Vous les empoi-
« sonnez avec vos doctrines et vos pratiques fausses,
« abominables et antichrétiennes. Vous leur refu-
« sez la parole de Dieu, et vous leur donnez à la
« place vos lois et vos traditions ridicules. Vous
« leur prêchez une foi aveugle ; et celui qui les
« visite en trouve un grand nombre qui ne com-
« prennent rien à votre religion. Depuis que je
« suis en Irlande, je n'ai pas reçu, des membres
« de vos troupeaux, de réponse plus satisfaisante
« que celle-ci : En vérité nous avons garde de
« nous inquiéter de ce qui concerne la religion ;
« nous laissons cela à l'Église! — Voilà comme
« vous nourrissez vos *troupeaux*. Voilà l'honneur
« qui vous en revient! Ils doivent prendre garde,
« dites-vous, de ne pas perdre leur foi. Hélas!
« pauvres créatures! ont-elles donc quelque chose
« à perdre? »

Le conventicule de Clonmacnoise avait parlé du danger de voir la religion catholique extirpée. Cromwell répond que l'on ne peut *extirper* que ce qui est *enraciné*, et que depuis quatre-vingts ans toute messe a été interdite en Irlande. Il excluait alors, non pas les catholiques, mais la prêtrise romaine ; non pas la religion, mais la messe, du privilége de la liberté religieuse. Il paraît avoir changé plus tard d'opinion à ce sujet, comme on le verra par une lettre à Mazarin. Il continue ainsi :

« En conséquence, partout où j'en aurai le pou-

« voir, et où il plaira au Seigneur de bénir mes ef-
« forts, je ne permettrai pas la célébration de la
« messe. Partout où je vous trouverai séduisant
« le peuple, ou violant ouvertement les lois éta-
« blies, je ne vous supporterai pas, vous papistes.
« Si vous tombez entre mes mains, je vous infli-
« gerai les châtiments institués par les lois, et,
« pour employer avec vous vos propres termes,
« je vous punirai *secundum gravitatem delicti*,
« et je m'efforcerai de remettre les choses sur
« leur ancien pied. Mais, quant au peuple, c'est
« différent; je ne puis savoir ce qu'il pense au
« fond du cœur quant à la religion. Je regarderai
« comme mon devoir, aussi longtemps que les Ir-
« landais se conduiront honnêtement et paisible-
« ment, de ne pas les troubler le moins du monde
« à ce sujet. Je m'efforcerai de marcher au milieu
« d'eux dans la patience et dans l'amour, afin de
« voir si tôt ou tard il ne plaira pas à Dieu de leur
« donner un meilleur esprit. J'enjoins strictement
« et religieusement à tout homme qui est sous la
« domination de l'Angleterre de faire de même [1]. »

Ce fut en janvier 1650, à Youghal, que le lord lieutenant d'Irlande adressa aux évêques et aux prêtres papistes cette encyclique archiépiscopale. Il y avait à la fois en lui quelque chose d'Aaron et de Josué. Sans doute les évêques d'Irlande, comme autrefois les Juifs à la voix d'Étienne le martyr, qui les appelait des meurtriers et des traîtres, « frémirent de rage dans leur cœur, » en lisant

[1] *Lettres et Discours de Cromwell*, II, page 120-139.

cette étonnante adresse; Innocent X, s'il en eut connaissance, en fronça le sourcil sous sa tiare, et Emmanuel Sa, Sanchez et Escobar en tressaillirent dans leur sépulcre. Certes, de profondes nuances distinguent de Pascal le rude Olivier, et pourtant au fond, nous le répétons, ils défendaient la même cause et attaquaient les mêmes ennemis.

Si le grand général parle admirablement comme évêque, il parle peut-être plus admirablement encore comme père et surtout comme père chrétien. Je ne sais comment ceux qui doutent du réel christianisme de Cromwell peuvent expliquer ses lettres à ses enfants. Que les puissants de la terre placent quelques mots religieux dans leurs discours publics, cela ne tire pas à conséquence : c'est une forme, dit-on. Mais quand c'est dans le sanctuaire du cœur d'un père que se trouve les expressions les plus vraies de la piété chrétienne, qui les y a mises, si ce n'est Dieu?

Au milieu de la terrible guerre d'Irlande, entre la guerre d'Écosse et celle d'Angleterre qui s'était terminée par la mort de Charles Ier, se trouve un épisode de famille dont nous avons déjà rapporté un trait : Cromwell maria son fils aîné. Il n'est aucun des grands hommes de l'histoire dans l'intérieur domestique duquel on puisse voir aussi nettement. Le vœu d'un ancien est réalisé pour lui : « sa maison est de verre. » C'est là une bonne fortune dont l'histoire doit s'empresser de profiter. Nous trouvons ici une pastorale au milieu d'une épopée; ou plutôt un épisode chrétien qui aurait pu servir comme esquisse à Milton ou à Klopstock.

Tandis que le général s'embarquait pour l'Irlande, Richard et Dorothée profitaient des beaux jours de juillet pour faire leur joyeux voyage de noce. Olivier en est tout heureux. Bien des partis brillants s'étaient présentés pour son fils; mais il avait désiré pour Richard la fille de M. Mayor, parce que cette famille était une famille pieuse. Cromwell resta dès lors sincèrement attaché à ce chrétien, et il lui écrivit des lettres fraternelles, dans les journées les plus remarquables de sa carrière militaire. Voici une lettre adressée par lui de Bristol, le 19 juillet 1649, au père de la jeune épouse.

« Je suis fort aise d'avoir de bonnes nouvelles « de vous, et d'apprendre que nos enfants ont eu « le temps de faire un voyage pour manger des ce- « rises. C'est très-excusable dans ma fille. J'espère « qu'elle a une bonne excuse pour cela! Je vous « assure, monsieur, que je lui veux beaucoup de « bien, et je crois qu'elle le sait. Dites-lui de ma « part que je m'attends à ce qu'elle m'écrive sou- « vent; ainsi j'apprendrai de vos nouvelles à tous, « et ce sera un bon exercice pour elle. Je vous ai « confié mon fils, et j'espère que vous le conseil- « lerez; il en a besoin, et en vérité je crois qu'il « aime ce que vous dites et qu'il recevra bien vos « avis. Je désire qu'il soit sérieux : les temps l'exi- « gent. » Certes oui, ces temps-là demandaient que les jeunes hommes fussent sérieux, — et les nôtres aussi.

Cependant Olivier craignait que les douceurs du mariage n'absorbassent trop Richard. Le 13 août

1649, étant à bord du vaisseau *le Jean*, il écrivit de nouveau à son bien aimé frère Richard Mayor, beau-père de son fils : « Je voudrais que mon fils, « lui dit-il, s'appliquât aux affaires, qu'il lût un « peu d'histoire, qu'il étudiât les mathématiques « et la cosmographie. Ces choses sont bonnes, si « elles sont subordonnées à celles de Dieu. Elles « valent mieux que l'oisiveté ou que des occupa-« tions purement mondaines. Elles rendent apte « aux affaires publiques; et c'est pour celles-ci « qu'un homme est né. » Il y a toujours quelques graves sentences dans ces petits billets.

Le 13 novembre 1649 Cromwell est à Ross, au milieu de la guerre. Il a été malade; il pense à son fils; jamais père ne désira plus vivement de voir son enfant donner tout son cœur à Dieu. Olivier écrit de nouveau à Mayor : « Ma santé a été ébran-« lée, mais il a plu au Seigneur de me soutenir. « J'implore vos prières. Je vous prie de rappeler « à mon fils qu'il doit s'occuper toujours plus des « choses de Dieu. Hélas! quel plaisir y a-t-il dans « les choses de ce monde! Si on n'en jouit pas en « Christ, elles ne sont alors que des piéges. C'est « ainsi, en Christ, que je désire qu'il possède sa « femme et que sa femme le possède. C'est ainsi « que moi-même je veux jouir de tous les deux. »

Plus tard Olivier est tout joyeux; des lettres qu'il a reçues de son fils, pendant l'hiver, lui font croire que Richard commence à chercher les choses du ciel. Le 2 avril 1650 le lord lieutenant écrit de Carrick à M. Mayor : — « Je vous ai con-« fié mon fils. Je vous en prie, conseillez-le. Quel-

« ques lettres que j'ai reçues de lui dernièrement
« ont une bonne saveur : que le Seigneur veuille
« lui multiplier sa grâce, afin que du bon trésor
« de son cœur il puisse sortir beaucoup de bien. »

Mais c'est à son fils même que ce père chrétien se sent pressé d'écrire. Le même courrier porta à Richard la lettre suivante.

A mon bien aimé fils Richard Cromwell,
à Hursley en Hampshire.

Carrick, 2 avril 1650.

« Cher Dick,

« Je prends plaisir à vos lettres : j'aime les sen-
« timents qui viennent simplement du cœur, et ne
« sont pas forcés ou recherchés. Je suis persuadé
« que c'est la miséricorde de Dieu qui vous a placé
« où vous êtes. Je désire que vous le sentiez, et que
« vous en soyez reconnaissant, remplissant vos
« devoirs à la gloire de Dieu. — Recherchez con-
« tinuellement la face du Seigneur; que ce soit là
« le but de vos efforts et de votre vie, et que toutes
« choses soient subordonnées à ce travail. Vous ne
« pouvez contempler la face de Dieu qu'en Christ;
« efforcez-vous donc de connaître Dieu en Christ.
« L'Écriture nous enseigne que c'est là le sommaire
« de toutes choses, et même la vie éternelle. La vraie
« connaissance n'est pas une connaissance de lettre
« et de spéculation : elle est intérieure, et elle trans-
« forme l'âme. Avoir cette connaissance, c'est par-
« ticiper à la nature divine. « Par elle, dit Saint-
« Pierre, vous êtes faits participants de la nature

« divine, étant échappés de la corruption qui rè-
« gne dans le monde par la convoitise » (II, Pierre,
« I, 4). C'est de cette connaissance que Paul
« parle quand il dit : « Je regarde toutes les autres
« choses comme m'étant nuisibles en comparaison
« de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ
« mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis
« privé de toutes choses; et je les estime comme
« du fumier, pourvu que je gagne Christ, et que
« je sois trouvé en lui, ayant non point ma jus-
« tice qui est de la loi, mais celle qui est par la
« foi en Jésus-Christ, la justice qui est de Dieu
« par la foi, pour connaître Jésus-Christ et la vertu
« de sa résurrection, et la communion de ses af-
« flictions, en étant rendu conforme à sa mort. »
« (Phil., III, 8-10.) O mon fils! qu'il y a peu
« de cette connaissance parmi nous! Mes faibles
« prières seront toutes en votre faveur.

« Gardez-vous d'un esprit vain et inactif. Ré-
« créez-vous en lisant l'histoire de sir Walter Ra-
« leigh : c'est un corps d'histoire, et qui par cela
« même développera beaucoup plus votre esprit
« que des fragments ne le sauraient faire. Appliquez-
« vous aussi à connaître l'état de mes propriétés;
« c'est votre affaire d'être bien informé de tout ce
« qui y a rapport. J'ai beaucoup souffert jusqu'à
« cette heure d'avoir mis trop de confiance dans
« les autres. Je sais que mon frère Mayor vous sera
« utile en tout ceci.

« Vous penserez peut-être que je n'ai pas besoin
« de vous recommander d'aimer votre femme!
« Que le Seigneur vous enseigne quel amour vous

« devez avoir pour elle; autrement vous ne l'ai-
« merez pas comme vous le devez. Quoique le
« mariage ne soit pas un sacrement, toutefois, là
« où il y a un amour sincère et un lit sans tache
« (Hébr. 13, 4), cette union est une juste image
« de celle de Christ et de son Église. Si *vous*, vous
« pouvez sentir un véritable amour pour votre
« femme, quel doit être celui de Christ pour son
« Église, et pour chaque âme qu'elle renferme :
« Lui qui s'est donné lui-même pour elle et à
« elle!... Recommandez-moi au souvenir de votre
« femme; dites-lui que je l'aime tendrement, et
« que je me réjouis de la bonté de Dieu à son
« égard. Qu'il la féconde de toute manière! Je la
« remercie pour son affectueuse lettre.

« J'ai présenté mes sentiments affectionnés à ma
« sœur et à ma cousine Anne, dans ma lettre à
« mon frère Mayor. Je ne voudrais pas qu'il chan-
« geât rien à ses affaires à cause de ce qu'il me
« doit. Qu'il considère ma bourse comme la sienne.
« Mon désir est de placer une somme en faveur
« de mes deux petites filles; cette somme est aussi
« bien entre ses mains qu'ailleurs. Je ne me refuse
« pas à faire ce qu'il désire; mais je ne voudrais
« pas qu'il s'inquiétât. — Mon fils, que le Sei-
« gneur vous bénisse de toutes manières. »

« Votre affectionné père,

« OLIVIER CROMWELL[1]. »

En juillet 1650 Cromwell est de retour d'Ir-

[1] *Mémoires du Protecteur, par Olivier Cromwell*, I, 369.

lande. Sa belle-fille a un enfant. Voici ce qu'il écrit au père de la jeune mère.

A mon frère bien aimé Richard Mayor, à Hursley.

Alnwick, 17 juillet 1650.

« Cher frère,

« La multitude d'affaires que j'ai eues à Londres « est la meilleure excuse que je puisse donner pour « mon silence. En vérité, mon cœur m'est témoin « que je ne manque pas d'affection pour vous et « les vôtres : vous êtes souvent nommés dans mes « prières.

« Je désirerais beaucoup savoir comment va le « petit. Je voudrais gronder le père et la mère de « ce qu'ils me négligent : je sais que mon fils est « paresseux, mais j'avais meilleure opinion de « Doll (Dorothée). Je commence à penser que « son mari l'a gâtée; je vous prie de le lui dire de « ma part. Si j'avais autant de loisir qu'eux, j'é- « crirais quelquefois. Quand ma fille est grosse, je « veux bien l'excuser, mais non pas quand elle est « nourrice. Que Dieu les bénisse!

« J'espère que vous donnez de bons avis à mon « fils; je crois qu'il en a besoin. Il est à un âge « dangereux, et le monde où nous vivons est bien « futile. Oh! qu'il est bon de s'unir de bonne « heure à Jésus; c'est la seule chose digne d'être « recherchée. Je vous prie de le visiter. Acquittez- « vous de mon devoir envers lui, en même temps « que des soins de votre amitié : vous savez com- « bien je suis occupé. Il faut avoir pitié de moi.

« Je sais ce que je sens. Les honneurs et les char-
« ges de ce monde ne valent pas la peine qu'on
« les recherche; je n'aurais point de paix dans
« mes occupations, si mon espérance n'était dans
« la présence du Seigneur. Je n'ai point recherché
« ces choses : c'est Dieu qui m'y a amené. C'est
« pourquoi j'ai quelque espérance qu'il rendra son
« pauvre serviteur, qui n'est qu'un vermisseau,
« capable de faire sa volonté et d'accomplir la
« tâche qu'il lui a donnée. Je désire pour cela le
« secours de vos prières. Je demande d'être rap-
« pelé affectueusement au souvenir de ma chère
« sœur, à celui de notre fils et de notre fille, à ma
« cousine Anne, et à toute la famille. »

« Je demeure votre affectionné frère,

« OLIVIER CROMWELL[1]. »

Tel fut Cromwell comme père. Il fut un modèle. — Le fut-il aussi dans les choses publiques?

On lui reprochera fort de nos jours son intolérance quant au papisme en Irlande : « Je ne per-
« mettrai pas qu'on célèbre la messe, dit-il. » Examinons.

Si Cromwell avait vraiment à cœur la prospérité de l'Irlande, son désir devait être que l'Irlande abandonnât la messe et le pape.

Rien de plus superficiel que ces idées si répandues sur le continent, et même dans les îles Britanniques, qui attribuent tous les maux de l'Irlande à l'*absentéisme* des seigneurs, à la conduite du

[1] Harris, p. 513. *Lettres et Discours*, II, p. 177.

gouvernement anglais, et à d'autres causes de ce genre. On peut admettre que ces circonstances ont exercé quelque influence sur ce malheureux peuple; mais c'est ailleurs qu'il faut chercher la vraie cause du mal. Peut-on voir la différence qui existe entre l'Angleterre épiscopale, l'Écosse presbytérienne et l'Irlande papiste, sans que la source du malheur de celle-ci ne saute aux yeux? Ou bien prétendra-t-on que le peuple irlandais soit d'une espèce inférieure à celle des deux autres peuples?

L'influence des religions est immense. *La piété est utile à toutes choses; elle a les promesses du siècle présent aussi bien que du siècle à venir* (I, Tim. 4, 8). Ce sont les prêtres qui ont fait les Irlandais ce qu'ils sont; ou plutôt c'est une religion dégradante qui a abâtardi à la fois et les prêtres et le peuple. C'est une superstition grossière, une morale corrompue, des idées fausses et arriérées, qui ont ôté l'énergie à cette nation et ont engendré en elle l'incurie, l'imprévoyance et la misère. Des prêtres dégradés par l'erreur ont eux-mêmes dégradé leur pauvre peuple. Nous ne voudrions pas diminuer la responsabilité de l'Angleterre et de son gouvernement : elle est grande de toutes manières; mais tout juge impartial est obligé de reconnaître que c'est de la ville aux sept collines que descendent sur cette intéressante et malheureuse contrée des torrents d'ignorance, de superstition, de servilité, de misère, d'abjection, de famine, de peste, de mort. C'est la papauté qui, en viciant les révélations chrétiennes, en établissant de nouveau dans le monde ce que l'Évangile vou-

lait partout abolir, une caste sacerdotale; en retardant les nations sur lesquelles elle domine, et les faisant à tous égards rester en arrière des autres; — c'est la papauté qui répondra devant Dieu et devant les hommes de la pauvreté et des souffrances qu'elle a déversées sur une île qui, avant d'être soumise au pape, fut à la tête des contrées chrétiennes, et qui se trouve maintenant, hélas! à leur plus bas échelon.

Les oratoriens[1], charmés à ce qu'il paraît des fruits que les eaux du papisme ont produits en Irlande, ont formé le *pieux* dessein d'en doter aussi l'Angleterre. Ils creusent au mont Quirinal pour en faire sortir de terre *les eaux amères qui portent la malédiction* (Nomb., 5, 18), et leurs amis sont occupés de leur côté à creuser en Angleterre les canaux et les réservoirs destinés à les recueillir. Ce qui constitue le danger spécial qui peut résulter de ces efforts, c'est que ceux qui les font sont des hommes élevés au milieu de la vie du protestantisme. Ce sont les lumières et les forces du protestantisme qu'ils tournent maintenant contre lui. S'il s'agissait de quelques moines sales et ignorants, tels que Rome les fabrique en Italie, en Espagne, en Portugal et ailleurs, il n'y aurait pas de craintes à concevoir. Mais cette vermine-là ne viendra que plus tard ronger les arbres et perdre les fruits. Les *fashionables* oratoriens sont

[1] M. Newman et quelques-uns de ses amis, convertis de l'anglicanisme au papisme, étaient à Rome quand ces lignes ont été écrites. Ils sont depuis lors revenus s'établir en Angleterre, comme membres de la congrégation de l'Oratoire.

chargés de lui frayer les voies. Si l'État et l'Église envient pour l'Angleterre le sort de l'Irlande, qu'ils s'empressent de prêter la main à ce beau projet, conçu à Oxford, poursuivi à Rome, et qui sera bientôt en exécution, à ce que l'on assure, dans toute l'Angleterre. Mais si la misère de l'Irlande, si ses cadavres morts ou vivants, remplissent les cœurs de douleur et d'effroi, alors, que l'État et l'Église agissent avec énergie, chacun dans la sphère qui lui est propre, et se hâtent de mettre des digues pour arrêter *ces eaux qui viennent du chemin de l'Idumée, et qui sont rouges comme du sang.* Une question de suicide est maintenant pendante en Angleterre.

L'état des autres peuples confirme ces tristes prévisions. Le Portugal, l'Espagne, l'Italie sont enfoncés par leur clergé dans des marécages dont ils ne se tireront que par l'Évangile. La France est dans une crise de convulsions dont le papisme est la cause. Si le protestantisme y avait prévalu, il y a longtemps qu'avec la liberté il lui eût donné l'ordre, la richesse, la grandeur[1]. Voilà bientôt trois siècles que la France paye la Saint-Barthélemy et tout ce qui l'a suivie, et il est douteux qu'elle s'acquitte jamais de sa dette. Si l'on veut voir ce que le papisme fait des peuples, de nos jours même, que l'on porte seulement les yeux

[1] Nous avons lu avec intérêt dans la *Revue des deux mondes* (vol. XXI, p. 736) un article fort remarquable intitulé *De la politique du calvinisme en France.* Nous n'avions pas encore vu tant de candeur, sur la question de l'influence de la Réforme, dans un écrivain français et catholique.

sur la Belgique, qui est après l'Irlande le plus papiste des pays de l'Europe. On trouvera là un sol fertile, un pays qui présente des ressources immenses, un peuple qui fut autrefois à la tête de l'industrie et du commerce européen, mais dont une partie de la population, réduite à la mendicité, meurt presque de faim. Dira-t-on encore ici, comme pour l'Angleterre, que c'est au gouvernement qu'en est la faute? Impossible, car le gouvernement belge a été depuis 1831 le plus catholique de l'Europe. Mais aussi depuis 1831 le nombre des prêtres s'est accru dans ce pays de deux mille six cents; il s'y est ouvert plus de quatre cents couvents, qui répandent partout des récolets, des capucins et d'autres fainéants de cette sorte; et ces prêtres et ces moines avaient jusqu'aux derniers événements tout envahi et tout asservi.

La conséquence ne s'est pas fait attendre. Depuis la chute du parti catholique romain, la Belgique s'est un peu relevée; mais le paupérisme y est encore en proportion directe avec le papisme. La misère s'est beaucoup plus accrue dans les provinces flamandes, entièrement soumises aux prêtres, que dans les provinces wallones (françaises), qui furent jadis protestantes et dont l'esprit se rapproche davantage de celui du protestantisme. « Telle est, « dit un correspondant belge, telle est la situation « faite à la Belgique par le parti clérical en moins « de quinze ans de temps[1]. »

Si donc Olivier Cromwell a aimé l'Irlande; s'il

[1] Voir sur ce sujet *le Semeur* et *le National*, *passim*.

a voulu la voir heureuse et prospère, il a dû désirer par-dessus tout d'en voir disparaître le papisme et la messe, et d'y voir établir le christianisme évangélique et la Bible. Mais si le but de Cromwell fut bon, les moyens le furent-ils de même? Pas entièrement sans doute. Parlant aux chefs du clergé papiste, il leur dit : « Si vous tombez entre mes mains je vous ferai punir selon les « lois. » (*Déclaration.*) Si c'était la voie de procéder du temps de Cromwell, ce n'est plus celle de notre siècle.

Le seul moyen de sauver l'Irlande étant l'Évangile, comment donc communiquer à ce pauvre peuple cet infaillible remède?

D'abord, qu'on ne lui apporte ni une religion cléricale et traditionnelle, ni un système rationaliste et unitaire. Ce qu'il faut lui donner, c'est l'Évangile, rien que l'Évangile, mais *tout* l'Évangile. Les gens *fashionables* peuvent s'amuser, dans leurs salons et leurs boudoirs, de systèmes puséytes ou sociniens; mais il faut au peuple des éléments positifs et vivants. C'est le christianisme dans toute sa simplicité, avec toutes ses richesses et toute sa force, qui peut seul sauver ce malade à mort.

Si la vérité est le premier moyen, l'amour chrétien est le second. La charité ne manque jamais son effet (I Cor., 13, 8); elle est une parole vivante, qui ne tombe jamais en terre; elle porte toujours son coup et un coup qui sauve. Ce qui sauvera l'Irlande, c'est une grande manifestation de l'esprit de vérité, dans les fruits de la charité.

J'ajouterai pourtant un troisième moyen. Une forme ecclésiastique respectable est nécessaire pour rassurer les pauvres catholiques, que les calomnies de leurs prêtres ne cessent d'effrayer sur la désunion et le désordre des sectes protestantes. Dans leur maison de servitude, ils ont contracté certains besoins auxquels il faut avoir égard. Les deux églises protestantes qui sont les plus nombreuses en Irlande, l'épiscopale et la presbytérienne, présentent tout ce que l'on peut désirer; mais qu'elles s'observent et marchent d'accord.

Une autre question se présente. Pour gagner le peuple irlandais ne faudrait-il pas, d'abord, écarter de ses yeux ce qui l'offusque, rompre les liens qui attachent à l'État l'Église épiscopale; et en donnant à cette communauté puissante plus de liberté, lui donner aussi plus d'énergie et de vie?

Un ministre éminent de l'Église d'Angleterre a exposé avec éloquence cette conviction[1]. Je suis porté à la partager. Je n'ai pas, il est vrai, devant moi tous les renseignements nécessaires, en particulier pour ce qui regarde le droit; mais il est évident que plus le protestantisme se présentera en Irlande sans des priviléges qui heurtent et repoussent le peuple irlandais, plus il pourra et devra y agir avec liberté et avec vie, plus aussi la conversion de l'Irlande sera prochaine. Il faut savoir sacrifier ce qui scandalise inutilement nos frères: *Si ta main droite te fait tomber, coupe-la et la jette loin de toi.* (Matth., 5, 30.) Jésus-Christ doit se

[1] M. Bapt. Noël, dans sa Lettre à l'évêque de Cashel.

présenter à ce peuple, mais sans armes, sans priviléges, *pauvre, doux et humble de cœur.*

Cromwell ne fut point étranger à ces pensées. S'il voulait avoir recours à la *loi* contre les chefs du papisme, c'était tout autrement qu'il voulait s'y prendre quant au peuple. Nous ne pouvons nous empêcher de transcrire ici encore une fois ces paroles si belles d'Olivier, qui seraient dignes d'être répétées au dix-neuvième siècle par la couronne d'Angleterre : « Mais quant au peuple, c'est autre « chose; je ne puis savoir ce qu'il pense au fond « du cœur quant à la religion. Je regarderai comme « mon devoir, aussi longtemps que les Irlandais « se conduiront honnêtement et paisiblement, de « ne pas les troubler le moins du monde à ce su- « jet. Je m'efforcerai de marcher au milieu d'eux « dans la patience et dans l'amour, afin de voir « si tôt ou tard il ne plaira pas à Dieu de leur « donner un meilleur esprit. J'enjoins strictement « et religieusement à tout homme qui est sous la « domination de l'Angleterre de faire de même. »

Voilà le remède. « Maintenant donc, ô rois, « écoutez, et vous, juges de la terre, recevez instruc- « tion! » Que les ministres et le parlement d'Angleterre fassent tout ce qui leur est possible, et même au delà, pour adoucir les maux de l'Irlande. C'est leur devoir. Dieu et l'Europe leur en demanderont compte. Mais on ne leur demandera pas compte de ce qui n'est pas en leur pouvoir. Tant qu'on ne cherchera le remède propre à guérir ce peuple que dans des moyens gouvernementaux, l'Irlande sera semblable à cette femme qui

avait une perte de sang depuis douze ans, qui avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins et avait dépensé tout son bien, sans avoir rien profité, mais plutôt était allée en empirant (Marc, V, 25-26). Un seul moyen peut sauver l'Irlande, celui qui sauva cette femme. L'Irlande sera sauvée quand elle aura ouï parler de Jésus et touché son vêtement. Alors le papisme ayant disparu de cette malheureuse nation, elle sentira en son corps qu'elle est guérie de son fléau.

Cromwell retourna à Londres au mois de mai, et fut reçu par le parlement et par le peuple, comme un soldat qui en neuf mois avait gagné plus de lauriers et fait plus de merveilles, dit un historien[1], qu'aucun des capitaines dont l'histoire nous ait conservé les exploits.

[1] Neal, II, p. 554.

CHAPITRE VII.

ÉCOSSE.

Les deux rois et les deux loyautés. — Charles II en Écosse. — Cromwell à l'assemblée et au général écossais. — Bataille de Dunbar. — Embarras de Cromwell. — Le prisonnier. — Recours à l'Éternel. — Le pieux *Cornette*. — Gloire rendue à Dieu. — Rapport au parlement. — Les ministres d'Édimbourg au château. — Lettres de Cromwell. — Tous les chrétiens doivent annoncer Christ. — Les *Malignants*. — Cromwell malade. — Deux lettres. — Cromwell sur son fils Richard. — Worcester. — Prospérité de l'Écosse. Carrière militaire de Cromwell. — Deux symboles.

C'étaient les Écossais qui avaient commencé ce grand mouvement dont le but avait été, tout à la fois, de s'opposer à la tyrannie des Stuarts et à la tyrannie de Rome, et qui devait avoir pour l'Europe des conséquences incalculables. Mais maintenant les Écossais se retournent et se mettent en opposition avec la république d'Angleterre. « Ce « qui leur manqua, dit Carlyle, ce fut un chef. « Si Olivier Cromwell était né Écossais, que n'eût « pas fait une nation si héroïque avec un chef « plus héroïque encore. Il n'y a pas de raison pour « que le monde entier ne fût pas devenu puri- « tain[1]. »

[1] *Lettres et Discours*, II, page 169.

Sans vouloir méconnaître ce qu'il y a de vrai dans cette assertion, nous trouvons ailleurs la cause de cette guerre d'Écosse. Dans les choses spirituelles les Écossais reconnaissaient pour roi Jésus-Christ, dans les choses temporelles ils reconnaissaient Stuart. Ils ne voulaient pas que Stuart usurpât la royauté de Jésus-Christ; mais ils ne voulaient pas que Cromwell usurpât la royauté de Stuart. Il y avait en eux une double loyauté : — Loyauté envers le roi céleste et loyauté envers le roi terrestre. C'étaient les abus de la monarchie des Stuarts qu'ils avaient rejetés, ce n'était pas cette monarchie elle-même. Ils invitèrent donc Charles II, fils de Charles Ier, alors en Hollande, à venir en Écosse prendre possession de son royaume. On peut croire que ce fut une grande faute et un grand malheur. On peut regretter que ces hommes loyaux aient poussé la fidélité jusqu'à aller chercher Charles II, au milieu des débauches auxquelles il se livrait à Bréda, pour le remettre sur le trône de ses pères : cela rendit nécessaire une seconde révolution. Et cependant on ne peut s'empêcher de respecter les Écossais jusque dans leur faute.

Charles à cette époque connivait avec le marquis de Montrose, qui portait la désolation en Écosse; et le jeune roi espérait ainsi récupérer un trône, sans avoir à prendre des engagements qui le mettraient dans l'embarras. Mais Montrose ayant été défait, Stuart se décida à se rendre aux requêtes du parlement écossais. Une circonstance manqua le perdre. On avait trouvé dans les pa-

piers du marquis une commission du roi, l'autorisant à lever des troupes et à réduire le royaume par la force des armes. Le parlement, indigné, rappela aussitôt ses commissaires; mais le député écossais qui reçut ce document le cacha perfidement à ses collègues, et le montra seulement au roi, pour lui faire comprendre qu'il ne pouvait plus temporiser. Charles, convaincu, se hâta de se mettre en mer, entouré de courtisans sans principes. Les hommes les plus sérieux dans la nation voyaient bien que l'on ne pouvait attendre de Stuart que la duplicité, la trahison et la débauche. On a dit que ce furent les Écossais qui *forcèrent* le jeune Stuart à adopter *volontairement* leur *covenant* détesté. Sans doute les « politiques » qui se trouvaient parmi eux ne peuvent être entièrement déchargés de cette inculpation; mais il n'en est pas ainsi des hommes religieux. Quand Charles, sur le navire même, et avant d'avoir mis pied à terre, se déclara prêt à signer le *covenant*, Livingston, qui doutait de sa sincérité, lui demanda d'attendre jusqu'à ce qu'il fût arrivé en Écosse et qu'il eût donné des preuves de sa loyauté. Mais tout fut inutile. Et quand en août, à Dunfermline, Charles voulut signer une nouvelle déclaration par laquelle il renonçait au papisme, à l'épiscopat, et déclarait n'avoir d'autres ennemis que les ennemis du *covenant*, « Sire, lui dit le ministre Patrick « Gillepsie, si en votre âme et conscience vous « n'êtes pas convaincu, sans la moindre hésitation, « de la justice de cette déclaration, ne la signez pas ! « non, ne la signez pas, pas même pour les trois

« royaumes! — Monsieur Gillepsie, monsieur Gil-
« lepsie, répondit le roi, je suis convaincu, je suis
« convaincu... ; et par conséquent je signerai [1]. »

Si Charles n'eût pensé qu'à remonter sur son trône d'Écosse, Cromwell et les Anglais fussent demeurés tranquilles; mais c'étaient ses trois royaumes que Stuart prétendait recouvrer, et les Écossais étaient disposés à l'aider. Cromwell vit aussitôt l'immense danger qui menaçait la liberté, la religion et les mœurs de l'Angleterre, et il n'hésita pas.

Le 26 juin 1650 il fut élu commandant en chef de toutes les armées de la république, et il partit.

Cromwell ne s'avançait pas vers l'Écosse avec les mêmes sentiments qui l'avaient conduit en Irlande. Les Écossais étaient pour lui des frères, mais des frères qui, en appelant le licencieux Charles II, s'étaient égarés. Vingt-huit années d'horribles persécutions, de 1660 à 1688, montrèrent plus tard à l'Écosse que le Protecteur ne s'était pas trompé. Olivier résolut de faire tout ce qui était en son pouvoir pour rendre l'Écosse à elle-même.

Cromwell croyait que si le péché avait autrefois divisé les hommes et les peuples, il fallait maintenant que l'Évangile rassemblât toutes les familles de la terre et rétablît l'unité parmi elles. Il pensait que le vrai christianisme, en sanctifiant les nations, en ferait une vaste communauté de frères. Partout où il voyait des disciples de Christ, il éprouvait

[1] Hetherington, *Histoire de l'Église d'Écosse*, p. 117.

une fraternelle affection pour eux. Aussi quel triste spectacle pour un chrétien sincère et fervent, que les scènes qui se préparaient alors sur les frontières de l'Écosse. — Une armée chrétienne en marche contre une autre armée chrétienne! Sans doute, cela s'était vu souvent dans l'histoire. Mais d'ordinaire ces troupes qui s'avançaient ainsi les unes contre les autres n'avaient guère de chrétien que le nom; tandis que les principes vivifiants du vrai christianisme se trouvaient, généralement parlant, dans les armées d'Écosse et d'Angleterre.

Cette lutte était un malheur. Cromwell se souvint que si un chrétien peut être quelquefois appelé à la guerre, il doit cependant être toujours porté à la paix. Il écrivit en conséquence à l'assemblée générale de l'Église d'Écosse et au commandant en chef. Voici la dernière de ces lettres.

Au très-honorable David Lesley, lieutenant général de l'armée des Écossais.

Du camp des monts Pentland, 14 août 1650.

« Monsieur,

« J'ai reçu votre missive du 13 courant, avec « la déclaration dont vous parlez, et je l'ai fait « lire en présence d'autant d'officiers qu'il a été « possible d'en rassembler, ce dont votre trompette « peut donner témoignage. Nous vous faisons cette « réponse, qui vous montrera, j'espère, avec la « grâce du Seigneur, que nous continuons à être « ce que nous avons déclaré être aux honnêtes

« gens de l'Écosse; et que nous leur souhaitons
« les mêmes bénédictions que nous demandons à
« Dieu pour nos propres âmes.

« Notre affaire n'est en aucune façon d'empê-
« cher qui que ce soit d'adorer Dieu selon qu'il
« en est persuadé en sa conscience par la parole
« de Dieu, quoique sa manière puisse être différente
« de la nôtre. Mais que, sous le prétexte du *cove-*
« *nant*, mal interprété et torturé de manière à per-
« dre son véritable sens, un roi soit pris par vous,
« et nous soit imposé à nous-mêmes, et que cela
« s'appelle « la cause de Dieu et du royaume, »
« c'est ce que nous ne pouvons endurer. Sachez
« que celui qui est à la tête des mal-intentionnés
« (*malignants*, le parti de Charles II), celui sur
« qui repose tout leur espoir et leur bien-être, a,
« à présent même, une armée papiste en Irlande,
« qui combat pour lui contre nous. Sachez que
« le prince Robert, homme qui a plongé sa main
« dans le sang de baucoup de citoyens innocents
« de l'Angleterre, est en son nom à la tête des
« vaisseaux qui nous ont été méchamment volés.
« Sachez que les vaisseaux français et irlandais
« commettent journellement des déprédations sur
« nos côtes. Sachez que les mal-intentionnés de
« l'Angleterre font mille combinaisons pour lever
« des armées au milieu de nous, en vertu de com-
« missions que cet homme leur a récemment don-
« nées!.... Comment les intérêts de Dieu, en vue
« desquels vous prétendez avoir reçu Charles
« Stuart, et les intérêts des méchants, avec tous
« leurs buts et toutes leurs conséquences, se trou-

« vent-ils ensemble concentrés en cet homme?
« C'est, il faut le dire, c'est ce que nous ne pou-
« vons concevoir!...

« Quoi, pendant que, d'un côté, des méchants
« (*malignants*), notamment connus, combattent
« et complotent contre nous, et que, de l'autre,
« vous vous déclarez en leur faveur, nous croi-
« rions que vous n'épousez pas la querelle et les
« intérêts du parti des méchants! nous nous ima-
« ginerions que vous ne prenez les armes que pour
« combattre sur les anciennes bases, selon les
« principes précédents, pour la défense de la cause
« de Dieu et de ces royaumes!... Non, il n'en peut
« être ainsi! Ce n'est pas pour la sécurité du peu-
« ple de Dieu dans les deux nations, que vous
« combattez; et en nous opposant à votre œuvre
« nous ne sommes point les ennemis des hommes
« pieux!...

« Si notre espoir n'est pas dans le Seigneur,
« c'en est fait de nous. Nous nous remettons et
« nous vous remettons vous-mêmes à Celui qui
« lit dans le cœur et qui sonde les reins; à Celui
« avec qui sont toutes nos voies et qui a le pou-
« voir de faire pour nous et pour vous, au delà
« de ce que nous savons. Nous faisons des vœux
« pour que toutes ses œuvres soient pleines de
« miséricorde pour son pauvre peuple, et à la
« gloire de son grand nom.

« Ayant rempli votre désir, en rendant vos dé-
« clarations publiques, comme je l'ai dit précé-
« demment, je vous prie de faire de même en fai-
« sant connaître à l'État, à l'Église et à l'armée le

« contenu de cette lettre. Dans ce but je vous en
« envoie deux copies, et je demeure

« Votre humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL [1]. »

Il fallait à l'Écosse de grandes épreuves. Il lui fallait la destruction des constitutions de l'Église, l'asservissement du peuple et le sang de nombreux martyrs, avant qu'elle comprît enfin la vérité des paroles de Cromwell. Ce jour devait venir après beaucoup de larmes. Mais pour le moment l'Écosse repoussa les sages représentations du grand homme de l'Angleterre. Il ne restait plus qu'à tirer l'épée.

L'armée écossaise était l'une des meilleures que l'Écosse eût jamais mises sur pied, dit Burnet [2]. Elle s'approcha de Cromwell, qui, se voyant pressé par elle, se retira du côté de Dunbar, où se trouvaient ses navires et ses provisions. Les Écossais le suivirent, et prirent position sur une colline, située à un mille de leurs ennemis, et où ils étaient à l'abri d'une attaque. Un petit torrent, appelé le Broxburn, qui venait de la montagne de Lammermoor, et qui coulait le long de la colline, séparait les deux partis. Les ministres écossais croyaient voir dans leurs soldats une armée des saints, et ne doutaient pas de la victoire. « Le roi « d'Écosse, dit un prisonnier que les Anglais ame-

[1] *News Papers*, part. H, XIX, 331; *Lettres et Discours*, II, pages 191-193.
[2] *Own Times*, I, 74.

« nèrent au camp la nuit avant la bataille, le
« roi d'Écosse est attendu chaque moment au camp,
« avec ceux des Anglais qu'on lui a permis de gar-
« der autour de lui, et l'on croit généralement
« que ce prince et son armée marcheront sur Lon-
« dres sans s'arrêter. »

Cromwell fut alors dans une grande angoisse, dit Burnet. Il ne pouvait marcher sur Berwick, car le passage était trop étroit; il ne pouvait se jeter dans le pays, car il se séparerait ainsi de ses navires et de ses approvisionnements. En même temps la maladie décimait son armée; trois mille soldats succombaient et les autres étaient affaiblis. L'expédient le moins fâcheux semblait être de tuer les chevaux, de mettre tous les hommes à bord de la flotte et de retourner en Angleterre, en abordant à Newcastle. Cette manœuvre, dans la disposition où les esprits étaient alors en Angleterre, eût tout perdu; car elle eût été suivie, sans aucun doute, d'une insurrection générale en faveur de Charles Stuart. Les Anglais n'avaient plus que trois jours de fourrage. L'armée écossaise, pleine de santé, comptait au moins six mille chevaux et seize mille fantassins, tandis que l'armée parlementaire, languissante et affaiblie, ne comptait que trois mille cinq cents cavaliers et sept mille cinq cents hommes de pied. Il est peu de généraux qui se soient jamais trouvés dans une position plus critique. Mais *celui qui est maître de son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes.* — Cromwell était maître de son cœur. « L'ennemi, étant dans la position que
« je vous ai indiquée, écrit-il au parlement, a sur

« nous de grands avantages. Nous sentons ce qu'il
« y a de fâcheux dans notre situation ; nous avons
« quelque faiblesse en la chair : mais le Seigneur
« lui-même console et soutient notre faible foi.
« Quel que soit leur nombre, quels que soient
« leurs avantages, quelle que soit leur assurance,
« quelle que soit notre faiblesse, quel que soit no-
« tre embarras, nous sommes sur la montagne de
« Dieu (Ps. LXVIII, 15-13), le Seigneur s'y mon-
« trera. Il trouvera pour nous un chemin de sa-
« lut et de délivrance. »

Cromwell mit ses forces en ordre de bataille, le long de la rive gauche du Broxburn. Au fond de la petite vallée, les deux rives s'aplanissaient, et leurs pentes imperceptibles formaient un guet où les chevaux pouvaient passer. Tout à côté se trouvait la cabane d'un pauvre berger. Cromwell y avait placé six dragons et quinze fantassins; mais la cavalerie de Lesley, ayant traversé le guet, dispersa ce poste et fit trois prisonniers, parmi lesquels se trouvait un mousquetaire, compagnon fier et animé, qui avait un bras de bois. Ayant été conduit devant Lesley : « L'ennemi a-t-il l'intention « de livrer bataille? » dit le général. Le Bras de bois répondit : « Pourquoi vous imaginez-vous donc « que nous soyons venus? Nous ne sommes pas « venus pour autre chose. — Soldat, dit Lesley, « comment voulez-vous combattre, quand vous « avez déjà embarqué la moitié de vos troupes et « vos plus gros canons? — Monsieur, répliqua le « prisonnier, faites seulement descendre vos sol- « dats, et ils rencontreront, je vous en donne

« l'assurance, des troupes et de gros canons! —
« Comment, dit avec indignation l'un des officiers
« écossais, comment osez-vous parler si inso-
« lemment au général? — Je ne fais que répon-
« dre, dit-il, aux questions qui me sont faites. »
Lesley lui rendit la liberté, et le renvoya avec un trompette. Le mousquetaire se rendit aussitôt vers Cromwell, et lui rapporta ce qui s'était passé. Puis, ne perdant pas la carte : « J'ai perdu vingt shel-
« lings dans cette affaire, dit-il; ces pillards me les
« ont pris dans cette escarmouche. » Le lord général tira sa bourse, et lui donna quarante shellings. Le Bras de bois s'en alla tout joyeux[1].

L'angoisse d'Olivier croissait. Il espérait, mais contre toute espérance. Si l'ennemi restait seulement deux ou trois jours sans combattre, se contentant de garder le passage (dix hommes valaient mieux pour cela que quarante pour le forcer), l'armée anglaise était perdue. C'est dans cette position critique que le général écrivit la lettre suivante.

A sir Arthur Haselrig, gouverneur de New-Castle.

Dunbar, 2 septembre 1650.

« Cher monsieur,

« Nous nous trouvons dans une situation très-
« difficile. L'ennemi nous a barré le chemin au
« passage de Copperspath, et nous ne pouvons

[1] Cadwell, *The army Messenger's narrative*. — *Lettres et Discours*, II, p. 203, 204.

« presque nous en tirer sans un miracle. Il s'est « campé de telle manière sur les collines, que « nous ne savons comment nous y frayer une « route ; et si nous restons ici nous consumons « nos hommes, qui tombent malades au-dessus de « toute imagination.

« Je sais que vous ne pouvez nous aider avec « les troupes qui sont sous votre commandement. « Quoi que ce soit qu'il advienne de nous, ras-« semblez toutes vos forces disponibles ; et que « nos amis du sud (Angleterre) fassent tous leurs « efforts. Cette affaire intéresse tous les hommes « de bien. Si vos forces avaient été en état de tom-« ber sur les derrières de l'ennemi, cela nous eût « donné du temps pour recevoir du renfort. Mais « Dieu, qui est le seul sage, sait ce qui vaut le « mieux. Tout tournera à bien. Quoique notre « condition présente soit déplorable, nos esprits, « grâce à Dieu, sont récréés. Nous sommes pleins « d'espérance dans le Seigneur ; nous avons fait « de grandes expériences de sa miséricorde.

« Envoyez-nous toutes les forces dont vous « pouvez disposer. Écrivez aux amis du sud qu'ils « nous en envoient davantage encore. Que H. Vane « sache ce que j'écris ; mais ne le publiez pas, de « peur d'augmenter le mal. Vous savez quel usage « vous devez en faire. Donnez-moi de vos nouvel-« les. Je demeure

« Votre serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

« *P. S.* Il m'est difficile de vous envoyer un

« message. Donnez-moi de vos nouvelles, après « que vous aurez reçu celui-ci [1]. »

La position dans laquelle se trouvait Olivier rappelle quelques campagnes de Napoléon. Ces deux grands capitaines se ressemblent dans leur hardiesse, dans la justesse de leur coup d'œil, dans leur habileté et leur promptitude à profiter des fautes de leurs ennemis et dans leur vaillance personnelle; mais il est un point où ils ne se ressemblent pas. Cromwell se rappelait ces paroles de l'Écriture : *Invoque-moi aux jours de ta détresse : je te délivrerai, et tu me glorifieras.* Connaissant sa dépendance et sa faiblesse, il avait coutume de chercher toute sa force, par la foi et par la prière, auprès du Dieu tout-puissant. Il s'approcha alors de Dieu, comme de son seul refuge. « Cromwell, ayant fixé « un jour, dit Burnet, invita ses officiers à cher« cher le Seigneur. » Ils se confiaient en Dieu, et d'un cœur humble et fidèle ils cherchaient auprès de lui leur secours. La prière finie, Cromwell se leva, et, sentant son cœur au large et plein de paix, il dit à Lambert, à Monk et à tous ceux qui l'entouraient : « Prenez courage, car Dieu nous a « certainement exaucés, et il se montrera pour « nous. »

Lesley et le comité de l'État et de l'Église d'Écosse regardaient Olivier comme perdu. Waristoun, oncle de Burnet, était membre du conseil ; en sorte que l'évêque est un historien bien informé. Le comité écossais se lassait de voir l'armée immobile

[1] *Lettres et Discours*, II, 201.

sur le haut de la colline, et pensait que Lesley ne se hâtait pas assez de détruire ces *sectaires*. « En « demeurant où nous sommes, répondit le géné- « ral, nous n'avons rien à craindre; mais en nous « hasardant à attaquer des hommes vaillants et « désespérés, tout peut être perdu. » Malgré cela, le comité demandait de nouveau à Lesley de fondre sur l'armée anglaise[1]. « Les ministres, écri- « vait Cromwell au président du conseil d'État, « voulaient que leur armée se jetât entre nous et « l'Angleterre; les principaux officiers, au contraire, « désiraient nous laisser la retraite libre, dussent- « ils nous faire un pont d'or. Mais par la bonté « de Dieu, l'avis du clergé prévalut, à leur grand « désastre. »

« Waristoun était trop bouillant, et Lesley trop « froid, dit Burnet; celui-ci cédait trop facilement « aux caprices de Waristoun, ce qu'il n'eût pas « dû faire. » Le lundi, avant le lever du soleil, Lesley fit descendre sa cavalerie du haut de la colline, pour occuper la rive gauche du torrent. Vers quatre heures de l'après-midi, le reste de l'armée se mit aussi à descendre, et cette marche continua toute la nuit. Après la prière, qu'ils avaient faite ensemble, Cromwell, Lambert et Monk firent une promenade dans le parc du comte de Roxburghe, qui était au pied de la colline. Prenant leurs télescopes et les braquant sur l'ennemi, il virent un grand mouvement dans le camp écossais et l'armée descendant vers la rivière. A cette vue, Crom-

[1] *Own Times*, I, 75.

well, tout ému, dit au major général qui se trouvait à côté de lui : « Dieu les livre en nos mains..... « ils descendent! » Lambert répondit qu'il allait faire la même remarque. « Ainsi il plut à Dieu, « écrit Cromwell, de mettre au même instant la « même pensée dans nos cœurs. » Ils appelèrent le général Monk, et, lui remettant la longue-vue, lui dirent de regarder; il exprima la même conviction que ses amis. Aussitôt ils retournèrent au camp, et, ayant communiqué aux officiers ce qu'ils avaient vu, tous exprimèrent leur confiance et leur joie. On convint du plan de la bataille, qui devait commencer le lendemain avant le lever du soleil.

Il y eut pendant la nuit beaucoup de pluie et d'orage. De nombreuses prières s'élevaient à Dieu de dessous les tentes de l'armée d'Angleterre, et chacun se préparait à l'attaque. A quatre heures l'ordre de marche fut donné. Le major Hodgson, parcourant le camp à cheval, au milieu des ténèbres, entendit un cornette priant. C'était une troupe de soldats chrétiens, qui avant le combat rendait son culte à Dieu, sous la voûte du ciel. Le major remit sa fonction à l'un de ses collègues, et s'approcha pour écouter, et pour adorer Dieu avec cette troupe fidèle. Le cornette priait avec tant d'onction, que quiconque l'entendait se sentait fortifié en son cœur.

La bataille commença. Le mot d'ordre des Écossais était *le Covenant*, et celui des Anglais *le Seigneur des armées*. L'ennemi fit d'abord une vigoureuse résistance. Les deux cavaleries, ayant fondu

l'une sur l'autre, s'attaquèrent à la pointe de l'épée, et la lutte fut terrible. Alors arriva l'infanterie anglaise : elle fit feu ; assaillie avec impétuosité par les Écossais, elle reçut un léger échec, et se replia ; mais bientôt elle revint à la charge. C'était le moment où le propre régiment de Cromwell entrait en bataille. Ces soldats, affaiblis par la maladie, recouvrent, à la voix de leur général, toute leur vigueur accoutumée. Embrasés du feu qui brille dans le regard de leur chef, ils fondent, les piques en avant, sur les troupes les plus braves de l'Écosse, et les font plier devant eux. En même temps les cavaliers anglais se jettent avec impétuosité au milieu de l'ennemi ; ils rompent l'infanterie et la cavalerie, et, frappant de tous côtés, obligent leurs adversaires à reculer. « Le Seigneur des ar-
« mées, dit Cromwell, se servant de nos épées, les
« dispersait comme du chaume. » Plusieurs des cavaliers écossais s'enfuirent par le chemin de Copperspath ; mais la plupart d'entre eux se jetèrent sur leur propre infanterie, en sorte que toute l'armée fut mise en une horrible confusion et que la déroute fut complète. « Ils s'enfuient ! s'écria Crom-
« well ; vraiment, ils s'enfuient !... » En ce moment le soleil se levait, et ses premiers rayons jaillissaient de l'océan en feu. Olivier s'arrêta, ému de ce grand spectacle, et se tournant vers le globe majestueux, qui venait éclairer de ses splendeurs cette glorieuse journée, il prononça ces paroles de David :

« Que Dieu se montre seulement,
« Et l'on verra dans un moment,

« Abandonner la place.
« Le camp des ennemis épars,
« Épouvanté de toutes parts
« Fuira devant sa face.

C'est le même psaume que chantèrent souvent les protestants français en marchant au combat. Trois mille Écossais jonchaient le champ de bataille. Le reste de l'armée fuyait de tous côtés. Cromwell fit faire halte; et un certain nombre des siens s'étant réunis autour de lui, il se sentit pressé d'obéir à ce commandement de Christ : *Glorifiez votre père qui est dans le ciel.* Le général victorieux et ses soldats, célébrant Dieu de leur voix mâle, au milieu de leur triomphe, chantèrent tous ensemble le cent dix-septième psaume :

Vous, toutes nations! louez Dieu l'Éternel!
Vous, peuples! célébrez le Puissant d'Israel!
Car sa bonté pour nous se montre inépuisable,
Et dans sa vérité tout est ferme et durable.
Louez Dieu l'Éternel,
Le Rocher d'Israel!

Ainsi, sur le champ de bataille même s'élevait un hymne d'actions de grâces au Seigneur des armées. Quand les chants eurent cessé, le général et ses cavaliers reprirent la poursuite de l'ennemi, et pendant huit milles ils lui tinrent l'épée dans les reins. Dix mille prisonniers tombèrent en leur pouvoir. La bataille de Dunbar, l'une des victoires les plus importantes de Cromwell, mit l'Écosse à ses pieds.

A peine le général s'était-il arrêté dans sa poursuite, qu'il s'empressa d'écrire au parlement, pour

calmer les inquiétudes de ce corps, pour lui apprendre la victoire que Dieu avait accordée à ses soldats, mais aussi pour lui faire comprendre les grandes choses qui résultaient de cette délivrance. Tout en étant à la tête de l'armée, Cromwell ne perdait pas de vue l'ordre et la prospérité civile de l'Angleterre [1].

« Telle est une des miséricordes les plus signa-
« lées que Dieu ait accordées à l'Angleterre et à
« son peuple, » disait le commandant en chef dans sa dépêche au parlement. « C'est par ces éclatants
« bienfaits que Dieu nous met en état de lui ren-
« dre gloire. Nous, qui vous servons, nous vous
« demandons d'avoir de la reconnaissance, non
« pour nous, — mais pour Dieu seul. Honorez de
« plus en plus son peuple, nous vous en supplions ;
« car c'est là que sont les chariots et la cavalerie
« d'Israel. Humiliez-vous vous-mêmes, mais exaltez
« votre autorité, et employez-la pour soumettre les
« orgueilleux et les turbulents qui, sous quelque
« prétexte que ce soit, voudraient troubler la tran-
« quillité de l'Angleterre. Soulagez les opprimés
« et entendez les gémissements des pauvres pri-
« sonniers. Réformez les abus dans toutes les pro-
« fessions. S'il y en a qui font beaucoup de pau-
« vres pour faire un petit nombre de riches, cela
« n'est pas convenable dans une république » (ce sont les procureurs et les avocats que Cromwell a ici en vue). « Si ce grand Dieu, qui fortifie vos ser-
« viteurs pour livrer bataille, fortifie aussi vos

[1] *Lettres et Discours*, II, 217, deuxième édition.

« cœurs pour accomplir ces choses à sa gloire,
« et à la gloire de votre république, alors, outre
« le bienfait que l'Angleterre en recueillera, vous
« brillerez aux yeux des autres nations, qui s'ef-
« forceront d'imiter la beauté d'un tel modèle, et
« qui vous deviendront semblables par la puis-
« sance de Dieu. »

Ce n'est pas seulement à l'Angleterre, c'est aussi aux autres peuples de l'Europe, que pense le grand homme. Il désire pour les nations continentales les deux grands biens qu'il poursuivit toute sa vie, l'Évangile et la liberté. Mais l'Europe ne les a pas voulus.

Le général continue :

« Tels sont nos souhaits. Pour que vous ayez la
« liberté, et le pouvoir de faire ces choses, nous
« avons été et nous serons encore tout disposés,
« par l'assistance de Dieu, à hasarder nos vies. »

« Depuis que nous sommes entrés en Écosse,
« notre ardent désir a été d'éviter l'effusion du
« sang, car Dieu a ici un peuple, qui, quoique
« égaré, craint son nom. Nous nous sommes en
« conséquence présentés avec charité, selon les en-
« trailles de Christ; et nous en avons appelé à Dieu,
« comme juge de la sincérité de nos cœurs. Mais
« les ministres d'Écosse ont intercepté ces cordiales
« affections, et n'ont pas permis que les paroles
« par lesquelles nous les exprimions parvinssent
« au cœur de ceux que nous voulions gagner. Nous
« apprenons que non-seulement ces Écossais éga-
« rés, mais encore quelques-uns de leurs minis-
« tres, sont tombés dans cette bataille. C'est la

« grande main du Seigneur qui l'a fait ; et ceci doit
« être médité avec soin par tous les serviteurs de
« la parole de Dieu, qui prennent l'équipage d'un
« pasteur insensé (Zach., XI, 15), c'est-à-dire,
« qui se mêlent avec la politique du monde, qui
« s'ingèrent dans les choses de la puissance tem-
« porelle, et qui prétendent fonder de cette ma-
« nière le royaume de Christ, oubliant cette Parole
« de Dieu et ce glaive de l'Esprit, qui sont seuls
« puissants pour l'édification de ce royaume... Oh!
« qu'ils retournent, qu'ils prêchent de nouveau
« Jésus-Christ selon la simplicité de l'Évangile, et
« alors, sans doute, ils trouveront auprès de vous
« protection et encouragement.

« Votre très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

On voit combien Olivier était supérieur à son siècle quant à la distinction des choses spirituelles et des choses séculières, et quelle juste idée il se faisait du ministère évangélique.

Mais tandis que le vaste esprit de Cromwell s'occupait de si grands intérêts, son cœur saignait à la vue des malheureux qui jonchaient les coteaux de Dunbar. Toujours plein d'humanité envers ses ennemis et de compassion pour toutes les souffrances, il signa sur le champ de bataille même la publication suivante.

PROCLAMATION.

« Apprenant qu'un certain nombre de soldats
« de l'armée ennemie, retenus par leurs blessures,

« mée d'affreux ravages, et la faisait descendre de « quatorze mille hommes à onze seulement[1]..... »

Au milieu de toutes ces préoccupations, Cromwell n'était pas homme à oublier la compagne de sa vie, sa vénérable mère et ses chers enfants. Jamais ni le général ni l'homme d'État n'effacèrent l'époux et le père. Élisabeth était alors établie avec ses enfants au *Cockpit* (Poulailler), dont les appartements somptueux faisaient partie des édifices de Whitehall. Cette demeure royale avait été construite sur l'emplacement où Henri VIII avait eu ses combats de coqs, d'où elle avait tiré son nom. Un vote des communes y avait appelé la famille de Cromwell, pendant la campagne d'Irlande[2]. Les craintes de l'Angleterre au sujet de son armée pénétraient dans cette demeure, et la femme, la mère, les enfants du général ressentaient de vives angoisses. Olivier écrivit à Élisabeth le lendemain de la bataille, pour la rassurer. Sa lettre est courte, mais pleine d'affection et de piété; la voici :

A ma femme chérie Élisabeth Cromwell,
au Cockpit.

Dunbar, 4 septembre 1650.

« Ma très-chère,

« Je n'ai pas le loisir d'écrire beaucoup; mais « je serais tenté de te gronder de ce que, dans plu-

1 *Constable's Miscellany*, 317; *Lettres et Discours*, II, 225.

2 C'est là que se trouvent maintenant les bureaux du conseil privé.

« sieurs de tes lettres, tu m'écris que je ne devrais
« pas t'oublier toi et tes petits enfants. Véritable-
« ment si je ne vous aime pas trop, je crois du
« moins que je ne pèche pas beaucoup par l'autre
« extrême. Tu es pour moi la plus chère des créa-
« tures; que cela te suffise.

« Le Seigneur nous a montré une miséricorde
« extrême : — qui peut exprimer combien elle est
« grande! Ma faible foi a été soutenue. J'ai été mer-
« veilleusement supporté dans mon homme in-
« térieur, quoique, je t'assure, je devienne vieux,
« et que je sente les infirmités de l'âge s'emparer
« de moi. Plût à Dieu que mes imperfections dimi-
« nuassent aussi vite! Prie pour moi à ce dernier
« sujet. Henry Vane ou Gilbert Pickering te don-
« nera les détails de nos derniers succès. Mes ami-
« tiés à tous nos chers amis. Je suis toujours ton

« OLIVIER CROMWELL[1]. »

Cromwell marcha sur Édimbourg. Une partie de l'armée écossaise s'était retirée dans la forteresse, bâtie sur des rocs escarpés qui s'élèvent au milieu de cette belle cité. Les ministres d'Édimbourg s'y étaient aussi réfugiés. Cromwell fit aussitôt savoir au gouverneur du château qu'il permettait aux pasteurs de venir prêcher dans leurs diverses églises, sans être en aucune manière inquiétés. Les ministres répondirent qu'ils craignaient la persécution, et refusèrent cette offre.

Cromwell répliqua :

[1] *Lettres et Discours*, II, p. 223.

A l'honorable gouverneur du château d'Édimbourg.

Édimbourg, 9 septembre 1650.

« Monsieur,

« C'est avec simplicité que j'ai fait une offre « bienveillante aux ministres qui sont avec vous, « et je pensais qu'ils la recevraient de même. Si « le service de leur maître, comme ils l'appellent, « était principalement et toujours devant leurs « yeux, la crainte imaginaire d'une souffrance per- « sonnelle ne leur eût pas dicté une telle réponse.

« En Angleterre, les ministres ont toute liberté « de prêcher l'Évangile; non pas sans doute d'in- « jurier, non pas de se mettre (sous prétexte de « religion) au-dessus du pouvoir civil, ou de l'a- « vilir à leur guise. Mais personne n'a été troublé, « ni en Angleterre ni en Irlande, pour la prédi- « cation de l'Évangile; et aucun ministre n'a été « inquiété, en Écosse même, depuis l'arrivée de « l'armée anglaise. Proclamer la vérité est la tâche « des ministres de Jésus-Christ. Mais quand des mi- « nistres, qui cherchent une glorieuse réformation, « prétendent en poser les fondements en accapa- « rant pour eux le pouvoir temporel, il faut qu'ils « sachent que la Sion promise au peuple de Dieu « ne s'édifie pas avec un mortier si mal trempé.

« Je n'ai rien d'autre à vous dire, monsieur, « sinon que je suis votre très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL[1]. »

[1]. Thurloe, I, p. 159; *Lettres et Discours*, II, p. 232.

« Le clergé écossais, dit M. Carlyle, n'avait ja-
« mais reçu une pareille réprimande depuis le jour
« de sa consécration. »

Le 12 septembre, Cromwell écrivit de nouveau au gouverneur du château, pour réfuter les plaintes faites par les Écossais, et surtout par les ministres.

« Vous dites, écrivit Olivier, que vous regrettez de
« voir des hommes chargés d'emplois civils usur-
« per la vocation et la charge du ministère, au
« scandale des Églises réformées. — Êtes-vous af-
« fligés que Christ soit prêché? La prédication est-
« elle si exclusivement votre fonction? L'évangéli-
« sation scandalise-t-elle l'Église réformée et l'É-
« cosse en particulier? Prêcher l'Évangile au peuple
« est-il contre le covenant?... S'il en est ainsi, à
« bas le covenant! Je croyais que le covenant et
« ceux qui le professent seraient joyeux d'entendre
« tout homme au monde bien parler du nom de
« Jésus-Christ. Si cela n'est pas, ce n'est pas là le
« covenant approuvé de Dieu; et les Églises dont
« vous parlez ne sont pas l'épouse de Christ.

« Où trouvez-vous dans les Écritures un argu-
« ment capable d'établir cette assertion, que la
« prédication est exclusivement votre fonction?
« Je crois que Celui qui est monté dans les lieux
« très-hauts peut distribuer ses dons à qui il lui
« plaît; et si ces grâces sont le sceau d'une mission
« divine, ne vous livrez pas à l'envie quand Eldad
« et Médad prophétisent[1]. Vous savez qu'il nous
« est commandé de désirer avec ardeur les dons

[1] Nombres, XI, 27.

« les plus excellents, et de les désirer surtout afin
« de pouvoir prophétiser, c'est-à-dire, suivant l'a-
« pôtre, de pouvoir instruire, édifier et consoler.

« Certainement vous vous trompez, parce que
« vous ne comprenez pas les Écritures. Une con-
« sécration, une approbation solennelle de la part
« des hommes, est convenable pour le maintien
« de l'ordre, mais elle n'est pas nécessaire pour
« mettre en état de prêcher l'Évangile. La préten-
« tion que vous avez d'empêcher la prédication
« de l'Évangile, de peur que l'erreur ne vienne
« à se glisser parmi le peuple, est semblable à l'i-
« dée d'un magistrat qui exclurait tout vin d'un
« pays, de peur qu'on ne s'enivrât. C'est une ja-
« lousie injuste et insensée que de priver un homme
« de sa liberté naturelle, dans la supposition qu'il
« pourrait en abuser. S'il en abuse, qu'on le juge.
« Si un homme parle imprudemment, vous le
« souffrez volontiers parce que vous êtes sages
« (II Corint. XI, 19). S'il parle erronément, la
« vérité brillera d'autant plus parce que vous le
« convaincrez de son erreur. Fermez alors la bou-
« che d'un tel homme par de saines paroles, aux-
« quelles nul ne puisse contredire. S'il parle avec
« blasphème ou de manière à troubler la paix pu-
« blique, que le magistrat civil le châtie. Mais s'il
« parle selon la vérité, réjouissez-vous dans la vé-
« rité. Depuis que nous sommes entrés en Écosse,
« nous avons parlé, nous nous sommes efforcés
« de nous exhorter les uns les autres à l'amour,
« aux bonnes œuvres, à la foi en notre Seigneur
« Jésus-Christ, à la repentance des œuvres mortes,

« à l'amour envers vous, à la prière pour vous.
« Nous avons tâché de détruire votre incrédulité
« à l'égard de la charité que nous avons pour vous;
« charité de la sincérité de laquelle nous prenons
« humblement et solennellement le Seigneur notre
« Dieu à témoin. Oui, nous avons fait tout cela;
« et si vous dites que cela est contre le *covenant*,
« et en scandale à l'Église, parce que ces discours
« et ces prières viennent d'hommes adonnés à des
« emplois séculiers.... n'importe! — Malgré tout
« ce que vous pourrez dire, nous nous réjouirons
« sans réserve de ce qu'ils ont fait.

« Votre ami et serviteur affectionné,

« OLIVIER CROMWELL[1]. »

Il est impossible de ne pas admirer la juste mesure de Cromwell. Il rejette à la fois le désordre de ceux qui ne voudraient aucun ministère, et le bigotisme de ceux qui ne permettraient qu'aux prêtres d'annoncer Jésus-Christ. Cromwell devance ainsi son siècle; il tient la juste balance au milieu des extrêmes dont il est entouré. Maintenant tous les chrétiens éclairés sont de son avis, et l'Église épiscopale d'Angleterre elle-même a ses évangélistes laïques.

Les ministres d'Édimbourg persistèrent dans leur résolution de demeurer dans le château. Alors les Anglais se mirent à creuser des mines dans les immenses rochers de la forteresse, comme pour

[1] Thurloe, I, 158; *Lettres et Discours*, II, p. 236.

la faire sauter. Des mineurs du Derbyshire travaillaient par dessous; les ministres d'Édimbourg demeuraient tranquillement par dessus. Le 12 décembre Cromwell somma le gouverneur de se rendre, et celui-ci, après quelques pourparlers, capitula.

Olivier distinguait avec soin les deux partis qui luttaient en Écosse. D'un côté il y trouvait les amis de Charles, dissolus et enclins au papisme comme ce prince (*les malignants*); mais de l'autre côté il voyait les gens pieux de la nation, les vrais presbytériens. Il écrivit à ce sujet le 4 décembre à l'orateur du parlement, à Londres, ce qui suit :

« Je puis vous assurer que ceux qui vous servent ici trouvent plus de satisfaction à combattre avec des hommes de cette espèce (*les malignants*) qu'avec les autres. Et (c'est notre consolation) le Seigneur a voulu que jusqu'à présent le but de nos prières et de nos efforts fût de faire régner, Dieu voulant, une intelligence chrétienne entre nous et ceux qui craignent Dieu dans ces contrées..... Nous ne pouvons qu'avoir compassion des hommes religieux de l'Écosse qui tombent et meurent dans cette cause; nous menons deuil sur eux, et nous désirons que tous les gens de bien fassent de même. Il y a maintenant ici une grande agitation, et Dieu opère avec puissance dans les cœurs de plusieurs des ministres et du peuple. » Cromwell se réjouissait de cette agitation, dans l'espérance qu'elle allait amener à une entente entre les deux royaumes.

Il n'y eut peut-être jamais dans un général d'armée des affections plus cordiales pour ses ennemis. Olivier l'avait montré dès son entrée en Écosse, non-seulement par ses proclamations, mais par ses œuvres. L'armée écossaise se trouvant dans un grand dénûment, il avait fait distribuer à ses ennemis des provisions de pois et de blé.

Les soucis, le travail, le climat, nuisirent à la santé de Cromwell. Pendant son séjour à Édimbourg, où il était logé dans la maison vaste et magnifique du comte de Murray, à Canongate, il tomba dangereusement malade. Il sentit cette main de Dieu qui à Saint-Ives l'avait frappé si fort. Il éprouva de nouveau que, comme dit Augustin, « il y a plusieurs morts, et que la cause de toutes « c'est le péché. » Il vit dans cette maladie un châtiment du Seigneur; mais ce châtiment porta pour lui un fruit paisible de justice.

Il écrivit alors la lettre suivante.

Au très-honorable lord président du conseil d'Etat.

Édimbourg, 24 mars 1651.

« Mylord,

« En vérité vous n'avez pas besoin de moi : je « suis une pauvre créature. J'ai été un os sec; et « je suis encore un serviteur inutile pour mon maî- « tre et pour vous. J'ai pensé mourir de cette ma- « ladie; mais le Seigneur paraît en vouloir disposer « autrement. En vérité, mylord, je ne désire pas « vivre, à moins que je puisse obtenir miséricorde

« du Seigneur, pour lui consacrer mon cœur et
« ma vie avec plus de fidélité et de gratitude, et
« en même temps avec plus d'utilité pour vous.
« Je demande à Dieu que votre seigneurie et tous
« ceux qui ont un emploi public reconnaissent
« les œuvres merveilleuses du Seigneur, pour la
« gloire de Dieu, et pour la consolation de son
« peuple.

« Olivier Cromwell [1]. »

C'est bien là, ce me semble, le langage d'un chrétien convalescent.

Cromwell était encore très-faible; il paraît qu'il eut une rechute. Ses amis en furent vivement alarmés. Que deviendrait l'Angleterre si un tel homme venait à manquer? Le conseil d'État lui envoya deux médecins distingués; l'un d'eux, le docteur Bates, quoique appartenant à un autre parti politique, a rendu à son patient un beau témoignage. On fit plus encore. Le 27 mai, le parlement, inquiet d'une santé si précieuse, arrêta que le général serait libre de revenir en Angleterre, afin de changer d'air. Cromwell, se sentant assez bien pour rester, écrivit la lettre suivante.

Au lord président du conseil d'Etat.

Édimbourg, 3 juin 1651.

« Mylord,

« Il n'est pas besoin de vous dire à quelle ex-
« trémité ma dernière maladie m'a réduit. Elle a

[1] *Lettres et Discours*, II, p. 302.

« été si violente que ma pauvre nature n'était pas « capable d'en supporter le poids. Mais il a plu « au Seigneur de me délivrer au delà de toute at- « tente, et je puis lui dire encore une fois : *Tu as « retiré mon âme du sépulcre!*

« Mylord, la bonté que le parlement m'a témoi- « gnée par son amitié est une faveur aussi grande « que peu méritée. J'en garde un souvenir recon- « naissant; mais il y aurait, je pense, de la pré- « somption de ma part à écrire au parlement à ce « sujet. Permettez-moi de vous demander de pré- « senter au conseil mon humble gratitude pour « avoir envoyé à une si grande distance deux hom- « mes si respectables pour me visiter (les docteurs « Bates et Wright). J'ai reçu d'eux de grands en- « couragements et de bonnes directions pour ré- « cupérer ma santé et mes forces. Par la bonté de « Dieu, cela va mieux; et si telle est sa bonne « volonté, je pourrai de nouveau me rendre utile, « selon mes faibles capacités, dans la place où il « m'a établi.

« J'aimerais que ses affaires dans ce pays acquis- « sent plus de fermeté qu'elles ne peuvent en « avoir, en dépendant finalement d'un être aussi « fragile que moi. Je me trompe; ce n'est pas de « moi qu'elles dépendent, ni de quelque instru- « ment que ce puisse être : cette cause est la cause « de Dieu, et il faut qu'elle prospère, ou que tous « ceux qui y ont la main, étant convaincus de « cette pensée, ceignent les reins de leur entende- « ment, et s'efforcent de marcher en toutes choses

« d'une manière digne du Seigneur! C'est ce que
« lui demande,

« Mylord,

« Votre très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL [1]. »

En écrivant aux chefs de sa nation, Olivier n'oubliait pas la famille du *Cockpit*, et en particulier sa chère fille Betty. Il écrivait à sa femme :

A ma femme bien aimée Elisabeth Cromwell, au Cockpit.

Édimbourg, 12 avril, 1651.

« Ma très-chère,

« Dieu soit loué, ma force quant à l'homme
« extérieur s'est accrue. Mais cela ne me satisfera
« pas, à moins que je ne reçoive de Dieu un cœur
« pour mieux aimer et servir mon père céleste,
« que je ne jouisse davantage de la lumière de sa
« face, qui vaut mieux que la vie, et que je n'ob-
« tienne plus de puissance pour lutter contre ma
« corruption. C'est dans cette espérance que j'at-
« tends, et je ne suis pas sans quelque espoir d'une
« réponse pleine de grâce. Prie pour moi; je le
« fais chaque jour pour toi, et pour la chère fa-
« mille. Que le Dieu tout-puissant nous bénisse de
« toutes ses bénédictions spirituelles!

« Fais en sorte que la pauvre Betty [2] admire

[1] Kimber's *Life of Cromwell*, 201; *Lettres et Discours*, II, 315.

[2] Sa fille Élisabeth Claypole.

« la grande miséricorde du Seigneur. Oh! je dé-
« sire non-seulement qu'elle cherche le Seigneur
« dans ses nécessités, mais encore qu'elle se tourne
« vers lui en vérité; qu'elle se tienne attachée à
« lui, qu'elle soit en garde contre un cœur tou-
« jours prêt à s'éloigner de lui, et ne se laisse pas
« tromper (comme je le crains, elle n'y est que
« trop portée) par les vanités et les sociétés du
« monde. Je prie fréquemment et sérieusement
« pour elle et pour son mari. Ils me sont chers,
« très-chers; et je crains que Satan ne les abuse,
« car je sais combien nos cœurs sont faibles, et
« combien l'adversaire est rusé. Qu'ils cherchent
« le Seigneur en vérité, et ils le trouveront.

« Mon amour aux chers petits enfants. Je prie
« Dieu de leur donner sa grâce. Je les remercie
« de leur lettre; faites qu'ils m'en écrivent souvent.
« Je ne puis écrire davantage, je suis fatigué, et je
« demeure

« TON OLIVIER CROMWELL [1]. »

Ce qui frappe le plus dans Cromwell, tel que ses lettres nous le manifestent, c'est son caractère comme père de famille. On trouve à la fois en lui une tendresse et une sagesse dignes d'admiration. On nous a conservé d'autres lettres de ce genre, que nous aimerions à citer; nous devons y renoncer; en voici pourtant encore une qui nous montre le général en chef comme père, et comme père éclairé, sage et ferme :

[1] *Lettres et Discours*, II, p. 303.

Olivier Cromwell à son bien aimé frère Richard Mayor, à Hursley.

Burntetland, 28 juillet 1651.

« Cher frère,

« Je suis heureux de recevoir une lettre de vous.
« L'arrivée de mon fils, que vous attendiez, est
« différée. Je désire que Dieu accorde à sa femme
« une heureuse délivrance; ce qui est ma fréquente
« prière.

« J'apprends que mon fils a dépensé au delà de
« ce qui lui est alloué, et qu'il est endetté. Je ne
« puis l'approuver. Je ne regrette pas de le voir
« rechercher des récréations estimables et dans
« lesquelles il se comporte honnêtement. Les
« dépenses qu'il peut ainsi m'occasionner ne sont
« pas non plus ce qui m'arrête. Je suis tout prêt
« à lui accorder, non-seulement une vie aisée,
« mais davantage encore. Toutefois, si le plaisir
« et la recherche de sa propre satisfaction devien-
« nent l'affaire principale de la vie de Richard,
« et si dans ce but il fait plus de dépense et
« consume plus de temps que Dieu ne le demande,
« je crains de nourrir une telle inclination. Dieu
« préserve que, parce qu'il est mon fils, il croie
« que cette circonstance l'autorise à mener une
« vie condamnée par ce père céleste, qui m'a tiré
« de la poussière pour me faire être ce que je
« suis.

« Je réclame votre fidélité, afin que vous l'exhor-
« tiez à chercher dans les *Commandements de Dieu*

« la règle de sa conscience, et dans la grâce de
« Christ la puissance nécessaire pour la suivre. Ces
« commandements et cette grâce, voilà ce qui
« a de la vie en soi-même, voilà ce qui mène à
« quelque chose; mais qu'est un pauvre chrétien
« sans cela? Une vie chrétienne ne nous privera
« pas de plaisirs légitimes; mais elle nous appren-
« dra à en faire un usage tel, que la paix d'une
« bonne conscience les accompagne toujours. Mon-
« sieur, je vous écris ce qui est dans mon cœur;
« veuillez le communiquer à mon fils. Je l'aime,
« j'aime sa femme, et c'est pour son bien que je
« dis cela. Il ne leur manquera ni conforts ni
« encouragements, autant qu'il peut dépendre de
« moi. Mais je ne croirais pas agir justement si
« j'entretenais dans mon fils des goûts de volupté,
« si je permettais que le plaisir fût l'affaire princi-
« pale de sa vie, dans un moment où tant de
« saints, précieux aux yeux de Dieu, versent leur
« sang et poussent leur dernier soupir pour le sa-
« lut de tous! Je désire vos prières et je demeure

« Votre très-affectionné frère et serviteur,

« OLIVIER CROMWELL[1]. »

Il est peu de pères chrétiens, même de ceux qui méprisent Olivier, dans la correspondance desquels on pût trouver des lettres aussi pieuses et aussi sages que celles que nous avons souvent à rapporter. Il serait bon que l'on se rappelât à son sujet ce précepte de l'Évangile: « Que par humilité de

[1] *Lettres et Discours*, II, p. 325.

« cœur, l'on estime l'autre plus excellent que soi-
« même. »

Pendant que Cromwell était à Glascow, il assista au culte dans les églises presbytériennes. Les ministres écossais, prêchant en présence du puissant et victorieux général, n'hésitèrent pas à prier pour le roi, et à appeler Cromwell un usurpateur. On ne voit pas que celui-ci leur ait fait aucun mal; au contraire, sachant bien qu'on ne pouvait accorder aucune confiance, soit au roi, soit au parti politique, il chercha à se rapprocher du parti religieux, comme le seul avec lequel on pût faire une paix solide. « Quoique du haut de leurs chai-
« res, ils prêchent contre nous, à nos soldats
« mêmes, nous le leur permettons sans les troubler,
« désirant les gagner par l'amour, » dit une lettre écrite du quartier général. Nous ne pensons pas que l'on trouve dans l'histoire un second exemple d'un tel support. On a souvent remarqué que quand les partisans de la liberté parviennent au pouvoir, ils se montrent plus despotes que ceux mêmes qu'ils ont renversés. Il n'en fut pas ainsi d'Olivier. Il permettait qu'on attaquât la cause qu'il défendait, du haut de la chaire et en présence même de ses troupes..... Vers la fin d'avril 1651, les Anglais et les presbytériens d'Écosse, ayant à leur tête d'un côté Cromwell et le major général Lambert, de l'autre M. James Guthrie et M. Patrick Gillepsie, eurent une conférence, pour dissiper, si possible, tous les malentendus qui existaient entre eux. « Il n'y eut d'aucun côté ni pas-
« sion ni amertume, et la conférence se passa en

« toute modération et toute cordialité! » dit un contemporain[1].

Charles, voyant sa cause compromise en Écosse, résolut de se jeter sur l'Angleterre, dans l'espoir que tous les royalistes du nord se lèveraient à son approche. L'alarme à Londres fut immense. « La « ville et la campagne, dit M. Hutchinson, étaient « dans l'épouvante. Chacun désespérait de son « propre salut et de celui de la république. Quel- « ques-uns, pâles et abattus, ne pouvaient cacher « leurs lâches appréhensions, et plusieurs des chefs « avaient l'esprit si distrait, que la perturbation « régnait dans les conseils[2]. » Bradshaw lui-même, le hardi Bradshaw tremblait pour sa tête. Heureusement il y avait un homme dont l'esprit était demeuré calme et le cœur plein de courage et de confiance en Dieu. Olivier, sur lequel reposait toute la responsabilité de cette affaire, se précipite avec son armée sur les traces du roi; il l'atteint à Worcester, et quoique cette position soit très-avantageuse à l'ennemi, il s'élance aussitôt sur lui, comme un lion qui saute sur sa proie. Il ne s'arrête pas aux formalités d'un siége. En avant, en avant! Les troupes entourent la place, et au même instant elles montent à l'assaut de tous côtés. « La lutte est opiniâtre, dit Cromwell lui-même. « Jamais, ajoute-t-il, un combat de quatre à cinq « heures ne fut si vivement disputé. » Deux cents de ses soldats (c'est peu de chose) tombent sous

[1] *Cromwelliana*, p. 102.

[2] *Mémoires* du colonel Hutchinson; Londres, 1846, p. 356.

les coups de l'ennemi. A la fin, l'étendard des Stuarts est abattu. L'Angleterre est libre. C'est le 3 septembre 1651, un an, jour pour jour, après la glorieuse bataille de Dunbar, que cette glorieuse victoire de Worcester est remportée. L'entreprise de Charles était terminée ; il s'enfuit en France, et courut y cacher sa honte dans la débauche et la dissipation.

Cromwell rend compte au parlement de ce nouveau triomphe ; et voici comment sa lettre se termine :

« La grandeur de cette miséricorde dépasse « toutes mes pensées. C'est, autant que je puis en « juger, une grâce qui couronne toutes les autres « (*a crowning mercy*). N'excitera-t-elle pas le par« lement à faire la volonté de Celui qui a si mer« veilleusement accompli ses desseins pour le bien « de ce peuple, de ce Dieu qui veut ainsi affer« mir la nation et rendre stable le changement « qui a été fait dans le gouvernement, en incli« nant le peuple à le défendre, et en bénissant d'une « manière signalée les efforts de ses serviteurs dans « cette dernière et grande affaire. Je prends la « hardiesse de vous demander humblement que « toutes vos pensées tendent à avancer l'honneur « de Celui qui nous a donné cette grande déli« vrance, en sorte que les richesses de ces conti« nuelles miséricordes ne nous jettent pas dans « l'orgueil et la licence, comme cela arriva jadis « à une nation élue (*Deut.* 22, 15). *Jessurun s'est « engraissé, et il a regimbé. Tu t'es fait gras, gros et « épais! et il a quitté son Dieu qui l'a fait, et il a*

« *méprisé le Dieu de son salut*). Que, tout au con-
« traire, la crainte du Seigneur fasse prospérer
« parmi vous les autorités et le peuple, et main-
« tienne les uns et les autres, heureux, bénis,
« humbles et croyants; en sorte que la justice,
« la miséricorde et la fidélité croissent et s'élèvent
« du milieu de vous, comme une offrande pleine
« de gratitude, présentée à un Dieu plein de grâce.

« C'est la prière de votre très-humble et obéis-
« sant serviteur,

« OLIVIER CROMWELL[1]. »

Cromwell chargea les hommes les plus pieux (Gillepsie et quelques-uns de ses frères) d'arranger les affaires de l'Église d'Écosse; et il voulut que dans l'élection des pasteurs on eût égard au choix de la partie la plus religieuse du troupeau, quand même elle ne formerait pas la majorité.

Les historiens s'accordent sur l'influence de Cromwell en Écosse. Voici le témoignage que lui rend l'historien de l'Église d'Écosse, le docteur Hetherington : « La paix civile qui régna dans toute
« l'Écosse pendant la période de la domination de
« Cromwell dépassa presque tout ce que l'on avait
« vu jusqu'alors[2]. »

L'évêque Burnet dit : « Le pays fut maintenu
« dans le plus grand ordre pendant le gouver-
« nement de Cromwell. La justice fut bien ren-
« due, le vice fut supprimé et puni; en sorte que
« cette époque a toujours été regardée comme un

[1] Cromwelliana, 113; *Lettres et Discours*, II, p. 341.

[2] *History*, etc., p. 120.

« temps de beaucoup de paix et de prospérité. »

Voici, enfin, ce que dit, quant à l'état religieux, un ancien historien, Kirkton : « Je crois vraiment « qu'il y eut plus d'âmes converties à Christ pen- « dant ce court espace de temps, qu'il n'y en eut « jamais depuis la réformation dans des périodes « de triple durée. » — Tels sont les témoignages de trois historiens écossais appartenant à des communions diverses. Ainsi le résultat des campagnes de Cromwell, soit en Écosse, soit en Irlande, fut la pacification et la prospérité de ces deux pays. Il n'y a pas beaucoup de guerres dans l'histoire auxquelles on puisse rendre un tel témoignage.

Ici se termine la carrière militaire d'Olivier. Son génie et son courage en avaient fait une suite de triomphes; mais il attribuait tout à la valeur de ses soldats, et surtout au bras du Seigneur. Il aimait à rendre à son armée un bon témoignage. « L'Angleterre verra, » écrivait-il au colonel Walton, en septembre 1644, « qu'au milieu des immenses « besoins où nous sommes, nous la servirons sans « disputes. Nous oublierons nos nécessités, qui « sont excessivement grandes, et dont nul ne se « soucie, et nous nous appliquerons à chercher « la gloire de Dieu, ainsi que la liberté et l'honneur « du parlement. C'est là le but pour lequel nous « combattons tous d'un même cœur, sans consulter « nos intérêts propres. Jamais nous ne trouvons « nos hommes si joyeux que quand il y a quel- « que travail à faire. Le Seigneur est notre force « et toute notre espérance. » Avec de tels soldats Cromwell fit des merveilles.

Il nous a conservé dans l'une de ses lettres une anecdote qui caractérise son siècle, et qui se rapporte à l'une de ses précédentes batailles. « A « Preston, dit-il, mourut, la veille de la bataille, « un pauvre soldat craignant Dieu. Étant malade « et près de sa fin, il demanda à la femme qui le « servait d'aller lui cueillir une poignée d'herbe. « Cette femme l'ayant fait, et lui ayant rapporté « ce qu'elle avait cueilli, le soldat mourant lui dit: « Maintenant que cette herbe est coupée, sèchera-« t-elle ou non? — Elle sèchera, répondit la fem-« me. — Oui, reprit le soldat, dont l'œil menaçant « jetait ses derniers feux, oui, elle sèchera! et de « même, aussitôt que paraîtra notre armée, cette « armée d'Écosse sèchera et périra! » En disant ces mots, le pieux soldat de Cromwell rendit le dernier soupir[1].

Il y a dans ce langage symbolique du combattant puritain quelque chose qui rappelle l'Ancien-Testament. Maintenant sa prophétie était accomplie, non-seulement pour la bataille de Preston, mais pour toutes les guerres d'Écosse, pour toutes les luttes de Charles II. Les puissants Stuarts et tous leurs cavaliers n'étaient plus que comme quelques brins d'herbe sèche. Le fermier d'Huntingdon, le père de famille de Saint-Ives et d'Ély, avec les quelques soldats qu'il avait arrachés à leurs charrues, s'étaient agrandis et avaient remporté la victoire de la liberté. Et maintenant Cromwell, empruntant le langage allégorique de l'Ancienne al-

[1] Lettre à Saint-John, 1er sept. 1648. (*Lettres*, I, 385.)

liance, comme l'avait fait le soldat de Preston, pouvait dire : « Une poignée de froment étant « semée dans la terre, au sommet des montagnes, « son fruit a mené du bruit, comme les cèdres « du Liban, et les hommes ont fleuri par les vil- « les, comme l'herbe de la terre. La renommée en « durera à toujours, et elle ira de père en fils, tant « que le soleil subsistera. » (Ps. LXXII, 16-17.)

CHAPITRE VIII.

LE PROTECTORAT.

La république proclamée. — *L'État, c'est moi.* — Les deux invasions françaises. — Réveil de la liberté en Angleterre. — Blake. — L'amour et la crainte. — Le rump. — Cromwell le dissout. — Assemblée des notables. — Discours. — Honnêteté de Cromwell. — Réforme. — Cromwell désire la paix. — Whitelocke ambassadeur en Suède. — Conversation avec la reine Christine. — La fin. — Le Protectorat. — Piété et humilité de Cromwell. — La sociabilité. — Constitution. — Nouveau parlement. — Apologie de Cromwell. — Mort de sa mère. — Liberté religieuse entravée. — Cromwell dissout le parlement. — Ce qu'il se propose.

Le 19 mai 1649 la république avait été proclamée en Angleterre par l'acte suivant : « Il est déclaré et enregistré par le présent parlement, et « par son autorité, que le peuple de l'Angleterre « et de tous les États et territoires à elle appartenant, sont et seront par cet acte-ci constitués, « faits et établis en république ou en État libre, « et seront dorénavant gouvernés comme république et État libre par la suprême autorité de cette « nation, à savoir les représentants du peuple assemblés en parlement, et par ceux qu'ils diront « et constitueront officiers et ministres pour le bien « du peuple ; mais sans roi ou chambre des pairs. »

La Grande-Bretagne n'est pas faite pour être une

république, et cette forme de gouvernement a excité de tout temps en Angleterre de vives réclamations. Nous ne sommes nullement disposé à en faire l'apologie. Mais cette forme ne provint-elle pas réellement alors des développements de l'histoire? Peut-on même dire que dans le moment où elle exista elle fut vraiment un mal?

Les anciens principes de l'Angleterre disparaissaient. Des principes nouveaux, étrangers, s'infiltraient dans la nation. Les idées politiques de la France étaient importées en Angleterre. Richelieu avait fait avancer la grande œuvre à laquelle il avait consacré son existence, — la suprématie royale, l'absolutisme; et Louis XIV achevait alors la révolution commencée par ce puissant ministre, et proclamait en Europe un nouveau système, inconnu du moyen âge, et dont tous les articles se réduisaient à cette courte, mais significative sentence : *L'État, c'est moi.*

Ce n'était pas seulement une femme que Charles Ier était allé chercher en France, c'était aussi une nouvelle politique. Henriette apportait à la cour d'Angleterre des mœurs, des divertissements, un esprit français; mais ce n'était pas tout. Elle voulait plus; elle désirait donner à sa nouvelle patrie un roi à la manière française : c'était là l'essentiel. Le monarque devait devenir une espèce de divinité placée sur un piédestal élevé, et le peuple, entassé au bas de la colonne, devait se prosterner, admirer et adorer. Charles Ier se mit bravement à l'œuvre, et l'un de ses premiers exploits fut, nous l'avons vu, de faire taire les représen-

tants du peuple, de lever des impôts défendus par les communes, de gouverner sans parlement. Il eût bien permis encore quelques suppliques, de très-humbles suppliques, mais voilà tout. Point d'opposition! il ne devait plus y avoir en Angleterre, comme en France, qu'une seule volonté. La *magna Charta* était reléguée au garde-meuble, et les barons trouvaient un maître. L'absolutisme montait sur le trône de l'Angleterre.

C'était donc une véritable révolution que Charles Ier se proposait d'accomplir, et le peuple anglais, en s'y opposant, s'opposait à une révolte contre les plus antiques institutions de la nation. Les cavaliers furent les révolutionnaires; les têtes-rondes furent les conservateurs. L'établissement du système démocratique fut une réaction nécessaire à l'invasion du système absolu. Le fondateur de la république d'Angleterre ne fut pas Cromwell; ce fut réellement Charles Ier.

Et il ne s'agissait pas seulement de liberté, mais aussi de nationalité. Les cavaliers étaient des courtisans de Versailles, avec une face et une langue britanniques; les têtes-rondes étaient de bons, de francs, de vieux Anglais. Les efforts faits par Charles Ier pour établir en Angleterre le système de Richelieu étaient une invasion française; et cette invasion-là, si elle eût réussi, se fût montrée plus désastreuse que celle de Guillaume le Conquérant. Les armes du peuple d'Angleterre furent plus heureuses au dix-septième siècle que celles du roi Harold. Il n'y eut pas alors une bataille de Hastings; mais il y eut, hélas! une bataille de White-

hall!... et un roi périt aussi dans l'action.....; mais avec une grande différence. Le roi de Hastings combattait avec son peuple contre l'étranger; le roi de Whitehall combattait avec l'étranger contre son peuple. Le résultat de la bataille fut au onzième siècle la conquête de l'Angleterre, au dix-septième sa délivrance. Le combat que perdirent les Stuarts fut la défaite du despotisme moderne, de l'esprit français, de la suprématie papale. L'histoire de l'absolutisme en Angleterre fut un roman passager, une nouvelle française, qui a servi à faire des romans modernes, dont le caractère graphique est célèbre dans toute l'Europe.

Mais est-ce que ce fut sa seule utilité? Non, sans doute; il y en eut d'autres, et certes de plus importantes. Les invasions de l'absolutisme réveillèrent la liberté anglaise, qui dormait, et qui eût peut-être sommeillé longtemps encore, et l'Europe avec elle. Mais ce rude coup la secoua. Elle se leva, elle se tint debout; elle est debout jusqu'à ce jour, et le sera, Dieu aidant, jusqu'à la fin des âges. La liberté fit plus que de se réveiller. Retrempée dans les temps modernes, elle se releva plus complète, plus forte, plus profonde. Ce réveil fut presque une création. Peut-être cet intermède de despotisme, accompagné, selon la mode de Louis XIV, de musique, de danses et de ballets, devait-il se trouver entre les deux libertés, celle du moyen âge et celle des temps modernes, afin de décider leur grande transformation.

Il fallait que tous les éléments de féodalité, de corporations, d'états divers, dont les droits et

les priviléges constituaient la liberté des siècles moyens, fussent mêlés, broyés, et qu'une puissance nouvelle (celle de la loi commune) s'élevât au-dessus d'eux et les dominât. La liberté de la grande Charte et du moyen âge avait été surtout celle de l'aristocratie ; la liberté du peuple devait maintenant être inaugurée. La charte du treizième siècle fut l'émancipation des barons; la révolution du dix-septième siècle fut l'émancipation des communes. Il faut la liberté pour les seigneurs; mais il la faut aussi pour le peuple. Les communes n'avaient été que trop souvent foulées également aux pieds et par le prince et par les nobles. Elles s'assirent alors à côté de ces deux pouvoirs, et Westminster les y contemple encore. Les grands avaient même été souvent pour le peuple plus despotiques que le roi. Ne le voyons-nous pas jusqu'à cette heure, en Écosse, où, tandis que la couronne proclame et maintient noblement la liberté religieuse, un petit nombre de seigneurs, parmi lesquels on compte des hommes d'un noble caractère et d'une haute position, refusent aux pauvres de la nation la liberté de s'assembler en paix pour chanter leurs psaumes et adorer leur Dieu? Malgré la révolution du dix-septième siècle, malgré les deux siècles qui se sont écoulés dès lors, le despotisme aristocratique n'est pas encore totalement effacé de la Grande-Bretagne; et tandis que, généralement parlant, la liberté n'a pas de plus nobles défenseurs que les puissants seigneurs qui se trouvent immédiatement au-dessous du trône, il y a encore çà et là dans quelques châteaux des recoins ténébreux

où l'absolutisme se cache. Mais il est décidément aux abois, il ne peut plus se défendre; et l'on peut espérer que ces nobles lords eux-mêmes, mieux éclairés, le feront bientôt sortir de ces obscurs repaires, et l'immoleront au grand jour [1].

L'absolutisme français, versé par les Stuarts sur le peuple d'Angleterre, fit l'effet de ces eaux glacées qui jetées sur le corps décident aussitôt une réaction puissante, raniment la circulation du sang et donnent à l'homme tout entier une nouvelle chaleur et une nouvelle vie.

Le despotisme de Charles Ier amena la transition d'un état imparfait, où l'on vivait encore de priviléges, à un état réel, rationnel, où la liberté fut proclamée le bien de tous.

Si Charles Ier fut l'occasion de cette transformation, en suivant les leçons du despotisme qu'il avait prises à une cour jésuite, Olivier Cromwell l'accomplit par les principes de christianisme et de vraie liberté qu'il avait trouvés dans l'Évangile.

Une course avait été dévolue au dix-septième siècle par la Providence de Dieu; et Olivier remporta le prix, non-seulement en excitant les coursiers tant qu'il fut question de monter la colline, mais encore en les retenant quand, parvenus au sommet, il fallut la descendre. On dira sans doute qu'il eut parfois recours à des moyens semblables à ceux de Charles Ier, et qu'il sut aussi congédier

[1] Le parlement s'est occupé cette année d'un bill destiné à lever les obstacles que quelques seigneurs écossais mettent obstinément à la liberté religieuse. Il a été ajourné.

les communes. Nous ne voulons pas l'absoudre de toute espèce de blâme; mais, on doit s'en souvenir, le même acte accompli dans deux situations différentes peut avoir des significations tout opposées. C'est une pensée qui, par de tristes expériences, est devenue un lieu commun de notre siècle, que l'on maintient la liberté, non-seulement en combattant le despotisme, mais aussi en la sauvant de ses propres excès. Le soldat qui défend son drapeau contre des ennemis qui l'attaquent par devant pourra, après les avoir vaincus, faire volte face, et le défendre contre d'autres ennemis qui l'attaquent par derrière. Il s'est tourné sans doute; mais c'est toujours pour la même cause qu'il manie son épée, et il est toujours fidèle à ses mêmes couleurs.

Dès que l'Irlande et l'Écosse furent pacifiées, Cromwell consacra tous ses soins à la paix et à la prospérité de l'Angleterre. La tâche était plus difficile que celle qu'il avait accomplie dans les deux autres contrées. Les éléments énergiques qui avaient renversé le despotisme en Angleterre s'agitaient encore parmi le peuple, et semblaient devoir en bannir l'ordre et la tranquillité. Pendant quelque temps les affaires du dehors avaient distrait les esprits. La flotte, sous le commandement de l'amiral Blake, venait de remporter une glorieuse victoire sur la marine hollandaise. Mais maintenant toutes les pensées se concentraient de nouveau au dedans du royaume.

Cromwell, après avoir commandé sur les champs

de bataille, va dominer dans les conseils. Mais au milieu de tout cela il était toujours avant tout un chrétien, un père. La lettre suivante, adressée à Fleetwood, qui commandait en chef en Irlande, et qui avait épousé Brigitte, fille de Cromwell et veuve d'Ireton, en rappelle une autre, où le tendre père montrait la même anxiété pour l'âme de sa fille. Aucun chrétien ne peut la lire sans l'admirer.

Au très-honorable Fleetwood, lieutenant général, commandant en chef des troupes en Irlande.

Cockpit, décembre 1652.

« Cher Charles,

« Je vous remercie de votre affectueuse lettre. — « Les désirs et les espérances que vous me témoi- « gnez maintenant sont les mêmes que celles que « j'éprouvai lors de votre entrée dans ma famille. « Cependant il a plu au Seigneur qu'il en fût au- « trement pour le présent; et je désire me sou- « mettre à sa volonté; ne perdant pas l'espoir néan- « moins que Dieu nous accordera un jour la pai- « sible jouissance de notre mutuelle affection. Il « peut nous en dédommager abondamment par sa « douce présence. Elle comble tous nos vides; elle « est la joie de toutes nos joies et la garantie de « notre bonheur.

« Saluez votre chère femme pour moi; avertis- « sez-la de se garder d'un esprit *de servitude*. La « crainte est le résultat d'un tel esprit; — et son « antidote est l'amour. La crainte nous dit : Si ja-

« vais fait cela, si j'avais évité ceci, comme je m'en
« serais bien trouvé!... Je sais que telle a été sou-
« vent la vaine manière de raisonner de Brigitte.

« Mais voici comment l'amour raisonne. Quel
« Christ, quel Sauveur est le mien! Quel père je
« possède en lui et par lui! Quels noms que ceux
« que porte mon Père : *Miséricordieux, plein de*
« *grâce, patient, abondant en gratuité et en vé-*
« *rité, pardonnant l'iniquité, la transgression et le*
« *péché!* — Et quelle nature que celle de mon père?
« Il est AMOUR : — amour libre, infini, immua-
« ble!... Quelle alliance que celle qui a été scellée
« entre lui et Christ!... une alliance qui est pour
« tout son peuple et pour chacun de ceux qui le
« composent :... une alliance dans laquelle il se
« charge de tout, et la pauvre âme de rien. L'es-
« sence de la nouvelle alliance, c'est *grâce,* — grâce
« pour l'âme et dans l'âme. L'âme n'a qu'à rece-
« voir. *J'effacerai leurs péchés. J'écrirai ma loi dans*
« *leur cœur. Ils ne se départiront jamais de moi.*

« Ce qui exalte l'amour de Dieu, c'est que Christ
« meurt pour des hommes sans force, alors qu'ils
« sont pécheurs, alors qu'ils sont ennemis. Cher-
« cherions-nous encore la source de nos consola-
« tions dans nous-mêmes? — Non! ce que Dieu
« a fait, ce qu'il est pour nous en Christ, voilà
« quelle est la source de notre consolation. C'est
« là que se trouve la fermeté; en nous est la fai-
« blesse. Notre obéissance n'est pas parfaite, et ne
« peut par conséquent produire une grâce par-
« faite. La foi ne produit pas la grâce, comme œu-
« vre, mais en tant qu'elle nous mène à Celui qui

« est notre sûr et parfait repos, à Celui pour l'a-
« mour duquel nous sommes reçus du Père...
« comme si nous étions Christ lui-même! Telle est
« notre haute vocation. C'est sur cette assurance
« qu'il faut que notre âme se repose, et pas ailleurs.

« Mes affections à Harry Cromwell (son second
« fils). Je prie Dieu afin qu'il prospère, et qu'il
« avance dans la connaissance et dans l'amour de
« Christ. Saluez tous les officiers. Je prie journel-
« lement pour eux. Je désire qu'ils se gardent d'un
« esprit amer et de tout ce qui n'est pas conforme
« à l'Évangile. Que le Seigneur nous donne abon-
« dance de foi, de sagesse et de patience. Veillez
« aussi sur cette disposition naturelle qui vous
« porte à vous laisser influencer facilement par les
« autres.

« Priez pour moi. Je vous recommande au Sei-
« gneur et je demeure

« Votre affectionné père,

« OLIVIER CROMWELL. »

« *P. S.* Le garçon et Betty sont bien. Témoignez notre bienveillance au colonel Clayton, à mon neveu Grégoire et au frère de Claypole[1]. »

Cette lettre nous montre le grand général, le vainqueur de Dunbar et de Worcester, descendant dans les profondeurs les plus intimes de la foi chrétienne, autant que l'ont jamais fait les chrétiens les plus fidèles et les réformateurs les plus pieux de l'Église. Après cette excursion dans le

[1] *Lettres et Discours*, II, page 376.

monde chrétien, rentrons dans le monde politique.

Le long parlement, appelé vulgairement le *rump* (le croupion), s'approchait de sa fin. Cette assemblée n'était plus au fond qu'un débris de parlement. Elle ne contenait qu'un petit nombre de membres, le résidu de la *purgation du colonel Pride*, qui, on s'en souvient, avait eu lieu pendant que Cromwell était à l'armée. Cette réunion était fort impopulaire dans la nation, et tous les partis l'attaquaient. De toutes parts on la pressait de se dissoudre, et on lui déclarait qu'elle ne pouvait faire d'action plus agréable au peuple. Mais le *long parlement* ne pouvait se résoudre à finir. Chacun attendait la main qui couperait le fil délié auquel tenait encore cette frêle existence.

Pour la tâche nouvelle qu'il s'agissait maintenant d'accomplir, il fallait une puissance nouvelle. Cette puissance devait être essentiellement une; car si plusieurs peuvent abattre, une puissance unique est plus capable d'organiser et d'édifier. Ce ne fut que plus tard que Cromwell eut le nom de *Protecteur*; mais en réalité son protectorat commence aussitôt après son retour d'Écosse.

Cromwell et ses officiers pensèrent que le *rump* ne pouvant se décider à remettre ses pouvoirs, ils devaient aviser eux-mêmes à sa dissolution. Une nouvelle prétention de ce corps hâta sa fin. Le 20 avril 1653 le colonel Ingdalosby vint informer le lord général que le parlement s'occupait d'un bill destiné à prolonger sa durée. Cromwell, ému et indigné, s'écria : « Ce n'est pas honnête! non, « ce n'est pas de l'honnêteté la plus vulgaire!... »

Puis il se leva, se fit suivre d'une compagnie de mousquetaires, la laissa à la porte, et entra dans la salle. Il était vêtu de noir, avec des bas de laine gris; ce qui était le costume ordinaire des puritains. Il s'assit à sa place habituelle, et prêta attentivement l'oreille aux débats. Environ un quart d'heure après on mit le fameux bill aux voix. Cette opiniâtreté à se maintenir au pouvoir, malgré les cris de tout un peuple, révoltait Olivier. Par la votation à laquelle il allait procéder le *rump* donnait lui-même le signal de sa chute. — « Voici « le moment, » dit Cromwell ému, en se baissant vers le lieutenant général Harrison; « il faut que je « le fasse! » — « Quand j'entrai dans le parlement, « dit-il plus tard, je n'avais pas le dessein de rien « faire; mais l'Esprit de Dieu devint si puissant « en moi, que je ne pus consulter plus longtemps « avec la chair et le sang. »

Cromwell avait la conviction que dans l'acte hardi qu'il allait faire c'était la volonté de Dieu même qu'il accomplirait. Il se leva, ôta son chapeau, et, s'adressant au parlement, il lui donna d'abord quelque éloge. Mais à mesure qu'il parlait il s'animait; l'affection vive de son cœur passait dans ses paroles. Bientôt son discours devint véhément. Il parla aux membres de leurs injustices, de leurs vues égoïstes, et il leur déclara qu'il était venu pour mettre fin à un pouvoir dont ils avaient fait un si mauvais usage. Il était fort agité. Il allait, il venait, il frappait de temps en temps des pieds. Olivier ne croyait pas que ceux qui sont appelés à gouverner un peuple puissent ne pas

savoir se gouverner eux-mêmes. Il pensait que les passions et les vices qui font perdre à un homme la justice et la bonne renommée, lui font perdre aussi par cela même le pouvoir. Il se rappelait que, selon l'Écriture, le puissant doit être *ami de celui qui aime la pureté*, et que le *trône sur lequel il doit être assis doit être celui de la justice.* « Vous « avez siégé trop longtemps, s'écria Cromwell, in- « digné. Vous n'êtes pas un parlement. Quelques- « uns de vous sont des ivrognes (et il désignait « ceux qu'il avait en vue); d'autres sont des « hommes corrompus et d'une conduite scanda- « leuse (et il portait sur eux un œil redoutable). « Je vous dis que vous n'êtes pas un parlement. « Sortez! sortez! Faites place à des gens plus hon- « nêtes. » L'orateur Lenthall déclara qu'il ne cé- derait qu'à la force; Harrison le prit alors par la main, et Lenthall descendit de son fauteuil. « Que « ferons-nous de cette babiole? » dit Cromwell en montrant la masse. « Emportez-la. » Et il la donna à un mousquetaire. Après que tous les membres du *croupion*, au nombre de quatre-vingts, furent sortis, Olivier ferma la salle, mit la clef dans sa poche, et retourna à White-Hall.

Ce que Cromwell disait au parlement était vé- ritable. Il était bon que cette assemblée prît fin; et le général en en désirant une autre cherchait vraiment le bien de son peuple. Néanmoins, non- seulement il violait dans cette occasion les prin- cipes qui gouvernent les États, mais il s'égarait quant aux principes par lesquels la religion veut conduire les hommes. Ce qui fit agir Cromwell,

d'après ce qu'il dit lui-même, ce fut de nouveau, comme en d'autres occurrences, des impulsions intimes, qu'il regardait comme venant de l'Esprit de Dieu. Sans doute, il faut que l'Esprit de Dieu conduise les hommes; mais, nous le répétons encore, c'est par les commandements de la parole de Dieu qu'il les mène, et non par des illuminations plus ou moins vagues, que les hommes pensent être la voix de Dieu même, et qui ne sont peut-être que la voix de leurs passions. Néanmoins, quel que fût le motif qui se trouvât dans le for intérieur de Cromwell, ce qu'il avait fait était pour le bien du peuple. Des adresses nombreuses venues de l'armée, de la flotte, et d'autres parts encore, approuvèrent sa conduite, et donnèrent ainsi à cet acte hardi le sceau de l'opinion populaire. Un évêque illustre, Warburton, appelle Cromwell « le plus magna- « nime des usurpateurs. » Peut-être que des voix plus impartiales encore l'appelleront le plus nécessaire et le plus grand des magistrats.

Cromwell ayant le pouvoir en main chercha aussitôt à s'en servir pour réorganiser la nation. De concert avec un conseil d'État de douze membres, il entreprit de former une assemblée de notables, à laquelle la grande œuvre qu'il avait en vue serait définitivement remise. Désireux de voir les hommes les meilleurs appelés à s'occuper du bien de leur patrie, il crut ne pouvoir s'en remettre pour leur choix qu'à lui-même. L'Angleterre était lasse de parlement et d'anarchie. Cromwell chercha donc partout les citoyens connus par leur foi, par leur dévouement, par leurs lumières, par leur

renoncement aux passions du monde, afin de les appeler à la réorganisation de l'État. On en prit cent trente-neuf en Angleterre, six dans le pays de Galles, six en Irlande, et cinq en Écosse.

Le 4 juillet 1653, Cromwell, entouré des principaux officiers de l'armée, inaugura cette assemblée dans la chambre du conseil, à White-Hall. Voici un fragment de son discours :

« Messieurs,

« Je vous en conjure, — et sans doute je n'ai pas « besoin de le faire, — ayez soin de *tout* le trou- « peau! Aimez les brebis, aimez les agneaux. — « Aimez-les tous, chérissez-les tous, protégez-les « tous, dans toutes les choses qui sont bonnes. — « Et si le plus pauvre chrétien, si le chrétien le « plus égaré (*mistaken*), quant à ses vues particu- « lières, désire vivre paisiblement et honnêtement « sous votre gouvernement, — je le répète, si un « homme quelconque désire mener une vie de « piété et d'honnêteté — qu'on le protège!

« Je n'ai pas besoin de vous conseiller, bien « moins encore de vous conjurer de tout faire pour « avancer l'influence de l'Évangile, et pour en- « courager le ministère. Je parle ici de ministres « fidèles, d'hommes qui ont le vrai caractère des « serviteurs de Dieu, — d'hommes qui ont reçu « le Saint-Esprit. Je ne parle pas (et j'en rends « grâce à Dieu du fond de mon cœur), je ne parle « pas en faveur d'un ministère qui tire son ori- « gine de la papauté même, et qui prétend à cette « succession apostolique, sur laquelle on insiste si

« fort. La vraie succession est par le moyen de « l'esprit. L'esprit est donné pour que l'on parle « convenablement de la vérité éternelle de Dieu; « et voilà la vraie succession..... »

Après cette profession sur la vraie succession, qui dans les jours où nous sommes mérite d'être rappelée, Cromwell admire, comme une chose inouïe dans l'histoire, et que lui-même n'eût jamais osé espérer, le spectacle qu'il a sous les yeux, une assemblée de chrétiens pour gouverner l'Angleterre. « Je le confesse, dit-il, je ne m'étais jamais « attendu à voir un jour comme celui-ci, — ni « personne parmi vous sans doute : — un jour où « Jésus-Christ serait reconnu et confessé, comme « il l'est aujourd'hui par l'appel de chacun de « vous. Dieu manifeste ce jour comme le jour de « son pouvoir. — Après tant de sang répandu, « après tant d'épreuves qui ont passé sur ces « nations, Dieu leur donne aujourd'hui une ma- « gnifique issue. Il appelle son peuple à l'autorité « suprême. Ceci est la plus grande de ses miséri- « cordes, après le don de son propre fils. Peut- « être ne vous connaissez-vous pas de figure les « uns les autres, venant, comme vous le faites, de « toutes les provinces de ce royaume. Mais nous « pouvons vous dire que nous ne nous sommes « pas permis le choix d'une seule personne sans « avoir d'elle cette bonne espérance, qu'elle avait « la foi en Jésus-Christ et un amour sincère pour « tout son peuple[1]. »

[1] Milton, *State Papers*, 106 à 114; *Lettres et Discours*, II, p. 411.

Si ces paroles de Cromwell sont l'expression de la vérité, ce fut là, en effet, une assemblée telle qu'il n'y en eut jamais dans le monde.

Un écrivain célèbre appelle ce discours et l'émotion de Cromwell *des folies*. Mais il ajoute : « Au « fond de toutes ces folies, les nouvelles mœurs se « formaient, et les institutions prenaient racine. « Ces caractères n'étaient si ridicules que parce « qu'ils étaient originanx; or, tout ce qui est for- « tement constitué a un principe de vie. Les courti- « sans de Charles II purent rire, mais ces fanati- « ques de bonne foi laissèrent une arrière-postérité « qui a fait raison des courtisans[1]. » C'est un bel hommage rendu par un illustre adversaire.

Tout en s'élevant, Cromwell continuait à montrer la plus stricte honnêteté. Il n'était ni avare ni dissipateur. Mammon n'était pas son Dieu, comme il l'a été de tant d'hommes placés au pouvoir, et ses descendants sont loin d'appartenir aux familles les plus opulentes de l'Angleterre[2].

[1] *Les Quatre Stuarts*, par M. de Chateaubriand, p. 179.

[2] A Poschiavo, dans une des vallées les plus retirées du canton des Grisons, que les voyageurs visitent rarement, près de l'Engadine, non loin du Tyrol, on peut lire dans les archives de la commune, la note suivante : « 1675, *Ai 20 d'agosto. Dato ad un gentilh° Inglese della casa de' Cromwell, espulso, li 2. s. 10.* » Qui était ce gentilhomme de la famille de Cromwell, banni de l'Angleterre, qui arrivait à Poschiavo, à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et recevait de ces pauvres gens une aumône de 3 à 4 francs? Était-ce quelque aventurier se prévalant de la faveur dont jouissait le nom de Cromwell parmi les protestants du continent? Cela n'est pas facile à décider. Je suis redevable de cette note au docteur Marriott, qui a visité le lac Poschiavo dans l'été de 1847.

Richard Mayor proposant à Cromwell une acquisition avantageuse, Olivier lui écrivit la lettre suivante.

A mon cher frère Richard Mayor, écuyer, à Hursley, dans le Hampshire.

White-Hall, 4 mai 1654.

« Cher frère,

« J'ai reçu votre aimable lettre, et je vous en re-« mercie. S'il était convenable de poursuivre cette « affaire, vous n'en auriez eu que la peine et non « la dépense ; car ma terre d'Essex et quelque ar-« gent que j'ai entre les mains y auraient été em-« ployés.

« Mais j'ai répugnance à courir après les choses « du monde, lorsque le Seigneur m'a comblé de « tant de faveurs que je n'ai pas demandées, et « je répugne à faire penser aux hommes que je re-« cherche ces choses avec inquiétude, ce qu'ils ne « manqueront pas de croire, pour peu que vous « vous mêliez de l'affaire. Je répugne tant à cela, « que je n'ose ni agir en cette chose ni m'en mêler. « Je vous ai dit ma pensée toute nue. Ma tendre « amitié à vous et à ma sœur, mes bénédictions « et mon amitié à ma chère Dorothée et à son en-« fant. Mon amitié à tous.

« Je suis votre frère affectionné,

« OLIVIER P. »

Olivier savait que la convoitise des richesses est la racine de toutes sortes de maux. Nous le voyons souvent donner des sommes considérables, mais jamais nous ne lui voyons ces *désirs fous et nuisibles* dont parle l'apôtre, qui se trouvent dans ceux *qui veulent devenir riches*.

Le parlement, car les notables prirent ce nom, se montra à la hauteur de sa vocation, et s'efforça avec un zèle consciencieux d'introduire dans la république les plus importantes améliorations. Il établit l'ordre et l'économie dans les finances, adoucit le sort des prisonniers et supprima un tribunal accusé d'arbitraire. Il voulut donner à la nation un code de lois, bienfait inappréciable; abolir le patronage, en sorte que chaque église pût choisir son pasteur; supprimer les dîmes, diminuer l'armée, et épurer le clergé. Mais tous ces projets excitèrent une vive opposition.

Affligé de voir les obstacles que l'ordre et la liberté rencontraient en Angleterre, Olivier s'efforçait de mettre d'accord les esprits irrités. Il recherchait la bénédiction qui est promise à *ceux qui procurent la paix*. Il disait comme un disciple : *Rendez ma joie parfaite, en étant d'un même sentiment, ayant un même amour, étant une même âme et consentant tous à une même chose* (Philip. II, 18). Mais tout était inutile; ses ennemis méconnaissaient l'esprit de charité qui l'animait. Il épancha son cœur à ce sujet dans une lettre à son gendre Fleetvood. Il n'est, on ne peut trop le remarquer, aucun homme d'État dans l'esprit duquel on ait pu lire aussi bien que dans celui de

Cromwell. Tout y est clair et transparent. Il n'y a, pour ainsi dire, dans son cœur, pas une seule affection intime qui nous soit cachée. Et c'est là l'homme que des historiens ont accusé de dissimulation! Voici la lettre qu'il écrivit à son gendre à l'occasion des querelles suscitées par le petit parlement.

Au très-honorable lieutenant général Fleetwood, commandant en chef de l'armée d'Irlande.

Cockpit, 22 août 1653.

« Cher Charles,

« Quoique je ne vous donne pas de mes nou-
« velles aussi souvent que je le désirerais, je ne
« doute pas que vous ne priiez pour moi, afin que
« je marche en toutes choses selon l'Évangile.

« En vérité, je n'ai jamais eu plus besoin qu'à
« présent du secours de mes amis chrétiens. Je
« voudrais que mes services fussent acceptés des
« saints, si telle était la volonté du Seigneur; mais
« il n'en est pas ainsi. Chacun est d'une opinion
« différente, chacun cherche à faire prévaloir la
« sienne; en sorte que l'esprit de sincère affection
« que j'ai pour tous est à peine reconnu d'aucun.
« Ma vie, je puis le dire, ma vie a été un sacrifice
« volontaire; et c'est pour *tous* que je l'ai offert.
« Cependant, il m'arrive à peu près comme lors-
« que Moyse reprit les deux Hébreux qui se que-
« rellaient. Vous savez contre qui ils tournèrent
« alors leur colère.... (Ex. II, 14.)

« Mais le Seigneur est sage, et il manifestera, j'es-
« père, à tous que je ne suis pas un ennemi. Oh!
« que la miséricorde est facilement méconnue. —
« Persuadez les amis qui sont avec vous d'être sans
« amertume et sans médisance. Si le jour du Sei-
« gneur est aussi près que quelques-uns le disent,
« quelle ne devrait pas être notre modération! Si
« chacun, au lieu de disputer, justifiait sa manière
« de voir par la charité et l'humilité, la sa-
« gesse serait justifiée par ses enfants. Mais hé-
« las!....

« Je suis souvent prêt à dire dans mes difficultés :
« *Oh! qui me donnera les ailes de la colombe? Je*
« *m'envolerais et je me poserais en quelque lieu;*
« *voilà, je m'enfuirais bien loin, je me tiendrais*
« *au désert; je me hâterais de me mettre à l'abri*
« *de ce vent et de cette furieuse tempête!* (Ps. LV,
« 6, 7, 8.) Mais je crains que cette fuite ne vînt
« de moi-même. Je bénis le Seigneur de ce qu'il
« y a quelque chose qui soutient mon courage,
« quelques étincelles qui me montrent la lumière
« de sa face. Je le loue de ce qu'il me donne quel-
« que droiture de cœur, qui me met au-dessus
« du jugement des hommes. Excusez-moi de m'être
« ainsi ouvert à vous. Priez pour moi, et engagez
« mes amis à en faire de même. Mes amitiés pa-
« ternelles à votre chère femme, que j'aime de
« tout mon cœur, et selon les liens de la nature
« et selon des liens meilleurs. — Ma bénédic-
« tion, si elle vaut quelque chose, sur la tête de
« son petit enfant!

« J'envoie mes souvenirs affectueux à tous les

« officiers. Le Seigneur vous bénisse tous, c'est
« la prière

« De votre sincèrement affectionné père

« OLIVIER CROMWELL.

« *P. S.* Tous ici vous aiment et sont en bonne
« santé, vos enfants et tous les autres[1]. »

Ce fut à peu près alors que Whitelocke fut envoyé comme ambassadeur en Suède. Quelques circonstances qui ont rapport à cette ambassade prouvent l'influence puissante que Cromwell exerçait sur ceux qui l'entouraient, et elles sont propres à jeter quelque lumière sur l'esprit qui caractérise cette époque si remarquable.

Whitelocke n'a jamais été accusé d'enthousiasme ni d'hypocrisie; Hume le décrit comme un homme de grand mérite et de beaucoup d'habileté. Une des choses auxquelles il attachait le plus d'importance était d'avoir des chapelains capables, hommes de piété et de savoir. Par son ordre toute sa suite se réunit, avant son départ, à la chapelle de White-Hall, pour implorer la protection et la bénédiction de Dieu sur le voyage projeté. « *Pour moi et ma maison nous servirons l'Éternel*, leur dit Whitelocke. Par la grâce de Dieu, je suis résolu de maintenir l'ordre dans le gouvernement de ma maison, de n'y permettre ni profanation, ni licence, ni jurement, ni querelle ou chose semblable. Je vous dis donc, comme Josué dit à son peuple : *S'il vous déplaît de servir l'Éternel, choi-*

[1] Harl. mss. n° 7502, f. 13; *Lettres et Discours*, II, 424.

sissez-vous aujourd'hui qui vous voulez servir. »

Whitelocke arriva en Suède en décembre 1653; et le 26 de ce mois la célèbre reine Christine lui donna sa première audience. La conversation qui eut lieu entre l'ambassadeur et la reine est remarquable. Christine dit à Whitelocke, après les salutations ordinaires : « J'ai entendu dire que plusieurs des officiers de votre armée prient et prêchent à leurs soldats. Cela est-il vrai?

WHITELOCKE. Oui, madame; c'est la vérité. — Pendant que leurs ennemis jurent, pillent et se livrent à la débauche, les officiers et les soldats de l'armée du parlement ont l'habitude de s'exhorter, de s'encourager mutuellement par la parole de Dieu, et de prier ensemble pour que le Seigneur des armées répande sur eux sa bénédiction. Dieu leur a donné son approbation par le succès qu'il leur a accordé.

LA REINE. Très-bien! Avez-vous l'habitude de faire aussi de même?

WHITELOCKE. Oui, en plusieurs occasions, dans ma propre famille. En étant le chef, il m'appartient de l'exhorter, quand il y a lieu de le faire. Cela vaut mieux, je pense, que de confier ce devoir à un autre chapelain.

LA REINE. Le général et les autres officiers font-ils de même?

WHITELOCKE. Oui, madame, très-souvent, et très-bien. Ils ont des chapelains et des ministres dans leurs maisons et dans leurs régiments. Mais plusieurs hommes de bien parmi nous pensent qu'une longue robe, une ceinture de soie, et une

longue barbe, ne font pas un bon prédicateur, si l'homme qui porte tout cela n'a reçu les dons de l'Esprit de Dieu, pour travailler dans sa vigne. Quiconque étudie les saintes Écritures, et se sent capable de faire du bien aux âmes des autres, ne croit point que la Bible lui interdise de le faire. Les officiers et les soldats du parlement pensent qu'il leur est permis de s'encourager les uns les autres par la parole de Celui qui est au-dessus de tous; principalement lorsque prenant leur vie en leurs mains ils l'exposent sur un champ de bataille. La Parole de Dieu a plus d'efficace que toute autre parole, et l'usage n'en a jamais été défendu aux fidèles, excepté par les prêtres papistes, qui ne veulent nullement que les laïques (comme ils les appellent) cherchent en elle l'instruction et la consolation, qui ne peut se trouver ailleurs.

LA REINE, *sans doute avec un peu d'ironie.* Vraiment, je trouve que vous prêchez très-bien vous-même, et vous venez de me faire un très-bon sermon. Il me plaît fort, je vous assure. Mais je vous prie de me dire où votre général et vous, ses officiers, avez appris cette manière de prier et de prêcher?

WHITELOCKE. Nous l'avons apprise de quelqu'un qui tient de près à votre majesté, — d'un homme dont tous les protestants ont raison d'honorer la mémoire.

LA REINE, *avec vivacité et étonnement.* Quelqu'un qui me tient de près..... Qui est-ce donc? je vous prie.

WHITELOCKE. Votre père, madame, le grand roi

Gustave-Adolphe, qui en débarquant en Allemagne s'agenouilla sur le bord de la mer et rendit grâces lui-même à Dieu de l'y avoir amené en sûreté. Il pria Dieu devant ses soldats, lui demandant de bénir cette entreprise. Ce grand prince avait l'habitude d'exhorter souvent ses gens par la Parole de Dieu, et le Seigneur approuva hautement sa conduite, par le merveilleux succès qu'il lui plut d'accorder à ce vaillant roi. »

A ces paroles la reine ne répondit plus rien. Elle avait cru embarrasser Whitelocke, et elle était elle-même maintenant embarrassée; il y a plus, elle était émue. La ressemblance entre Gustave-Adolphe et Cromwell était signalée à la fille de l'un par un ami de l'autre. Ce ne fut pas Whitelocke seul qui fut frappé de ce parallèle. L'empereur d'Allemagne, au moment où il recevait des nouvelles de le révolution d'Angleterre, se tournant vers l'un de ses courtisans, lui dit : « Eh bien, ne faut-il « pas croire à la transmigration des âmes? Ne voyez- « vous pas que l'esprit de Gustave-Adolphe, notre « vieil ennemi, a passé dans Cromwell[1]? » Guillaume d'Orange, Gustave-Adolphe, Olivier Cromwell sont trois grands hommes de même acabit. Pourquoi ce bel hommage rendu à Gustave-Adolphe par l'ambassadeur d'Angleterre n'arrêta-t-il pas la malheureuse fille de ce grand roi sur le penchant de l'abîme dans lequel elle tomba bientôt!

Il y eut d'autres conversations entre la reine et l'envoyé.

[1] *Perfect Politician*, p. 50.

En réponse à la question de Christine, qui lui demandait un jour si la danse était prohibée en Angleterre, Whitelocke saisit l'occasion d'exprimer sa désapprobation des bals et autres divertissements qui avaient lieu en Suède le jour du Seigneur. « Ce serait un acte de piété, dit-il, une action bienséante à une reine chrétienne, que de réprimer la profanation du sabbat, les jurements et la débauche, trop permis dans ses États. »

Une occasion se présenta bientôt de prêcher d'exemple. Le 29 janvier était un dimanche, jour de travail pour les Suédois, et de plus jour de foire et de fête. Les boutiques étaient toutes ouvertes dès le matin. La reine rentrait dans sa résidence pour un gala. Chacun achetait, vendait, buvait, mangeait et voyageait plus qu'à l'ordinaire. Peuple, bourgeois et courtisans riaient, se divertissaient et se livraient à leurs débauches. Il y avait grand bruit à la cour, et l'on invitait Whitelocke à s'y rendre. Mais l'ami de Cromwell, s'enfermant dans son hôtel, comme dans un temple, réunit sa famille et ses domestiques, et leurs paisibles chants montèrent au ciel. On prévint Whitelocke du retour de la reine; mais il ne bougea pas de sa maison et ne permit pas à ses gens de sortir. Tous ensemble rendaient leur culte au Dieu qu'ils servaient.

Whitelocke voulut faire davantage. Il voulut essayer de soumettre à la Parole cette âme qui allait bientôt se jeter aux pieds du pape. L'ambassadeur présenta une Bible à la reine, en lui disant qu'elle trouverait plus de satisfaction et de

consolation dans l'étude de ce livre que dans aucun autre, et qu'il en recommandait humblement à sa majesté la fréquente lecture.

Mais il avait beau faire, Christine ne comprenait rien au vrai christianisme. Un jour elle dit à Whitelocke avec beaucoup de chaleur : « Vous êtes des hypocrites et des séducteurs.

Whitelocke, *un peu étonné, répondit :* Quel dessein pourrais-je avoir, madame, en dissimulant, surtout dans votre pays? J'ai toujours haï l'hypocrisie comme une chose indigne d'un chrétien et d'un gentilhomme; et mon général n'a jamais été accusé de ce crime odieux.

La Reine. Je ne parle ni de votre général ni de vous-même. Mais je crois qu'en Angleterre il y a beaucoup de personnes qui ne font profession de religion que parce qu'elles espèrent en recevoir quelque avantage.

Whitelocke. Il peut y en avoir en Angleterre, surtout dans ces temps-ci, où par la bonté de Dieu la religion est devenue l'intérêt principal de la nation. Il y en a aussi dans d'autres pays. Mais chez nous, quand de telles personnes viennent à être connues (elles ne peuvent être longtemps cachées), elles manquent leur but, elles perdent leur réputation, et leur hypocrisie est méprisée et punie. » — L'ambassadeur se tut.

Cette piété que Whitelocke montrait à l'étranger, Cromwell la manifestait à White-Hall, surtout lorsqu'il y recevait un ambassadeur. Iongestall étant à Londres, pour conclure un traité de paix entre les Hollandais et les Anglais, écrivit à Guillaume Fré-

déric, comte de Nassau : « Hier à midi nous fûmes « invités à dîner chez Son Éminence le lord Pro« tecteur, qui nous reçut noblement; la musique « joua pendant tout le dîner. Le lord Protecteur « nous conduisit ensuite dans une autre salle, où « nous eûmes aussi de la musique et des chants. « Puis on chanta un psaume. Son Éminence nous « remit en main le livre en nous disant : C'est le « meilleur papier qui ait été encore échangé entre « nous. » C'est ainsi que Cromwell mettait en pratique ces paroles : « Je parlerai de tes témoignages « devant les rois, et je ne rougirai point de honte. »

Revenons aux affaires publiques.

L'opposition que le petit parlement rencontrait paralysait ses efforts. De tous les projets qui y furent débattus, celui qui concernait l'épuration du clergé irrita le plus les esprits. On délibéra pendant dix jours.

Enfin le lundi matin, 12 décembre, le parti strict évangélique dans le parlement ne se trouvant pas encore en nombre, on proposa et fit passer une motion en vertu de laquelle, le parlement ne pouvant plus pourvoir au bien de la république, il remettait au lord général Cromwell les pouvoirs qu'il avait reçus de lui. Cette assemblée avait siégé cinq mois et douze jours.

Alors tous les partis (excepté celui des niveleurs), les royalistes, les épiscopaux, les militaires, les jurisconsultes, se tournèrent vers Cromwell, comme vers le seul moyen de salut qui restât à l'Angleterre.

En apprenant la résolution de l'assemblée,

Cromwell montra beaucoup de surprise et d'émotion, et rien ne nous autorise à croire, comme le font la plupart des historiens, que ces sentiments ne fussent pas sincères. Les chefs de l'armée se trouvant de nouveau investis du pouvoir, ils résolurent d'un commun accord d'adopter une forme de gouvernement qui se rapprocherait davantage de la monarchie, dont chacun sentait alors la nécessité.

Il fut décidé que Cromwell prendrait le titre de *lord Protecteur de la république d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, et qu'un parlement de quatre cent soixante membres serait élu tous les trois ans. Si le Protecteur négligeait de le convoquer, l'autorité chargée du grand sceau serait appelée à le faire, et à son défaut les schérifs des comtés; le tout sous peine de haute trahison. Le parlement ne pouvait être ajourné dans les cinq premiers mois de sa session sans son consentement.

Les cours de l'Europe reconnurent et saluèrent le nouveau dominateur de l'Angleterre. Les hommes les plus notables du siècle lui firent parvenir leur adhésion et leur hommage. Le grand Condé, le vainqueur de Rocroi, de Fribourg et de Nordlingen, l'ami de Racine et de Boileau, écrivit alors (décembre 1653) au Protecteur la lettre suivante.

« Je me réjouis infiniment de la justice qui a été
« rendue au mérite et à la vertu de votre altesse.
« C'est en cela seul que l'Angleterre pouvait trou-
« ver son salut et son repos, et je tiens les peuples
« des trois royaumes dans le comble de leur bon-

« heur, de voir maintenant leurs biens et leurs
« vies confiés à la conduite d'un si grand homme.
« Pour moi, je supplie votre altesse de croire que
« je me tiendrais fort heureux si je pouvais la ser-
« vir en quelque occasion, et lui faire connaître
« que personne ne sera jamais au point que je
« suis, monsieur, de votre altesse

« le très-affectionné serviteur,

« LOUIS DE BOURBON[1]. »

Ainsi parlait Louis de Bourbon, ce prince sur la tombe duquel s'éleva la même voix qui proclama sur celle d'Henriette, reine d'Angleterre, le néant des grandeurs humaines. A bien des égards, les âges postérieurs ont été plus sévères envers Olivier que ne l'ont été ses contemporains. C'est que ceux-ci voyaient les événements à nu, et la postérité les a souvent contemplés à travers les vapeurs des préjugés et la poussière aveuglante des partis.

Cromwell a été accusé d'ambition personnelle, et cette accusation se rapporte surtout à l'époque de son élévation au Protectorat. Pour connaître quelle était alors sa pensée, écoutons ses conversations intimes avec ses vieux amis, les pieux républicains; l'évêque Burnett, écrivain plein de préjugés à l'égard de Cromwell, nous en a conservé les détails; nous n'avons qu'à les lire sans prévention. « Il leur disait, écrit Burnett, avec les lar-
« mes aux yeux, comme quelques-uns me l'ont

[1] *Revue nouvelle*, 1846, p. 399.

« rapporté, qu'il prendrait plus volontiers la hou-
« lette du berger que le Protectorat, car rien n'é-
« tait plus contraire à sa nature qu'un étalage de
« grandeur. Mais il croyait nécessaire dans ce mo-
« ment d'empêcher la nation de tomber dans un
« désordre extrême et de devenir la proie de l'en-
« nemi commun. Il se plaçait en vainqueur entre
« les vivants et les morts, comme il s'exprimait d'a-
« près les *Nombres*, XVI, 48, jusqu'à ce que Dieu
« montrât à tous sur quel fondement ils devaient
« s'établir. — Il les assurait qu'il se déchargerait
« alors du lourd fardeau qui pesait sur lui, avec une
« joie égale à la douleur qu'il ressentait, maintenant
« qu'il devait se mettre sous le poids de ces hon-
« neurs. » Pourquoi douter de la sincérité de ce
langage? Qui pensera qu'une tête forte, une main
ferme ne fût pas absolument nécessaire au salut
de la patrie en un moment si critique? N'y a-t-il
pas en Europe des exemples récents qui peuvent le
faire comprendre? Ou bien croira-t-on que pour un
homme de la piété de Cromwell les soucis, les dis-
tractions et les honneurs attachés à la première
place, fussent vraiment bien désirables? Il de-
meura simple et modeste quand il fut au pouvoir
suprême. Il se rappela souvent les paroles de
Christ : « Mets-toi à la dernière place, car qui-
« conque s'élève sera abaissé, mais quiconque s'a-
« baisse sera élevé. » — « Quand il avait à faire avec
« les hommes pieux parmi les républicains, Crom-
« well aimait à se remettre sur le pied de leur an-
« cienne égalité, dit Burnett. Il fermait la porte, et
« les faisait asseoir, la tête couverte, à côté de lui,

« pour leur montrer combien il estimait peu ces « distinctions, que les formes voulues dans le « monde l'obligeaient à conserver avec d'autres. » Ces conversations intimes, d'un frère avec des frères, se terminaient d'ordinaire par une prière.

Les élections pour le parlement eurent lieu, et le 4 septembre 1654 ce corps se réunit. Le Protecteur se rendit en pompe à l'abbaye de Westminster, puis à la *Salle Peinte*, où l'assemblée devait tenir ses séances. Lenthall, Fairfax, les hommes les plus illustres de la révolution étaient là. « Messieurs, « dit le Protecteur dans un discours qui dura trois « heures (c'était plus que le message du président « de États-Unis), vous êtes réunis par les circons- « tances les plus solennelles que vit jamais l'An- « gleterre. Vous portez sur vos épaules les intérêts « de trois grandes nations; et même je pourrais « dire, je pense sans hyperbole, les intérêts de « tout le peuple de Dieu dans tout l'univers[1]. »

Le résultat répondit peu à une si haute attente. Au lieu de s'occuper de l'organisation et de la prospérité de la nation, le parlement se mit à examiner si le gouvernement devait ou non rester aux mains d'une seule personne. Le Protecteur reparut le 12 septembre.

« Messieurs, dit-il, je ne me suis pas appelé « moi-même à cette place, — Dieu m'en est té- « moin, — et il en est beaucoup d'autres encore « qui pourraient donner leur vie pour confirmer « cette vérité. Si ma vocation vient de Dieu, si

[1] *Parl. Hist.* XX, 318; *Lettres et Discours*, III, 23.

« mon témoignage vient du peuple, Dieu et le peu-
« ple pourront me reprendre ce qu'ils m'ont donné.
« Mais nul autre ne pourra me l'ôter.

« J'étais gentilhomme par ma naissance, et je
» ne vivais ni dans les premiers rangs ni dans l'obs-
« curité. J'ai été appelé à divers emplois; je me
« suis efforcé de remplir les devoirs d'un honnête
« homme, agissant pour le service de Dieu et
« dans l'intérêt de ce peuple. J'ai demandé d'être
« déchargé de mes fonctions, je l'ai demandé à
« plusieurs reprises. — Dieu soit juge entre moi
« et tous les hommes, si je mens!

« Il y a dans tout gouvernement des bases es-
« sentielles, une *magna charta*, qui doit être inal-
« térable. Voici quelques-unes de celles sur les-
« quelles cet État repose. « Première base: Le par-
« lement n'a pas le droit de se déclarer lui-même
« perpétuel. Seconde base: La liberté de conscience
« doit être maintenue, à une distance égale de la
« licence et de la persécution. Troisième base : Le
« Protecteur et le parlement se partagent la dis-
« position de l'armée [1]. » — A ces bases essentiel-
les Cromwell en ajouta une autre, qu'il demanda
aux membres de la chambre de reconnaître par
leur signature, savoir, la fidélité au Protecteur et
à la République. Trois cents souscrivirent, l'ora-
teur en tête, les autres quittèrent le parlement.

Une circonstance domestique vint distraire Crom-
well de ces préoccupations.

Sa mère, âgée de quatre-vingt-quatorze ans,

[1] *Parl. Hist.*, XX, 349; *Lettres et Discours*, III, p. 51.

habitait avec lui à White-Hall. Cette femme vénérable unissait à la foi la plus vive l'affection maternelle la plus tendre, et se souciait peu des pompes royales qui l'entouraient. Un coup de fusil portait la terreur dans son âme, car elle pensait que c'était peut-être contre Olivier que le coup avait été tiré. Aussi ne pouvait-elle passer une journée en paix, si elle n'avait vu au moins une fois son fils. Sa fin terrestre s'approchait. Le 15 novembre au soir, elle fit venir près de son lit le puissant Protecteur, qui avait pour elle l'affection la plus respectueuse et la plus vive. Elle étendit sur lui ses défaillantes mains, et le bénit en disant : « Que le Seigneur fasse luire sa face sur « vous, qu'il vous console dans toutes vos ad- « versités, et vous rende capable de faire de « grandes choses pour la gloire de notre Dieu très- « haut, et pour le soulagement de son peuple. « Mon cher fils, je laisse mon cœur avec toi : « Bonne nuit[1]. » Elle s'endormit au Seigneur ; et son fils le cœur brisé fondit en larmes.

Le parlement ne répondait ni à l'attente de la nation ni à celle de Cromwell. Oubliant les besoins du peuple, il croyait que son seul devoir était de lutter contre le Protecteur, en ne lui accordant, autant qu'il était en lui, ni subsides ni pouvoir. Il fit plus, il porta atteinte à la liberté religieuse. Il arrêta que ceux-là seuls seraient tolérés qui professeraient les doctrines fondamentales du christianisme ; et il nomma une commission chargée de

[1] *Lettres et Dircours*, III, 80.

présenter au parlement le catalogue de ces doctrines. Cette commission apporta seize articles fondamentaux[1], qui excluaient de la tolérance civile les déistes, les unitaires ariens ou sociniens, les antinomiens, les papistes, les quakers et d'autres encore. Ainsi le beau principe de la liberté religieuse, que Cromwell était appelé à faire triompher dans le monde, était gravement compromis. La révolution rétrogradait vers le bigotisme et l'intolérance. Cromwell, ennemi de l'un et de l'autre, pouvait-il permettre de tels écarts?

Le 22 janvier 1655, les cinq mois voulus par la constitution étant écoulés (mais seulement cinq mois lunaires), Cromwell réunit l'assemblée dans la *Salle Peinte,* pour lui annoncer sa dissolution. — « De nombreux dangers menacent la na-« tion, dit-il, et le parlement n'a rien fait pour « les prévenir. Le parti des cavaliers cherche à « baigner de nouveau l'Angleterre dans le sang, « les niveleurs s'agitent, et ces deux partis extrê-« mes tâchent de s'unir. On a travaillé l'armée; on « s'est efforcé de la débaucher, et les ennemis de « l'État ont déclaré qu'ils comptaient sur la con-« nivence du parlement. En effet, continua Crom-« well, vous leur avez donné de grands avantages « en perdant les moyens précieux que vous aviez « de travailler au bonheur de ce peuple. Vous « eussiez pu donner la paix à tous ceux qui vi-« vent conformément à la piété, guérir les plaies « de ces nations, et les rendre tranquilles, heureu-« ses et satisfaites. Mais, au lieu de cela, vous vous

[1] Voir Neale, II, p. 621.

« êtes jetés dans des contestations sur des choses
« déjà établies par la constitution. Vous avez ainsi
« consumé tout votre temps, et vous n'avez rien
« fait. »

Cromwell ne reprocha pas avec moins de force au parlement ses atteintes contre la liberté religieuse. « N'y a-t-il pas maintenant dans l'esprit
« des hommes une étrange démangeaison? dit-il.
« Rien ne les contente, à moins qu'ils ne puissent
« écraser de leurs mains la conscience de leurs
« frères. Ce n'était certes pas là l'un des buts de
« la bataille que nous avions à livrer à notre com-
« mun adversaire. Ne s'agissait-il pas, au contraire,
« d'obtenir pour toutes les classes de protestants,
« las de la tyrannie des évêques, la liberté d'ado-
« rer Dieu selon leurs lumières? C'est parce qu'ils
« voulaient cette liberté, que tant de frères ont
« abandonné leur patrie, qu'ils sont allés chercher
« leur pain auprès de l'étranger, et même vivre dans
« les déserts, au milieu des hurlements des bêtes
« féroces; tandis que plusieurs de ceux qui sont
« restés ici ont été emprisonnés, maltraités, et
« sont devenus la moquerie du peuple. Ceux qui
« sont sains dans la foi ne doivent-ils pas travail-
« ler à établir une juste liberté, en sorte que nul
« ne soit foulé aux pieds, parce qu'il obéit à sa
« conscience? Nous-mêmes, n'avons-nous donc
« pas enduré tout récemment le poids de la per-
« sécution? Nous convient-il maintenant de mettre
« sur d'autres cette rude charge? Est-ce être sin-
« cères que de demander la liberté pour nous et
« de ne pas la donner aux autres? Oh! quel

« grande hypocrisie si ceux qui ont été opprimés
« par les évêques deviennent à leur tour les plus
« grands oppresseurs dès que le joug qui pesait
« sur eux a été brisé! Si ceux qui réclament main-
« tenant la liberté arrivaient bientôt au pouvoir,
« ne pourraient-ils pas se montrer animés envers
« nous de ce même esprit d'intolérance? — Mais,
« quant aux profanes, aux blasphémateurs, à
« ceux qui prêchent la sédition, aux calomniateurs,
« aux médisants, à ceux qui cherchent par de mau-
« vais discours à corrompre les bonnes mœurs, aux
« personnes dissolues, c'est autre chose. Le magis-
« trat civil est là pour les réprimer et pour les
« châtier [1]. »

Ainsi parlait Cromwell. Les partisans de la tyrannie, du papisme et des débauches des Stuarts, ont pu mettre à la mode de le détester. Pour nous, en l'entendant réclamer avec tant d'énergie la tolérance pour ses adversaires en religion, nous ne pouvons lui refuser le tribut de notre admiration.

« Je pense, ajouta-t-il en terminant, qu'il n'est
« pas convenable pour le bien public que vous
« siégiez plus longtemps. En conséquence je dé-
« clare le parlement dissous. »

Cromwell était pressé de travailler au bien et à la gloire de l'Angleterre; et s'il dissolvait ce parlement, c'était pour être plus libre de le faire. Tel était déjà le but qu'il avait eu dans ses guerres. Sur ses médailles et ses monnaies il fit graver ces

[1] *Histoire parlementaire*, XX, 404; *Lettres et Discours*, III, p. 103.

mots caractéristiques : *Pax queritur bello ;* et cette devise, qu'il avait portée aux jours de ses batailles sur sa côte d'armes, il fallait la réaliser. La paix et les bienfaits de la paix étaient tout ce qu'il avait en vue dans la guerre ; il désirait alors les procurer à son peuple : *Paix sur la terre*. On trouvera dans la dissolution du parlement une faute contre les principes constitutionnels ; on dira que sous leur influence le prince (et Cromwell était prince) ne doit pas faire le bien si les autres pouvoirs constitutionnels ne le veulent pas. Cela se peut ; mais si Cromwell commit une faute, ce qui est pourtant encore à décider, ce fut une faute vertueuse.

Ce n'était d'ailleurs ni de Henri VIII, ni d'Élisabeth, ni des Stuarts, que l'Angleterre avait pu apprendre ce devoir du prince de s'effacer lui-même ; développer cette théorie moderne, et la réaliser dans la pratique, devait être la tâche du dix-huitième siècle et du dix-neuvième.

Le dix-septième en avait une autre.

Cromwell avait essayé diverses voies pour accomplir l'œuvre que nécessitait alors l'état de l'Angleterre. Il avait eu d'abord recours à une assemblée de notables, nommée par lui ; puis à un parlement élu par la nation. Le but n'avait été atteint ni d'une manière ni de l'autre. Il pensa donc que, puisque les autres ne pouvaient ou ne voulaient rien faire, il fallait que lui-même se mît à l'œuvre. Et on le vit alors employer à organiser et à construire cette même activité qu'il avait mise à dissoudre et [illegible]ttre.

Cromwell n'était pas le seul à penser qu'il eût reçu une vocation du ciel : plusieurs des plus grands hommes du siècle pensèrent de même. Milton en particulier croyait que le Protectorat était voulu par les nécessités du temps et les lois éternelles, et que le Protecteur devait maintenant remplir la charge élevée qu'il avait reçue de la nation, en héros chrétien, comme il l'avait fait auparavant pour des choses de moindre importance. C'est un honneur pour Cromwell que d'avoir reçu ce témoignage de respect et d'approbation de la part du chantre du *Paradis perdu*. Il sut répondre à une si grande attente.

Dans un pays comme l'Angleterre, après une révolution de la nature de celle qui venait de l'ébranler, il fallait avant tout s'occuper de la religion et de l'Église. L'épiscopat était renversé, et pourtant le presbytérianisme n'était pas établi. Souvent de vieux abus subsistaient à côté de jeunes erreurs. Cromwell ne crut pas que l'Église fût capable de s'organiser elle-même, et il pensa qu'il était de son devoir de mettre la main à cette œuvre. Nous aurions préféré qu'il laissât à l'Église le pouvoir de se gouverner elle-même ; mais Cromwell put croire que sans sa main puissante l'ordre et l'organisation fussent difficilement sortis du chaos où se trouvait alors l'Angleterre. Ce fut donc un des premiers objets qui occupa la sollicitude du Protecteur.

CHAPITRE IX.

ORGANISATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT.

Nécessité d'une organisation. — Commission ecclésiastique. — Erreurs. — Impartialité. — Témoignage de Baxter. — De Cromwell. — L'État. — Mécontentements. — Lettre à Fleetwood. — Angoisses de Brigitte. — Indulgence. — Les majors généraux. — Adresse de la corporation de Guildford. — Tentatives d'assassinat. — Pardon de Cromwell. — Son système en Irlande. — Protestantisme officiel et populaire. — Défauts et grandeur des puritains.

Déjà, avant la dissolution du parlement, Cromwell s'était sérieusement occupé de l'organisation de l'Église. Le 20 mars 1654 il avait nommé trente-huit hommes choisis, qui étaient, au dire universel, la fleur du puritanisme de l'Angleterre, et qui devaient former une commission suprême pour l'examen des ministres[1]. Toute personne prétendant à un bénéfice, à des dîmes, ou à des redevances ecclésiastiques, devait être premièrement examinée et approuvée par ces évêques improvisés. De ces trente-huit, neuf étaient laïques et vingt-neuf ecclésiastiques. Cromwell n'avait pas voulu que cette commission fût composée seulement de presbytériens, craignant que dans ce cas l'on ne favorisât que cette dénomination. Il y avait

[1] *For the trial of public preachers.*

des presbytériens, des indépendants, et même des baptistes. Le Protecteur n'avait fait attention qu'à une seule chose, savoir que ce fussent des hommes de sagesse, qui portassent en eux l'amour de l'Évangile. Il y avait parmi eux Owen, Sterry, Marshall, Manton, et d'autres. A cette ordonnance il en joignit une seconde, le 28 août suivant, qui établissait des commissaires pris parmi les gentilshommes puritains. Ces commissaires, distincts des commissaires ecclésiastiques, étaient au nombre de quinze à trente, dans chaque comté de l'Angleterre. Ils devaient s'enquérir des ministres incapables, ignorants, d'une vie scandaleuse, et former un tribunal qui les jugeât et, s'il y avait lieu, les destituât. En cas de destitution, on devait accorder une petite pension à ceux qui étaient mariés. Ces commissaires jugeaient et éliminaient les ministres indignes, jusqu'à ce que peu à peu ils eussent purifié l'Église. C'était sans doute là un arrangement un peu républicain; mais il y avait de grands et nombreux abus à corriger. Il n'y a que deux partis à prendre pour un gouvernement : ou laisser l'Église entièrement à elle-même, en la séparant de l'État; ou s'il lui accorde des subsides, faire en sorte qu'ils ne servent pas à entretenir des abus et des iniquités. Si de tels abus existent, il doit entreprendre la tâche de réformateur. Étrange tâche sans doute pour le pouvoir civil! Ce fut ce que fit Cromwell, car l'idée de l'indépendance de l'État et de l'Église n'était pas encore parvenue, nous le verrons, à sa maturité. Son rôle de réformateur une fois admis, il le remplit le mieux

possible. Ce ne fut pas l'État proprement dit qui réforma : ce furent des commissions prises dans le sein de l'Église elle-même, et composées souvent d'hommes indépendants de l'État. Il y a même plus : parmi les commissaires laïques il y avait un bon nombre des ennemis politiques de Cromwell. N'importe, ils étaient des hommes de probité et d'honnêteté, et cela suffisait à Olivier. L'effet de cette mesure réformatrice fut, selon les historiens, très-bienfaisant.

Ce n'était pas une œuvre facile que celle des commissaires; et rien n'était plus propre à faire un grand nombre de mécontents. Aussi, y eut-il des plaintes, soit de la part de quelques épiscopaux, soit de la part de quelques dissidents hétérodoxes. On reprocha aux commissaires de tenir peu compte des connaissances, et de s'enquérir trop du secret des cœurs, dans l'intention de découvrir si la grâce de Dieu y habitait. Sans doute ils commirent quelques erreurs, elles étaient inévitables; mais on pourrait citer aussi un grand nombre de cas propres à réfuter les accusations portées contre eux. Le célèbre historien Fuller, par exemple, qui en sa qualité de partisan du roi, avait perdu sa place sous le parlement, et dont les principes étaient non-seulement épiscopaux, mais encore ceux qu'on appelle de la *haute Église*, Fuller, qui plus tard se montra si actif pour le rappel de Charles II, qui devint le chapelain de ce prince, et qui aurait été fait évêque si la mort n'eût en 1661 terminé sa carrière, — Fuller reçut un bénéfice par décision des commissaires

et sous l'influence de Cromwell. On ne reconnut pourtant d'autre preuve de la grâce de Dieu en lui que celle « d'être consciencieux et fidèle à ses convictions[1]. »

Voici le témoignage de l'excellent Baxter à l'égard de ces examinateurs : « Cette commission des *Triers* (les *Trieurs*), ayant été fort inculpée, « je dirai la vérité à cet égard; et je pense que « l'on en croira ma parole, car plusieurs d'entre « eux me considéraient comme l'un de leurs adver- « saires les plus hardis. La vérité est que, quoi- « qu'il y eût parmi eux quelques indépendants « trop stricts, trop sévères contre tout ce qui « était arminien, trop minutieux dans l'examen « des marques de la sanctification, trop faciles à ad- « mettre des hommes peu instruits, adonnés même « à quelque erreur et favorisant l'antinomia- « nisme et l'anabaptisme, cependant, s'il faut leur « rendre ce qui leur revient, on doit dire qu'ils « ont fait abondamment de bien à l'Église. Ils ont « sauvé bien des congrégations, en les délivrant « de ministres ignorants, impies, ivrognes, de « cette sorte d'hommes qui pensent que le mi- « nistère consiste à lire leur sermon le dimanche, « et à aller tout le reste de la semaine avec les « gens au cabaret, les endurcissant ainsi dans « le péché. Les commissaires rejetaient dans la « règle les ministres qui prêchaient contre une « vie sainte, ou du moins qui parlaient comme « des gens qui n'en avaient aucune idée; et ils

[1] *That he made conscience of his thoughts.*

« établissaient à leur place des hommes capables,
« sérieux, menant une vie pieuse, quelle que fût
« leur croyance, pourvu qu'elle fût chrétienne.
« Quelques-uns d'entre eux montrèrent peut-être
« un peu de partialité en faveur des indépendants,
« des séparatistes, des hommes de la cinquième
« monarchie, des anabaptistes, et contre les pré-
« latistes et les arminiens ; cependant le bien qu'ils
« firent à l'Église surpasse tellement le mal qui put
« en résulter, que plusieurs milliers d'âmes ont
« béni Dieu des ministres fidèles que les commis-
« saires leur donnèrent, et ont été dans le deuil
« quand les prélatistes les ont plus tard chassés[1]. »

Il faut remarquer que les ministres exclus par les commissaires étaient seulement privés des priviléges du ministère national, mais ne l'étaient point de la liberté religieuse.

C'étaient surtout les incapacités morales que les *Trieurs* poursuivaient. L'acte du 28 août 1654 prescrivait de renvoyer tous les ministres coupables de parjure, de jurements, d'adultère, de fornication, d'ivrognerie, de fréquentation des tavernes et brasseries, de querelles incessantes, de batailles, etc. Le papisme était aussi exclu.

Les épiscopaux n'étaient point proscrits, mais un usage *fréquent et public* du *Livre de prières* était un motif d'exclusion, ce qui était à la fois une intolérance et une inconséquence. Il y avait néanmoins quelques raisons spécieuses à cette proscription, et l'on n'a, sans doute, jamais soutenu

[1] *Baxter's Life*, part. I, 72.

qu'il soit impossible d'être consciencieusement épiscopal sans le *Prayer-Book*. Ce serait le mettre sur le même rang que la Bible.

Cromwell parla lui-même de ces ordonnances dans son discours au second parlement, le 21 avril 1657. « Je pense, dit-il, que nous sommes « parvenus à mettre en ordre ce qui concerne le « ministère. S'il y a quelque œuvre dont je puisse « me réjouir devant le Seigneur, comme de quelque « chose de bon, c'est celle-là. Je puis le dire du fond « de mon cœur, et je sais que je dis la vérité. Si « d'autres disent le contraire, ils me permettront « de tenir à ma propre opinion, de me réjouir en « ma conscience et en mon cœur de ce qui a été « fait, et de rendre hautement témoignage à cette « œuvre. Un service aussi grand n'a pas été rendu « à l'Angleterre depuis que la religion chrétienne « y a été établie. Je le dis hardiment; quoiqu'il « ait pu y avoir çà et là quelque passion et quel- « que malentendu. Les ministres eux-mêmes vous « diront que si, se laissant entraîner à trop d'ar- « deur, ils sont tombés dans quelque erreur, ou « se sont mêlés avec quelque matière civile, cela « a été en dehors de leurs instructions.

« Et quand les principes dont nous sommes par- « tis ne nous justifieraient pas, l'événement le ferait « abondamment. Dieu a été grandement glorifié « par cette œuvre. Voyez les hommes qui étaient « admis au ministère du temps de l'épiscopat. « Hélas! quels misérables certificats que ceux qui « servaient à les faire ministres! Si l'on savait le « latin et le grec, on était sûr d'être admis. Mais

« depuis lors, on n'a reçu aucun candidat à « moins de pouvoir discerner en lui quelque chose « de la grâce, et d'avoir quant à sa vie et à sa con- « duite un très-bon témoignage de quatre ou cinq « des ministres voisins qui le connaissaient bien. « Il fallait de plus qu'il pût lui-même rendre « compte de son espérance en Christ[1]. »

Mais s'il était nécessaire de mettre de l'ordre dans l'Église, il ne l'était pas moins d'en mettre dans l'État. Les royalistes et les niveleurs s'unissaient; et ceux-ci disaient hautement qu'ils préféraient Stuart lui-même à Cromwell. Quelques-uns des hommes auxquels le Protecteur était le plus affectionné penchaient du côté des républicains mécontents. Parmi eux se trouvait son gendre, lord député d'Irlande. Cromwell s'efforçait de dissiper les préventions et de maintenir la paix. Il envoya à Fleetwood son fils second, Henri, homme distingué par son discernement, sa droiture et sa résolution; et en même temps il écrivit la lettre suivante, où il manifeste toute sa sollicitude pour le maintien de la concorde.

A lord Fleetwood, lord député d'Irlande.

White-Hall, 22 juin 1655.

« Cher Charles,

« Je n'écris pas souvent; mais je désire que tu « saches, une fois pour toutes, que je t'aime ten-

[1] *Somer's Tracts*, VI, 389; *Lettres et Discours*, III, p. 360.

« drement. Mon cœur est sincère dans l'affection
« qu'il te porte, autant que le tien peut le désirer;
« que rien ne te trouble donc à ce sujet. Les mau-
« vaises jalousies, l'esprit de calomnie qui sont au
« milieu de nous, changent tout en fiel et en
« absinthe. Mon cœur est pour le peuple de Dieu.
« Le Seigneur le sait, et en son propre temps il le
« manifestera. Cependant, c'est de là que vien-
« nent mes blessures. Cela m'afflige; mais, par la
« grâce de Dieu, cela ne me décourage pas entiè-
« rement. Il est des hommes de bien qui murmu-
« rent de tout; mais il en est d'autres qui sont
« satisfaits et qui nous donnent aussi une cons-
« tante satisfaction. La volonté du Seigneur fera
« paraître le bien en temps convenable.

« On a dit que vous alliez être rappelé, et
« qu'Henri serait député à votre place. En vérité
« cela n'est jamais entré dans mon esprit. Le Sei-
« gneur sait que mon désir était, soit quant à lui
« (Henri), soit quant à son frère, de les voir vi-
« vre modestement à la campagne, dans la vie privée.
« Henri le sait très-bien, et il sait aussi combien
« j'ai eu de peine à lui accorder la place qu'il oc-
« cupe maintenant. Je dis cela d'un cœur simple
« et sincère. Les bruits de mon couronnement, etc.,
« etc., sont également de malicieuses fictions.

« Cher Charles, ma tendre affection à toi et à
« ma chère Biddy (sa fille Brigitte), qui est une
« joie à mon cœur, par tout ce que j'entends que
« le Seigneur fait en elle. Recommande-lui d'être
« heureuse et de se réjouir dans le Seigneur, à
« présent et toujours. Si elle connaît l'alliance de

« grâce, elle ne peut que se réjouir ; car cette alliance « est indépendante de *nous*. Elle est ferme et « assurée, entre le Père et le Médiateur, par son « sang. Si nous nous reposons sur le Fils, si nous « regardons à lui, si nous sommes altérés de lui, « et si nous l'embrassons par la foi, nous sommes « sa semence. Or, l'alliance est assurée à toute la « semence. Dieu par sa fidélité est lié à l'égard de « Christ, et en lui à notre égard. L'alliance est « faite en dehors de *nous* : c'est une transaction « entre Dieu et Christ. Regarde en haut à cette « alliance. Dieu s'engage en elle à nous pardonner, « à écrire sa loi dans nos cœurs, à y établir sa « crainte, de telle manière, que nous ne soyons « jamais séparés de Lui. Quel que soit le poids de « tous nos péchés et de toutes nos infirmités, nous « pouvons présenter chaque jour, pour nous sau- « ver, un Christ, un Sauveur parfait. Ainsi nous « avons la paix, le salut et la manifestation de « l'amour d'un Père, qui a contracté une alliance, « et qui ne peut se renier lui-même. C'est là qu'est « tout mon salut. — C'est ce qui m'aide à porter « la grandeur de mon fardeau.

« Si vous avez la pensée de venir avec votre « chère femme, choisissez le meilleur moment, soit « pour le bien public, soit pour votre propre con- « venance. Que le Seigneur vous bénisse tous ! Priez « pour moi, afin que le Seigneur me dirige et me « garde, comme son serviteur. Je bénis le Sei- « gneur de ce que je ne m'appartiens pas ; mais « ma condition est très-dure, quant à la chair et « au sang. Priez pour moi, je prie pour vous tous.

« Recommandez-moi à tous les amis. Je demeure

« Votre affectionné père,

« OLIVIER, P.[1]. »

Cette lettre, quoique en apparence un peu obscure, nous paraît importante pour la connaissance du caractère chrétien de Cromwell. En effet, nous lui avons reproché un certain mysticisme, assez semblable à celui de chrétiens pieux, mais peu éclairés, qui mettent ce qu'ils appellent la Parole intérieure au-dessus de ce qu'ils nomment la Parole extérieure, et cherchent la règle de leur conduite, non essentiellement en dehors d'eux, dans les commandements que Dieu nous a donnés en sa Bible, mais préférablement au dedans d'eux, dans des impulsions et des sentiments sur la droiture desquels on peut facilement se tromper. Le mysticisme du Protecteur pouvait aller plus loin. Il est, en effet, des chrétiens pour lesquels la cause du salut n'est point essentiellement l'œuvre accomplie par le Rédempteur sur la croix, mais l'œuvre accomplie par le Saint-Esprit dans le cœur. Ces deux œuvres sont absolument nécessaires; mais la cause du salut, c'est la première, la seconde est le moyen d'application ou d'appropriation, sans lequel le salut est une chose étrangère à l'individu. Ceux qui pensent que le chrétien doit regarder à ce qui est en lui pour avoir la certitude de son salut, comme les mystiques, soit papistes, soit protestants le font, et non au sang de la victime

[1] *Lettres et Discours*, III, 136.

de Golgotha, ôtent ainsi à l'âme qui cherche la justification et la paix toute vraie source de consolation, dans les troubles qui l'assaillent. En effet, l'œuvre de l'expiation de Christ est parfaite, mais l'œuvre de notre sanctification est toujours accompagnée de grandes misères, et ne peut par conséquent rassurer une âme alarmée. Or, Cromwell s'exprime avec énergie contre une telle erreur. Voulant consoler sa fille Brigitte, qui paraît avoir été inquiète et troublée en son âme, il lui fait dire de regarder à l'alliance de grâce; il lui rappelle que cette alliance est indépendante d'elle-même; qu'elle est entre le Père et le Fils par le sang du Médiateur; qu'elle se trouve en dehors de nous, étant une transaction entre Dieu et Christ. Cette lettre (et il est d'autres déclarations de Cromwell faites dans le même sens) me paraît donc importante pour prouver que si en un point spécial, la règle de conduite du chrétien, il a un peu dévié de la route qui nous est tracée par l'Évangile, il y est demeuré fidèlement pour ce qui concerne les fondements de la foi, l'œuvre de la rédemption.

Les royalistes et les niveleurs s'agitaient toujours. Ces derniers surtout faisaient beaucoup de bruit; et cependant Olivier usa toujours à leur égard de beaucoup de douceur. Chrétien, supérieur à l'esprit de parti, il était prompt à oublier les torts de ses ennemis. Les républicains se plaignirent même de sa bonté envers les royalistes. Ludlow dit : « Cromwell devint très-familier avec « ceux-mêmes auxquels il avait auparavant témoi-

« gné le plus d'éloignement, s'efforçant d'obliger
« les royalistes en leur faisant les conditions les
« plus favorables, pourvu seulement que le parle-
« ment pût les accorder avec justice. Il donnait
« pour prétexte la nécessité de calmer les esprits
« et de prévenir de nouveaux troubles. Dans ce
« but il hâta de toutes ses forces l'*acte d'amnistie.*
« Plusieurs membres firent tout ce qu'ils purent
« pour le renvoyer de quelques mois, afin que l'É-
« tat, par ce moyen, pût se procurer l'argent qui
« lui était nécessaire. Mais rien ne put arrêter le
« général. Ainsi l'acte passa ; le parlement ne vou-
« lant pas lui refuser ce qui avait la moindre
« apparence de sagesse. »

Voilà donc Cromwell accusé d'être trop enclin à pardonner à ses adversaires. Il y avait sans doute dans cette modération quelque ménagement politique. Cependant il serait difficile de trouver habituellement dans le monde de semblables dispositions.

Néanmoins, si l'indulgence était de saison, il fallait aussi maintenir l'ordre. A cet effet le Protecteur divisa toute l'Angleterre en douze districts; et il plaça dans chacune de ces circonscriptions politiques, sous le titre de major général « un homme, choisi avec soin, craignant Dieu, d'une sagesse éprouvée, et d'une droiture incontestable. » Ces majors généraux étaient chargés d'une surveillance universelle, qui s'étendait même jusqu'aux pasteurs. « Les majors généraux, dit le Protecteur
« dans son discours du 17 septembre 1656, ont
« été très-utiles pour le maintien de la paix. I'

« ont été plus efficaces pour réprimer le vice et « établir la religion que tout ce qui a été fait de« puis cinquante ans. Je les maintiendrai, malgré « l'envie et la calomnie des insensés. » Néanmoins il réduisit plus tard leur pouvoir, qui avait donné lieu à quelques abus; et l'état du pays étant devenu plus satisfaisant, il les supprima finalement.

Tels furent les premiers travaux de Cromwell pour la régénération et l'organisation ecclésiastique et politique de l'Angleterre.

Cette activité, particulièrement en ce qui concernait l'Église, est l'une des choses qui lui ont suscité le plus d'ennemis et de reproches. Il faut avouer qu'un pouvoir politique qui entreprend de réformer la religion a fort mauvaise grâce, et se charge d'un travail pour lequel il n'a pas été fait. Mais comment, dira-t-on, pourrait-il s'en abstenir s'il accorde un salaire à ses ministres. Dès qu'il y a dans l'Église, comme maintenant en France par exemple, des abus, des scandales, des corruptions, l'État se trouve maintenir ainsi un ordre de choses qui, bien loin de contribuer à la prospérité du peuple, ne peut tendre qu'à l'égarer et à le détruire. Si l'État réforme l'Église il fait mal, et s'il ne la réforme pas il fait pis encore. Il est un moyen qui, en évitant le mal, est certainement le plus propre, peut-être le seul propre, à procurer le bien que l'on recherche. Si l'État, en renonçant à toute intervention, laisse l'Église à elle-même, sans subsides, il la met dans la situation où elle peut le mieux accomplir une salutaire réforme. Ce sont les subsides qui entre-

tiennent les abus. Jetez bas ces échalas postiches, et les plantes vénéneuses qui s'y sont accrochées retomberont de leur propre poids sur la terre. Quand l'Église devra vivre de ses forces intérieures, de ses propres moyens, elle sera bien obligée de se rapprocher de la vérité, de laisser le despotisme, les superstitions, les scandales, et de se rattacher avec énergie à tout ce qui est salutaire aux âmes. Il n'y a au dix-neuvième siècle qu'une grande mesure par laquelle l'État puisse réformer l'Église, c'est de lui dire : Adieu! vis de ta propre vie!

Cependant la nation apprécia les efforts du Protecteur : le fait suivant en est la preuve. Une déclaration de la corporation de Guildford fut apportée à White-Hall, le 18 avril 1654, par le maire et quatre magistrats avec le bailli de la ville. Olivier s'approcha de la fenêtre, et lut avec soin la déclaration qui contenait ce qui suit :

« *A son altesse Olivier, lord Protecteur de la ré-*
« *publique d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande.*

« *Humble pétition du maire et des hommes choisis*
« *par la ville de Guildford, dans le comté de*
« *Surrey.*

« Nonobstant les grandes et nombreuses vic-
« toires remportées sur nos ennemis, par la grâce
« de Dieu, la valeur et la prudence de votre al-
« tesse, dont la renommée s'étend au delà du
« monde chrétien, nous étions exposés à tomber
« dans une condition pire encore, s'il est possible,

« que celle où nous étions lorsque nos troubles
« éclatèrent. Votre sagesse le découvrant, vous
« prîtes sur vous, par dévouement plutôt que par
« désir, le grand fardeau du gouvernement de ces
« trois nations. Nous voyons clairement, par le soin
« que vous mettez à maintenir un ministère pieux
« et instruit, et à nommer des juges honnêtes et
« savants, que vous êtes résolu à soutenir la reli-
« gion et la justice, qui sont les principaux piliers,
« les vraies colonnes de l'État. Mais le poids de vos
« hautes fonctions pèse lourdement sur vous. C'est
« pourquoi nous, habitants de cette ville, nous
« déclarons que nous sommes prêts, si des enne-
« mis osent s'élever contre votre personne, à ha-
« sarder nos vies pour vous, qui si souvent avez
« exposé pour nous la vôtre avec tant de généro-
« sité et de vaillance. »

Après que le lord Protecteur eut lu cette adresse, il donna la réponse suivante :

« Messieurs, j'ai lu votre déclaration. Ce que
« vous m'y exprimez touchant mon élévation est
« vrai. Je ne l'ai pas désirée. Je crois que Dieu vous
« a inspiré cette pensée. J'ai besoin de vos prières
« afin que je puisse continuer à agir comme vous
« dites que je l'ai fait, car Dieu est mon seul fon-
« dement, et en lui je mets mon espérance [1]. »

Nous croyons à la sincérité de ces paroles.

En même temps les regards du Protecteur se portaient sur l'Irlande, et c'était une politique de patience, de modération et de fermeté, qu'il sui-

[1] *Cromwelliana*, 139, 140.

vait à l'égard de ce malheureux pays. L'Irlande remuait; il fallait y combattre la haine, la révolte, l'anarchie. Voici les directions qu'Olivier donnait à son fils Henri :

A mon fils Henri Cromwell, à Dublin, Irlande.

White-Hall, 21 novembre 1655.

« Mon fils,

« J'ai lu votre lettre à M. le secrétaire Thurloe, « et j'y vois que vous savez apprécier quelques « personnes qui sont auprès de vous, et leur con- « duite, tant vis-à-vis de vous-même qu'à l'égard « des affaires publiques.

« Je suis persuadé qu'il peut y avoir des gens « qui ne sont pas très-satisfaits du présent état de « choses, et qui saisissent volontiers les occasions « de manifester leur mécontentement; mais cela ne « devrait pas faire trop d'impression sur vous. Le « temps et la patience peuvent les amener à une « meilleure disposition d'esprit, et les conduire à « reconnaître ce qui, pour le présent, semble leur « être caché. C'est ce qui arrivera particulière- « ment s'ils voient votre modération et votre amour « pour eux, tandis qu'ils se trouvent dans des « sentiments si contraires à votre égard. Je vous « engage sérieusement à vous appliquer à cette « œuvre de conciliation; faites pour cela tous vos « efforts. Vous et moi, nous recueillerons le fruit « de votre manière d'agir, quels que soient l'issue « et l'événement.

« Quant au secours que vous demandez, il y a

« longtemps que j'y pense, et je ne manquerai
« pas de vous envoyer un nouveau renfort pour le
« conseil, aussitôt qu'il pourra se trouver des
« hommes qui conviendront à ce poste. Je pense
« aussi à vous envoyer une personne capable de
« commander dans le nord de l'Irlande, pays qui,
« je le crois, en a grand besoin. Je crois comme
« vous que Trevor et le colonel Mervin sont des
« hommes très-dangereux, et pourraient devenir
« les chefs d'une nouvelle rébellion. C'est pour-
« quoi je vous engage à changer le siége du con-
« seil, afin qu'il se trouve à l'abri, dans quelque
« localité sûre; plus il sera loin du lieu où ces
« hommes se trouvent, mieux cela vaudra.

« Je vous recommande au Seigneur, et suis votre
« père affectionné,

« OLIVIER, P...[1] »

Cromwell ne s'abaissa jamais jusqu'à la cruauté, malgré les provocations auxquelles il fut exposé. — Les Papiers d'État (*State Papers*), publiés par Thurloe, rapportent de nombreuses conspirations contre la vie de Cromwell. Une lettre du duc d'York à Charles II, datée de Paris, le 14 mai 1655, déchiffrée et transcrite par le roi lui-même, informait ce prince que quatre catholiques romains s'étaient engagés par un serment solennel à tuer Cromwell et à soulever tous les papistes de la ville et de l'armée pour rétablir le roi. Thurloe dans une lettre à Henri Cromwell, alors en Irlande, écrite le 9 décembre 1656, dit : « Les niveleurs

[1] Thurloe, I, 736; *Lettres et Discours*, III, 165.

« sont à l'œuvre et s'entendent avec le roi d'Es-
« pagne ; le plan qu'ils avaient adopté en premier
« lieu était d'assassiner le lord Protecteur. » Nous donnerons un exemple de ces tristes tentatives.

Lord Broghil nous rapporte dans ses *Mémoires* qu'étant avec Cromwell dans sa voiture, comme celui-ci se rendait de Westminster à White-Hall, la foule était si grande qu'ils ne pouvaient avancer, et la rue si étroite que les hallebardiers étaient forcés de se placer devant ou derrière la voiture, faute de place pour se tenir des deux côtés. Pendant qu'ils avançaient lentement, lord Broghil remarqua la porte d'une échoppe de savetier s'entr'ouvrant, puis se refermant un peu ; et chaque fois qu'elle s'ouvrait il apercevait briller quelque chose, comme serait une épée ou un pistolet. Broghil, prenant son épée, sans la sortir du fourreau, frappa contre la porte et demanda qui était là. Il n'eut pas plus tôt fait la question qu'un grand homme s'élança dans la rue, une épée au côté. Cromwell commanda à sa garde de le saisir, mais il s'esquiva dans la foule. Broghil crut reconnaître un officier de l'armée d'Irlande, que Cromwell avait mécontenté et qui s'était mis en embuscade pour le tuer.

Les cavaliers, dit madame Hutchinson, formaient journellement des plans d'insurrection et d'assassinat contre Cromwell ; mais ces plans, conçus dans la débauche et formés par des poltrons, parvinrent toujours à la connaissance du Protecteur.

Ce n'était pas seulement aux coups des royalistes et des niveleurs que Cromwell était exposé. Il avait aussi à craindre ceux de quelques ambitieux

qui, élevés comme lui par la révolution, prétendaient jouer le principal rôle. Le général Lambert, ancien avocat, était l'homme qui, après Cromwell, avait eu le plus d'influence. Il voulut plus tard succéder à Cromwell dans le Protectorat, et lors de la défection de Monk il marcha contre ce général. Mais il fut pris, condamné à mort; puis on lui fit grâce de la vie, et il fut relégué à Guernesey. Mais déjà à l'époque dont nous parlons maintenant Lambert avait l'ambitieux projet de remplacer Cromwell; et une conspiration fut ourdie à cet effet. Des gens de son parti devaient venir présenter une pétition à Cromwell à White-Hall. Pendant qu'il la lirait ils devaient se jeter sur lui et le précipiter par une fenêtre du palais, qui s'ouvrait sur la Tamise; là d'autres personnes seraient prêtes à le recevoir dans une couverture, afin que, si en tombant il ne s'était pas cassé le cou, les conspirateurs pussent l'emmener promptement dans un bateau qu'ils tenaient prêt, et le tuer ou le garder en vie suivant les circonstances. Alors Lambert devait être installé. Ce complot fut si secrètement tramé, qu'il fut sur le point d'être exécuté, avant que le Protecteur en eût connaissance. Ce ne fut qu'accidentellement que le colonel Hutchinson en ouït parler. Olivier fut aussitôt averti du danger qu'il courait, et ainsi il y échappa.

Au milieu de toutes ces conspirations le courage et la modération de Cromwell étaient également remarquables. « Ayant appris, dit l'évêque « Burnet, que mon père jouissait en Écosse d'une « grande réputation de piété et d'intégrité, le

« Protecteur lui demanda d'accepter la place de « juge, quoiqu'il le connût pour royaliste. Il le « priait seulement de ne pas agir contre son gou- « vernement, mais il n'exigeait pas qu'il prêtât « serment. Mon père refusa cette offre, d'une ma- « nière polie, et continua à vivre sans être le « moins du monde inquiété. Overton, un des ma- « jors généraux de Cromwell et grand républicain, « continue l'évêque, étant venu résider quelque « temps à Aberdeen, où nous demeurions alors, « mon père et lui se trouvèrent souvent ensemble; « et en particulier ils passèrent environ deux heures « enfermés dans une chambre, la nuit qu'on reçut « de Cromwell l'ordre de mettre Overton aux « arrêts. Howard, plus tard comte de Carlisle, « ayant été envoyé pour examiner les complots « ourdis en Écosse par Overton et d'autres, eut « connaissance de ce long et secret entretien. Mais « ayant appris le caractère de mon père il ne s'en- « quit pas davantage de l'affaire, et dit que Crom- « well était fort chagrin quand des hommes de « bien étaient inquiétés en quelque manière. Cette « modération contribua puissamment à tranquil- « liser les esprits au sujet d'Olivier [1]. »

Olivier connaissait cette belle maxime des Écritures : *Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire : car en faisant cela tu lui amasseras des charbons de feu sur la tête. Ne sois point surmonté par le mal : mais surmonte le mal par le bien.* Quelles directions

[1] Burnet, *Own Times*, page 112.

donne-t-il à son fils pour cette terrible Irlande où se trouvaient les ennemis les plus obstinés de la république? Nous l'avons vu : *Patience, modération, amour,* même envers ceux qui ont pour lui des sentiments tout contraires : voilà la loi qu'il impose à son représentant. Point de haine, point de vengeance! Tout au contraire, Henri doit chercher à gagner les cœurs. Depuis que le christianisme a proclamé ces grands principes dans le monde, on n'a pas vu souvent les gouverneurs de la terre les mettre en pratique autant que le fit le Protecteur.

Néanmoins, nous sommes loin de donner notre pleine approbation au genre de religion qui devint alors dominant en Angleterre. Il y eut un mal qui se fit partout sentir, et nous devons le signaler une fois pour toutes : la religion fut trop unie à la politique.

Nous ne sympathisons ni avec ce qui était alors la religion de l'État, ni avec ce qu'on pouvait appeler la religion du peuple. Ces deux formes religieuses étaient atteintes du même mal, quoique en des sens contraires.

Le protestantisme épiscopal ou officiel était dans une intime union avec le principe politique de la puissance absolue de la couronne. Il y avait contrat et solidarité entre la monarchie arbitraire et l'épiscopat de Laud.

De ce fait il résulta un mal analogue pour le christianisme indépendant et populaire. On le vit s'allier avec la puissance parlementaire et le

parti de la liberté. La politique s'y confondit avec la religion : les majors généraux, nous venons de le voir, étaient des espèces d'évêques.

Ces deux alliances mondaines exercèrent une fâcheuse influence sur les deux protestantismes de l'Angleterre. Si un système religieux se met au service d'un système politique, il perd par là même sa haute signification, sa liberté, sa vie; il se déforme et tombe dans la gêne et l'asservissement.

Le christianisme vivant ne se développa point dans l'*établissement*, comme on eût pu l'attendre d'une Église qui avait compté des Latimer et des Ridley. Le culte de l'État se rattacha au contraire aux formes et aux pompes, qui le rapprochaient en quelque sorte de la royauté.

Un mal semblable, quoique d'une apparence fort opposée, se vit dans le christianisme *indépendant*. Les libres développements qui doivent toujours caractériser l'Église évangélique s'y trouvèrent arrêtés. Au lieu de cela, on eut un christianisme véritable, respectable, sans doute, mais un christianisme où domina beaucoup trop un esprit judaïque et légal; on eut un formalisme puritain, une certaine affectation biblique dans le langage et dans toutes les apparences et les formes extérieures. Ce tort a été exagéré par des écrivains mondains; et la vraie piété elle-même a été par eux ridiculisée. Un grand nombre de ceux qui avaient cette couleur postiche, l'illustre Olivier en particulier, étaient des chrétiens sincères et vivants; mais cette nuance déparait pourtant la beauté de leur christianisme. Il y eut plus encore : sous cet

habit de convention, adopté par les chrétiens du dix-septième siècle, des esprits irrégénérés purent quelquefois cacher leur malice et accomplir une œuvre d'iniquité.

Le mal que nous signalons fut une tache sur un beau vêtement. Des écrivains légers et profanes, repoussés par ce fâcheux accident, ont voulu rejeter le vêtement lui-même. Pour nous, nous voudrions enlever la tache, mais non mépriser à cause d'elle la robe blanche qu'elle dépare.

Les romanciers se sont fort divertis aux dépens des puritains, et le gros public, qui apprend son histoire dans les romans, s'en fait les idées les plus étranges. Mais des écrivains plus graves parmi nos contemporains ont fait justice des sottises dont on a longtemps amusé l'Europe. Des critiques même, qui sont remplis de préjugés envers des hommes qu'ils regardent comme les puritains actuels, ont rendu une justice éclatante à ceux du dix-septième siècle. « Les puritains, dit l'un d'eux, sont peut-être l'espèce d'hommes la plus remarquable que le monde ait jamais produite. Ce qu'il y avait de ridicule et d'odieux dans leur caractère se trouvait à la surface. Chacun pouvait le voir ; et il n'a pas manqué d'observateurs malins et attentifs qui l'ont signalé. Les puritains ont été exposés à toute la licence de la presse et du théâtre, dans un temps où le théâtre et la presse étaient fort licencieux. Mais ce n'est pas à l'école des moqueurs que l'on apprend la philosophie de l'histoire. Celui qui étudie ce sujet doit se tenir en garde con-

tre l'influence de cette arme puissante du ridicule, qui a déjà égaré tant d'écrivains excellents.

> Ecco il fonte del viso, ed ecco il rio
> Che mortali perigli in se contiene;
> Hor qui tener a fren nostro desio,
> Ed esser cauti molto a noi conviene.

« Les puritains étaient des hommes dans l'âme desquels la contemplation journalière de l'Être souverain et des intérêts éternels avait empreint un caractère particulier. Non contents de reconnaître en termes généraux l'action d'une Providence, ils attribuaient tout événement à la volonté de ce Dieu très-saint, pour la puissance duquel il n'y a rien de trop grand et pour le regard duquel il n'y a rien de trop petit. Le connaître, le servir, le posséder était pour eux le grand but de l'existence. Ils rejetaient avec mépris cet hommage cérémoniel que d'autres sectes substituaient à la pure adoration de l'esprit. Au lieu de surprendre quelques fortuites lueurs, et d'entrevoir la Divinité à travers un voile obscur, ils aspiraient à contempler fixement la plénitude de son éblouissante splendeur, et à être en communion avec elle face à face. De là provenait leur mépris pour les distinctions terrestres. La distance qui se trouve entre les plus grands et les plus petits des hommes leur semblait disparaître quand ils la comparaient avec l'intervalle sans limites qui sépare toute la race humaine de Celui sur lequel leurs yeux étaient constamment fixés. Il n'y avait pour eux d'autre titre de supériorité que sa faveur; et, assurés de l'avoir, ils méprisaient toutes

les perfections et toutes les dignités du monde.

« Il y avait deux hommes dans le puritain ; l'un humble, pénitent, reconnaissant, passionné ; l'autre fier, calme, inflexible, plein de sagacité. Il se prosternait dans la poudre devant son Créateur, mais il posait son pied sur le cou de son roi. Dans la retraite de son cabinet, il priait avec tremblement, larmes et soupirs. Comme Fleetwood, il criait, dans l'amertume de son âme, que Dieu lui cachait sa face. Mais quand il prenait son siége dans le conseil, ou qu'il ceignait son glaive pour la bataille, on ne pouvait plus discerner la moindre trace de ces tempêtes de son âme. Ceux qui ne voyaient que leurs rudes visages, ou qui n'entendaient que leurs hymnes ou leurs soupirs, pouvaient rire à leurs dépens ; mais ils n'étaient pas tentés de rire ceux qui les rencontraient dans la salle des débats ou sur le champ de bataille. Ces « fanatiques » apportaient aux affaires civiles et militaires un jugement calme, une immuable résolution, que quelques écrivains ont regardée comme ne pouvant se concilier avec leur zèle religieux, mais qui au fond en était la conséquence nécessaire. La vivacité de leurs sentiments pour un seul objet les rendait tranquilles pour tous les autres [1]. »

Nous croirions n'avoir rempli que bien imparfaitement notre tâche si la réhabilitation de Cromwell n'entraînait pas celle des puritains.

Toutefois nous reconnaissons leurs défauts. Dans

[1] Macaulay, *Essais*, t. I, p. 49 à 52.

la grande lutte qui eut lieu entre les puritains et les Stuarts deux choses caractérisèrent les premiers.

D'un côté il y eut un grand principe de liberté et de vérité chrétienne, pour le triomphe duquel les puritains combattirent, et ceci réclame notre admiration.

Mais d'un autre côté, on le sait, la rouille peut se mettre à la plus noble épée. Le christianisme, placé au service d'une idée politique, contracta, nous l'avons vu, quelque chose d'étroit et de maniéré.

Or ces deux éléments, — le bon et le mauvais, — produisirent chacun leur fruit.

Le bon produisit cette liberté civile et religieuse, ces institutions politiques et chrétiennes qui sont la gloire de l'Angleterre, et qui de nos jours sont appelées à un développement toujours plus beau.

Le mauvais, la rouille de l'épée, le formalisme étroit et légal, amena par réaction son contraire, savoir un latitudinarisme sans vie, un libéralisme outré en religion, un relâchement déplorable dans les mœurs.

L'esprit humain, dégoûté à la fois du puritanisme excessif et du christianisme officiel, repoussé par les luttes des partis, et ne voulant ni des formes serviles de la religion de l'État ni du fanatisme des sectes, chercha une autre atmosphère, où il pût respirer plus aisément, et l'on vit les *libres penseurs* se jeter dans une incrédulité qui, sérieuse en Angleterre, aboutit en France à un bas matérialisme.

Heureusement la conséquence du mal ne fut

que passagère, et celle du bien est permanente.

Appelé à retracer le tableau du christianisme de l'Angleterre pendant la révolution, nous croyons devoir le défendre contre d'injustes reproches; mais ce n'est pas certes pour le présenter à notre siècle comme un irréprochable modèle. Nos temps doivent profiter des salutaires leçons que les temps passés leur apportent. Il nous faut un christianisme meilleur, plus libre, plus évangélique, plus large, plus spirituel, plus éclairé, plus moral, plus dégagé de toute préoccupation politique.

Dieu nous le donne!

CHAPITRE X.

LIBERTÉ RELIGIEUSE.

Milton à Cromwell. — Rôle de Cromwell, quant à la liberté religieuse. — Opposition au radicalisme politique et religieux. — Religion établie et liberté. — Un champion de la séparation de l'Église et de l'État : Milton. — Système de Cromwell sur la liberté religieuse. — Les deux grands intérêts. — Catholicité du Protecteur. — George Fox et Cromwell. — Mayor. — Cromwell et les Épiscopaux. — Les catholiques romains. — Les juifs. — L'État et le Protestantisme. — Principia vitæ. — Un danger. — Manière efficace de répandre l'Évangile. — Cathédrale d'Ély. — L'État et l'Église. — L'Église et le peuple.

Les travaux de Cromwell ne se bornèrent pas à l'organisation de l'État et de l'Église. Il fit plus encore. Il fut un instrument dans la main de Dieu, pour introduire dans le monde un nouveau principe, jusqu'alors profondément méconnu. Voici la prière que lui adressait alors dans ses chants mélodieux le grand barde de l'Angleterre :

To Oliver Cromwell.

Cromwell, our chief of Men, that thro' a cloud
Not of war only, but distractions rude,
Guided by faith et matchless fortitude,
To peace and truth thy glorious way hast plough'd,
And on the neck of crowned fortune proud
Hast rear'd God's trophies, and his work pursued.

While *Darwen* streams with blood of Scots imbrued,
And *Dunbar* fields resound thy praises loud,
And *Worcester's* laureate wreath. Yet much remains
To conquer still. Peace has her victories
No less renown'd than war. New foes arise
Threatening to bind our souls in secular chains :
Help us te save free conscience from the paw
Of hireling wolves, whose Gospel is their maw [1].

Cromwell n'avait pas besoin de cet appel. Sans doute la question de la liberté religieuse ne se présenta pas à lui comme à nos contemporains. Elle a maintenant quelque chose de plus abstrait et de plus absolu. L'amour de la vérité était plus vif encore dans le cœur d'Olivier que l'amour de la liberté. Néanmoins il savait respecter les convictions qui lui étaient étrangères. Ces principes étaient alors fort nécessaires. Les parlementaires, tristes

[1] *A Olivier Cromwell.*

Cromwell, ô toi le chef de nos hommes, qui à travers une nuée — non-seulement de batailles, mais de désordres pleins de malice, — guidé par la foi et un incomparable courage, — as sillonné la route glorieuse, pour parvenir à la paix et à la vérité ; — ô toi, qui fièrement assis dans le temple (*sur le cou*) de la fortune couronnée, — as érigé les trophées de Dieu et poursuivi son œuvre, — tandis que les eaux de Darwen étaient trempées du sang des Écossais, — que les champs de Dunbar retentissaient au loin de tes louanges, — et que les lauriers de Worcester se formaient en couronne. Cependant il te demeure — beaucoup de conquêtes encore. La paix a ses victoires, — non moins renommées que celle de la guerre. De nouveaux ennemis se lèvent, — menaçant de lier nos âmes de chaînes séculaires : — aide-nous à sauver nos libres consciences des griffes — de ces loups mercenaires, dont l'Évangile est le gésier. (Milton, *Poetical Works*, II, p. 346.)

successeurs des hiérarchistes, avaient demandé que cette « nouvelle hérésie » appelée « Liberté de conscience » fût comprimée, et ils y avaient pris peine. Cromwell fit le contraire.

La passion dominante du Protecteur fut la liberté religieuse. L'établir fut surtout son œuvre. Parmi tous les hommes des siècles passés et du siècle actuel, il n'en est aucun qui ait autant fait que lui pour cette cause. Elle a à peu près triomphé dans les nations protestantes, en attendant qu'elle triomphe dans les nations de la foi romaine; et après Dieu c'est essentiellement à Olivier que les consciences des hommes en sont redevables.

Souvent ceux qui prêchent le plus la liberté, quand ils sont dans l'opposition, ne sont pas plus tôt parvenus au pouvoir, qu'ils s'en servent pour opprimer la liberté des autres. Ce ne fut pas ce que fit Cromwell. Souvent aussi, lorsque la cause de la liberté triomphe, ses partisans l'exagèrent et se jettent dans des théories insensées d'égalité et de communisme. Cromwell fut également éloigné de ces deux écueils. Il y a dans les discours du Protecteur des paroles d'une admirable sagesse sur les désordres extrêmes des esprits, soit dans les choses temporelles, soit dans les choses spirituelles. Personne ne s'exprima aussi énergiquement que lui contre les principes radicaux et niveleurs qui veulent abattre toute distinction morale et sociale. Il savait qu'il est aussi facile d'avoir un navire sans charpente, un corps sans os, des montagnes sans rochers, qu'une nation sans autorité et sans obéissance.

« Quelle face présentaient alors nos affaires quant « aux intérêts de la nation? dit-il dans son second « discours au parlement [1]. Nous avions des nive- « leurs qui voulaient méconnaître les distinctions « humaines, la magistrature, les rangs, les ordres « des hommes, tels que depuis des siècles on les « a connus en Angleterre. — Un noble, un gen- « tilhomme, un *yeoman*...., ces distinctions sont « d'un grand, d'un salutaire intérêt pour la nation. « La magistrature naturelle de ce peuple n'a-t-elle « pas été presque foulée sous les pieds du mépris « et de la dérision, par des hommes à principes « niveleurs? Je vous supplie de vous prononcer « en faveur des rangs et des ordres humains, car « ce principe niveleur tend à réduire tous les « hommes à la même égalité. »

Dans les choses spirituelles Cromwell se plaint aussi de cette même tendance radicale, et il l'oppose à l'ancien mal, celui de l'Épiscopat et du Papisme. — « L'ancien extrême, dit-il, celui sous « lequel nous avons souffert, établissait qu'aucun « homme ne pouvait prêcher, quel que fût le bon « témoignage qu'il reçût de tous, et quels que fus- « sent les dons qu'il tînt de Jésus-Christ, à moins « qu'il ne fût consacré. Maintenant nous allons à « l'autre extrême : plusieurs affirment que celui « qui est consacré contracte par cela même une « nullité dans le service de Dieu, et a dès lors un « caractère anti-chrétien imprimé sur sa vocation; « en sorte qu'il ne doit ni prêcher ni être écouté. »

[1] *Parl. Hist.* XX, 318; *Lettres et Discours,* III, 26, 30.

On voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Ces prétentions étranges des niveleurs religieux du dix-septième siècle se retrouvent dans une secte de nos jours, que plusieurs de ses adeptes regardent comme une nouvelle découverte[1].

Cette sage fermeté avec laquelle Cromwell combattit les extrêmes dans un temps où ils étaient si puissants, et où les vrais principes de liberté n'étaient point encore généralement reconnus, est digne d'une juste admiration. Ses adversaires mêmes l'ont senti. Le poëte lauréat Southey, épiscopal zélé, opposé à la république, et qui regarde la désastreuse restauration de Charles II comme le bonheur de l'Angleterre, dit dans son *Livre de l'Église* (anglicane) : « Cromwell délivra le « pays de l'intolérance presbytérienne, et il dompta « ces fanatiques qui voulaient proclamer Jésus roi, « et prétendaient, en tant que ses saints, se par« tager ensuite le pays. Il fallut toute la force de « Cromwell pour réprimer ainsi l'esprit de fana« tisme politique et religieux[2]. »

Peut-être que le zèle de Cromwell est d'autant plus remarquable, qu'il n'alla pas jusqu'au point où se trouvaient quelques-uns de ses amis, savoir la séparation de l'Église et de l'État. Dans son troisième discours, tout en professant la doctrine d'une religion établie par l'État, Cromwell revendique avec énergie la liberté de conscience pour tous. « Si le magistrat suprême a lui-même

[1] Les frères de Plymouth.

[2] Southey, *Book of the Church*, p. 508.

« la liberté de conscience et peut satisfaire aux « besoins de sa propre conscience, en établissant « la forme de gouvernement ecclésiastique qu'il « croit la meilleure, pourquoi, dit-il, ne donne-« rait-il pas la même liberté à d'autres? La liberté « de conscience est un droit naturel. Celui qui veut « l'avoir pour lui doit la laisser à autrui. On a mé-« connu ce principe, et c'est là ce qui a été l'une « des principales vanités de nos luttes. Chaque « secte a dit : « Oh! donnez-moi la liberté! » Mais, « — donnez-la lui, — et, autant qu'il sera en elle, « elle ne la donnera pas à d'autres. Où est ici « notre sincérité? La liberté de conscience est un « bien qui doit être réciproque. Je puis le dire, « messieurs, tous les trésors de cette nation n'eus-« sent pas été capables d'engager dans la lutte où « ils ont combattu, les hommes qui ont répandu « leur sang pour la patrie, s'ils n'avaient pas es-« péré la liberté de conscience, — une liberté « meilleure que celle que l'Épiscopat leur eût ac-« cordée, ou que les presbytériens anglais ou « écossais leur eussent donnée. Je le répète, la « liberté religieuse est une chose fondamentale. « Elle doit l'être; c'est là une vérité qui est pour « nous et pour les générations à venir. Si le ma-« gistrat impose au peuple une religion, d'une « manière absolue, sans accorder des libertés et « des exceptions à la règle, il chassera le peuple « dans les déserts. C'est ainsi qu'ont été bannis « des hommes pauvres et affligés, qui ont aban-« donné leurs biens, sacrifié les héritages au sein « desquels ils avaient vécu jusqu'alors dans l'aise

« et dans l'abondance, et qui, pour jouir de la « liberté, ont été obligés de s'enfuir dans un vaste « et affreux désert, dans la Nouvelle-Angleterre, « où ils se sont dépouillés de tous les conforts, « préférant être privés de leurs amis et être ré- « duits à la misère, plutôt que de tomber dans « des piéges et des liens d'iniquité[1]. »

Pourquoi Cromwell, tout en étant le défenseur de la liberté religieuse, maintint-il le principe d'une église spéciale établie par l'État? On a pensé qu'il le fit en tant qu'homme politique, parce qu'il ne voulait pas priver le pouvoir public de toute direction dans les choses religieuses, qui exercent une si grande influence sur un peuple. Le docteur Wilkins, plus tard évêque de Chester, qui épousa la sœur de Cromwell, dit à Burnet qu'aucun gouvernement temporel ne pouvait être fermement établi s'il n'était appuyé par une Église nationale. Dans le discours que nous venons de citer, Olivier donne un autre motif : « C'est pour satisfaire aux « besoins de sa *conscience*, dit-il, que le magistrat « suprême doit pouvoir établir la forme de gou- « vernement ecclésiastique qu'il croit la meilleure. » Peut-être ces deux motifs se combinèrent-ils dans l'esprit de Cromwell.

La doctrine de la séparation complète de l'Église et de l'État trouva alors d'autres et d'illustres défenseurs. Le secrétaire du Protecteur, le grand poëte de l'Angleterre, en fut au dix-septième siècle le hardi champion. Milton pensait que l'État ne

[1] *Parl. Hist.*; *Lettres et Discours*, III, 68.

doit pas intervenir dans les intérêts religieux. Il dit dans son *Traité de la doctrine chrétienne*, publié par M. Ch. R. Sumner, actuellement évêque de Winchester : « Ceux qui pensent qu'il est be-
« soin de la force et des armes du magistrat pour
« gouverner les églises rabaissent la puissance de
« l'Église et s'en défient[1]. » — Le grand poëte a surtout exposé ses vues à cet égard dans son *Traité sur le pouvoir civil en matière ecclésiastique*, et dans ses *Considérations sur les meilleurs moyens d'éloigner les mercenaires de l'Église*, où est traitée la question de la convenance du salaire du clergé. Quatre arguments établissent, selon lui, sa thèse d'une manière irrécusable. Le premier argument, c'est que l'individu a un droit exclusif de se déterminer par lui-même dans le choix de ses convictions ; le second repose sur la nature toute spirituelle du christianisme ; le troisième est tiré des conséquences qu'emporte avec elle la liberté chrétienne ; le quatrième provient de l'inutilité ou du danger de l'action, même protectrice, du pouvoir civil dans les matières ecclésiastiques.

Milton ne se contenta pas d'écrire des traités, il demanda au puissant Protecteur l'indépendance complète de l'Église. « Si vous abandonnez l'É-
« glise à l'Église, lui dit-il, votre sagesse diminuera
« ainsi de la moitié, et d'une moitié qui doit vous
« demeurer étrangère, votre fardeau et le fardeau
« des magistrats. Vous ne permettrez pas que deux

[1] Derogant ita multum potestati Ecclesiæ atque diffident. (J. Miltoni *De Doctrina christiana libri duo posthumi*. Edidit Carolus Ricardus Sumner. A. M. p. 371.)

« puissances si diverses, la puissance civile et la
« puissance ecclésiastique, commettent ensemble
« adultère. Si vous ôtez toute violence de l'Église,
« vous empêcherez que ces deux puissances, tout
« en paraissant s'affermir mutuellement par de
« faux et confus secours, s'ébranlent réellement et
« à la fin se détruisent. La violence ne sera pas
« ôtée de l'Église tant que l'argent y sera : l'ar-
« gent, ce poison de l'Église, cette suffocation de
« la vérité, ce salaire payé pour la prédication
« de l'Évangile. Si vous le bannissez, vous chas-
« serez de l'Église ces changeurs et ces marchands
« dont le métier n'est pas, il est vrai, de vendre
« des colombes, mais *la Colombe* elle-même,
« qui est l'Esprit Saint[1]. »

Ainsi parlait Milton; mais il ne put faire accepter à Cromwell les idées hardies auxquelles était arrivé ce grand poëte de l'Angleterre, et dont il a été longtemps et demeure encore le représentant le plus illustre[2].

Cependant, si le Protecteur n'accepta pas le système de la séparation de l'Église et de l'État, il montra le zèle le plus persévérant en faveur de la liberté religieuse. Quand on pense au temps où il

[1] Pecunia, Ecclesiæ toxicum, veritatis angina, enuntiandi Evangelii merces... ejeceris ex Ecclesia nummularios illos, non columbas, sed Columbam, Sanctum ipsum Spiritum cauponantes. (*Milton, Defensio secunda; anno* 1654.)

[2] Le système de Milton a été fort bien exposé par M. Albert Rilliet, de Genève, dans des articles du *Semeur* de Paris intitulés *Un individualiste oublié*, et qui se trouvent dans les numéros des 18 et 25 février et du 18 mars 1847.

proclamait ces principes longtemps méconnus, on ne peut se refuser à un sentiment d'admiration. Voici comment Olivier s'exprime dans son cinquième discours, du 17 septembre 1656 :

« Je vous dirai la vérité. Notre règle et notre « coutume, depuis le dernier parlement, a été de « faire comprendre à cette nation que toutes les « sectes religieuses qui se conduiraient d'une ma- « nière paisible devaient jouir de la liberté de « conscience.

« Nous n'avons pas voulu permettre que l'on « fît de la religion un prétexte pour prendre les « armes et pour répandre le sang. Tout ce qui « tend à produire des cabales et des factions, nous « le réprimerons par la grâce de Dieu, quelque « spécieux qu'en soit le prétexte et qui que ce soit « que nous trouvions coupable. Je le déclare, je « suis contre toute liberté de conscience qui serait « contraire à ce principe.

« Mais si des hommes veulent professer paisible- « ment leur religion, — qu'ils soient baptistes, « indépendants, presbytériens, peu importe! — « au nom de Dieu, encouragez-les! Protégez-les « aussi longtemps qu'ils continueront en toute « simplicité à être reconnaissants envers Dieu et « à jouir de leur liberté dans le but unique de « satisfaire aux exigences de leur conscience; car « on l'a dit aujourd'hui (dans le sermon que le « docteur Owen a prononcé devant le parlement), « c'est là l'intérêt spécial pour lequel nous avons « si longtemps combattu.

« Des hommes qui croient en Jésus-Christ et

« qui marchent d'une manière conforme à cette « foi; des hommes qui croient à la rémission des « péchés et à la libre justification par le sang de « Christ; des hommes qui vivent de la grâce de « Dieu et qui sont certains de cette grâce, de tels « hommes sont les membres de Jésus-Christ et la « prunelle de ses yeux. Quiconque a cette foi, laissez-lui avoir aussi la forme qu'il préfère. S'il « marche dans la paix et sans faire tort à ceux « qui ont adopté d'autres formes, qu'il soit libre! « C'est là une dette qui est due à Dieu et à Christ; « et si un tel chrétien ne jouit pas de sa liberté, « Dieu, oui Dieu lui-même, nous en demandera « compte!...

« Mais si un homme qui a adopté pour son culte « une certaine forme veut fouler aux pieds ceux « d'une autre forme; si un indépendant, par « exemple, prétend mépriser, injurier, provoquer « celui qui ne veut baptiser que les adultes, je ne le « souffrirai pas. Point d'intolérance!.... Dieu nous « donne un esprit et un cœur pour maintenir « toutes choses *égales!* Telle a été ma manière d'agir. J'ai eu quelques luttes et quelques censures « à endurer, soit d'un côté, soit de l'autre. J'ai « porté patiemment ces reproches; et par la grâce « de Dieu, je n'ai pas mal réussi à empêcher « qu'une secte en opprimât une autre[1]. »

Cromwell éprouvait le sentiment d'une juste fierté en pensant à ces grands principes de liberté, qu'il avait comme créés au milieu de son peuple;

[1] Burton's *Diary*, I, CLVIII; *Lettres et Discours*, III, 220-222.

et il déclarait hautement qu'il avait reçu de Dieu cette tâche, et qu'il lui en rendrait compte. Dans son discours du 3 avril 1657 il dit :

« Mylords,

« Vous avez été pleins de zèle pour les deux « plus grands intérêts que Dieu ait donnés au « monde. Le premier est celui de la religion, et « de la juste protection qui doit être accordée à « ceux qui la professent, en sorte qu'ils aient toute « la liberté qui leur est due, et qu'en même temps « la vérité de Dieu soit maintenue. Je demande à « Dieu de ne pas l'imputer à son peuple, s'il en « est qui n'estiment pas assez haut ce qui se fait « maintenant et qui n'a jamais été fait de même « depuis le temps de Jésus-Christ. Je veux parler « de cet intérêt vraiment catholique que vous « avez eu pour le peuple de Dieu, et qui vous a « portés à donner la liberté à tous ceux qui ado- « rent paisiblement le Seigneur, sous quelque forme « extérieure qu'ils le fassent.

« L'autre chose à laquelle vous avez pourvu, « c'est la liberté civile et l'intérêt de la nation, « qui, quoiqu'il doive être subordonné à l'intérêt « de Dieu, est cependant, après celui-ci, le premier « bien que Dieu ait donné à l'homme dans le « monde. Si l'on prend un soin convenable de cette « liberté civile, elle est plus forte qu'un rocher « pour protéger tous les autres intérêts des hommes. « Telle est ma conviction ; et s'il en est qui pensent « que l'intérêt des chrétiens et l'intérêt de la na- « tion soient deux choses différentes, Dieu me pré-

« serve d'adhérer jamais à de telles imaginations.
« Mylords, pour ces deux intérêts (si Dieu m'en « juge digne) je suis prêt à vivre et à mourir. Et « quand je serai appelé à rendre compte devant « un plus grand tribunal que tous ceux qui se « trouvent sur la terre, j'estime que je serai jugé « coupable s'il ne se trouve que j'aie respecté et « défendu ces biens-là[1]. »

Jamais peut-être un homme d'État n'a tenu un langage plus noble et plus chrétien.

Cette vaste catholicité que le Protecteur exprimait dans ses discours, il la réalisait dans sa vie. Il était chrétien, chrétien protestant ; mais il ne se casait dans aucun parti. Indépendant par principe, il croyait que toutes les Églises réformées faisaient partie de l'Église universelle, et il accueillait avec la même faveur les indépendants, les presbytériens et les baptistes. Ses chapelains appartenaient à ces diverses dénominations. Cette sincère catholicité du Protecteur était tellement au-dessus de son siècle, qu'elle fournit à M. Villemain cette singulière remarque. « Cette neutralité de Crom« well pour la forme du culte, comparée à la fer« veur qu'il affectait toujours, suffirait seule pour « déceler son hypocrisie. Dans ce siècle fanatique « la foi ne se séparait pas de l'intolérance ; et si « Cromwell eût été sincère, il eût choisi la secte « qu'il voulait suivre[2]. » Voilà comme on a jugé Cromwell. Nous prenons ici sur le fait ses aveugles

[1] *Parl. Hist.*, XXIII, 161 ; *Lettres et Discours*, III, 273, 274.
[2] Villemain, *Cromwell*, II, p. 200.

détracteurs. On s'est servi de ses vertus mêmes pour prouver qu'il a été vicieux. Où trouver parmi les hommes un caractère que l'histoire ne parviendrait pas à inculper en suivant une méthode si odieuse? Sans doute dans le cas que nous venons de citer on n'a pas eu l'intention de calomnier le Protecteur; mais n'est-ce pas montrer quelque ignorance de la puissance et de l'esprit de l'Évangile, que de parler comme l'a fait l'éloquent biographe de Cromwell, dans les quelques lignes que nous avons citées.

Olivier ne refusait à aucun chrétien ses sentiments fraternels, quelque éloigné qu'on fût des formes ecclésiastiques auxquelles il était lui-même attaché. Il montra en particulier aux quakers beaucoup de charité.

George Fox, qui tout en gardant les moutons de son maître, s'était livré à des méditations religieuses, et qui, trouvant que l'Église oubliait l'intérieur pour l'extérieur, avait proclamé la chute de la chrétienté, avait alors commencé sa mission. Une voix qui se faisait entendre au dedans de lui l'avait appelé, pensait-il, à être au milieu du monde le prédicateur de la repentance. En conséquence, parlant avec enthousiasme, il conjurait les hommes d'entendre la révélation du dedans, révélation qui était, selon lui, la source de la vie. Il y avait là bien des pensées qui n'étaient pas étrangères à Cromwell.

Les prédications de Fox émurent le peuple, et il en résulta quelque désordre dans le culte. Le quaker fut arrêté, mis en prison, traîné de geôle

en geôle par les officiers subalternes de la police, et forcé de coucher souvent, ou dans une cave, ou à la belle étoile.

Au milieu de ces persécutions, il trouva moyen d'écrire au Protecteur et de lui demander un rendez-vous. Cromwell l'accorda. C'était le matin, et on habillait le Protecteur, lorsque le quaker faisant son entrée : « La paix soit dans cette maison ! » s'écria-t-il. — « Merci, George ! » répondit Cromwell avec douceur. — « Je viens t'exhorter, reprit George, « à rester dans la crainte de Dieu ; ce qui pourra « t'acquérir la sagesse d'en haut, chose si nécessaire « à ceux qui gouvernent. — Amen ! » — « Il m'é- « couta très-bien, continue Fox[1], je lui parlai, « longuement et sans crainte, de Dieu et de ses « apôtres d'autrefois, de ses prêtres et de ses mi- « nistres d'aujourd'hui, de la vie et de la mort, de « l'univers sans limites, du rayon et de la lumière, « et souvent le Protecteur m'interrompit pour me « dire : *C'est très-bien, c'est vrai !* Il se comporta « envers moi avec beaucoup de modération. Comme « plusieurs personnes, de celles qui se disaient « nobles, entraient dans la chambre, il me prit la « main, et me dit les yeux mouillés de larmes : « *Re- « viens me voir*. Si toi et moi nous passions une « heure ensemble, nous nous rapprocherions fort. « Je ne te souhaite pas plus de mal que je n'en « veux à ma propre âme. — Prête donc l'oreille « à Dieu, » lui dis-je en m'en allant. — « Le ca-

[1] Fox, *Journal*, 1636, Leeds, p. 265 ; *Lettres et Discours*, III, 149.

« pitaine Drury me pria de rester et de dîner avec « les gardes du corps d'Olivier. Je refusai, Dieu « ne me le permettant pas. » — C'est avec cette douceur, ce mélange de pitié, de sympathie et de respect, que le chef de la république traitait les sectes dont il n'était pas membre.

Plusieurs des quakers de ce temps se livraient à de grands excès; en particulier Nayler, qui se faisait appeler par ses partisans « le Soleil éternel « de Justice, le Prince de la Paix, le Fils unique « de Dieu, » et auquel ses disciples rendaient des honneurs divins, criant devant lui : *Saint, saint, saint est le Seigneur des armées!* Quand le parlement, après de nombreuses séances, eut condamné le quaker fanatique, qui avait parodié à Bristol l'entrée de Jésus à Jérusalem, Cromwell voulut intervenir. Il était incertain, à ce qu'il paraît, quant à la justice de la sentence prononcée contre Nayler; et il eût voulu l'épargner. Le Protecteur adressa donc au parlement le message suivant :

A notre ami et féal sir Thomas Widdrington, orateur du parlement, pour communiquer au parlement.

O., P.

« Très-aimé et très-féal,

« Nous, de notre part, salut.

« Nous avons vu le jugement rendu dernière« ment par vous (le parlement) contre un certain « James Nayler. Quoique nous détestions et abhor« rions l'idée d'accorder ou faire accorder la moindre « protection à des personnes qui ont de telles opi-

« nions et de telles pratiques, ou qui sont sous le « poids des crimes publiquement imputés à cet « homme, néanmoins, nous, à qui le gouvernement « ment est présentement confié dans l'intérêt de « ces nations, ne sachant pas jusqu'où pourraient « s'étendre les conséquences d'une procédure en- « treprise entièrement sans nous, — nous dési- « rons que la chambre nous fasse connaître d'a- « près quels principes et quelles raisons elle a « procédé.

« Donné à White-Hall, le 25 décembre 1656[1]. »

Il ne paraît pas cependant que Nayler fut absous. On le regardait comme un blasphémateur; et la liberté n'allait pas alors jusqu'à croire que les blasphémateurs dussent être impunis. Il eût été plus juste de le regarder comme un fou.

Les épiscopaux n'étaient point exclus des sentiments larges et vraiment catholiques du Protecteur. Il leur montrait du respect et de l'affection, quoique le royalisme prononcé de la plupart d'entre eux l'obligeât à une certaine réserve. « Le Protecteur, » dit le docteur George Bates[2], royaliste éminent et grand ennemi de Cromwell, « le Pro- « tecteur permit l'usage des livres de prières, dans « les familles et les réunions privées; et quelque « triste que fût l'état de l'Église d'Angleterre, on « ne peut nier que les épiscopaux jouirent sous « sa domination de beaucoup plus de faveur et

[1] Burton, I, 370; *Lettres et Discours*, III, 265.

[2] Neale, II, 624.

« d'indulgence que sous le parlement. Ils en eus-
« sent toujours joui s'ils n'avaient pas insulté le
« Protecteur et compromis leur liberté, par leurs
« pratiques séditieuses et leurs complots incessants
« contre sa personne et son gouvernement. »

Les royalistes ayant pris les armes, il en résulta un ordre du 24 novembre 1655 qui restreignait le ministère du clergé épiscopal. Le Protecteur, sollicité à cet effet par l'archevêque Usher et le docteur Gauden, promit de retirer l'ordonnance, « pourvu que le clergé ne se mêlât pas des « affaires de l'État. » Mais Cromwell ayant porté l'affaire devant son conseil, celui-ci fut d'avis que le retrait de l'ordonnance encouragerait les ennemis du gouvernement, et consentit seulement à ce qu'on en suspendit l'exécution, pour tous les ecclésiastiques qui s'en rendraient dignes par leur conduite.

En effet, Cromwell permit la prédication aux ministres épiscopaux, qui se montraient modérés dans leurs sentiments politiques. Le docteur Pearson, évêque de Chester, le docteur Hall, son successeur, le docteur Ball, le docteur Wild, le docteur Hardy, le docteur Griffith, et d'autres prêchèrent publiquement dans les églises de Londres et des provinces. Le Protecteur avait une grande estime pour Usher, archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, et il le consultait souvent quant aux meilleures mesures à prendre pour avancer au dedans et au dehors les intérêts du protestantisme. Il n'y avait point d'étroitesse et de bigotisme dans Olivier. Quand Usher, parvenu à la soixante-sei-

zième année de son âge, mourut (le 21 mars 1655), ce prélat fut enseveli dans l'abbaye de Westminster, et Cromwell donna 200 livres sterling pour les frais de ses funérailles. « Il est certain, dit « l'évêque Kennet, que le Protecteur était fa- « vorable à la liberté, et qu'il la voulait dans la « plus grande étendue, pour tous les partis, autant « qu'il était possible de la concilier avec la paix « et la sûreté de sa personne et de son gouverne- « ment. S'il avait des préjugés à l'égard des épis- « copaux, c'était bien plus parce qu'ils étaient « royalistes, que parce qu'ils étaient de la bonne « vieille Église[1]. » M. Southey prétend même que Cromwell eût voulu relever l'Église épiscopale en Angleterre[2].

Cromwell allait plus loin. S'il était opposé aux catholiques romains, ce n'était pas tant à cause de leurs doctrines que parce qu'ils étaient les ennemis du gouvernement et de l'Angleterre. C'étaient les jésuites qu'il repoussait, plutôt que les catholiques. Voici le motif sur lequel est basée sa déclaration du 31 octobre 1655. « On a généralement « remarqué, y est-il dit, et on en a des preuves « positives, que les jésuites se trouvent parmi les « mécontents de cette nation qui attaquent toute « forme d'administration dans l'Église et dans « l'État...[3] »

Cromwell professa même à cet égard des principes plus libéraux que ne le feraient quelques

[1] Neale, II, 651.

[2] *Book of the Church*, p. 509.

[3] Neale, II, p. 651.

hommes politiques et religieux du temps actuel. Voici une lettre qui semble le prouver :

Olivier Cromwell
à son éminence le cardinal Mazarin.

White-Hall, 26 décembre 1656.

« Les obligations et les marques nombreuses d'af-
« fection que j'ai reçues de votre éminence m'en-
« gagent à vous répondre d'une manière conve-
« nable à vos mérites. Mais, quoique je désire avoir
« égard à votre requête, je ne le puis dans les con-
« jonctures actuelles (et dois-je dire que cette im-
« possibilité est indépendante de ma volonté).
« Je ne puis, vu l'état de nos affaires, satisfaire à
« votre demande de tolérance (en faveur des ca-
« tholiques de l'Angleterre).

« Je dis que je ne le puis, si du moins c'est une
« déclaration *publique* que vous demandez. Car
« je crois d'ailleurs que sous mon gouvernement
« votre éminence a moins de sujet de se plaindre
« concernant les catholiques et les rigueurs exercées
« sur les consciences, qu'elle n'en avait sous le
« parlement. J'ai eu compassion de quelques-uns,
« et même d'un très-grand nombre; et j'ai distin-
« gué les dévots des conspirateurs. Oui, je puis
« le dire avec joie et en la présence de Dieu, qui
« rend témoignage au-dedans de moi de la vérité
« que j'affirme. J'ai fait cette distinction; et comme
« saint Jude parle, j'en ai *arraché plusieurs hors*
« *du feu*, à savoir du feu dévorant de la persécu-
« tion et de la tyrannie, qui dominait les conscien-

« ces, et qui par les mesures arbitraires du pou-
« voir portait atteinte aux biens des individus. Je
« me propose, aussitôt que je pourrai écarter cer-
« tains obstacles et quelques influences qui me
« gênent, de faire de nouveaux progrès dans cette
« voie et de m'acquitter ainsi de la promesse que
« j'ai faite à votre éminence........... Je conclurai
« en vous donnant l'assurance que vous ne me
« trouverez jamais en arrière dès qu'il s'agira de
« me montrer, comme il convient à celui qui est
« votre frère et à votre confédéré.

« Votre serviteur,

« OLIVIER, P.[1] »

On peut dire que ce n'est pas dans des documents publics qu'il faut chercher les sentiments intimes d'un homme d'État. Cela est vrai ; mais les actions de Cromwell sont d'accord avec les dispositions qu'il exprime au cardinal Mazarin. Le docteur Harris et M. Prynne nous apprennent qu'il ne mit point en exécution les lois pénales qui existaient contre les prêtres catholiques, et qu'il protégea même plusieurs d'entre eux

En fait de liberté religieuse Cromwell eût même désiré faire plus encore ; mais il ne le put. Un savant juif portugais, natif d'Amsterdam, Manassé Ben Israel, se trouvait depuis quelque temps en Angleterre, d'où les juifs avaient été bannis quatre siècles auparavant, et il avait demandé, mais en vain, soit au long soit au petit parlement, que l'on

[1] Thurloe V, 735 ; *Lettres et Discours*, III, 249.

permît aux juifs de s'établir en Grande-Bretagne. Le Protecteur se montra favorable à cette requête, et le 12 décembre 1655 il réunit à White-Hall une commission composée de barons, de jurisconsultes et de ministres pour examiner la question. Cromwell se prononça en faveur de la liberté, et jamais, dit un témoin, il n'avait si bien parlé. « Puisque « la conversion des juifs est promise dans l'Écri« ture, dit-il, la prédication de la religion chré« tienne, comme elle a lieu maintenant en Angle« terre, ne pourrait-elle pas l'opérer? » Mais la majorité de la commission se prononça contre la proposition de Cromwell. Les théologiens et les commerçants s'y montrèrent également opposés. Les juifs ne purent résider en Angleterre qu'avec la permission spéciale du Protecteur[1].

Le zèle d'Olivier pour la liberté de conscience fournit une des plus belles pages de son histoire et de l'histoire de tous les siècles. *Là où est l'esprit du Seigneur là est la liberté.*

Cette liberté religieuse donnée par Cromwell fut un bien. Il y eut pourtant un mal, c'est qu'elle ne fut pas assez complète. D'un côté l'Église épiscopale fut trop gênée, de l'autre l'Église indépendante fut trop patronisée. Cette gêne et cette protection nuisirent à l'une et à l'autre. Cromwell n'échappa pas entièrement à l'écueil de ses prédécesseurs, savoir de favoriser son parti et de restreindre le parti contraire. Il fit peut-être tout ce qu'on pouvait raisonnablement attendre de lui. Il craignait

[1] Harl. *Miscell.* VII, 617.

en laissant la religion entièrement à elle-même qu'elle ne fût déchirée et comme annihilée par la lutte des sectes et des partis ; mais, en thèse générale, de libres mouvements, dominés uniquement par la parole de Dieu, sont nécessaires à la prospérité de la religion.

Il y a des dangers qui sont propres à une Église nationale, et ceux qui aiment une telle Église, surtout ceux qui la conduisent, doivent s'appliquer à reconnaître ces périls. L'Église de l'État en Angleterre n'avait point échappé à ces écueils dans le seizième siècle et dans la première partie du dix-septième ; et de là vinrent essentiellement les déviations notables auxquelles elle s'abandonna sous la direction de Laud. Le mal fut grave. Malheureusement le remède appliqué par Cromwell manqua en partie son effet, parce qu'il se trouva atteint lui-même de la maladie qu'il devait guérir. Ceci demande quelque explication.

L'État s'était identifié avec le protestantisme. La doctrine de l'Église, les trente-neuf articles, produits d'une foi libre et vivante, avaient reçu une signification juridique, une existence politique. Ces articles, composés sous Édouard VI, par Cranmer et Ridley, revus en 1562, sous Élizabeth, par le synode de Londres, étaient devenus en 1571, par un acte du parlement, une loi de l'État et une partie de la constitution de l'Angleterre. Ils commandèrent dès lors à la société politique, comme à la société religieuse.

Or, quelles avaient été les vraies origines du protestantisme? Un acte du parlement? —

Non! c'était à une vie spirituelle, à une force morale, et à une puissance intellectuelle, intimement alliées, que le protestantisme avait dû sa naissance. Ces trois éléments avaient été les sources de sa vie. Pour qu'il demeurât vivant, de la vie qui lui est propre, il fallait que ces trois *principia vitæ* fussent maintenus dans leur activité primitive. Sans doute, les doctrines contenues dans les trente-neuf articles étaient un beau produit de ces trois forces originelles; et ces articles pouvaient ainsi contribuer jusqu'à un certain point à maintenir ces doctrines en activité. Ce fut ce qui arriva dans quelques cas, toutefois pas toujours; et souvent même il y eut un résultat contraire.

En effet, on vit bientôt paraître un danger auquel on n'avait pas pensé. Il semblait que l'Église et l'État eussent pris possession de la vérité à tout jamais; on était sûr de son fait. Qui eût pu enlever à l'assemblée des enfants de Dieu les doctrines vivantes du salut? Elles leur étaient assurées par acte du parlement de 1571. L'Église était de par l'État en possession de ses dogmes, de ses formes, de son organisation, de tout ce qui était nécessaire au développement de sa vie religieuse. Les actes d'uniformité de 1562 et 1563 lui gardaient surabondamment ces biens. La couronne, les pairs, les communes, — tous les trois pouvoirs les lui garantissaient...

Mais quelquefois à force de vouloir bien garder un trésor, on s'expose à le perdre. Ce n'était pas par ces trois pouvoirs que le vrai protestantisme s'était formé : c'était par les combats des

pères, par leurs confessions, par leurs échafauds, *par la parole du témoignage et par le sang de l'Agneau* (Révél. 12, 11). Or, le fruit précieux de ces luttes pouvait-il être transmis aux enfants par voie de succession? Pouvaient-ils le recevoir comme l'on reçoit les terres et les maisons de ses ancêtres? Suffisait-il que les combats de la réformation eussent été rudes et sanglants pour que les biens conquis par ces pieuses victoires fussent une possession certaine et inaliénable? Sans doute, dans la seconde moitié du seizième siècle, dans la première du dix-septième siècle, les protestants purent facilement s'imaginer qu'après le *temps de la guerre* était enfin venu le *temps de la paix* (Eccl. 3, 8); après la conquête — la jouissance. Cette imagination était dans la nature humaine; mais elle n'en était pas moins fausse et trompeuse. Que devait-il résulter de cette illusion?

Le besoin de jouir jette d'ordinaire dans une dangereuse sécurité. On veut posséder sans se donner la peine d'acquérir; on veut manger sans travailler, — et pourtant la Parole de Dieu a dit : *Si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas non plus manger* (II Thes., 3, 10). La vérité chrétienne est un prix donné aux efforts de l'athlète, et qui ne s'acquiert pas sans une lutte intérieure; celle-ci seule fait vivre en nous la vérité, et nous rend *participants de la vocation céleste* (Héb., 3, 1). On possédait l'épiscopat, la liturgie, les articles; on attacha à ces choses une importance exagérée; on attribua aux rites de l'Église une efficace propre et créatrice qu'ils n'ont point en eux-mêmes et sans

le souffle vivifiant de l'Esprit. *Car le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit* (Jean, III, 8).

Il y a des moyens établis par le chef de l'Église et par lesquels seuls le royaume de Dieu se répand et se maintient. Ces moyens, ce n'est ni la succession épiscopale, ni l'*opus operatum* des sacrements, ni autres institutions cléricales. Il faut prêcher fidèlement la Parole de Dieu; il faut enseigner le peuple; il faut prier sans cesse le Seigneur; il faut favoriser et répandre la lecture de la sainte Écriture; il faut éclairer les esprits et convaincre les consciences dans des conversations pieuses; il faut s'acquitter avec diligence de la cure et de la consolation des âmes; il faut faire luire la lumière d'une vie chrétienne, et porter par son exemple les hommes à être imitateurs de Jésus-Christ. C'est ainsi que la bonne semence est répandue dans le cœur de chaque génération; c'est ainsi que *la terre produit premièrement l'herbe, ensuite l'épi, et puis le plein froment dans l'épi* (Marc, 4, 28). C'est ainsi que la vie évangélique se déploie. Une Église ne se continue que de la même manière qu'elle s'est commencée.

Aucun protestant ne peut nier ces vérités; car elles sont l'essence du protestantisme. Cromwell en eut un sentiment très-juste. Il eût voulu substituer la force spirituelle de la Parole de Dieu aux pompes et aux prières plus ou moins machinales que l'archevêque Laud avait patronisées. Nous en citerons un exemple, choisi dans le temps où il

était gouverneur d'Ély. Le révérend M. Hitch y faisait le service de la cathédrale avec toutes les formes que l'archevêque de Cantorbery avait recommandées ; le gouverneur Cromwell lui adressa la lettre suivante :

Au révérend M. Hitch, à Ely.

Ély, 10 janvier 1643.

« Monsieur Hitch,

« De peur que les soldats n'entreprennent d'une « manière inconvenante et tumultueuse la réforma- « tion de l'Église cathédrale, j'exige que vous sus- « pendiez le service des chœurs, si peu édifiants et « si provocants ; et je vous rends responsable de « tout désordre qui pourrait arriver si vous ne le « faites pas.

« Je vous recommande de catéchiser, de lire et « d'expliquer les *Écritures* au peuple ; ne doutant « pas que le parlement, par le conseil de l'assem- « blée des docteurs, ne vous donne des directions « ultérieures. Je désire aussi que vos sermons soient « plus fréquents.

« Votre ami affectionné,

« OLIVIER CROMWELL. »

Ainsi Olivier recommande la catéchisation, la lecture, l'explication de l'*Ecriture* et des sermons plus fréquents ; c'est là ce qu'il voudrait substituer au service des chœurs. C'est en effet par de tels moyens que l'on vivifie et que l'on édifie une

Église; et la papauté elle-même y a recours (au moins quant aux catéchismes et aux sermons) quand elle se sent attaquée.

Mais le mal qu'il y avait dans cette mesure, c'est que cet ordre vînt d'un général, d'un gouverneur; c'est qu'Olivier renvoyât aux directions du parlement.

C'est à cela en effet qu'on en était venu. Le protestantisme était devenu la loi du pays, par vote de la législature; et c'était comme loi qu'on l'imposait.

Or, une telle loi ne saurait produire la vie. La loi de Dieu même ne la produit pas, combien moins celle des hommes! *Avez-vous reçu l'esprit par les œuvres de la loi,* dit saint Paul, *ou par la prédication de la foi?* (Galates, 3, 2). La main inhabile et rude du pouvoir civil, en se portant sur l'arbre de la foi, en fera tomber quelque belle fleur, en rompra quelque noble rameau; mais il ne lui donnera pas cette séve qui seule *fait porter beaucoup de fruits* (Jean, 15, 5). Il en est un seul qui la donne; c'est celui qui est *le vrai cep* et *hors duquel nous ne pouvons rien produire.*

Si même le pouvoir civil cherche à faire le bien, à établir des institutions vraiment évangéliques, l'esprit de parti s'en mêlera et excitera une opposition redoutable. Ce fut ce que Cromwell éprouva souvent.

« J'aurais beaucoup à raconter, dit-il, si je vou-
« lais énumérer les difficultés que nous eûmes
« lorsque nous vînmes à établir des prédicateurs
« dans le pays de Galles, ce que je désirais beaucoup

« pour ma part. — Je ne saurais dire toutes les
« souffrances que cette affaire suscita au pauvre
« peuple de Dieu, épié par des hommes sembla-
« ble à des loups dévorants, prêts à déchirer les
« agneaux aussitôt qu'ils sont venus au monde.
« — Je ne me rappelle qu'avec douleur comment
« le parlement foula aux pieds cette affaire, à
« l'humiliation des honnêtes gens et à la gloire de
« leurs adversaires dans toute cette république! »

L'essentiel pour une Église, après son union avec Christ, c'est sa position vis-à-vis du peuple chrétien, ses rapports intimes et constants avec les âmes, car *le champ c'est le monde.* Rien de plus fâcheux que si l'Église l'oublie, et si sa position vis-à-vis de l'État devient l'important pour elle. L'Église s'imaginera alors avoir rempli son devoir si elle maintient l'État dans une stricte orthodoxie. Mais qu'importe que le parlement soit le champion du protestantisme, si le vrai protestantisme, si la vie spirituelle et chrétienne ne se trouve plus parmi le peuple? Une Église pourra alors paraître de loin florissante, brillante. Mais *celui qui a les sept Esprits de Dieu* lui adressera cette parole : *Tu as le bruit de vivre, et tu es mort!* (Revel. 3, 1.)

Le sommaire de ce que nous venons de dire est ceci : Une Église nationale n'est en sûreté que quand, loin de se glorifier de son union avec l'État, elle ne se repose nullement sur les garanties que la constitution lui donne, et cherche uniquement sa vie et sa prospérité dans l'union avec son chef, dans la force que doivent développer en elle la parole et l'Esprit de Dieu, dans l'exercice

21.

libre et énergique des forces intellectuelles, spirituelles et morales de chacun de ses membres et de toute la communauté.

Cette leçon est bonne pour les jours actuels.

Cromwell alla loin quant à la liberté religieuse, mais pas assez loin encore. Il eut tort en maintenant le patronage politique et le faisant simplement passer de l'épiscopat à l'indépendantisme. S'il eût laissé libres toutes les sectes, sans protection comme sans restriction, si l'épiscopat évangélique en particulier eût pu se mouvoir aisément, la religion se fût développée avec plus de simplicité et de largeur, et on eût probablement évité cette manière étroite et affectée, ce *cant* que les hommes du monde lui ont reproché, quelquefois peut-être avec raison. Le puritanisme eût exercé une influence vivifiante sur la religion épiscopale, et l'épiscopat une influence régulatrice sur le puritanisme.

Et pourtant, vu le temps où il vivait, Olivier fit à cet égard une œuvre immense. L'Angleterre devrait à cette heure lui élever un monument, — un arc de triomphe, — comme

AU FONDATEUR DE LA LIBERTÉ RELIGIEUSE.

Nous déposons cette pensée devant ceux qui ont pris au sérieux la devise de Canning et l'œuvre de Cromwell.

CHAPITRE XI.

MORALITÉ, GLOIRE ET ANTIPAPISME DE L'ANGLETERRE.

L'État. — Principe de vie. — La gloire de l'Angleterre. — La cour de Cromwell. — Sa décence et sa moralité. — Triomphe de la Grande-Bretagne. — Blake à Malaga. — Commerce. — Protection aux lettres. — Justice. — Opposition à l'Espagne. — Antipapisme. — Ce que le triomphe des Stuarts eût amené. — Nom de Cromwell. — Le Lion de la tribu de Juda.

L'État fut pour Cromwell une institution divine, dont le maintien et le gouvernement appartiennent souverainement à Dieu. Il ne voulut point y voir, comme quelques-uns, une société purement humaine. Il ne crut pas que l'État reposât sur des faits simplement terrestres, tels que la conquête, les traités, les constitutions. Il reconnut l'influence de ces choses, mais pour lui planait au-dessus d'elles l'intervention de la Divinité.

Il alla trop loin dans quelques applications de ce principe. L'État est une institution contre le mal. *Le prince est ministre de Dieu pour punir celui qui fait mal.* A cet égard on pourrait croire que l'État et l'Église ont le même but, puisque Christ, le chef de l'Église, a paru aussi contre le mal, — pour *ôter le péché du monde.* Mais c'est dans des sphères forts distinctes que cette opposition au mal, qui caractérise également l'État et l'Église,

doit s'accomplir. C'est par des moyens très-différents et même très-opposés que ces deux grandes sociétés parviennent au but commun qu'elles se proposent. *La loi de l'Esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort.* Voilà le procédé par lequel l'Église supprime le mal. Or il n'y a là aucun rapport avec le glaive, qui a été placé dans les mains de l'État, avec la contrainte, qui est la voie par laquelle il procède.

De ces voies si différentes, qui caractérisent ces deux sociétés, il résulte une règle souvent méconnue. L'État et l'Église concourent d'autant plus sûrement au bien qu'ils doivent avoir en vue, que leurs deux sphères demeureront franchement distinctes. Que l'État se garde de vouloir produire ce qui n'est pas en son pouvoir. Que l'Église ne prétende pas faire ce dont elle doit s'abstenir. De même que, pour que tout se fasse dans l'État avec harmonie, il faut distinguer nettement les trois pouvoirs, le législatif, le judiciaire, l'exécutif; de même, pour que la nation prospère dans la justice et dans la paix, il faut distinguer avec précision la sphère de l'État et celle de l'Église.

Sans doute Cromwell n'a pas cru pouvoir au moyen de la contrainte, qui vient de l'État, accroître le bien-être spirituel de la nation : il était trop éclairé pour le faire. Cependant nous ne saurions nier qu'il nous paraisse avoir été quelquefois trop loin, comme chef politique, dans les choses de la religion.

Mais il est une vérité qu'il vit avec une grande clarté, et sur laquelle il eut des notions pleines de

justesse, c'est que la prospérité et la puissance d'une nation reposent essentiellement sur sa moralité et sur sa foi. Il comprit mieux que ne l'a fait peut-être aucun chef des peuples, que pour qu'un peuple vive et grandisse il faut qu'il y ait en lui un vrai principe de vie, et que ce principe se développe. On commence à voir de nos jours ce qui arrive aux nations quand on veut qu'elles cheminent sans christianisme, et que l'on substitue à l'influence spirituelle et vivifiante de l'Évangile les momeries de la superstition, les fantômes d'une église purement officielle, ou ce vent stérile qui souffle dans les déserts de l'incrédulité.

Cromwell eut d'autres passions, non moins nobles et glorieuses que celle de la liberté religieuse. La prospérité, la grandeur et la gloire de l'Angleterre furent chez lui un besoin non moins puissant; et il le satisfit dignement. « J'espère, » disait-il un jour dans son conseil, « j'espère rendre « le nom anglais aussi grand que le nom romain « l'a jamais été. » En effet, il augmenta tellement les ressources générales et le pouvoir maritime de la nation, qu'il donna à l'Angleterre un nom et une influence européenne bien supérieure à celle qu'elle avait possédée sous aucun de ses princes.

Le Protecteur savait que la *justice élève une nation*, et c'est par là qu'il voulait élever la sienne. Dieu lui-même parlait à ce peuple. Nous trouvons souvent dans les papiers officiels du temps des notes semblables aux suivantes : — « 13 septembre « 1654. Son altesse le lord Protecteur a célébré

« aujourd'hui à White-Hall un jeûne particulier
« avec sa famille. » — « 5 avril 1655. Son altesse
« ayant appris qu'une querelle qui amènerait
« probablement un duel avait eu lieu entre le comte
« de Middlessex et un M. Seymour les envoya
« chercher, et reçut leur promesse de ne pas don-
« ner suite à cette affaire. » — « 2 mai 1656. Son
« altesse et le conseil passèrent ce jour en jeûne
« et en prières particulières, pour implorer la bé-
« nédiction de Dieu sur nos affaires et sur nos
« armées. »

L'armée était soumise à une discipline morale admirable, et cet ordre, joint à la piété qui animait un grand nombre de soldats et d'officiers, contribuait à y entretenir des mœurs d'une pureté inouïe jusqu'alors dans les garnisons et dans les camps.

Cette moralité se retrouvait aussi à la cour du Protecteur. Tout y était honorable et bienséant; tout y contrastait avec la légèreté et la dissolution dont s'entourait à l'étranger le malheureux fils de Charles Ier, et dont la cour catholique de France donna bientôt un si déplorable exemple.

« La cour de Cromwell était exempte de tout
« vice, » dit le docteur Harris, « tout y respirait la
« décence et la tempérance; on n'y voyait, on n'y en-
« tendait parler ni de débauches ni de querelles. »
Cromwell alla même trop loin, si nous en croyons cet auteur. Si c'est un mal que d'exclure les hommes religieux des emplois publics, comme cela est quelquefois le cas, c'est aussi un mal que de faire de la religion une qualité indispensable pour être

bien vu à la cour. On s'expose ainsi à favoriser l'hypocrisie, et c'est un danger que même de notre temps les princes pieux n'ont pas toujours su éviter. « Tandis qu'autrefois, » dit le même auteur, « il était très-difficile de vivre à la cour sans que « la piété en souffrît, il était maintenant impos- « sible d'être un bon courtisan si l'on n'était pas « pieux. Quiconque aspirait aux faveurs de la cour « devait apporter de la piété, et non comme autre- « fois de l'argent. »

Mais s'il est dangereux pour un prince d'accorder des distinctions à ceux qui font profession de religion, il est pourtant de son devoir d'honorer les hommes moraux, plutôt que ceux dont la conduite est répréhensible. *Le roi est ami de celui qui aime la pureté de cœur* (Prov. 22, 11). « La « cour du Protecteur, » dit le docteur Bates, qui à la restauration devint un des détracteurs de Cromwell « était réglée selon la discipline la plus « sévère. Aucun ivrogne, aucun débauché, aucun « homme cherchant à corrompre par des présents, « ou susceptible lui-même d'être ainsi corrompu, « n'y était toléré. »

La moralité qui distingua l'époque du Protectorat est un fait d'une haute importance. En effet, on est tenu d'appliquer ici la règle donnée par la Parole de Dieu : *Tout arbre qui est bon fait de bons fruits; mais l'arbre mauvais fait de mauvais fruits.* Si des incrédules et des libertins se prononcent, d'un côté, pour le règne de Charles II, caractérisé par une grande immoralité publique, et de l'autre contre le Protectorat, signalé par

des vertus chrétiennes, nous le comprendrons; mais si des gens moraux et religieux le font, cela passera notre intelligence. Ce point est d'une telle conséquence que nous croyons devoir citer à cet égard les sentiments d'écrivains fort catholiques, fort royalistes, fort opposés au Protecteur, soit en Angleterre, soit en France.

Un témoin non suspect, le docteur Lingard, rend hommage à la moralité qui accompagna le règne du Protecteur, tout en voulant, avec la *candeur* habituelle à la généralité des écrivains ultramontains, n'y voir que des apparences. « Parmi « les conséquences immédiates de la restauration « (en 1660 sous Charles II), rien ne parut plus « extraordinaire à l'observateur intelligent, dit-« il, que la *révolution presque subite qu'elle opéra « dans les habitudes morales de la nation*. Sous « le gouvernement d'hommes qui faisaient pro-« fession de sainteté, le vice avait été contraint « à se cacher sous les dehors de la vertu; mais dès « qu'il n'y eut plus de contrainte il reparut sans « déguisement, et fut partout bien accueilli. Les « *cavaliers*, pour célébrer leur triomphe, se livrèrent « à la débauche et à l'ivrognerie; et les nouveaux « royalistes, pour prouver la sincérité de leur « conversion, s'efforcèrent de surpasser les *cava-« liers* en licence. Charles, qui n'avait pas oublié « l'accueil qu'il avait autrefois reçu en Écosse, « saisit avec empressement l'occasion de se livrer « à ses penchants favoris [1].

[1] Lingard, *Hist. of England*, XI, 244; London, 1839.

Voilà le témoignage d'un écrivain anglais; en voici un d'un écrivain français. M. de Chateaubriand, malgré tous ses préjugés contre le protestantisme, est frappé de la différence qu'offrent sous le point de vue moral les deux révolutions de France et d'Angleterre. « Cette courte république, » dit-il en parlant de l'Angleterre[1], « ne « fut pas sans gloire au dehors, ni même sans vertu, « sans liberté et sans justice au dedans. Cette dif- « férence entre deux révolutions qui ont cepen- « dant produit, en dernier résultat, la même li- « berté, vient du sentiment religieux qui animait « les novateurs de la Grande-Bretagne. » M. de Chateaubriand ajoute plus bas : « Mettez à part l'illé- « galité des mesures de Cromwell, illégalité dont « après tout il était peut-être obligé d'user pour « maintenir son illégale puissance, l'usurpation « de ce grand homme fut glorieuse. Au dedans il « fit régner l'ordre. Comme beaucoup de despotes, « il était ami de la justice en tout ce qui ne tou- « chait pas à sa personne, et la justice sert à con- « soler les peuples de la perte de la liberté. »

Tels sont les aveux que la vérité a arrachés à des écrivains éminents, mais aveuglés par des préjugés opiniâtres.

Cette moralité supérieure qui caractérisa l'Angleterre au temps de Cromwell se manifesta en Europe par des preuves incontestables.

La nation anglaise, que les étrangers, sous les deux premiers Stuarts, commençaient à regarder

[1] *Les Quatre Stuarts*.

comme pusillanime, déploya tout à coup sur terre et sur mer la valeur la plus éclatante. La liberté et la piété, chéries également des marins et des soldats, leur donnaient une énergie toute nouvelle, et les portaient à combattre partout, comme pour les droits les plus sacrés. « En faisant respecter « l'honneur de la nation en pays étranger, dit « Burnet, Cromwell flattait la vanité, si naturelle « aux Anglais. — Et quoiqu'il ne fût pas une tête « couronnée, ses ambassadeurs recevaient tous les « honneurs accordés à ceux des rois[1]. »

Nous ne raconterons pas tous les hauts faits par lesquels l'Angleterre annonça au monde le renouvellement de sa puissance : ce n'est pas une histoire de la Grande-Bretagne que nous écrivons. Les victoires remportées sur la Hollande par la flotte anglaise sous le commandement de Blake et de Monk; le brave amiral Tromp, qui l'épée à la main se tenait debout sur le tillac, abattu d'un coup de mousquet, et ses vaisseaux en désordre fuyant à toutes voiles vers le Texel; Cromwell lisant lui-même au parlement le récit de ces victoires et proposant en faveur des amiraux vainqueurs les récompenses de la nation; les Provinces-Unies reconnaissant la suprématie du pavillon britannique, donnant aux Anglais une tardive réparation de vieilles injures, et allant jusqu'à exclure du stathoudérat la maison d'Orange, à cause de son alliance avec les Stuarts; l'Espagne se présentant la première pour rendre hommage au Pro-

[1] Burnet, *Own Times*, I, 113.

tecteur et l'engageant même à s'emparer ouvertement de la couronne de l'Angleterre, — flatterie à laquelle Cromwell ne répondait que par un dédaigneux silence; le Portugal, la France, l'électeur de Brandebourg, alors presque ignoré en Europe, tous les autres États, et Christine de Suède, elle-même, qui allait prendre le chemin de Rome, apportant à la Grande-Bretagne et à son chef le tribut de leur respect et de leur admiration; les flottes de l'Espagne battues à plusieurs reprises, le vice-roi du Mexique entouré de ses trésors expirant sur ses navires au milieu des flammes, des millions en lingots d'or, portés à Londres comme monument du triomphe; d'autres navires et d'autres galions qui apportaient de nouveau les richesses du monde occidental, brûlés et coulés bas une seconde fois dans la baie de Ténériffe; Gibraltar attirant le regard perçant du Protecteur : — « (La ville et le château de Gibraltar, écrit-il, si « nous pouvions nous en emparer et les conserver, « ne deviendraient-ils pas un avantage pour notre « commerce et un désavantage pour les Espagnols?) » — voilà quelques-uns des faits qui montrent comment le Protecteur savait élever et maintenir en présence de l'étranger la puissance et la gloire de l'Angleterre.

Ce n'était pas seulement dans les grandes affaires de la politique extérieure que Cromwell cherchait l'honneur de sa patrie; c'était aussi dans les plus petits détails et par l'impulsion qu'il savait donner à ses ambassadeurs, à ses généraux et à ses amiraux. Avant la guerre d'Espagne, Blake

se trouvant à Malaga avec la flotte, quelques-uns de ses matelots, étant venus à terre, rencontrèrent une procession qui portait le saint sacrement; et non-seulement ils ne lui rendirent aucune marque de respect, mais encore ils se permirent de s'en moquer. Un des prêtres excita le peuple à se venger de cette insulte, et les Espagnols tombèrent sur les Anglais et les battirent. Quand les matelots retournèrent à bord, ils se plaignirent de ce qui leur était arrivé; sur quoi Blake envoya un trompette au vice-roi pour demander qu'on lui livrât celui qui était la principale cause des traitements subis par ses marins. Le vice-roi répondit que, n'ayant aucune autorité sur le prêtre, il ne pouvait pas le livrer. Blake répliqua qu'il s'inquiétait peu de savoir qui avait cette autorité; mais que si dans l'espace de trois heures le prêtre n'était entre ses mains, il brûlerait la ville. N'étant pas en mesure de lui résister, les Espagnols envoyèrent le curé, qui s'excusa en alléguant la conduite violente des matelots. Blake répondit que s'il se fût plaint à lui, il les aurait punis sévèrement, car il ne permettrait pas que ses hommes se rendissent coupables de quelque offense envers la religion des pays où ils abordaient. « Ce dont je « me plains, continua-t-il, c'est que les Espagnols « aient eux-mêmes infligé le châtiment; car tout « le monde doit savoir qu'un Anglais ne peut être « puni que par un Anglais. » Après avoir traité le prêtre avec beaucoup de politesse il le congédia, satisfait de l'avoir eu à sa merci. Cromwell fut fort charmé de cette affaire, et il lut au conseil les

lettres de l'amiral avec beaucoup de satisfaction. La règle posée par Blake peut être contestée. Chaque nation a le droit de punir les méfaits commis sur son territoire, toutefois non par les mains de la populace, mais par les verdicts des cours de justice. Le manque de procédure justifiait donc Blake. C'est à Élizabeth et à Cromwell qu'on doit cette susceptibilité et cet orgueil national qui ont fait respecter dans le monde entier le drapeau de l'Angleterre.

Cromwell ne se contenta pas des triomphes des armées. Son œil exercé discerna facilement ce qui devait faire la prospérité de la Grande-Bretagne, le commerce; et le zèle qu'il mit à le faire fleurir dépassa tout ce qu'avaient fait les souverains qui l'avaient précédé. Il nomma en particulier un comité de négociants chargé de développer les ressources du négoce britannique. Le comité se réunit pour la première fois dans la Salle Peinte le 27 novembre 1655, et continua ses travaux jusqu'à la mort du Protecteur.

On retrouvait dans les lettres la même impulsion que donnait partout une main puissante.

Southey reconnaît que « le bon sens et le bon « naturel de Cromwell le conduisaient à gouver- « ner avec équité et avec douceur, à protéger les « arts et les lettres, et à verser du vin et de l'huile « dans les blessures de la nation. » Il ajoute « que les « dangers auxquels le Protecteur était exposé l'em- « pêchèrent seuls d'exécuter tous ses desseins[1]. »

[1] *Vie de Cromwell*, p. 77.

Et toutefois, s'il ne fit pas tout ce qu'il désirait, il faut reconnaître qu'il accomplit de grandes choses. Il fixa une somme de cent livres sterling pour une chaire de professeur de théologie à Oxford; il fit présent à la bibliothèque Bodleienne de vingt-quatre manuscrits grecs très-rares; il bâtit et dota un collége à Durham, pour l'usage des comtés du nord; il empêcha qu'on ne vendît aux étrangers la bibliothèque de l'archevêque Usher, si riche en gravures et en manuscrits, et il la fit acheter et envoyer à Dublin, avec l'intention de la donner à un nouveau collége, qu'il se proposait de bâtir et de doter en cette ville. Ces desseins et d'autres qu'Olivier avait formés pour l'avancement des lettres moururent avec lui. Il accorda à Biddle, le père des unitaires anglais, comme on l'appelle, la somme de cent couronnes par an. Il honora et pensionna le savant Usher, malgré son prélatisme, ainsi que le Polonais Hartlib, ami intime de Milton. Ce dernier était son secrétaire latin et son compagnon journalier. L'honnête André Marvel était souvent admis à sa table. Le poëte Waller, son parent, et l'illustre Dryden jouirent de son intimité. Le turbulent et singulier sir Kenelm Digby, catholique romain, fut lui-même aidé, à cause de ses mérites littéraires. Cromwell aimait la musique, et les artistes les plus distingués furent attachés à sa cour.

Dans d'autres sphères, plus importantes encore au bien-être d'une nation, Cromwell exerça une influence non moins salutaire. Les juges remplissaient leurs devoirs avec équité; les lois avaient

leur cours sans que rien pût en arrêter l'exécution, le trésor était administré avec économie; l'armée et la marine étaient payées avec régularité; et tout fleurissait dans le royaume.

On a dit que Cromwell n'avait pas déployé l'esprit législateur de Napoléon, son antitype, et qu'il n'avait pas mis sa gloire à rechercher l'amélioration des institutions sociales. Il n'est pas difficile de répondre. « La différence entre Olivier et Napoléon ne provient pas du caractère de ces deux grands hommes, mais du caractère des révolutions par lesquelles ils furent portés au pouvoir. La guerre civile en Angleterre avait été entreprise pour défendre et pour restaurer; tandis que la république en France s'était mise à détruire. En Angleterre les principes de la loi commune n'avaient jamais été méconnus, et plusieurs de ses formes étaient restées sacrées. En France la loi et ses ministres avaient également disparu. En France, donc, une nouvelle législation devenait nécessairement la première occupation du premier gouvernement régulier qui s'éleverait sur les ruines de l'ancien système. Les admirateurs d'Inigo Jones ont toujours soutenu que ses œuvres étaient inférieures à celles de sir Christophe Wren. Et cela parce que le grand incendie de Londres fournit à Wren une occasion de déployer ses talents, qu'aucun autre architecte dont l'histoire fasse mention n'a jamais rencontrée. Il en fut de même à l'égard de Cromwell. S'il a peu élevé de constructions nouvelles, c'est qu'il n'y avait pas eu de conflagration générale qui débarrassât devant lui l'espace. Toutefois, dans les

circonstances qui lui étaient données, il réforma de la manière la plus judicieuse le système représentatif, et rendit l'administration de la justice uniforme dans toute la Grande-Bretagne[1]. »

La droiture d'esprit de Cromwell et le sentiment chrétien qui l'animait lui firent mettre le doigt sur des plaies de la législation britannique qui ont existé encore longtemps après lui, au milieu de la philosophie incrédule du dix-huitième siècle, et qui même ne sont pas encore entièrement guéries. Il avait comme législateur un coup d'œil qui le mettait fort en avant de son siècle. Voici un passage du discours qu'il adressa au parlement, en septembre 1656, qui le place peut-être au-dessus de la plupart des hommes d'État de l'Angleterre, ancienne et moderne.

« Il y a un grief général dans la nation. C'est la « loi. Je pense, et je puis le dire, que j'ai des « juges aussi éminents que l'Angleterre en a eu « depuis bien des années. Mais la vérité est qu'il y « a des lois méchantes et abominables, que vous « avez le pouvoir de changer. Pendre un homme « pour six sous, pour trois sous, je ne sais quoi;.... « le pendre pour une bagatelle, et pardonner au « meurtre, voilà ce qui se voit dans l'administra- « tion des lois, à cause de leur composition vi- « cieuse. J'ai vu d'abominables meurtriers acquit- « tés, et des hommes mis à mort pour des riens! « C'est une chose dont Dieu nous demandera « compte. Je désire que cette iniquité ne repose

[1] Macaulay, *Essays*, vol. I, p. 180.

« pas sur cette nation un jour de plus qu'il ne « vous en faut pour y porter remède. J'espère que « je vous donnerai pour cette œuvre ma cordiale « participation. »

Ainsi Cromwell, qui, quant à la sphère politique, établit dans le *Instrument of government* et dans le *Humble petition and advice,* des institutions excellentes, Cromwell qui, selon l'expression de l'un des juges les plus compétents, M. Macaulay, « posa, quoiqu'en dehors de la règle ordinaire, les fondements d'un système admirable, » Cromwell porta aussi son regard d'aigle sur la législation de son peuple. Rien ne lui échappait.

L'admiration était générale ; « Cromwell, dit un « historien, semblait être une étoile étincelante « que la Providence avait fait paraître sur l'horizon, « pour élever cette nation au plus haut degré de « la gloire et pour frapper de terreur tout le reste « de l'Univers. »

La France et l'Espagne se disputaient son alliance. Il n'hésita pas, et s'unit à la France. Le traité fut signé le 23 octobre 1655. Tels étaient le respect et la crainte que l'Angleterre inspirait alors, que Cromwell prenait dans ce traité entre autres titres celui de « protecteur du royaume de *France*, » et que le nom d'Olivier se trouvait avant celui du fier Louis XIV.

Cromwell en assurant à l'Angleterre l'alliance avec la France lui offrait en même temps la puissance et les richesses de l'Espagne. Il avait compris que sa patrie était appelée à remplacer dans le monde la puissante Péninsule, et il n'hésita pas.

Nul sans doute n'a fait plus que lui pour accélérer le double mouvement de descente et d'ascension qui s'opérait alors, et qui devait abaisser l'Espagne à l'humiliante faiblesse où nous la voyons plongée et porter l'Angleterre à la tête des peuples. Quand l'Espagne avait sollicité l'alliance du Protecteur, Cromwell y avait mis deux conditions. Il avait demandé la liberté de commerce dans les Indes occidentales, et la suppression de l'inquisition, « en « sorte que chacun pût en Espagne *lire la Bible* « et *adorer Dieu en liberté.* » A l'ouïe de ces étranges requêtes, l'ambassadeur espagnol s'était écrié plein d'effroi : « Mais c'est demander les deux « yeux de mon maître! » L'un de ces yeux a perdu l'Espagne, et l'Espagne elle-même a perdu l'autre.

Cromwell dans son opposition à l'Espagne avait deux motifs. S'il voulait détruire les forces de cet État, ce n'était pas seulement pour les donner à l'Angleterre, mais encore pour ôter au pape son plus fanatique allié. De ces deux motifs le second paraît avoir été le plus puissant. « Votre grand en-« nemi, disait le Protecteur au parlement, le 17 « septembre 1656[1], c'est l'Espagnol. Il est votre « ennemi naturel. Il l'est à cause de cette inimitié « qui le caractérise et qui le soulève contre tout « ce qui est de Dieu. Dieu lui-même a mis cette « inimitié en lui : *Je mettrai l'inimitié entre ta « semence et sa semence* (Genèse, III, 15). Cette « considération n'a que peu d'importance pour « les politiques; mais elle est pourtant d'un

[1] *Lettres et Discours*, III, p. 196.

« plus grand poids que toutes les choses que l'on « peut imaginer. Cette nation (l'Angleterre) n'eut « pas plus tôt établi ce que l'on appelle improprement la religion réformée[1], après la mort de la « reine Marie, au temps de la reine Élisabeth, de fa« meuse mémoire, — nous ne devons pas avoir « honte de l'appeler ainsi[2], — que l'Espagnol se « proposa et s'efforça par toutes sortes de moyens, « indignes et contraires à la nature, de détruire la « puissance de cette princesse et de ces royaumes. « Il y a là de quoi justifier la guerre avec l'Espagne. « Il y a plus : traitez avec quelque État que ce soit, « — s'il est soumis au pape — vous êtes liés, et « cet État est libre. La paix ne dure jamais qu'aussi « longtemps que le pape dit *Amen*.

« Tous les intérêts honnêtes, tous les intérêts « des protestants en Allemagne, en Danemark, « en Helvétie, tous les intérêts de la chrétienté « sont les mêmes que les vôtres. Si vous agissez « bien, si, convaincus que votre cause est celle « de Dieu même, vous persévérez, vous trouve« rez alors que vous avez travaillé pour une grande « multitude, pour le peuple de Dieu. Tous vos « dangers proviennent de l'ennemi commun du « dehors (l'Espagne), qui est la tête de l'armée « du pape, le chef de la cause de l'antechrist. « A moins que vous ne niiez la vérité des *Écritures*,

[1] Cromwell ne trouvait pas sans doute la réforme anglicane assez complète pour mériter ce nom.

[2] Cromwell parlant à des républicains ne croit pas devoir, par de petits ménagements, supprimer l'expression de son admiration pour cette reine.

« vous devez reconnaître que le pouvoir de l'ante-
« christ décrit dans *la Bible* (*Épître aux Thessa-
« loniciens* et *Apocalypse*) est celui du pape. Je
« dis donc que votre grande querelle est avec cet
« ennemi, — avec l'Espagnol[1]. »

Ainsi pour Cromwell Rome était le pouvoir spirituel anti-chrétien, et l'Espagne était la puissance civile qui lui venait en aide. Il est des personnes qui contesteront peut-être que cela se trouve dans l'*Apocalypse*; mais personne ne contestera que cela n'ait été en effet dans l'histoire. Le verdict de la postérité a ratifié la pensée de Cromwell.

Si le principe positif donné par Cromwell à l'État britannique fut la moralité et la foi, le principe négatif que reçut de lui l'Angleterre fut l'opposition à la papauté. Ces deux principes étaient pour le Protecteur d'une égale importance; car au fond ils se concentraient en un, — l'Évangile. Avec ces deux puissances l'Angleterre a vu les jours de son élévation : quand elles lui seront enlevées on verra les jours de sa chute.

Le triomphe des Stuarts eût été humainement parlant la destruction de la foi évangélique et le triomphe du papisme, non-seulement en Angleterre, mais dans le monde entier. Telle fut l'opinion de ceux même qui entouraient les Stuarts pendant leur exil. Le marquis de Roncy, de l'une des plus nobles familles de France, resté fidèle au protestantisme, fut sollicité par son parent et ami

[1] Burton, *Diary*, I, CLVIII; *Lettres et Discours*, III, 196.

le cardinal de Retz de changer de religion. Parmi les raisons que celui-ci mettait en avant était celle-ci : — « Que la religion protestante allait certaine-« ment être ruinée, et que les protestants n'a-« vaient aucune protection à attendre de l'Angle-« terre, vu que les deux princes (Charles II et son « frère Jacques) l'avaient déjà abandonnée[1]. » Cromwell fut le grand obstacle que la providence de Dieu opposa dans le dix-septième siècle (cette époque des victoires de Rome) aux envahissements de la papauté. C'était la ferme croyance d'Olivier, que ce pouvoir était celui du *Prince de ce monde ;* et il regardait comme son devoir d'obéir à ce précepte apostolique : *Résiste au démon, et il s'enfuira de toi.* (Jacq. IV, 7.)

S'il faisait la guerre à l'Espagne, Cromwell ne la faisait pas moins à Rome. C'est à quoi il prenait peine en Angleterre, en y développant l'esprit évangélique. Mais il ne dédaignait pas de lui causer d'autres alarmes, et profitait de toutes les occasions qui se présentaient pour lui faire sentir sa puissance. L'amiral Blake avait été envoyé avec une flotte, dans la Méditerranée, pour obtenir une réparation du bey de Tunis, à l'occasion d'une perte que les pirates turcs avaient fait endurer à l'Angleterre. Blake entra dans le port de Tunis, et, quoique le rivage fût garni de grosses pièces d'artillerie, il brûla neuf des vaisseaux turcs, et mit le bey à la raison. Mais il ne borna pas là sa mission. Il répandit tout à l'entour de lui la ter-

[1] Burnet, *Own Times*, vol. I, p. 104.

reur du nom anglais, et la porta jusque dans Rome même. Les Romains, effrayés, s'empressèrent de mettre Civita-Vecchia en état de défense, tremblant à tout moment d'y voir arriver Blake et ses vingt-quatre vaisseaux. En même temps ils faisaient à Rome d'interminables processions, et exposaient le saint sacrement pendant quarante heures, pour détourner les jugements du ciel et sauver le patrimoine de saint Pierre des coups redoutés du Protecteur.

Rome peu auparavant avait fait de grandes démonstrations de joie à l'occasion de l'extirpation du protestantisme en Calabre et en Valteline. Cromwell méditait une revanche. « Leur triomphe « anticipé se changera en des processions d'humi- « liation et de deuil, » écrivait M. Pell, le 9 juin 1655, au *secrétaire d'État Teurloe*, « si, tandis qu'ils « prétendent extirper les vieilles Églises évangé- « liques italiennes, ils voient une colonie an- « glaise s'établir dans l'un de leurs ports, ce qui « n'est point impossible si l'Angleterre veut seu- « lement le tenter[1]. » Ce n'était pas seulement à Malte, comme au dix-neuvième siècle, c'était sous les murs du pape, pour ainsi dire, que l'Angleterre et Cromwell pensaient alors à s'établir.

« Élevez vos bannières au nom de Christ, écri- « vait le Protecteur au vice-amiral Goodson, en « octobre 1655, car certainement notre cause est « la sienne. Que les reproches et la honte que nous « nous sommes attirés par nos péchés, et aussi, je

[1] *The Protectorate*, I, p. 194.

« pense, par le mauvais commandement de quelques-
« uns, raniment en nous la confiance en Dieu et
« l'assurance qu'il rachetera son honneur, sur lequel
« les hommes ont prétendu porter la main. » Cromwell fait ici allusion à une attaque dirigée contre une possession espagnole en Amérique, Hispaniola, entreprise qui n'avait pas réussi, mais qui finit pourtant par la conquête de la Jamaïque.
« Dieu nous a déchirés, reprend Cromwell, mais
« il nous guérira; il nous a frappés, mais il bandera
« nos plaies. Il nous aura remis en vie dans deux
« jours, et au troisième jour il nous aura réta-
« blis, et nous vivrons en sa présence. » (Osée, VI, 1-2.)

« Le Seigneur lui-même a une dispute avec nos
« ennemis; il lutte avec cette Babylone romaine,
« dont l'Espagnol est le grand appui. Les batailles
« que nous livrons sont celles du Seigneur; les
« *Écritures* sont claires à cet égard. Que le Seigneur
« nous fortifie donc par la foi et nous purifie de
« tout mal. Ne doutez point qu'il soit capable et
« j'ose dire disposé à vous donner un succès aussi
« signalé que celui qu'il a donné à vos ennemis
« contre vous. Seulement, qu'il y ait en nous une
« seule crainte, celle que donne la connaissance
« du Seigneur. »

Cromwell eut la gloire de discerner dans Rome le grand ennemi de la liberté, de la prospérité et de la piété des nations. C'est ce que l'on appelle à cette heure préjugé et superstition. Des leçons

[1] Thurloe, IV, 633; *Lettres et Discours*, III, p. 57.

sévères apprendront aux peuples, à leurs propres dépens, qui a raison, — de leurs chefs actuels ou du grand homme du dix-septième siècle.

Tel fut Olivier Cromwell. « Seigneur de ces trois « royaumes, dit Southey; sans contredit le po« tentat le plus puissant de l'Europe, et aussi cer« tainement le plus grand homme d'un siècle dans « lequel la race des grands hommes n'était éteinte « en aucun pays, nul ne fut si digne que lui de la « position qu'il occupait. » Sa gloire ne fut pas bornée à la Grande-Bretagne. Elle remplissait l'Europe, elle pénétrait en Asie, et l'écho en parvenait jusqu'aux rives de l'Amérique. Un écrivain français, comparant Olivier à Napoléon, dit que le premier fut exclusivement un héros anglais, tandis que le second porta son nom dans toutes les parties du monde. Il est vrai que Cromwell ne lança pas ses légions destructrices en Espagne, en Russie et jusqu'en Égypte. Il est vrai qu'il regardait comme la chose la plus excellente de vivre en Christ, *afin de glorifier Dieu en toutes choses*, et de porter, comme Simon le Cyrénéen, la croix et l'opprobre du Seigneur. Mais c'est une erreur de s'imaginer que son nom fût à peine connu au delà des Iles Britanniques. Ses flottes remplirent le monde de sa gloire. Sa renommée s'étendit en particulier aux plaines éloignées de l'Asie, et les descendants d'Abraham s'y demandaient avec agitation l'un à l'autre s'il n'était pas le serviteur de l'Éternel qu'ils attendaient, *le germe promis à David* (Jér. 23, 5).

« Telle fut, dit Southey, la réputation que

« Cromwell obtint au dehors par son élévation
« étonnante, la sagesse de son gouvernement et la
« force de ses armes, qu'un juif d'Asie vint en
« Angleterre dans le but d'examiner la généalogie
« du Protecteur, pensant découvrir en lui le
« *Lion de la tribu de Juda*[1]. »

Avec le nom d'Olivier se répandit celui de l'Angleterre. Il fut le premier à le faire connaître aux nations lointaines. C'est lui qui ouvrit aux peuples britanniques ces sentiers de gloire et de puissance que leurs navires parcourent maintenant sur toutes les mers. La Grande-Bretagne, qui sous les Stuarts avait perdu toute sa vigueur, fut réveillée, électrisée, pour ainsi dire, par le même principe de vie qui animait son chef. Et l'on vit encore une fois s'accomplir cette promesse faite aux peuples qui aiment Dieu : « *Le Seigneur ton Dieu t'élevera au-*
« *dessus de toutes les nations de la terre.* »

[1] Southey, *Life of Cromwell*, 81.

CHAPITRE XII.

LE DÉFENSEUR DE LA FOI.

Défense du protestantisme. — Lettre à un prince protestant. — Massacre du Piémont. — Action du Protecteur. — Genève. Avis de Cromwell aux protestants. — Portugal. — France : Nismes ; Intervention. — Suisse. — Allemagne. — Autriche. — Conseil des intérêts généraux du protestantisme. — Christianisme vivant du Protecteur. — Vérités éternelles. — Pompeia, Ninive et la Bible.

Cromwell ne se contenta pas de faire trembler le pape « dans sa Babylone, » et de diriger partout ses efforts contre la puissance romaine, il poursuivit en même temps avec zèle la grande cause du triomphe du protestantisme dans l'Europe et dans le monde. Cromwell eut trois grandes passions, et celle-ci fut la troisième : — Liberté religieuse ; — grandeur de l'Angleterre ; — prospérité du protestantisme. Quel est le grand homme qui se soit proposé dans sa vie des buts plus nobles et plus bienfaisants ?

Le Protecteur avait la même affection pour les Églises protestantes du dehors que pour celles de la Grande-Bretagne. Écrivant à un prince protestant, il le félicitait de son zèle inébranlable pour les Églises réformées, « zèle d'autant plus digne « de louange, ajoutait-il, que l'on s'efforçait de

« présenter tant de flatteuses espérances aux per-
« sonnes de son rang qui abandonneraient la foi
« orthodoxe, et que tant de peines, au contraire,
« menaçaient sans cesse celles qui y persévére-
« raient. » — « Je prends Dieu à témoin, » continuait Cromwell, « qu'il n'y a rien que je désire comme
« de pouvoir répondre à l'opinion favorable que
« les Églises ont de mon zèle et de ma piété; et
« je le ferai en m'efforçant de propager la véri-
« table foi et de procurer du repos et de la paix à
« l'Église. Demeurez fermes jusqu'à la fin dans la
« religion orthodoxe que vous avez reçue de vos
« pères. Rien ne vous apportera plus de gloire
« que de la protéger autant qu'il est en votre pou-
« voir[1]. »

Cromwell regardait comme sa vocation d'être dans le monde entier, et non en Angleterre seulement, le grand champion de la liberté religieuse. « Son
« altesse, » écrivait son secrétaire d'État Thurloe, le 7 juillet 1654, « persévère dans son ancien
« zèle pour la religion protestante. Personne ne
« doit en douter, ni avoir à cet égard le moindre
« scrupule; chacun, au contraire, peut et doit y
« compter avec la plus parfaite assurance[2]. » Une noble occasion se présenta bientôt de le faire connaître au monde.

Le 3 juin 1655 de terribles nouvelles arrivèrent du Piémont en Angleterre, et remplirent de douleur tous les cœurs protestants, et surtout celui qui

[1] Cette lettre au prince de Tarente est citée par Neale, II, p. 640.

[2] *Protectorate*, I, p. 21.

battait le plus vivement pour la cause du protestantisme, celui du Protecteur lui-même. Les descendants des Vaudois, ces grands évangélistes du moyen âge, étaient rassemblés dans les pauvres vallées de Luserne, de Pérouse, de Saint-Martin, entre le Piémont et la Savoie. Cette année même la persécution éclata contre eux avec une inconcevable violence. La cause en fut le désir de convertir les *hérétiques*, excité dans ces peuples par le grand jubilé de 1650. Le pape, pour obtenir cette persécution, mit en avant un singulier motif, celui de donner le pays des Vaudois aux Irlandais, chassés pour avoir massacré les protestants de l'Irlande.

Au commencement de 1655 ordre fut donné par la cour de Turin aux familles réformées qui demeuraient à Saint-Jean, à la Tour, et d'autres villages de la vallée de Luserne, de quitter en trois jours leurs demeures et de se retirer dans des lieux qui leur furent désignés. Les contrevenants devaient dans l'espace de vingt jours prouver, ou qu'ils étaient devenus catholiques romains, ou qu'ils avaient vendu leurs biens aux catholiques. Pas un seul ne manqua à sa foi. Plusieurs centaines de familles quittèrent la maison de leurs pères, au milieu des flocons de neige et de toutes les rigueurs de l'hiver. Une armée de quinze mille hommes entra au printemps dans les vallées, sous le commandement du marquis de Pianezza. Vingt-deux villages furent réduits en cendres. On brûla des vieillards et des femmes dans leurs maisons; on hacha des hommes en pièces, on en lia d'autres

tout nus, la tête entre les jambes, en forme de pelotons, on les roula par les montagnes, et les précipita du haut des rochers. On abusa des femmes et des filles; on les empala toutes nues; on leur coupa le sein, et ces anthropophages le firent frire et le mangèrent; à d'autres on remplit le ventre de poudre, et on y mit le feu. On arracha des enfants des bras de leurs mères, on les écrasa contre les rochers; ou bien un soldat, se saisissant d'une jambe de ces innocentes créatures, et un autre de l'autre, chacun tirait de son côté; ils le déchiraient par le milieu du corps, s'en entre-jetaient les quartiers, ou parfois en battaient les mères. On coupa la tête à cent cinquante femmes et enfants, et l'on s'en servit pour jouer à la boule[1]....

Le barde de l'Angleterre, le chantre du *Paradis Perdu*, en apprenant ce massacre, saisit sa lyre, et appela la justice de Dieu dans de nobles vers.

Avenge, o Lord, thy slaughter'd saints, whose bones
Lie seatter'd on the Alpine mountains cold;
Even them who kept thy truth so pure of old,
When all our fathers worshipt stocks and stones.
Forget not : in thy book record their groans,
Who were thy sheep, and in their ancient fold
Slain by the bloody Piedmontese, that roll'd
Mother with infant down the rocks. Their moans
The vales redoubled to the hills, and they
To heaven. Their martyr'd blood and ashes sow

[1] *Histoire des Vaudois*, par Léger (témoin oculaire). MM. Villemain et V. Hugo ont confondu les Vaudois du Piémont avec les habitants du canton de Vaud en Suisse.

O'er all the Italian fields, where still doth sway
The triple tyrant; that from these may grow
A hundredfold who, having learn'd thy way,
Early may fly the Babylonian woe [1].

Cette prophétie par laquelle le poëte termine sa vision attend encore son accomplissement.

Dans cette grande désolation, les pauvres Vaudois, après avoir regardé vers Dieu, regardèrent vers l'Angleterre. Leurs yeux étaient tournés vers le Protecteur, et ils se disaient entre eux qu'il montrerait sans doute quelque compassion à leurs Églises, quoiqu'elles n'osassent pas même réclamer son secours [2].

En effet, le Protecteur en apprenant ces affreuses nouvelles fondit en larmes. « Les souffrances de « ces pauvres gens, dit-il, touchent d'aussi près « et même de plus près à mon cœur que si elles

[1] « Venge, o Seigneur! tes saints égorgés, dont les os — « sont froids et épars sur les montagnes alpestres; — ceux « même qui dès les jours anciens ont maintenu la vérité si « pure, — quand tous nos pères adoraient des morceaux de « bois et de pierre. — Ne les oublie pas : inscris dans ton « livre les soupirs — de ceux qui étaient tes brebis et qui ont « été mis à mort dans leurs parcs antiques — par les Piémon- « tais sanguinaires, qui roulaient la mère et l'enfant à la « mamelle, au bas des rochers. Leurs gémissements — les « vallées les portent aux montagnes, et les montagnes — au « ciel. Le sang et les cendres de ces martyrs sont semés — « sur tous les champs de l'Italie, où domine encore — le « tyran à la triple couronne. Afin que de cette semence sorte « — au centuple un peuple, qui ayant appris tes voies, — « puisse bientôt s'enfuir loin des malheurs de Babylone. » (Milton, *Poetical Works*, II, p. 347.)

[2] Lettres de Pell à Thurloe; *The Protectorate*, p. 140.

« avaient frappé les plus proches parents que j'aie « dans le monde. » Ce jour même Cromwell devait signer le traité avec la France. Il s'y refusa jusqu'à ce que le roi et le cardinal Mazarin se fussent engagés à l'assister pour faire rendre justice à ces pauvres protestants. Il leur envoya 2,000 livres sterling de sa bourse, et fit adresser par Milton des lettres à tous les États protestants, aux rois de Suède et de Danemark, aux États de Hollande, aux cantons protestants de la Suisse, aux Églises réformées de l'Allemagne et de la France. Il écrivit lui-même au roi de France, au cardinal Mazarin, et au duc de Savoie. Il ordonna enfin un jour de jeûne et d'humiliation et une collecte générale dans toute l'Angleterre. Cette collecte monta à la somme considérable de liv. sterl. 37,097, 7 s. 3 d.

« Je crois que nous comprendrons enfin le be-« soin que nous avons d'union, et d'une union « cordiale, écrivait le secrétaire d'État Thurloe à « M. Pell, ministre d'Angleterre en Suisse. Ce qui « vient d'être exécuté contre les pauvres Piémon-« tais, on nous le fera à nous tous dès qu'on en « aura l'occasion et les moyens[1]. » — « Son Altesse, « dit le *Mercurius Politicus* du 3 janvier 1656, « s'est déclarée par ses actes de charité et de com-« passion le protecteur des Églises réformées en « Angleterre et à l'étranger. »

Quand on apprit sur le continent que Cromwell prenait si fort à cœur les intérêts des Vaudois, on commença à ressentir une vive terreur.

[1] *The Protectorate*, by Dr Vaughan, I, p. 186.

Les Piémontais et leurs alliés voyaient déjà une armée anglaise, descendant de ses navires, se jeter sur leurs contrées. Le ministre d'Angleterre en Suisse parla en effet de ce plan, comme étant facile à réaliser, et demanda dans ce but que la Grande-Bretagne s'unît aux Provinces-Unies [1]. C'était l'intention de Cromwell, et il insista pour que l'on s'occupât très-sérieusement de cette affaire. « La trai-« ter légèrement, disait-il, ne serait ni honorable « pour nous ni profitable pour ce pauvre peuple. » « L'opinion *ici*, dit Thurloe, désignant ainsi le « Protecteur, est de ne pas commencer cette af-« faire à moins que l'on n'ait une résolution ferme « et déterminée de l'amener avec efficace à une « bonne fin [2]. »

En attendant, le Protecteur envoya Samuel Morland au duc de Savoie, avec une lettre dans laquelle, après lui avoir représenté l'injustice et la cruauté de sa conduite à l'égard des protestants des vallées, il disait « qu'il avait eu le cœur percé « de douleur à la nouvelle des souffrances des « Vaudois, auxquels il était uni, non-seulement « par les liens communs de l'humanité, mais en-« core par la profession de la même foi, et qu'il « était obligé de regarder comme des frères. » Il ajoutait « qu'il croirait manquer à ses devoirs en-« vers Dieu; envers la charité, envers la religion, « s'il se contentait d'être ému de pitié à l'égard de « ces hommes; que leur condition était si mi-

[1] M. Pell au secrétaire d'État Thurloe, 20 juillet 1655.
[2] Thurloe à M. Pell, 8 novembre 1655.

« sérable qu'elle devait exciter la compassion des « cœurs même les plus barbares; qu'il pensait « donc devoir faire tout ce qui était en son pouvoir « pour les délivrer de leurs détresses. »

Sur le continent même il n'y avait pas de population qui s'intéressât plus que celle de Genève au sort des vallées. Quand on apprit dans cette ville la nouvelle du massacre, un jour de jeûne y fut célébré (10 mai 1655); des collectes furent faites, de maison en maison, pour envoyer des secours aux frères souffrants; et l'on mit un certain nombre d'hommes sous les armes, car on croyait que la Savoie se proposait aussi d'attaquer Genève. Morland, à son retour de Turin, s'arrêta longtemps dans cette cité, qui était comme le centre de l'action protestante de Cromwell sur le continent. Les nouvelles sur les besoins des protestants parvenaient le plus souvent en Angleterre par l'intermédiaire du professeur Tronchin, et l'argent était envoyé aux Vaudois par l'entremise du banquier Jacques Tronchin. MM. Colladon et Calandrini sont aussi nommés dans cette correspondance. M. Pell, ministre anglais en Suisse, se rendit lui-même à Genève. Il y était quelques mois après les massacres, et en particulier le 12 de décembre 1655, journée d'actions de grâces pour la délivrance de l'escalade tentée par les Savoyards contre Genève, en 1602. Après le sermon du matin, deux des conseillers montrèrent à M. Pell leurs fortifications, et lui en firent remarquer la faiblesse du côté de la Savoie, lui donnant à entendre qu'ils espéraient que le Protecteur leur

donnerait de quoi compléter ces ouvrages. Un mois après, Cromwell fit répondre par Thurloe que non-seulement Son Altesse désirait de tout son cœur « le bien-être et la prospérité de Genève, « mais encore qu'elle était prête à y contribuer « par tous les moyens que Dieu lui accorderait[1]. » Cromwell en rappelant Morland (23 octobre 1656), un an plus tard, fit donner de nouveau à Genève la même assurance.

Le zèle de Cromwell fut couronné de succès. Le cardinal Mazarin lui-même, à son instigation, écrivit très-vivement à la cour de Turin. Un accord fut conclu à Pignerol, qui rendait aux Vaudois la liberté religieuse. Il n'y avait en Europe aucun potentat assez hardi pour oser s'exposer au déplaisir du Protecteur et lui refuser ses requêtes.

En même temps le défenseur de la foi protestante, voulant donner au pape et aux petits princes d'Italie une leçon propre à les épouvanter, déclara publiquement que, convaincu comme il l'était qu'ils avaient été les fauteurs de cette persécution, il en garderait la mémoire, et profiterait de la première occasion pour envoyer sa flotte dans la Méditerranée visiter Civita-Vecchia et d'autres lieux des États de l'Église; en sorte que le son de ses canons se ferait entendre jusque dans Rome même. Il ajouta qu'il ne souffrirait pas que la foi protestante fût insultée dans quelque partie du monde que ce fût[2].

[1] *The Protectorate*, I, p. 333.
[2] Neale, II, p. 654 à 655.

Aux yeux de Cromwell (et il était alors le plus clairvoyant des hommes d'État) il ne s'agissait pas seulement d'une tentative isolée contre le protestantisme, mais d'une conjuration universelle qui avait pour but de l'anéantir. Il revenait souvent à cette idée, et il faisait écrire à tous ses ministres à l'étranger de bien faire comprendre aux protestants le péril qui les menaçait.

C'est ce qu'il faisait en particulier, dans une lettre adressée le 7 juillet 1655, à son ministre en Suisse. « Je désire savoir pleinement et en détail, « disait-il, par l'entremise de Thurloe, quelle est la « pensée et l'intention des cantons protestants « quant à cette affaire. Il est certain que le dessein « (de détruire le protestantisme) est général. Se « contenter de faire quelque arrangement avec le « duc de Savoie serait une pensée frivole. Il faut « que ces pauvres Vaudois aient de meilleures ga-« ranties. Il est temps que les protestants du monde « entier prennent en juste considération ce qui « concerne leur propre sûreté. Si ceci ne nous ré-« veille pas, il est évident que nous sommes plon-« gés dans un sommeil qui nous sera fatal. Toute « la nation est à cet égard d'accord avec le Pro-« tecteur[1]; » ajoute Thurloe.

Le Protecteur cherchait en conséquence dans tous ses traités à assurer aux protestants la liberté religieuse. Il demanda au Portugal le libre exercice de la foi évangélique; mais il rencontra des difficultés qui lui fournirent de nouveau l'occasion

[1] *The Protectorate*, I, p. 215.

d'exprimer sa pensée sur le pape. Voici ce qu'il écrivait, le 6 mai 1656, aux généraux Blake et Montague, alors en mer : « Dans l'un des articles du « traité sur lequel nous étions tombés d'accord avec « l'ambassadeur portugais, il était établi que les « négociants (anglais) auraient (en Portugal) la « liberté de conscience, jouissant de l'exercice de « leur culte, soit dans leurs maisons, soit à bord « des vaisseaux, et qu'ils pourraient se servir de « bibles anglaises et d'autres bons livres, tout en « prenant soin de ne pas abuser de cette liberté. « Maintenant, ayant envoyé M. Meadows (sous-se- « crétaire d'État), nous apprenons qu'à moins que « nous permettions que cet article soit soumis à « l'approbation du pape, on ne peut nous l'ac- « corder. Ainsi, on voudrait nous amener à recon- « naître le pape!.... Nous espérons que par la grâce « de Dieu, et quoi qu'il nous arrive, on ne nous « y amènera jamais[1]. » — Il n'y eut jamais sans doute un homme d'État aussi décidé que Cromwell sur la question du pape.

Le Protecteur ne se bornait pas à un seul pays. Il montra pour les protestants français le même zèle qu'il avait déployé pour ceux des vallées.

Dès le début de la révolution d'Angleterre, les pauvres protestants français, si rudement traités, commencèrent à concevoir quelque espérance et implorèrent le secours de leurs frères britanniques. Bordeaux était alors le centre de cette résistance protestante. Mazarin fut fort alarmé de ces projets.

[1] *The Protectorate*, I, p. 2-21.

« On m'assure, lui écrivait un de ses agents secrets « à Londres, M. de Gentillot, que si les citoyens « de Bordeaux eussent abandonné les affections et « les intérêts des princes et de la royauté pour ne « prendre que l'intérêt de leur seule liberté et du « pauvre peuple, l'on se serait sans doute associé « avec eux[1]. »

L'exemple de l'Angleterre tentait les protestants français. Ils eussent voulu marcher dans les mêmes voies de liberté et d'émancipation. Un médecin écossais, appelé More, paraît les y avoir encouragés. On forma dans le bas Languedoc et à Bordeaux le projet d'établir un parlement de cent personnes, semblable à celui d'Angleterre. More présenta ce manifeste au conseil d'État de Londres en novembre 1653, et sollicita son secours.

D'autres agents du Protecteur, envoyés par lui en France, le pressaient de se déclarer en faveur de la religion persécutée. Les pasteurs français les plus influents entretenaient des correspondances avec les principaux membres du conseil d'État d'Angleterre. La fermentation et l'enthousiasme étaient généraux dans le midi de la France. Les protestants, se croyant à la veille de leur délivrance, jeûnaient et priaient publiquement pour la conservation du Protecteur. Ils l'appelaient hautement « leur unique espoir après Dieu[2]. » Le prince de Condé offrit à Cromwell de devenir protestant, ajoutant que si le Protecteur lui donnait une flotte

[1] *Revue Nouvelle*, 1846, p. 403.

[2] Voir une dépêche de M. de Bordeaux, envoyé du roi de France, à M. de Brienne, *ibid.*

et de bonnes troupes il envahirait la Guienne, où il était sûr d'être aidé par les protestants, et qu'il mettrait la France en une si grande détresse, qu'il obtiendrait pour les huguenots et pour l'Angleterre les conditions qu'il plairait à Cromwell lui-même de dicter[1].

Mais Cromwell était un homme aussi prudent que généreux. Il savait que si l'on prêtait imprudemment la main aux protestants, on pouvait provoquer ainsi leur ruine totale. Il se rappelait cette parole du Seigneur : *Qui est le roi qui parte pour donner bataille à un autre roi, qui premièrement ne s'asseye et ne consulte s'il pourra avec dix mille hommes aller à la rencontre de celui qui vient contre lui avec vingt mille?*

Le Protecteur avait parmi ses employés du département des affaires étrangères un nommé Stoupe, Grison d'origine, d'abord ministre de l'Église française de Londres, et ensuite brigadier général dans les armées françaises ; homme d'intrigue et qui n'avait que l'écorce du protestantisme, dit l'évêque Burnet, dont il était beaucoup connu. Olivier crut, et à ce qu'il paraît avec raison, que cet homme pouvait lui rendre de bons services dans cette affaire. Il le fit venir à White-Hall : « Vous irez faire « une tournée dans toute la France, lui dit-il; « vous vous entretiendrez avec les principaux pro- « testants ; vous examinerez avec soin les ressources « du parti huguenot, ses dispositions présentes, « le degré d'oppression sous lequel il gémit, et la

[1] Burnet, *Own Times*, I, p. 101.

« confiance qu'il accorde au prince de Condé. Vous « assurerez les réformés de notre zèle et de nos « soins pour leur procurer la liberté de leur foi; « mais, ajouta Olivier, vous ne parlerez qu'en « simple voyageur. »

Stoupe partit. Il arriva à Paris; de là il descendit la Loire, vint à Bordeaux, passa à Montauban, et traversa la partie méridionale de la France, pour se rendre à Lyon. Il fut étonné de tout ce qu'il vit. Mazarin, contenu par la crainte de Cromwell, prenait soin de faire observer les édits en faveur des protestants avec une exactitude jusqu'à lui inconnue. « Nous ne sommes pas mécontents, disait« on généralement à Stoupe, et nous sommes peu « disposés à remuer. Nous n'avons pas de con« fiance dans le prince de Condé; c'est un ambi« tieux, toujours prêt à sacrifier à ses projets de « grandeur ses amis et leur cause! »

Stoupe fit son rapport au Protecteur, et c'en fut assez pour fixer Cromwell[1]. Il comprit que c'était d'une autre manière qu'il devait venir au secours des protestants : — par son influence, et non par ses armes; et il y prit peine.

En mai 1654 Thurloe écrivait à M. Pell : « Les « Français font ici de grands efforts pour nous « amener à conclure une alliance avec eux ; mais « nous n'avons rien accordé jusqu'à cette heure, « et nous n'accorderons rien, sans que nous ayons « pleinement assuré la liberté religieuse des pro« testants. Vous devez être certain que telle sera

[1] Burnet, 89, 99.

« en toute occasion notre ligne de conduite[1]. » — L'ambassadeur français se refusait positivement à ce qu'une loi assurât dans toute sa plénitude le libre exercice de la religion réformée. « S'il persiste dans « cette résolution, écrit Thurloe, le 14 juillet, le « traité ne se fera pas. » — « Le Protecteur, ajoute- « t-il, le 24 novembre, est très-désireux de s'allier « avec le roi de France, mais il ne peut ni ou- « blier les intérêts des protestants, ni faire, pour « obtenir quelque avantage extérieur, ce qui leur « serait préjudiciable. »

En 1656 il y eut une querelle entre des bourgeois protestants de Nîmes, les magistrats et l'évêque de cette ville. L'intendant de la province ayant voulu intervenir, il en résulta un tumulte dont la cour fut aussitôt informée. Les protestants se soumirent, et demandèrent grâce; mais la cour, enchantée de l'occasion qui se présentait à elle, résolut leur ruine. Les protestants envoyèrent aussitôt secrètement un messager à Cromwell, et réclamèrent son intervention. Le Protecteur ayant donné audience au messager. « Reposez-vous un « peu de votre voyage, lui dit-il, et avant que « vous puissiez retourner en France, votre affaire « sera finie. » En conséquence on expédia immédiatement un exprès à Paris chargé d'une lettre pour le roi de France, renfermée dans la lettre suivante, adressée au cardinal Mazarin.

[1] *The Protectorate*, I, p. 2 et 21.

A son éminence monseigneur le cardinal de Mazarin.

« Ayant pensé nécessaire d'envoyer ce gentil-« homme au roi avec la lettre incluse, je lui ai com-« mandé de saluer votre éminence de ma part, et je « l'ai chargé de vous communiquer certaines affai-« res que je lui ai confiées. Je prie donc votre al-« tesse d'ajouter foi à ce qu'il vous dira, ayant en « lui une entière confiance.

« De votre éminence le très-affectionné,

« OLIVIER CROMWELL,

« Protecteur de la république d'Angleterre, etc.

« White-Hall, décembre 1656. »

Cromwell avait ajouté de sa main : « J'ai été « informé du tumulte de Nîmes; je recommande « à votre altesse les intérêts des réformés [1]. »

En même temps le Protecteur envoya ses instructions à son ambassadeur en France, lui commandant d'exiger péremptoirement que le tumulte de Nîmes fût oublié, et lui ordonnant en cas contraire de quitter immédiatement la cour de Louis XIV. Mazarin se récria contre un procédé « qui pourtant, disait-il, était trop altier et trop « impérieux. »

Mais le cardinal avait une telle crainte du Protecteur, qu'il changeait de couleur dès qu'on prononçait seulement devant lui son nom. « Mazarin, « disait-on proverbialement en France, a plus

[1] Clarendon, *Rébellion*, livre XV, fin; Neale, II, 668.

« peur de Cromwell que du diable. » — La France céda, et envoya ordre à l'intendant d'arranger le mieux possible l'affaire de Nîmes.

Si ce noble désir de protéger les faibles avait de nos jours animé les forts, l'iniquité d'Otahïti n'aurait pas été commise; et l'on n'eût pas vu le parti prêtre français, qui a flétri les trois puissances du Nord pour avoir détruit l'indépendance de Cracovie, attaquer lui-même l'indépendance d'un peuple qui n'avait jamais connu de maître, et qui, pour la puissance morale et la vie politique et religieuse, était, certes, bien supérieur aux bourgeois de Cracovie. L'énergie avec laquelle cette petite nation a tenu en échec, pendant plusieurs années, le peuple le plus brave de l'univers, montre assez qu'Otahïti est digne de l'indépendance. Le parti prêtre français, en protestant contre l'occupation de Cracovie, et en provoquant celle d'Otahïti, a eu, aux yeux du monde civilisé, le triste honneur de donner, dans les temps modernes, l'exemple le plus illustre de cet aveuglement qui *coule le moucheron et qui engloutit le chameau.* Puisse la république qui donne la liberté aux esclaves rendre aux peuples l'indépendance que la royauté leur a ravie!

Cromwell réalisait au dix-septième siècle cette devise fameuse, qui a été au dix-neuvième l'une des gloires d'un des grands hommes de l'Angleterre : *Liberté civile et religieuse dans tout l'univers.* La pratique, à notre avis, vaut encore mieux que la théorie; mais l'exemple donné par le Protecteur, qui n'avait pas eu de précédent, n'eut malheureu-

sement pas d'imitateurs. Les protestants français furent abandonnés, dans la paix de Ryswick, en 1697, et dans celle d'Utrecht en 1713, quoique tant de huguenots souffrissent alors dans les galères et dans les prisons. Si l'esprit de Cromwell avait continué à régir l'Angleterre la révocation de l'édit de Nantes n'eût pas eu lieu. Qu'il nous soit permis de payer un faible tribut d'estime au grand homme qui fut le protecteur de nos aïeux, et qui l'eût été de toute la France religionnaire s'il eût vécu, ou s'il eût du moins survécu dans des successeurs dignes de lui.

Le dévouement de Cromwell à la grande cause du protestantisme évangélique faisait le tour de l'Europe. En Suisse, le Protecteur s'efforçait d'exciter et de vivifier l'intérêt protestant. « Vous avez « tellement peur de vos voisins papistes, » disait son ministre aux protestants suisses, le 12 mai 1655[1], « que vous n'oseriez bouger un pied en « faveur d'une Église protestante, de peur que « les cantons papistes ne vous tombassent dessus. « Si Genève avait besoin de vous la plupart d'en- « tre vous répondraient : Nous ne pouvons, pour « disette d'argent; nous n'osons, par crainte de « nos voisins! »

En même temps Cromwell, sachant que les cantons catholiques étaient fortement appuyés par des princes de leur foi, donnait ordre à son ministre (22 février 1656) « d'assister les cantons évangéli- « ques, en sorte qu'ils pussent faire une paix bonne

[1] Dr. Vaughan's *Protectorate*, I, p. 180 à 182.

« et honorable, et de contre-balancer ainsi par ses « efforts l'assistance des autres princes en faveur « des cantons papistes[1]. »

Le Protecteur intervenait aussi en Allemagne pour défendre la liberté religieuse des protestants. Une lettre latine, écrite par un personnage éminent, et envoyée au Protecteur en janvier 1654, disait : « Toute la cohorte papiste trame une véri-« table conjuration contre nous et contre les nô-« tres. Il faut tout considérer, tout sonder avec « prudence. Il faut délibérer sur les moyens à « employer pour notre conservation mutuelle; « car nous connaissons le but de nos ennemis Ba-« byloniens.... Que le Dieu des armées soit le « protecteur du Protecteur et de l'Église[2]! » On ajoutait dans cette lettre que la persécution continuait en Autriche et en Bohême, et que l'on pouvait prévoir une ligue générale des papistes contre les protestants de l'Allemagne et de la Suisse.

Le Protecteur y pourvut. S'il ne pouvait étendre partout jusqu'aux protestants le bras de sa puissance, il leur envoyait au moins les gages de sa compassion. Des collectes étaient faites par son ordre pour les protestants persécutés de Bohême; et en 1657 des députés des protestants de la Po-

[1] *Protectorate*, I, p. 355.

[2] Tota cohors papistica veram molitur conjurationem in nostros, in nos. Omnia prudenter consideranda, penetranda. Deliberandum de modis nostræ conservationis mutuæ, quia scopum adversariorum Babylonicorum scimus.... Sit Deus Zabaoth protector Protectoris et Ecclesiæ... (*The Protectorate*, I, p. 114.)

logne et de la Silésie étant arrivés à Londres pour se plaindre des persécutions dirigées contre eux, aussitôt des collectes furent ordonnées pour eux dans toute l'Angleterre[1].

Cromwell, voulant régulariser tous ses efforts, conçut l'idée d'une grande institution en faveur de la foi évangélique. Il se proposait d'unir les divers membres du corps protestant dans le monde, et de les mettre ainsi en état de résister à Rome, qui était alors en train de conquête. Il résolut à cet effet de fonder un conseil des intérêts généraux du protestantisme; et peut-être avait-il été conduit à cette pensée par la fondation de la congrégation romaine pour la propagation de la foi. Il divisait en quatre provinces le monde protestant, en dehors de l'Angleterre. La première renfermait la France, la Suisse, et les vallées du Piémont. La seconde comprenait le Palatinat et d'autres pays calvinistes. Dans la troisième se trouvait le reste de l'Allemagne, le Nord et la Turquie. Les colonies des Indes occidentales et orientales (l'Amérique et l'Asie) formaient la quatrième. Quatre secrétaires et sept conseillers composaient le conseil de cette institution. Les secrétaires devaient entretenir des correspondances dans tout le monde et s'enquérir partout de l'état de la religion; en sorte que l'Angleterre pût porter en tout lieu avec intelligence et avec efficace ses encouragements, sa protection, ses secours. Dix mille livres sterling par an (250,000 francs) avec des subsides extraordinaires, en cas

[1] *Protectorate*, II, p. 258.

de besoin, devaient être mises à la disposition du conseil qui siégerait au collége de Chelsea [1].

Sans doute on pourrait faire quelques objections à ce plan. Il était peut-être à craindre que dans certains cas cette intervention diplomatique ne nuisît au caractère spirituel et à la véritable vie de la réforme; mais ce que Cromwell se proposait surtout, c'était de maintenir partout la liberté religieuse comme il la maintenait en Angleterre. Il faut que les protestants du continent sachent quel ami ils avaient dans l'illustre Protecteur. Un historien catholique, un de ceux même qui ont le moins su apprécier le caractère de Cromwell, ne peut ici réprimer un mouvement d'admiration : « Si l'on songe, dit M. Villemain, aux combats de « la religion protestante contre la foi catholique, « c'était sans doute une noble et vaste pensée de « s'arroger la protection de toutes les sectes dis-« sidentes, et de régler d'une manière fixe et du-« rable l'appui que l'Angleterre leur avait plus « d'une fois accordé. S'il n'eût été interrompu par « la mort, Cromwell aurait sans doute repris ce « dessein, qui s'accordait avec son génie, et que sa « puissance lui permettait de tenter avec courage. »

Telle fut l'activité du Protecteur. Partout il se montra le Samaritain qui bande les plaies des malheureux tombés entre les mains des méchants, et qui y verse de l'huile et du vin. Cromwell est le plus grand protestant qui ait existé depuis les jours de Calvin et de Luther. Plus qu'aucun des sou-

[1] Burnet, vol. I, p. 109.

verains de l'Angleterre, il a mérité le titre glorieux de DÉFENSEUR DE LA FOI.

Et ce n'était pas seulement d'un protestantisme extérieur et officiel qu'Olivier était le champion. Si sa tâche s'était bornée là elle exciterait de notre part peu de sympathie, et elle n'eût pas opéré de grandes choses. Nul ne compromet peut-être davantage le vrai protestantisme que ceux qui, oubliant la nature spirituelle du mouvement du seizième siècle, le réduisent à n'être qu'un système politique. Le protestantisme des réformateurs, c'est l'évangélisme des apôtres; ni plus ni moins. Gardons-nous d'en faire un être bâtard, mi-spirituel et mi-séculier. Cromwell fit usage de sa puissance pour protéger la liberté religieuse dans toute l'Europe; mais l'origine de son activité extérieure se trouve dans ce qu'il avait éprouvé en son âme la vérité de cette parole : *Là où est l'Esprit du Seigneur là est la liberté* (II Cor. 3, 17).

L'ancienne vie religieuse de la réformation s'était perdue; l'attachement aux formes l'avait remplacée. On recherchait avec soin s'il y avait ou non succession apostolique dans les ministres de l'Église; on examinait si les prières, les sacrements, le culte étaient conformes aux canons et à la liturgie; on mettait la main partout pour tout éprouver; — partout, sauf sur son propre cœur, pour voir s'il battait encore. On s'occupait avec passion de toute sorte de *conformités* [1], mais on

[1] On sait que les dissidents sont appelés en Angleterre *non conformistes*.

en oubliait pourtant une, — celle qui rend *conforme* à Jésus-Christ.

Un réveil religieux s'opéra; la vérité et la vie chrétienne reparurent. A une sèche orthodoxie, à un système clérical, succéda un christianisme du cœur. Olivier est l'un de ceux dans lesquels cette révolution spirituelle fut le plus marquée. Partout dans cette histoire se présentent des preuves de sa foi. Il y a eu rarement dans le monde un cœur qui ait battu aussi fort pour la vérité éternelle.

Cette foi, dont Olivier se fit le défenseur, ne peut périr. Elle peut être recouverte et cachée, tantôt par les sables arides de l'infidélité, tantôt par les flots tumultueux des passions humaines, tantôt par les images, les surplis et les reliques de la superstition; mais toujours de nouveau elle ressuscite, elle relève la tête et reparaît. Les révélations de Dieu sont pour tous les temps, et elles ont dans tous les siècles la même et éternelle vérité, la même et éternelle beauté. Elles sont comme ces rochers au milieu de l'Océan que la haute marée recouvre il est vrai, et qui semblent alors à jamais absorbés, mais qui toujours reparaissent. En vain une génération s'imagine-t-elle avoir recouvert de ses théories nouvelles le roc éternel de la vérité de Dieu, il ressort sous la génération suivante. Il y a une alternative continuelle, une lutte constante entre les ténèbres et la lumière, mais la lumière a le dernier mot.

Et même s'il arrivait un temps qui crût avoir à jamais enseveli la vérité de Dieu, si quelque éruption volcanique de la société l'avait engloutie sous

les cendres d'un nouveau Vésuve,... Pompéi, après dix-sept siècles, n'a-t-il pas fait reparaître ses maisons, ses tombes, ses palais, ses temples, ses cirques et ses amphithéâtres? Et pense-t-on que la vérité et la vie, que Dieu a donnée dans son *Évangile*, soient moins vivaces que les demeures passagères de l'homme? — Il y a peut-être maintenant des feux souterrains qui menacent la vérité de Dieu. Une philosophie audacieuse, panthéiste, sociale, pense en avoir fini avec le Crucifié; mais si même elle parvient à jeter quelque poussière sur la doctrine éternelle, le Seigneur du ciel soufflera dessus, et la poussière s'envolera.

Cromwell est, comme chrétien, le représentant d'une de ces époques où la lumière reparaît après les ténèbres, selon la devise d'une cité qui brilla d'une nouvelle et grande clarté aux jours de la réformation[1]. Et ce ne fut pas seulement à l'Angleterre qu'Olivier désira rendre la doctrine évangélique, il mit la chandelle sur le chandelier, et la *maison* (Matth., V, 15) qu'il eût ainsi voulu éclairer, c'était l'Europe, c'était le monde. On l'a comparé à Bonaparte, et il y a en effet entre eux des traits frappants de ressemblance. Tous deux ne se contentèrent pas d'agir dans leur pays, et répandirent aussi leur activité au dehors. Mais tandis que Napoléon apportait aux autres peuples la domination et l'indifférence française, Cromwell eût voulu leur donner la liberté religieuse et l'*Évan-*

[1] *Post tenebras lux*, c'est la devise de Genève. Il se trouve aussi dans ses armes un soleil portant à son centre le nom de Jésus. J. H. S.

gile. — Les révélations éternelles ayant reparu en Angleterre, avec les hommages enthousiastes de tout un peuple, l'ambition de Cromwell eût été de les faire lire à tout le monde. Il ne réussit pas, et pour la plupart des nations de l'Europe la Bible est encore un livre enfoui dans les entrailles de la terre. Mais ce généreux dessein, que Cromwell ne put accomplir, a été entrepris de nouveau de nos jours sur les bords de la Tamise. Les révélations divines sont écrites dans les langues de toutes les tribus de l'univers. Il viendra un temps où les voiles épais qui pour tant de peuples recouvrent encore ces caractères sacrés seront enfin déchirés. Ninive ne sort-elle pas maintenant des sables du désert, avec ses immenses murailles, ses cours superbes, ses magnifiques portiques? Ne remet-elle pas au jour ses inscriptions de deux, trois ou quatre mille années, et ne présente-t-elle pas aux fils civilisés et étonnés de la lointaine et barbare Europe les caractères antiques que tracèrent Ninus, Sardanapale, ou Nabopolassar?... Les livres que Moïse a commencés, aussi anciens que ces inscriptions assyriennes, ont plus de vie qu'elles, soyons-en sûrs; et les temps à venir, donnant à l'Europe la liberté religieuse, réaliseront le magnifique projet que Cromwell ne put accomplir.

CHAPITRE XIII.

LA ROYAUTÉ.

Nouveau parlement. — Ludlow. — Discours du Protecteur. — Exclusions. — Propositions sur la royauté. — Débats à ce sujet entre le parlement et le Protecteur. — Luttes. — Refus de Cromwell. — Avait-il raison? — Son caractère. — Ambition.

Ce n'était pas sans peine que le Protecteur accomplissait la grande tâche qu'il s'était proposée. Malgré la liberté religieuse qu'il donnait à l'Angleterre au dedans, et la gloire dont il l'entourait au dehors, les stricts républicains étaient mécontents, et lui disaient souvent en face que sa domination était illégitime, et qu'eux et leurs amis n'avaient pas prodigué tant de sang pour introniser de nouveau le pouvoir d'un seul.

En 1656 Cromwell résolut d'assembler un nouveau parlement. Il en avait besoin pour faire approuver la guerre avec l'Espagne et obtenir les subsides nécessaires. Mais il craignait que les républicains, décidés à s'opposer à tout, ne votassent contre cette guerre, si glorieuse à ses yeux et si avantageuse à l'Angleterre. Le Protecteur fit demander au major général Ludlow, chef de ce parti, de s'engager à ne pas agir contre le gouvernement actuel. « Je veux, répondit Ludlow, que « la nation soit gouvernée de son propre consen-

« tement. — Et moi aussi, dit le Protecteur ; mais « où trouverons-nous ce consentement ? Chez les « prélatistes, ou chez les presbytériens, ou chez « les indépendants, ou chez les baptistes, ou chez « les niveleurs ? — Chez tous ceux, reprit le ré- « publicain, qui ont agi avec amour et fidélité « envers le peuple. » Le Protecteur, convaincu que Ludlow voulait jeter de nouveau l'Angleterre dans le désordre et dans la confusion, lui dit : « Chacun « jouit d'autant de liberté et de protection qu'il « peut en désirer ; mais je suis décidé à empêcher « que la nation ne soit de nouveau baignée dans « son sang. Je ne veux pas vous imposer plus de « gêne que je ne m'en impose à moi-même. Je ne « cherche qu'une chose, la paix et la sûreté de « ce peuple. Quant à mes propres intérêts, ces « messieurs savent, dit-il, en montrant son con- « seil, que je ne les ai pas fort avancés [1]. » En tout cela Cromwell disait vrai. Après un orage révolutionnaire, la liberté est surtout dans l'ordre, et pour l'ordre il faut la force.

Le 17 septembre 1656, le parlement s'étant assemblé, le docteur Owen, vice-chancelier d'Oxford, prêcha dans l'abbaye de Westminster un sermon sur ce texte : *Que répondra-t-on aux ambassadeurs de cette nation ? Que l'Éternel a fondé Sion, et que les affligés de son peuple se retireront vers elle* (Ésaïe, 14, 32). Ce n'étaient pas seulement les affligés de la nation, c'étaient aussi des affligés d'autres peuples, qui se retiraient à l'ombre de l'Angleterre.

[1] Néale, II, page 658.

Des voix pouvaient se faire entendre des rives de la France et des hautes vallées des Alpes, et répondre à ce discours : Oui, cela est vrai.... *Amen.*

Le parlement s'étant rendu dans la *Salle peinte,* le Protecteur se découvrit, et prononça l'un des discours les plus sensés, les plus nobles, les plus énergiques et les plus religieux, qu'ait jamais proférés un homme d'État. Cromwell parla successivement sur l'Espagne, les papistes, les niveleurs, l'égalité de toutes les sectes, les jeux, leur immoralité, la réforme des mœurs, la nécessité de porter des remèdes prompts et extraordinaires à des maux prompts et extraordinaires; et il conclut ainsi cette harangue[1] :

« C'est pourquoi, je vous en conjure au nom « de Dieu, mettez votre cœur à cette œuvre. — Si « vous y mettez votre cœur, alors vous chanterez « le psaume de Luther (Ps. 46). C'est un beau « psaume pour un chrétien. Si le chrétien a le « cœur vraiment ouvert, et approuvé devant Dieu, « nous l'entendrons dire comme le réformateur : « *Dieu est notre retraite, notre force et notre secours* « *dans les détresses, et fort aisé à trouver.* » Si le « pape et l'Espagnol, si le diable et tout l'univers, « se conjurent contre nous, dussent-ils même « nous environner *comme des abeilles*, ainsi que « dit le Ps. 118 : — *Au nom du Seigneur nous les* « *mettrons en pièces*; et comme il est dit dans ce « psaume de Luther : « *Nous ne craindrons point,* « *quand on remuerait la terre et que les montagnes*

[1] *Lettres et Discours,* III, 238.

« *se renverseraient dans la mer! quand les eaux*
« *viendraient à bruire et à se troubler et que les*
« *montagnes seraient ébranlées par l'élévation de*
« *ses vagues. Les ruisseaux de la rivière réjouiront*
« *la ville de Dieu. Dieu est au milieu d'elle, elle*
« *ne sera point ébranlée.* » Et après cela le Psal-
« miste répète à deux ou trois reprises, *l'Éternel*
« *des armées est avec nous; le Dieu de Jacob est*
« *notre refuge.* »

Cromwell avait raison de rappeler le souvenir de Luther. En lisant Cromwell on croit entendre le Réformateur, dans le château de Cobourg, pendant la diète d'Augsbourg, en 1530. Il y eut sous le rapport politique entre ces deux grands hommes, les différences les plus marquées; mais sous les rapports les plus essentiels et dans l'opposition à la papauté l'histoire moderne ne présente pas deux esprits plus homogènes.

« J'ai fini, continue le Protecteur; tout ce qui
« me reste à dire, c'est de prier Dieu qu'il vous
« bénisse, et que celui qui possède vos cœurs et
« le mien manifeste sa présence au milieu de
« nous. Je désire que vous vous assembliiez pour
« choisir votre président. »

Le Protecteur, se rappelant ce qui était arrivé auparavant, et combien des esprits peu amis de l'ordre pouvaient facilement porter le trouble dans l'État, était résolu à prendre les mesures nécessaires pour que le parlement ne vînt pas entraver sa marche et arrêter la prospérité et la gloire de l'Angleterre. Pour y parvenir il eut recours à un moyen qui de nos jours causerait un juste éton-

nement. Il fit occuper par des gardes les portes du lieu des réunions, et quiconque ne présentait pas un certificat du conseil ne pouvait entrer. Cent membres environ furent exclus.

Nul n'égalait Cromwell en discernement. Il avait une sagacité et une connaissance des esprits tout à fait remarquables, et s'il y avait quelque homme en Angleterre qui se distinguât par quelque talent ou quelque science, il savait le trouver, l'employer, et le récompenser selon ses mérites. Mais aussi, il connaissait ses ennemis et ceux de la prospérité publique, et sa main ferme savait ou les écarter, ou les contenir. Ce fut ce qu'il fit dans ce cas particulier. Il consentit néanmoins à donner des gages à la liberté de la représentation nationale. Il fut convenu qu'à l'avenir nul ne pourrait être exclu du parlement qu'avec le consentement de la chambre. La guerre d'Espagne fut approuvée, et 400,000 liv. st. furent votées à cet effet.

Si l'on reconnaît, comme il faut le faire, que la mesure employée par Cromwell était incompatible avec la liberté du parlement et avec les principes du gouvernement constitutionnel, il faut accorder en même temps que ces empiétements du pouvoir étaient alors nécessaires pour avoir un gouvernement stable, et que sans ces actes un peu despotiques la nation eût été inévitablement replongée dans la guerre et dans la confusion. Il y a une certaine liberté qui commence par compromettre et même par détruire tout ce qui peut faire la prospérité d'un peuple, et qui finit par établir le despotisme dans son sein. Les petites intelligences ne

savent pas découvrir ces suites menaçantes d'une liberté sans frein; mais les grandes intelligences les discernent, et pour les prévenir savent employer, s'il le faut, d'énergiques moyens. C'est ce que fit le Protecteur. Il faut aussi penser que la bride nécessaire aux gouvernements représentatifs, une chambre haute, manquait alors à l'Angleterre. Le pouvoir que Cromwell réclamait, celui de récuser une partie des représentants, devait tenir lieu, dans sa pensée, de l'institution de la chambre des lords. Il y avait donc dans cette mesure d'exclusion un élément constitutionnel.

Le commencement de l'an 1657 faillit réaliser les funestes prévisions du Protecteur. L'un des principaux niveleurs, le quartier-maître Sindercomb, après divers essais infructueux d'assassinat, chercha à mettre le feu à White-Hall. Il fut saisi, mais parvint à se soustraire au châtiment par le poison. Le parlement vint en corps féliciter Cromwell de ce qu'il avait échappé au danger, et celui-ci lui répondit avec son bon sens et sa piété ordinaire[1].

On sentait maintenant le besoin d'asseoir sur une base plus solide l'ordre et la prospérité de l'Angleterre; et plusieurs d'entre les républicains eux-mêmes pensèrent que la royauté était à cette fin nécessaire. L'initiative dans cette affaire ne vint point de Cromwell, mais du parlement. Le colonel Jephson, l'un des députés de l'Irlande, demanda que l'on décernât la couronne au Pro-

[1] Discours VI; *Lettres et Discours*, III, p. 254.

tecteur; l'alderman Pack, l'un des représentants de la cité de Londres, seconda cette motion. « Cromwell en ayant été instruit, dit le républicain Ludlow, réprimanda doucement à table le colonel, et lui dit : « Je ne conçois pas à quoi « vous avez pensé en faisant une pareille motion. » Jephson ayant répondu qu'il demandait la liberté de suivre les mouvements de sa conscience, Cromwell lui frappa sur l'épaule, et lui dit : « Allez, vous n'êtes qu'un fou! » Les républicains stricts s'opposèrent à la motion avec une grande véhémence, surtout Lambert, Desborough, et Fleetwood, gendre de Cromwell. Ces hommes qui appartenaient à sa famille, et qui jouissaient de son intimité, « se vantèrent de savoir, dit Clarendon, que Crom-« well lui-même ne consentirait jamais à prendre « ce titre, en sorte qu'il était fort étrange que « quelqu'un voulût mettre cette question sur le « tapis. » Mais la plupart des jurisconsultes, dont la voix dans une question semblable devait avoir beaucoup de poids, se prononçant pour la royauté, la motion passa.

Le comte Orrery, ayant visité Cromwell pendant ces débats, lui dit qu'il avait été tout le jour dans la ville. Cromwell lui demanda les nouvelles. « On assure, répondit Orrery, que vous traitez avec « le roi, et que Charles doit être rétabli sur le « trône, en épousant votre fille. » Olivier se taisant, le comte continua : « Dans l'état où en sont « les choses, je ne vois pas un meilleur expédient. « Vous pouvez obtenir de Charles les conditions « qu'il vous plaira et conserver la même autorité

« dont vous jouissez à cette heure, mais avec moins « de fatigue. » — « Le roi, dit Cromwell, ne par- « donnera jamais la mort de son père. » — Orrery répondit : « Vous n'êtes qu'un entre tous ceux qui « ont voté la mort du père, et vous seriez le seul qui « auriez le mérite de rétablir le fils. » — « Monsieur, « répliqua Olivier, Charles est un si damné débau- « ché, qu'il nous pendrait tous. » Après ces paroles, il changea de conversation sans montrer la moindre émotion. Orrery fut convaincu que le Protecteur avait souvent pensé à cet expédient.

Le 31 mars une requête fut présentée par le parlement au Protecteur, pour l'inviter à prendre le titre et l'office de roi, pour diverses raisons ; — savoir : parce que c'était un roi qui le premier avait établi le christianisme dans cette île[1] ; parce que la royauté avait été longtemps approuvée par la nation ; parce que l'expérience montrait qu'elle était plus en harmonie avec les libertés publiques ; parce que c'était un titre mieux connu de la loi, et plus conforme à la constitution et au caractère du peuple d'Angleterre[2]. Cromwell demanda du temps pour prendre cette demande en considération : « J'ai passé la dernière partie de « ma vie au milieu des troubles, dit-il, et comme « dans une fournaise. Mais toutes les épreuves qui « m'ont atteint depuis que je prends part aux af- « faires de cette république ne m'ont pas autant « ému et n'ont pas autant rempli mon cœur de

[1] *Mercurius Politicus*, 26 mars 1657.

[2] *Burton Diary*, I, 413 ; *Lettres et Discours*, III, 271.

« cette crainte de Dieu qui sied au chrétien, que « ne le fait cette offre dont vous me parlez maintenant.

« Si je vous donnais aussitôt ma réponse, sans « demander à celui qui a été jusqu'à cette heure « mon Dieu et mon guide, de mettre lui-même ce « que je dois vous dire dans mon cœur et sur mes « lèvres, je pourrais facilement paraître n'avoir « consulté que la convoitise et la recherche de « moi-même. Or, si c'étaient de tels motifs qui me « décidaient, cette décision serait une malédiction « pour moi et pour ces trois nations. »

Trois jours après, le 3 avril 1657, une commission du parlement dans laquelle se trouvaient lord Broghil, le général Montague, lord Tweeddale, lord Whitelocke, et beaucoup d'autres, s'étant présentée au Protecteur, il leur dit : « Je « vous prie d'exprimer au parlement ma recon- « naissance; mais ce qui peut être convenable à « vous de m'offrir, il peut ne pas être convenable « à moi de le recevoir. Je ne suis pas capable « d'administrer une charge si auguste, et de gar- « der un si précieux dépôt[1]. »

Le 11 avril la commission nommée par le parlement pour présenter de sa part au Protecteur les motifs qui militaient en faveur de la requête de la chambre se présenta à White-Hall. Lord Whitelocke, le lord président de la justice Glyn, le lord commissaire Lenthal, ancien président du long-parlement, et d'autres encore, parlèrent tour à

[1] *Lettres et Discours*, III, 275.

tour. Ce dernier insista sur ce que le titre de *Protecteur* n'était pas reconnu par les lois du pays. *Nolumus Angliæ leges mutari!* s'écria-t-il. Le Protecteur demanda du temps pour réfléchir.

Ce dernier motif ne pouvait manquer d'être d'un grand poids à ses yeux. Lui aussi ne voulait pas changer les lois de l'Angleterre. Malgré les apparences contraires, Cromwell eut un esprit éminemment conservateur. Quand il sacrifia des choses moindres, c'était pour en conserver de plus relevées. Le protestantisme et la liberté, tel était à ses yeux le droit et comme l'essence de l'Angleterre. Un prince et même une dynastie n'étaient en comparaison de ces biens que des accidents. Toute la question revient à celle-ci : Dans une nation qu'est-ce qu'il faut conserver? — Les choses essentielles ou les choses secondaires?

Le 13 avril la commission, composée de quatre-vingt-treize membres, se présenta de nouveau au palais, et ce fut alors que Cromwell prononça son onzième discours. D'un côté, le Protecteur comprenait la solidité des motifs mis en avant par le parlement, surtout par les jurisconsultes; mais de l'autre il regardait comme son devoir de ne pas aliéner les hommes pieux, avec lesquels il avait, Dieu aidant, rendu l'ordre et la paix à l'Angleterre.

« Si j'ai accepté les places que j'occupe mainte-
« nant, dit-il, ce n'a pas tant été dans l'espérance
« de faire quelque bien, comme dans le désir
« d'empêcher beaucoup de maux, — des maux
« que je voyais près de fondre sur cette nation.

« Nous nous jetions dans le désordre, et nous
« nous fussions nécessairement jetés dans le sang...
« Je laissai donc faire ceux qui désiraient que
« j'occupasse la place où je suis à cette heure.

« Je ne disputerai point et ne me prononcerai
« point pour un nom plutôt que pour un autre.
« Je n'ai rien à répondre aux arguments dont on
« se sert pour appuyer la préférence donnée au
« titre de *roi* sur celui de *protecteur*. Mais je pense
« que tout vaudrait mieux que mon nom, et que
« toute autre personne serait plus capable que
« moi pour s'acquiter de cette grande œuvre. Ce
« n'est pas un vain compliment.... Dieu le sait!

« Voici ce que je dis : Cette nation vous demande
« avec force de donner de la consistance à sa paix
« et à sa liberté. C'est à le faire que vous devez
« vous appliquer, sans quoi la puissance de l'An-
« gleterre sera brisée. Pour parvenir à ce but, je
« suis prêt, s'il le faut, à remplir quelque place
« que ce soit, à servir, non comme roi, mais comme
« constable, si cela vous plaît. J'ai souvent pensé
« devant Dieu que je ne pouvais mieux exprimer
« quelle était mon affaire et la place que je devais
« occuper, qu'en me comparant à un bon constable,
« établi pour maintenir la paix dans la paroisse.

« Or, je crois que je puis atteindre ce but sans
« prendre le nom de roi.

« Cependant qu'il me soit permis de dire ici
« quelque chose de plus intime ; je parlerai sérieu-
« sement, comme devant Dieu.

« Quelques-uns d'entre vous, si ce n'est tous,
« savent quelle a été ma carrière, depuis le pre-

« mier jour jusqu'à maintenant; et quoi qu'il en
« soit, moi je la connais. Je suis un homme qui,
« depuis le premier emploi qu'il a rempli, a été
« rapidement élevé d'une charge moindre à une
« charge plus grande. J'ai été d'abord capitaine
« de cavalerie, j'ai travaillé alors aussi bien que
« j'ai pu à m'acquitter de mes fonctions; et Dieu
« m'a béni dans ce travail, selon son bon plaisir.
« Je désirais sérieusement, avec une folle simpli-
« cité (comme le pensaient des hommes grands,
« sages et bons), je désirais que tous ceux que
« j'employais m'aidassent dans l'œuvre que j'a-
« vais à faire. J'avais alors un très-digne ami, — un
« homme très-noble, et dont la mémoire, je le
« sais, vous est agréable à tous, — M. John Hamp-
« den. Lorsque j'entrai dans cette entreprise je
« vis que nos soldats étaient battus de tous côtés.
« Je désirai que mon ami adjoignît quelques nou-
« veaux régiments à l'armée de lord Essex; et j'a-
« joutai que je tâcherais de lui procurer des
« hommes animés d'un esprit qui les mettrait à
« même de faire quelque chose de bon dans cette
« œuvre. C'est la vérité : Dieu sait que je ne mens
« pas. — Vos troupes, dis-je à M. Hampden, sont
« pour la plupart de vieux domestiques tout cassés,
« des garçons d'auberge et autres gens de cette es-
« pèce. Les troupes royales, au contraire, sont
« composées de fils de gentilshommes et de per-
« sonnes de qualité. Pensez-vous que ces misé-
« rables qui sont avec nous soient capables de
« tenir tête à des gentilshommes, qui ont en eux
« de l'honneur, de la décision, du courage? — Il

« faut, continuai-je, que vous trouviez des hommes
« qui aient en eux une force morale. — Ne pre-
« nez pas en mauvaise part ce que je vous dis. —
« Je sais que vous ne le ferez pas. — Il nous faut
« dans nos soldats un esprit qui les conduise
« aussi noblement que l'honneur inspire les gen-
« tilshommes de Charles! — Il le faut, ou vous
« serez toujours battus. » — C'est ainsi que je parlai
« à John Hampden. C'était un homme sage, res-
« pectable : il reconnut que mon idée était bonne,
« mais il la croyait impraticable. — « Je crois,
« répliquai-je, que je puis faire quelque chose
« pour la réaliser. » — Je le fis ; — et le résultat fut,
« — pensez-en ce que vous voulez, — que je mis
« sur pied les hommes animés de la crainte de
« Dieu, et qui faisaient leur œuvre par un prin-
« cipe de conscience. Dès ce moment nous ne
« fûmes plus jamais battus.... Quelque engage-
« ment que les nôtres eussent avec l'ennemi, ils
« le battaient toujours. Ceci est à la gloire de Dieu,
« et doit nous apprendre à apprécier les gens
« pieux, qui sont disposés à vivre paisiblement et
« humblement, en se soumettant aux lois de l'É-
« vangile, selon lesquelles on est tenu d'obéir
« aux magistrats. Hors de cette règle je ne connais
« point de piété. Sans cet esprit-là tout est dia-
« bolique, tout émane des profondeurs même de
« Satan. » — Ceci est conservateur!

« Maintenant je n'ai pas besoin de vous dire que
« le principe duquel je partis, dans ma conver-
« sation avec M. Hampden, s'applique parfaite-
« ment à l'affaire que nous avons devant nous.

« Il y a encore de tels hommes dans cette nation ; des
« hommes pieux, animés de ce même esprit de dé-
« vouement ; des hommes qu'un esprit mondain et
« charnel ne saurait vaincre tant qu'ils conserve-
« ront leur intégrité. Je vous parle avec simplicité
« et en fidélité. Je ne puis penser que Dieu bénisse
« une entreprise quelconque, — l'établissement de
« la royauté, par exemple, ou telle autre, — si cette
« entreprise était de nature à affliger justement de
« tels hommes. Je sais qu'en général les gens de bien
« ne peuvent avaler le titre de roi. Mon devoir,
« ma conscience m'obligent donc à vous prier de ne
« pas mettre sur moi des choses trop dures, c'est-à-
« dire des choses dures pour des hommes si res-
« pectables, des choses qu'ils ne pourraient
« avaler. Il y a des niveleurs qui sont très-mena-
« çants pour la paix publique ; vous les réprimerez
« mieux en ne mécontentant pas ces hommes de
« bien, et en montrant des ménagements pour
« leur faiblesse, si faiblesse il y a. »

Ainsi Cromwell, quoique frappé sans doute des nombreuses et puissantes raisons du parlement pour substituer le titre de roi à celui de Protecteur, refusait de l'accepter. La crainte de mécontenter les républicains honnêtes, qu'il eût pu si facilement réduire au silence, et de nuire ainsi à la prospérité de l'Angleterre le retenait. Il y avait beaucoup à dire des deux côtés. « On pensait, nous
« apprend Clarendon, que si Cromwell acceptait
« la couronne plusieurs des royalistes se rattache-
« raient à lui ; on disait que les principaux nobles
« du royaume lui en avaient donné l'assurance. »

Mais Olivier ne put se résoudre à déplaire à ses anciens amis pour gagner ses anciens adversaires.

Un matin, Olivier se promenait dans le parc Saint-James avec Fleetwood et Desborough, son gendre et son beau-frère, et s'entretenait avec eux des meilleurs moyens d'assurer la prospérité de la nation. « C'est tenter Dieu, disait-il, que d'expo-« ser à la mort et à la pauvreté tant d'hommes « estimables, quand il y a un moyen sûr de les sau-« ver. » Ses amis mirent alors en avant les serments qu'ils avaient faits. — « Ces serments sont contre « le pouvoir et la tyrannie des rois, répondit Oli-« vier, mais non contre les trois lettres qui forment « le mot ROI. » Fleetwood et Desborough, concluant de ce que disait Cromwell qu'il avait l'intention d'accepter la royauté, lui dirent : « Nous pré-« voyons que de grands troubles suivront votre « décision. Nous ne pourrions pas vous aider à « relever l'idole que nous avons renversée et que « nous avons juré de ne pas rétablir. Nous n'en-« treprendrons rien contre vous, mais nous reste-« rons à l'écart. » En même temps ils lui offrirent leur démission; mais Cromwell les supplia d'attendre jusqu'à ce qu'ils eussent sa décision. Cette décision fut en harmonie avec leurs désirs. Un homme puissant a rarement montré autant de condescendance aux opinions des autres, dans le moment même où il ne les croyait pas fondées. Ce ne sont pas là les allures d'un despote.

La lutte entre le parlement et le Protecteur continuait. La grande commission ne se tenait pas pour battue, et elle revenait avec instance à la

charge. Le 16 avril eut lieu une nouvelle conférence. Whitelocke représenta au Protecteur qu'en refusant la royauté il ferait ce que jamais un roi d'Angleterre n'avait fait : il rejetterait l'avis de son parlement. Un autre des commissaires lui déclara qu'accepter était un devoir, et qu'il ne devait pas reculer devant le devoir. D'autres mirent en avant d'autres motifs encore ; mais Cromwell ne cédait point.

Le 20 avril une nouvelle conférence eut lieu, dans laquelle le Protecteur réfuta les raisons qui lui avaient été données. « Je ne désire, dit-il, la « continuation de mon pouvoir ni sous ce titre « ni sous aucun autre. Je ne parle pas comme un « insensé, mais comme en présence de Dieu même. « Si la sagesse de ce parlement, en s'appuyant sur « la justice, la vérité et la liberté, pouvait trou- « ver un moyen de pourvoir aux intérêts de cette « nation, soit dans ce qui concerne le peuple de « Dieu, soit dans ce qui regarde en général les « citoyens de l'Angleterre, je me hâterais de dé- « poser mon pouvoir aux pieds de cette assemblée, « ou de tout autre corps, heureux de voir les « choses prendre un nouveau cours. Je sais que les « censures du monde peuvent m'atteindre. Je « sais qu'elles m'ont déjà atteint. Mais, grâces en « soient rendues à Dieu, je sais aussi quel est le « lieu où je dois déposer cet amas de reproches, « de mépris et d'injures, que l'on ne cesse de « jeter sur moi....[1] »

[1] Somer's *Tracts*, VI, 387 ; *Lettres et Discours*, III, 320.

Qui a le droit d'accuser Cromwell de fausseté au moment où il fait ces déclarations solennelles? Si on le calomniait aux jours de sa puissance, il est encore plus facile de le calomnier maintenant qu'il est mort; et c'est ce que plusieurs se sont appliqués à faire. Nous ne sentons aucune vocation pour une œuvre si peu honorable. Que l'on veuille bien mettre à étudier le caractère du Protecteur un peu de l'impartialité que l'on doit à l'homme même le plus inutile et le plus obscur, et l'on reviendra, je n'en ai aucun doute, des préjugés qui entourent encore sa mémoire.

Cromwell remit à la députation un écrit dans lequel il avait exposé ses raisons pour refuser le titre de roi. Ce n'était en effet que d'un titre qu'il s'agissait. A ses yeux, et selon l'expression juste et pittoresque qu'il employait, il était question de savoir s'il mettrait ou non *une plume à son chapeau.* Malheureusement ce document remis par lui à la députation est perdu.

Une couronne n'avait point été le but de Cromwell. Ce qu'il avait voulu, c'était la liberté, la paix, la gloire de l'Angleterre. Et ce qu'il avait si ardemment désiré, ce fut aussi ce qu'il trouva.

Le 21 avril il prononça un nouveau discours, où il passa en revue le cours de sa vie et la marche de la Providence. « Après qu'il eut plu à Dieu « de mettre fin à la guerre, dit-il, ce qui eut lieu « à Worcester, alors, quoique je fusse peu au fait « des affaires parlementaires, puisque j'avais été « environ dix ans sur les champs de bataille, je « désirai amener à bonne fin toutes les transactions « qui agitaient ce peuple. Je croyais que tout le

« sang qui avait été versé, toutes les batailles qui
« avaient été livrées, n'étaient pas le but, mais le
« moyen. Je pensais que ce moyen devait avoir
« une fin, et que cette fin c'était l'établissement
« d'un bon ordre de choses. »

Olivier Cromwell montre ici une intelligence plus relevée que Napoléon Bonaparte, qui n'a jamais cessé les batailles, et en a fait le but bien plus que le moyen.

Cependant il fallait en finir. La lutte entre le parlement et le Protecteur ne pouvait durer plus longtemps. Le 7 mai la commission remit encore à Cromwell une nouvelle requête; et le jour suivant, celui-ci ayant fait venir tout le parlement lui dit d'une manière définitive : « Je ne puis me
« charger de ce gouvernement avec le titre de roi.
« Telle est ma réponse à cette grande et importante
« affaire. » — Cromwell refusait donc de poser sur sa tête la couronne des Stuarts et des Tudors. Il est peu d'hommes dans l'histoire ancienne et moderne qui aient su résister de même à une semblable tentation. La postérité ne lui en a pas gardé une vive gratitude; pour toute récompense elle lui a jeté au front une injure. Nous serons plus équitable, nous rendrons la justice à qui la justice revient et l'honneur à qui l'honneur.

Des écrivains royalistes ont blâmé Cromwell de ne pas avoir accepté la royauté. « En cédant ainsi
« à des esprits plus faibles que le sien, dit un de
« ses historiens[1], Cromwell commit la même er-

[1] Southey (*Vie de Cromwell*), qui est ici d'accord avec Clarendon.

« reur qui avait été déjà si fatale à Charles. Le
« parti le plus hardi eût été le plus sûr. Les amis
« les plus clairvoyants de la famille royale pen-
« saient qu'en se faisant roi *de facto* et en rétablis-
« sant toutes choses sous leur ancien pied, il eût
« agi de la manière la plus fatale à la cause des
« Stuarts. » Le même écrivain ajoute : « Si l'âme
« d'Olivier s'était étendue avec sa fortune, il aurait
« voulu restaurer la monarchie, créer une chambre
« des pairs et rétablir l'Église épiscopale. » Sin-
gulier sort que celui de Cromwell! Quelques
écrivains lui reprochent d'avoir *désiré* être roi, et
d'autres lui reprochent de ne l'avoir *pas désiré*....
Il faut pourtant bien que les uns ou les autres aient
tort. Olivier, cela est évident, croyait que la mo-
narchie était la forme nécessaire à la Grande-Bre-
tagne, mais ce devait être, selon lui, une monarchie
constitutionnelle, telle qu'elle existe maintenant.
Il ne voulait ni de la république des uns ni de
l'absolutisme des autres. Il ne put établir de son
vivant cette forme gouvernementale; mais il l'a
établie après sa mort. Olivier est le vrai fondateur
de la monarchie constitutionnelle du dix-huitième
et du dix-neuvième siècle.

Cette partie de la vie de Cromwell est celle dans
laquelle on s'est le plus obstiné à chercher de l'hy-
pocrisie, quoique dans bien d'autres occasions
on lui ait fait aussi ce reproche. Mais Olivier pou-
vait dire comme Paul : *C'est ici notre gloire, savoir
le témoignage de notre conscience, de ce qu'en sim-
plicité et sincérité de Dieu, et non point avec une
sagesse charnelle, mais selon la grâce de Dieu,*

nous avons conversé dans le monde et particulièrement avec vous. Dès les premiers temps de sa carrière publique, il disait à son ami M. Saint-John (11 septembre 1643) : « Je ne recherche pas ma propre gloire. » Dans le moment où les esprits étaient le plus agités, où les insultes étaient le plus fréquentes, il restait calme, et ouvrant son cœur à Fairfax, il lui écrivait avec une douceur et une fermeté chrétiennes (11 mars 1647) : « Jamais les « esprits n'ont été plus aigris qu'à présent. A coup « sûr le diable n'a que peu de temps pour agir. « Il est bon que le cœur soit affermi contre toutes « ses ruses. La simplicité de Christ, la sagesse et « la prudence qu'il lui plaira de nous accorder « surmonteront toutes choses. »

Jamais Olivier ne perdit l'assurance en Dieu, jamais il ne douta que tôt ou tard le juste juge ne le réhabilitât. « Quoique, pour le moment, un « nuage puisse cacher les vrais motifs de nos ac-« tions aux yeux de plusieurs, écrivait-il au colonel « Jones, le 14 septembre 1647, nous ne doutons « pas que Dieu, chassant le nuage, ne manifeste un « jour notre intégrité et ne montre que nous ne « nous sommes proposé d'autre but que sa gloire « et le bien public : » Le nuage a pesé bien longtemps sur la mémoire de Cromwell ; mais enfin Dieu l'a dissipé selon sa ferme assurance, et les yeux les plus prévenus doivent maintenant contempler à la place du « monstre » que s'était créé leur propre imagination — un homme honnête, sincère, — un chrétien — en même temps qu'un héros.

Olivier sut profiter des insultes des hommes; elles ne l'enorgueillirent point comme cela est souvent le cas; au contraire, elles lui firent sentir plus vivement encore sa pauvreté et sa faiblesse, mais sans l'abattre.

L'Église romaine donne le nom de *saints* à des êtres presque surhumains, auxquels elle voue un culte. Ce n'est pas le sens que l'*Écriture sainte* attribue à ce mot : elle entend par là tous les chrétiens, tous ceux dont le Saint-Esprit a commencé la sanctification, lors même que cette œuvre n'est point encore achevée. C'est dans ce sens que Cromwell prenait cette expression quand il l'appliquait à ses frères. On s'est beaucoup moqué de ce nom, surtout en France; et cependant, même dans notre langue, *saint* se dit en général des hommes qui vivent selon la loi de Dieu, qui suivent fidèlement ses préceptes et ses conseils. Cromwell ne se fût pas même rangé dans cette dernière catégorie.

« Quand nous pensons à notre Dieu, qui sommes-nous? écrivait-il à lord Wharton, le 2 septembre 1648. — Oh! quelle miséricorde que celle qu'il montre envers ses saints, — des saints méprisés, rejetés! — Qu'on s'en moque! à la bonne heure. Plût à Dieu seulement que nous fussions tous des saints! Les meilleurs d'entre nous, Dieu le sait, ne sont que de pauvres, de misérables saints; mais pourtant ce sont des saints. Si ce ne sont pas des brebis, ce sont des agneaux, et il faut les paître. Nous avons notre pain quotidien, et nous l'aurons toujours, en dépit de tous nos ennemis. Il y a de grands biens

« dans la maison de notre Père, et c'est lui qui en « dispose. »

N'y eut-il aucun sentiment d'ambition dans Cromwell? n'y en eut-il point en particulier dans cette affaire de la royauté? Vouloir le nier absolument serait vouloir le mettre en dehors de toutes les conditions de l'existence humaine. *Il n'y a point d'homme qui ne pèche*, dit l'Écriture. Cromwell ne fut pas exempt de cette règle générale. Tout ce que nous disons, c'est qu'il fut droit dans cette lutte, et que si la chair combattit contre l'esprit, l'Esprit combattit contre la chair. Olivier avait une foi vivante; cette foi est une puissance, et une puissance qui grandit de jour en jour dans le cœur. Le but pour lequel Dieu place dans un homme ce pouvoir céleste et divin, c'est de vaincre les pouvoirs terrestres, humains, sensuels, qui se trouvent en son cœur. La question n'est donc jamais si ces deux éléments opposés, — *le nouvel homme* et *le vieil homme*, — ne sont pas en même temps dans le même individu. Mais la question est si la lutte entre ces deux puissances est franche et loyale.

Or la lutte fut loyale dans Olivier.

L'*ambition* de Cromwell a été le thème favori des écrivains qui se sont occupés de ce grand homme. Mais depuis quelque temps en Angleterre (le continent en est encore généralement aux sottes traditions des *cavaliers*) on en est enfin venu à comprendre une vérité fort simple, c'est que dans l'appréciation de l'histoire il faut, comme parle Cicéron, *ex bono et æquo judicare*. Nous croyons de notre devoir de signaler ici l'opinion ac-

tuelle des esprits les plus distingués dans la patrie du Protecteur. « L'ambition d'Olivier, y dit-on maintenant, ne fut pas d'une espèce vulgaire. Il ne paraît pas avoir jamais convoité un pouvoir despotique. Il combattit d'abord sincèrement et courageusement pour le parlement, et il ne l'abandonna que quand le parlement eut lui-même abandonné son devoir. S'il en vint jusqu'à le dissoudre par la force, c'est qu'il avait reconnu que les quelques membres qui y restaient encore, après tant de morts, de retraites, d'expulsions, voulaient s'approprier un pouvoir qu'ils n'avaient qu'en dépôt, et mettre sur l'Angleterre l'une des plus grandes malédictions, en lui infligeant une oligarchie à la mode vénitienne. Mais même quand il se trouva placé par la force à la tête des affaires, Olivier n'établit point un pouvoir illimité. Il donna à son pays une constitution beaucoup plus parfaite qu'aucune de celles dont on eût jusqu'alors ouï parler dans le monde. Il réforma le système représentatif, et de telle manière que ses réformes ont arraché des louanges, même à lord Clarendon. Il demanda, il est vrai, pour lui la première place dans la république, mais avec des pouvoirs à peine aussi considérables que ceux d'un stathouder hollandais ou d'un président américain. Il donna au parlement une voix dans la nomination des ministres, et il lui laissa toute la puissance législative, ne se réservant pas même le veto. Jamais auparavant la liberté de discussion n'avait été aussi grande. Il ne demanda point que la première magistrature fût héréditaire dans sa famille. Il n'y

a aucune raison de croire que si sa modération avait rencontré une modération égale, il eût jamais franchi la ligne qu'il s'était tracée à lui-même. Mais nous craignons fort qu'à l'époque dont nous parlons la violence des inimitiés politiques et religieuses ne rendît presque impossible un accord heureux et stable entre les divers partis. Si l'on prend en juste considération les circonstances du temps et les occasions d'agrandissement personnel qui se présentaient à Olivier, on trouvera qu'il ne perd pas à la comparaison quand on le place à côté de Washington et de Bolivar[1]. »

[1] Macaulay, *Essais*, t. I, p. 45.

CHAPITRE XIV.

DERNIER PARLEMENT ET MORT DU PROTECTEUR.

Installation. — Deux chambres. — La grande affaire. — Petites querelles. — Le parlement est dissous. — Conspiration. — Épreuves domestiques. — Mort de M. Rich. — Un fils et un père pieux. — Mort de lady Claypole. — Consolation. — Fièvre. — Fox à Hampton-Court. — Discours de Cromwell sur son lit de mort. — Assurance. — La tempête. — Successeur. — Prière. —Dernières paroles. — Mort. — Douleur. — Les trente années d'après. — Portrait de Cromwell. — Génie militaire. — Caractère religieux. — Olivier et le pape. — Amélioration de l'humanité. — Moyens évangéliques. — Principes d'Olivier et du pape. — Deux hommes du dix-septième siècle. — Conclusion.

Le 26 juin 1657 Cromvell, après avoir refusé la royauté, fut de nouveau solennellement installé comme Protecteur. L'orateur du parlement lui remit successivement une robe de pourpre, une bible, un glaive et un sceptre d'or. Puis l'assemblée fut prorogée jusqu'au 20 janvier de l'année suivante.

Le parlement s'ouvrit alors avec deux chambres. Cromwell avait déclaré aux communes qu'il ne se chargerait pas du gouvernement à moins qu'il n'y eût quelques personnes qui, s'interposant entre lui et la chambre basse, eussent le pouvoir de tenir en bride les esprits remuants et séditieux. On le lui avait accordé. Ce pouvoir modérateur, une

fois trouvé, Cromwell crut devoir révoquer la mesure exceptionnelle par laquelle il l'avait remplacé lors de la convocation des communes. Cette chambre fut augmentée des cent membres qui avaient été exclus, ce qui était sans doute une hardie et dangereuse concession. L'*autre* chambre (on appelait ainsi celle des lords) fut composée de soixante-trois membres héréditaires, nommés par le Protecteur, et parmi lesquels se trouvaient ses deux fils et ses deux gendres.

Cromwell ouvrit ce nouveau parlement le 20 janvier 1658, en s'adressant à ses membres dans les termes usités sous la royauté : « *Mylords et messieurs de la chambre des communes.* » Le Protecteur rendit grâces à Dieu de ses faveurs, et à leur premier rang il plaça la paix et les bénédictions de la paix, savoir la possession des libertés civiles et spirituelles. Comme la religion était toujours pour lui le premier des intérêts, Cromwell, en parlant de cette puissance qui est la force des nations, rappela que « l'Angleterre avait un ministère (ou « clergé) pieux, un ministère éclairé, — un mi- « nistère tel, dit-il, que l'on pouvait dire sans « vanité que le monde n'en avait pas de semblable. « Si Dieu, ajoutait-il en finissant, vous bénit dans « l'œuvre que vous avez à faire, — les générations « à venir vous béniront[1]. »

Ce parlement ne répondit point à l'attente de Cromwell : les communes ne voulaient pas de l'*autre* chambre. Un républicain, Haselrig, avait

[1] *Lettres et Discours*, III, 399.

refusé de devenir pair, et siégeait dans la chambre des communes. Cromwell chercha à élever les pensées des membres du parlement au-dessus de toutes ces petitesses, et à les porter sur les grandes questions qui intéressaient l'Angleterre.

Ayant convoqué les deux chambres pour le 25 janvier :

« Le bien-être, leur dit le Protecteur[1], et même « l'existence de ces nations sont en danger. Voyez « les choses du dehors. La grande affaire, celle « en comparaison de laquelle toutes les autres « ne sont rien, c'est de savoir si le monde chré- « tien doit être tout entier soumis à la papauté. « N'est-il pas vrai que la cause protestante est, hors « de l'Angleterre, foulée aux pieds? L'argent que « vous avez si noblement offert, la justice que vous « avez si chrétiennement montrée aux pauvres « Vaudois du Piémont, prouvent suffisamment « quelle est votre conviction, savoir, que si tous « les protestants de l'Europe n'avaient eu qu'une « seule tête, et que les Vaudois fussent cette tête, « elle eût été tranchée d'un seul coup; et ainsi « tout eût été fini.

« Mais n'y a-t-il que cette affaire du Piémont? « Non, regardez à la maison d'Autriche, dans les « deux parties de la chrétienté, — en Autriche et « en Espagne, — et vous la verrez armée de toutes « pièces, et toute prête à détruire la cause protes- « tante[2]. »

[1] *Lettres et Discours*, III, 403.

[2] *Lettres et Discours*, III, 405.

Cromwell prouve sa thèse ; puis il continue :

« Mais voyez aussi celui qui s'appelle lui-même « leur tête, leur chef, — le pape ! Il cherche à in- « fluencer tous les pouvoirs, tous les princes de « l'Europe, pour accomplir cette œuvre de des- « truction ; en sorte que partout en Europe il n'y « a maintenant qu'un accord, qu'une action de « tous les pouvoirs papistes, pour supprimer « tout ce qui s'oppose à eux. » Tout cela était parfaitement vrai. Les hommes du pouvoir en Angleterre ne se faisaient pas alors de funestes illusions. Le Protecteur avait des oreilles pour entendre et des yeux pour voir.

Cromwell, après avoir signalé les dangers du dehors, examina ensuite quels étaient ceux du dedans ; il rechercha quels étaient les biens qu'il fallait garder, et comment il fallait s'y prendre. Toutes ses pensées étaient dirigées sur le bonheur de son peuple.

« Nous avons, dit-il, deux biens, la paix et « l'Évangile[1] ! Soyons un cœur et une âme pour « les conserver. Soyons-le pour maintenir les justes « droits de cette nation. Si vous vous jetez dans un « nouveau déluge de guerre et de sang, ce peuple « périra inévitablement et misérablement. Je vous « conjure au nom et en la présence de Dieu de « penser à ces choses. Si vous ne recherchez pas « la paix, en sorte que le fruit de la justice soit « multiplié à ceux qui aiment la paix, alors, hélas ! « on dira bientôt de cette pauvre nation : *Actum*

[1] *Lettres et Discours*, III, 422.

« *est de Anglia*, c'en est fait de l'Angleterre[1]!.....

« Pour moi, tant que je vivrai, je serai prêt à « vaincre ou à mourir avec vous. J'ai prêté le ser- « ment de gouverner selon les lois, et j'espère « que je lui serai fidèle. Sachez-le bien, je n'ai pas « cherché cette place que j'occupe. Je le dis de- « vant Dieu, devant les anges et devant les hom- « mes : JE NE L'AI PAS CHERCHÉE. C'est vous qui « m'avez cherché pour elle, et qui m'y avez « amené! ».....

Ces nobles accents ne produisirent pas l'effet qu'on pouvait en attendre. Le regard d'aigle de Cromwell manquait aux hommes des communes. Au lieu d'embrasser comme lui l'Europe tout entière et ses destinées, ils se casaient dans de mesquins intérêts et de petites rivalités. La chambre se perdit en discussions inutiles et dangereuses. « Les dissensions, les querelles, la guerre civile « étaient à la porte si cela eût continué, dit un « historien[2]; et l'hydre anglaise, si chérie de l'Es- « pagne, l'invasion de Charles Stuart, aurait bien- « tôt sifflé de nouveau jusqu'au ciel. »

On parlait d'une armée de vingt mille hommes, qui se présenterait en demandant le rétablissement des Stuarts; d'une autre armée de dix mille hommes, que devait déposer sur le rivage de l'Angleterre « la jalousie (pour ne pas dire pis) de « nos bons voisins, » écrivait Hartlib, ami de Milton, à M. Pell. Outre cela, une pétition se signait

[1] *Lettres et Discours*, III, p. 424.

[2] Carlyle, III, p. 426.

Cromwell, persuadé que ces troubles provenaient principalement des chefs de l'armée, mit de côté Harrison et Ludlow, rappela Fleetwood de son gouvernement en Irlande, retira la commission de Lambert, et fit jurer aux autres officiers de ne pas s'opposer au gouvernement.

Toutes ces mesures n'arrêtèrent pas les républicains fanatiques. Ne pouvant plus travailler le parlement, ils résolurent de tuer le Protecteur et de proclamer Jésus roi. La conspiration fut découverte, et les chefs furent arrêtés.

Un complot plus redoutable encore se préparait parmi les cavaliers. Le marquis d'Ormond était à Londres depuis trois semaines pour avancer les affaires du roi. Charles Stuart avait vingt-deux vaisseaux et huit mille hommes prêts à partir. Trois des conspirateurs furent saisis; et le 8 juin l'un d'eux, le docteur Hewet, fut décapité à Town-Hill.

Quoique Cromwell fût si occupé en Angleterre, il n'oubliait pas les chrétiens évangéliques du continent. La paix que l'on avait obtenue en faveur des Vaudois n'avait pas duré. Les Piémontais avaient bâti un fort à la Tour, et y avaient mis une garnison, contradictoirement aux traités. Les soldats se répandaient de là dans les vallées, dévastaient les vignes et les vergers, entraient dans les maisons, s'y enivraient et se livraient même au viol et à l'assassinat. En 1657 on défendit dans toute la commune de Saint-Jean tout exercice public de la religion et même toute école. L'Église Vaudoise, effrayée, célébra en mars 1658 un jour solennel de jeûne et de prières; nul, à l'ex-

ception des infirmes, ne quitta les temples, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Jusqu'au dernier moment le cœur d'Olivier battit pour la troupe des affligés. Il n'avait plus que quelques semaines à vivre; mais à l'imitation de son divin maître, comme il les avait aimés pendant sa vie, il les aima jusqu'à la fin. Il entendit les cris que poussaient les Vaudois du fond de leurs vallées.

L'un des derniers documents qui se rapportent à la politique extérieure d'Olivier est un témoignage de sa charité envers ses frères souffrants. Il fit écrire par Milton la lettre suivante, adressée à Louis XIV [1].

Au sérénissime et puissant prince Louis, roi de France.

« Très-Sérénissime et puissant Roi, très-Auguste Ami et Allié,

« Votre Majesté peut se rappeler que pendant « la négociation qui a eu lieu entre nous pour le « renouvellement de notre alliance (alliance dont « l'utilité a été prouvée par les avantages qu'elle a « procurés à nos deux nations, et par le tort qu'elle a « fait à leurs communs ennemis), pendant ce temps, « dis-je, eut lieu l'affreux massacre des Vaudois. « Nous recommandâmes instamment ce peuple à « votre miséricorde et à votre protection, quoique « sa cause fût alors abandonnée et foulée aux pieds « de toutes parts. Nous ne doutons pas que Votre

[1] Œuvres en prose de Milton, p. 815. Londres, 1833.

« Majesté n'ait intervenu, autant qu'il a été en son « pouvoir, et n'ait influé, soit par son autorité, soit « par ses instances, auprès du duc de Savoie. Nous « n'avons pas manqué nous-même, ainsi que plu- « sieurs autres princes et États de solliciter la liberté « de ces vallées, par des ambassadeurs, des lettres « et des suppliques.

« Après ce massacre sanguinaire, qui n'épargna ni « âge ni sexe, une paix fut accordée, ou plutôt, sous « le nom spécieux de paix, une hostilité déguisée. « Les conditions de la paix furent rédigées dans votre « ville de Pignerol. Ces conditions étaient dures en « vérité; mais telle était la misère de ces pauvres « gens, après les cruautés atroces et les souffrances « de toutes espèces qu'ils avaient subies, qu'ils y « acquiescèrent joyeusement. Mais ces dures et in- « justes conditions ne furent pas même observées. « Le sens en est sans cesse éludé, violé, par de « fausses interprétations et des subterfuges odieux.

« Plusieurs de ces pauvres gens sont chassés de « leurs demeures. On défend à d'autres d'observer « leur religion, et de nouveaux impôts sont établis. « Une nouvelle forteresse a été bâtie pour les do- « miner; et les soldats font de fréquentes sorties « pour piller et tuer tout ce qu'ils rencontrent. De « plus, de nouvelles forces ont été dernièrement « et secrètement levées contre les Vaudois; et les « catholiques romains qui vivent au milieu d'eux « ont été invités à se retirer ailleurs, à une époque « qui leur a été fixée; en sorte que tout semble an- « noncer l'extermination totale de ceux de ces mal- « heureux qui ont échappé au massacre précédent.

« Et maintenant, ô Roi très-chrétien, je vous adjure et je vous supplie, par cette main droite que « vous nous avez donnée en gage de votre alliance « fraternelle, — par l'honneur sacré qui s'attache « au titre de Roi très-chrétien que vous portez, — « ne permettez pas ces choses! Ne permettez pas « que des flots de sang soient de nouveau répan« dus, je ne dis pas par un prince, mais par de mau« dits assassins; car une telle cruauté ne pourrait « venir à l'esprit d'aucun prince, surtout d'un si « jeune prince, dans un âge si tendre; et elle ne « pourrait pas davantage, montant en un cœur de « femme, s'emparer de l'esprit de sa mère. Ces fana« tiques maudits se donnent pour les serviteurs et « les imitateurs de Christ, notre Sauveur, qui vint « dans le monde pour sauver les pécheurs; et ils « se servent de ses commandements et de son nom, « plein de miséricorde, pour massacrer de la ma« nière la plus cruelle de pauvres innocents.

« Arrachez, vous qui en êtes capable, et qui « par votre élévation êtes digne d'en être capable, « arrachez ces pauvres suppliants des mains de « leurs meurtriers, et ne permettez pas les vio« lences de ces misérables, qui, après s'être tout der« nièrement enivrés de sang, en sont encore al« térés, et voudraient faire retomber sur leurs « princes le blâme de leur propre cruauté.

« Ne souffrez pas que les frontières de votre « royaume, et les titres mêmes que vous portez, « soient souillés d'un tel déshonneur, et que l'É« vangile de paix soit, pendant votre règne, avili « par de telles cruautés. Rappelez-vous que ces

« Vaudois furent soumis à votre aïeul Henri, ce
« grand ami des protestants, quand Lesdiguières
« poursuivait victorieusement le Savoyard à travers
« les Alpes, et passait par ces mêmes vallées, qui
« offrent un chemin si naturel pour se rendre en
« Italie. — Le document de leur soumission existe
« encore dans les archives publiques de votre
« royaume; et vous y verrez, entre autres choses,
« clairement spécifié qu'il ne sera jamais imposé
« à ce peuple des vallées d'autres conditions que
« celles auxquelles votre invincible aïeul les reçut
« en vasselage. — Ils implorent maintenant cette
« protection. Oui cette protection promise par
« votre grand aïeul, ils la réclament maintenant de
« son petit-fils. Leur désir, leur préférence se-
« rait d'être sous votre domination, si cela pouvait
« s'obtenir par échange, plutôt que sous celle
« sous laquelle ils se trouvent à cette heure. Et si
« cela ne se peut, ils demandent que vous éten-
« diez du moins sur eux votre protection, votre
« commisération et votre secours.

« Il y a aussi des raisons d'État qui pourraient
« vous engager à ne pas repousser ce peuple qui se
« réfugie vers vous. Mais je ne voudrais pas qu'un
« roi tel que vous fût porté à défendre ces mal-
« heureux par d'autres motifs que la promesse faite
« par vos ancêtres, votre propre piété, votre
« royale bienveillance et la grandeur de votre ca-
« ractère. Ainsi, la louange et la renommée de
« cette action sera pure de tout alliage; et vous
« trouverez que le Père des miséricordes, et
« son fils Jésus-Christ, dont vous aurez ainsi vengé

« la gloire et protégé la doctrine contre les at-
« taques d'une cruauté satanique, vous seront fa-
« vorables et propices pendant tout le cours de votre
« vie.

« Que le Tout-Puissant, pour sa propre gloire,
« pour le salut de tant de chrétiens innocents et
« pour votre véritable honneur, dispose votre ma-
« jesté à prendre cette détermination!

« De Votre Majesté l'ami le plus affectionné,

« OLIVIER,

« Protecteur de la république d'Angleterre.

« Westminster, 26 mars 1658. »

Cette lettre est certes pleine de noblesse. Louis XIV n'en reçut sans doute jamais de semblable. Comme la grandeur de Cromwell s'élève ici au-dessus de la grandeur du grand roi! Ne serait-on pas tenté de croire qu'il y a entre eux toute la différence qui se trouve entre un héros de théâtre et un héros selon le cœur de Dieu? La seule chose que l'on puisse reprocher à Olivier, écrivant au roi de France, c'est ce défaut des âmes généreuses, qui les porte à juger trop favorablement ceux avec lesquels ils ont à faire. Mais il faut se rappeler que cette lettre était écrite en 1658, que Louis XIV n'avait alors que vingt ans, que les griffes aiguës n'avaient pas encore cru au jeune lion, ou du moins qu'il les retirait et les cachait encore. Plus tard ce même prince, qu'Olivier cherchait alors, mais inutilement hélas! à former aux nobles et libres pensées, ce prince dont il invoquait la bien-

veillance royale et le grand caractère, étant parvenu à la force virile, et voyant devant lui les meilleurs de ses sujets préférer Jésus-Christ au pape, sortit ses ongles, aiguisa ses dents, rugit, hérissa sa crinière, fit un bond prodigieux, fondit sur les plus innocents de son peuple, en déchira des milliers, et les dévora.

En écrivant cette lettre à Louis XIV, Cromwell adressait en même temps à sir William Lockhart, son ambassadeur à la cour de France, les recommandations les plus instantes. Nous n'en citerons que le dernier paragraphe, qui développe une pensée suggérée à Louis XIV.

« L'un des remèdes les plus efficaces qui pût « être appliqué serait un échange que le roi de « France trouverait bon de faire avec le duc de « Savoie; lui abandonnant pour ces vallées une « autre partie de ses domaines, — comme sous le « règne de Henri IV, le marquisat de Saluces fut « échangé contre la Bresse. Un tel échange serait « certainement un grand avantage pour Sa Majesté, « tant pour la sécurité de Pignerol, que pour pro- « curer aux armées françaises un passage en Italie. « Un tel passage entre les mains d'un prince si puis- « sant, et vu la force naturelle des places que déjà « il possède, serait nécessairement imprenable [1]. »

L'idée de Cromwell était sans doute heureuse. Si la position géographique avait permis de réunir les Vaudois à la Suisse par exemple, c'eût été un grand bien pour ce pauvre peuple. Mais ce n'était

[1] Ayscough, Mss. 4107, f. 89; *Lettres et Discours*, III, 446.

pas sous le sceptre de Louis XIV qu'il fallait les placer. En 1685, quand le grand roi n'était plus contenu par le grand Protecteur, dès longtemps couché dans la poudre, ce fut à l'instigation de la France que de nouvelles persécutions fondirent sur les pauvres protestants du Piémont.

On a beaucoup dit naguère, à l'occasion d'une alliance entre l'Espagne et la France, que le gouvernement français avait méconnu les nécessités du temps actuel; qu'anciennement la France devait s'unir à l'Espagne, parce qu'elle était en guerre avec l'Angleterre; mais que maintenant c'était à l'entente cordiale entre la France et la Grande-Bretagne que toute autre démarche internationale devait être subordonnée. On a eu raison. Mais si le gouvernement français a commis alors une faute, que dire de la sagacité de Cromwell, qui, devançant son temps de deux siècles, inaugurait, il y a deux cents ans, l'alliance de la France et de l'Angleterre?

La santé du Protecteur déclinait; il succombait sous le poids des soucis et des fatigues. L'Angleterre, sa grandeur, sa prospérité, sa puissance l'accablaient et le tuaient. M. Rich, petit-fils du comte de Warwich, avait épousé Francis, une des filles de Cromwell, le 11 novembre 1657. Il mourut le 16 février suivant. Olivier partagea la douleur de sa fille bien-aimée, et son fils Henri écrivit une lettre de condoléance au comte de Warwich dans laquelle nous trouvons quelque chose de l'esprit chrétien de son père. — « Mylord, dit-il, je re-

« grette que je ne puisse rendre honneur à la mé-
« moire de votre fils sans user d'une espèce de
« cruauté envers vous. Si je ne savais pas, mylord,
« que la religion a plus de pouvoir sur vous que
« toute considération mondaine, et que vous ne
« regardez pas tant à votre perte qu'au gain de
« votre fils bien-aimé, ni à votre douleur qu'à
« l'accomplissement de la volonté de Celui auquel
« nous devons tous nous soumettre; je désespé-
« rerais presque de la soumission de votre seigneu-
« rie, en proie à une si poignante épreuve. Mais
« je sais que si vous pleurez, ce n'est pas comme
« ceux qui n'ont point d'espérance; je sais que
« vous lisez la volonté de Dieu dans les dispensa-
« tions de sa providence, et que vous croyez que
« toutes choses contribuent ensemble au bien de
« ceux qui le craignent. »

Henri Cromwell écrivait en même temps à la comtesse de Devonshire, grand'mère de M. Rich. « J'ai l'assurance que votre seigneurie a bien appris
« à connaître Christ, le monde, et l'utilité des dis-
« pensations de Dieu; qu'elle est capable de porter
« cette croix, même au delà de ce qu'on pourrait
« attendre de la chair, du sang et de cette tendresse
« d'affection qui est si éminente chez votre sei-
« gneurie. Ce sont ces considérations seules, ma-
« dame, qui arrêtent mes larmes. » Il est intéressant de voir que la sollicitude de Cromwell pour la conversion de ses enfants fut satisfaite, au moins à l'égard d'Henri. Sans doute la spontanéité et l'individualité chrétienne ne se sentent pas autant dans ces lettres que dans celles d'Olivier; néan-

moins on ne peut s'empêcher de croire qu'il fut le pieux fils d'un pieux père.

Une autre douleur domestique vint navrer le cœur de Cromwell. Lady Claypole, sa fille chérie, était dangereusement malade au palais de Hampton-Court. Pendant quinze jours, le malheureux père, incapable de vaquer à aucune affaire publique, ne quitta pas le chevet de sa fille. Le 6 août, Élisabeth mourut. Cromwell en eut l'âme brisée; mais il trouva la consolation du chrétien. S'étant retiré dans son cabinet, il demanda sa Bible, et il pria une personne pieuse qui se trouvait là de lui lire dans l'épître aux Philippiens, au chap. 4, les versets 11, 12, 13 : *J'ai appris à être content de l'état où je me trouve; je sais être humilié, je sais aussi être dans l'abondance; j'ai été initié en tout et partout, soit à être rassasié, soit à avoir faim; soit à être dans l'abondance, soit à être dans l'indigence. Je puis tout en Christ, qui me fortifie.*

Ces versets ayant été lus : « Ce passage de l'*É-* « *criture*, dit le père affligé, m'a déjà une fois, — « il y a bien des années, — sauvé la vie. — Ce « fut quand mon fils aîné, le pauvre jeune Olivier, « mourut. Oh! sa mort fut comme une épée qui « me transperça l'âme. » — Ainsi Cromwell, près de sa fin, nous révèle toute la grandeur de cette première douleur, que la Bible appelle *l'amertume à cause d'un premier né* (Zacharie, 12, 10). Il déclare qu'il fut alors sur le point de mourir de tristesse. Il ajoute qu'il se trouve encore réduit, dans le palais d'Hampton-Court, à la même extrémité; mais en même temps il s'écrie avec le roi

David : *Ta parole m'a rendu la vie.* (Ps. 119, 50.)

Après ces mots, Cromwell se mit à lire lui-même les versets 11 et 12, sur le contentement de saint Paul et sa soumission à la volonté de Dieu, dans toutes les conditions de son existence. Puis il dit : « — Cela est vrai, ô Paul! *Vous* avez appris cela; « *vous* avez atteint cette mesure de grâce!... Mais, « *moi*;... que ferai-je?.. Ah! pauvre créature!.. « C'est une dure leçon que je dois maintenant « recevoir... Je le trouve ainsi!... »

Le père désolé, comme Rachel parce que ses enfants ne sont plus, se mit alors à lire le treizième verset, où saint Paul dit : *Je puis tout en Christ, qui me fortifie.* Cette parole commença à ranimer sa foi. La toute-puissance de Christ se fit sentir dans son âme; son cœur trouva quelque consolation, et il s'écria : « Oh! oui, je le sens, — « je le vois — Celui qui était le Christ de Paul. — « Il est aussi *mon* Christ!... » Quelle belle parole! Quelle scène touchante! Y a-t-il beaucoup de grands hommes de l'histoire qui se soient montrés aussi chrétiens dans leur douleur? La piété des Charlemagne, des saint Louis, des électeurs de Saxe, aux jours de la réformation, dépassa-t-elle celle du Protecteur de l'Angleterre?

Le sentiment des souffrances de sa fille avait fait une impression profonde sur Olivier. « Il fut « toujours le père le plus indulgent et le plus tendre, écrit un homme qui le connaissait intime- « ment[1]. — Ses affections étaient réglées par une

[1] Le valet de la chambre du Protecteur qui assista à ses

« sagesse et une prudence chrétienne qui brillaient
« dans tous les rapports qu'il avait avec les siens.
« Sa sympathie pour sa fille mourante et cruelle-
« ment éprouvée; ses grands travaux, ses charges
« et ses soucis dans le gouvernement; les censures
« sévères, les reproches amers, et les injustes ca-
« lomnies de ses amis; les complots, les conspira-
« tions, et l'ingratitude de ses ennemis, dont il
« avait mérité un meilleur traitement; la profonde
« commisération qu'il ressentait pour les souffran-
« ces des chrétiens dans les autres parties du monde,
« partout où l'intérêt protestant était compromis;
« toutes ces douleurs, et bien d'autres encore,
« renfermées dans un cœur aussi affectueux que
« le sien, étaient plus qu'il n'en fallait pour abattre
« le courage le plus indomptable du monde. »

Le 21 août Cromwell fut pris de la fièvre. Il fit pourtant encore quelques promenades dans le parc d'Hampton-Court. Ce fut dans l'une d'elles qu'il reçut la dernière visite de Georges Fox. On avait mis quelques quakers en prison; et déjà auparavant, lorsque le Protecteur était encore à Londres, Fox lui avait adressé quelques remontrances. Comme Cromwell, « assis dans son grand carrosse et entouré de ses gardes, faisait sa promenade du soir dans Hyde-Park, » Fox s'était avancé; il avait été d'abord repoussé par les gardes, mais Cromwell avait baissé les glaces, et l'avait accueilli très-cor-

derniers moments. *A Collection of several passages concerning Oliver Cromwell's sickness, by one who was the Groom of his Bedchamber*, I, Londres, 1659.

dialement. Le lendemain, Fox, se croyant sûr de son affaire, se présenta à White-Hall; mais la scène changea : « Cromwell parla un peu légèrement de « moi, dit le quaker.... Comme j'étais debout à « côté de la table, il entra, s'assit à l'autre extré- « mité, me dit des choses sans importance.., et me « traita fièrement. » — « Il me dit que mon énorme « confiance en moi-même (il voulait dire, ma « confiance en Dieu, qui était en moi) n'était pas « la moindre de mes qualités. » — Le quaker s'en alla peu content.

Voici maintenant comment Fox décrit sa dernière entrevue avec Olivier à Hampton-Court. « Je pris « un bateau, dit-il, et je remontai la Tamise jus- « qu'à Kingston, d'où je me rendis à Hampton- « Court, pour parler au Protecteur des souffrances « des *Amis*. Je le rencontrai dans le parc; il était « à cheval, à la tête de ses gardes du corps; et, « avant même que je m'approchasse de lui, j'a- « perçus et sentis comme un souffle de mort[1] qui « s'élançait et traversait l'air contre lui, et quand « je me trouvai devant lui il était semblable à un « mort. Quand je lui eus expliqué les souffrances « des *Amis* et l'eus averti, selon que j'étais poussé « à le faire, il me dit de venir à sa maison... « Quand j'y vins le lendemain, on me dit qu'il « était malade, et je ne le vis plus jamais. »

Ces dernières conférences d'Olivier avec Fox sont remarquables. C'était une doctrine assez sem-

[1] *A waft of death.* Faut-il entendre une apparition, ou un souffle, un vent (*whiff*)?

blable à celle des quakers, qui avait égaré Cromwell. Il avait cru qu'il fallait suivre une voix intérieure, au lieu de demander simplement : Qu'est-ce que Dieu a prescrit dans sa parole? Maintenant Olivier blâme le quaker de cette idée que Dieu est en lui, que Dieu parle en lui. Il discerne dans cette prétendue voix de Dieu « une énorme con« fiance en soi-même. » Est-ce que les excès auxquels les *Amis* portèrent la doctrine qu'Olivier avait lui-même d'abord aimée en firent revenir le Protecteur? Est-ce qu'il abandonna, avant sa mort, cette théorie erronée, qui l'avait mené si loin? Est-ce qu'il mourut, comme un simple et humble chrétien, s'écriant avec Ésaïe : *A la loi et au témoignage!* Tout semble nous l'indiquer.

On pourrait même aller plus loin, et se demander si Cromwell qui eut des vues si saines sur tant d'autres sujets religieux, eut jamais, quant à la prière, les idées enthousiastes que des contemporains prévenus lui ont attribuées, et qu'il condamna lui-même dans George Fox. On pourrait dire : — A-t-il jamais fait autre chose que de prier *sérieusement*, c'est-à-dire avec la ferme assurance que *celui qui demande reçoit?* Le devoir du chrétien est de prier Dieu pour tout ce dont il a besoin. Cromwell l'a fait. Le devoir du chrétien est d'attendre la grâce qu'il a demandée, comme le laboureur, après les semailles, attend la moisson. Cromwell l'a fait. Le devoir du chrétien, quand il est dans la perplexité et dans l'angoisse, est de demander au Seigneur de *lui enseigner le chemin dans lequel il doit marcher*. Cromwell l'a fait. Dieu répond à de

telles prières, soit par des circonstances extérieures qu'il suscite, soit en bénissant les fidèles dans l'usage qu'ils font de leur propre jugement; — et certes, Cromwell n'a pas laissé dormir sa belle intelligence et son admirable discernement, quand il a eu quelques résolutions à prendre : on peut le croire. — Mais allons plus loin. Peut-on dire que Dieu ne conduit pas aussi celui qui l'invoque, par quelque bénédiction intérieure de son esprit? Calvin, quand il parle de la prière, ne dit-il pas « que Dieu favorisera de ses grâces, ces affections « intérieures de notre âme? » Et l'*Écriture*, se servant d'une belle image, n'enseigne-t-elle pas que *le cœur de l'homme est en la main de l'Eternel comme des ruisseaux d'eau, en sorte qu'il l'incline à tout ce qu'il veut* (Prov. 21, 1). C'est là une doctrine de la Bible, que tous les chrétiens ont professée et pratiquée, et Cromwell n'a pas fait autre chose.

Une telle apologie du Protecteur ne manquerait pas de vraisemblance, et nous donnons notre assentiment sans réserve à tous ces principes. Nous croyons que Cromwell mit en pratique de la manière la plus signalée cette belle théorie de la prière. — Toutefois nous ne saurions affirmer qu'il n'ait jamais dépassé des limites si délicates, et en particulier, comme nous l'avons dit, lors de la mort du roi.

Le mal de Cromwell augmentait. Bientôt on lui ordonna de garder le lit, et, la fièvre devenant plus forte, on le transporta à White-Hall. De nombreuses prières publiques et particulières étaient sans cesse présentées en sa faveur.

Les discours de Cromwell sur son lit de maladie dévoilaient ses pensées et les occupations favorites de son cœur. Selon la parole de saint Paul, *il pensait aux choses d'en haut, et non point à celles qui sont sur la terre.* Olivier voyait sans crainte sa fin s'approcher. Il exprimait sa foi que « de meilleures demeures, un meilleur héritage, une meilleure couronne, un meilleur trône, l'attendaient dans le ciel qui lui était ouvert [1]. »

Le malade, travaillé par la fièvre, s'occupait habituellement de l'alliance faite entre Dieu et son peuple. Il voyait d'un côté l'alliance des œuvres; mais de l'autre il saluait avec bonheur l'alliance de grâce qui sauve. « Il y en avait deux, disait-il, « dans son agitation — Deux... mais réunies en « Une, avant la création du monde! » — Alors il se taisait quelque temps; puis il reprenait : « C'est « une chose sainte et véritable, c'est une chose « sainte et véritable, c'est une chose sainte et véri- « table!... — Qui l'a fait sainte et véritable? Le mé- « diateur de l'alliance! » — Nouveau silence. Cromwell reprit : « Il n'y a plus qu'Une seule alliance. « La foi en l'alliance est mon seul soutien. Si je « suis infidèle, — *Lui*, Il demeure fidèle.

Ainsi toute l'espérance de Cromwell humilié était dans Celui qui ne peut se renier lui-même. Cette parole des *Écritures* semblait retentir dans son cœur : *Vous êtes sauvés par grâce, par la foi, cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu.* (Eph.

[1] *A Collection*, etc.; *by the Groom of the Bedchamber*, 3. C'est le récit des derniers moments du Protecteur, écrit par un des hommes de sa chambre.

2, 8.) Le Protecteur mourant entendait cette déclaration de l'Apôtre, et répondait, *Amen!*

Rien ne pouvait le consoler que cette grande vérité de la parole de Dieu : « *Quand nos péchés « seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis « comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme « le vermillon, ils seront blanchis comme la laine* » (Esaïe I, 18). *Luther* écrivant à Agricola lui dit : « Le monde et la raison ne peuvent comprendre « combien est difficile cette connaissance, que « Christ est notre justice : tant l'opinion des « œuvres nous est incorporée, étroitement alliée, et « devenue comme une partie de nous-mêmes [1]. » L'opinion *des œuvres* n'existait pas dans le cœur de Cromwell : il savait qu'une foi vivante produit nécessairement l'amour et les œuvres : mais que la foi est le commencement, et que là seulement où il y a réconciliation par la rémission des péchés il peut y avoir régénération, sanctification et bonnes œuvres. Parlant à quelqu'un qui était auprès de son lit de mort, Olivier dit : « Quels que « soient vos péchés, passés, présents ou à venir, « si seulement vous vous appuyez sur la grâce « gratuite de Dieu, vous êtes sauvé. Mais si vous « recourez à l'alliance des œuvres, vous vous pla- « cez sous la loi et sous la malédiction. Vous « êtes perdu [2]. » Olivier ne voulait pas dire qu'on

[1] Mundus et ratio non capit quam sit cognitio ardua, Christum esse justitiam nostram ; ita operum opinio nobis incorporata agnataque et innaturata est. (Luther à Agricola, 3 août 1527.)

[2] *Collection*, etc.; *by the Groom of the Bedchamber*, 6.

peut pécher en sincérité. Non! S'appuyer sur la grâce implique la foi; et là où est la foi là est le seul mobile puissant pour tout bien. — Cromwell savait que le croyant était ferme et abondant dans l'œuvre du Seigneur, en proportion de la connaissance qu'il avait de la miséricorde divine envers le pécheur; tandis que, au contraire, il manquait à ses devoirs quand ses espérances étaient faibles et languissantes. *Pécherons-nous afin que la grâce abonde? — A Dieu ne plaise!*

Sa femme et ses enfants entouraient son lit, et versaient d'abondantes larmes. Il leur dit : « Enfants! vivez comme des chrétiens. Demeurez en « Christ, afin que quand Il apparaîtra nous ne « soyons pas confus à sa venue. Si vous savez qu'Il « est juste, vous savez aussi que tous ceux qui vivent « justement sont nés de Lui. Mes petits enfants, « que personne ne vous séduise. Celui qui fait ce « qui est juste est juste comme Lui-même est juste [1]. « *N'aimez pas ce monde,* je vous le dis : il n'est pas « bon que vous aimiez ce monde! Je vous laisse « l'alliance de Dieu pour vous en nourrir. »

Quel legs! Cromwell savait qu'il valait mieux que celui du Protectorat d'Angleterre. Ce que le chrétien mourant demandait pour ses enfants, c'était *cet héritage incorruptible* dont parle saint Pierre, *qui ne se peut souiller ni flétrir, et qui est conservé dans les cieux pour nous.*

« Seigneur, s'écriait-il, tu sais que si je désire « vivre, c'est pour manifester ta louange et pour

[1] *Collection; by the Groom of the Bedchamber.*

« déclarer tes œuvres. » — Un autre moment, il ajouta : « Y a-t-il quelqu'un qui dise : Qui me dé-« livrera du danger ? — L'homme ne peut rien faire. « Dieu peut faire ce qu'il veut. » Ainsi le Protecteur s'en remettait à Dieu, selon cette parole de l'Apôtre : « *S'il m'est utile de vivre dans la chair et ce que je dois choisir, je n'en sais rien ; Christ m'est gain à vivre et à mourir.* »

Il y eut pourtant un retour dans l'esprit de Cromwell vers les choses terrestres, mais ce fut en vue de sa responsabilité, en vue de Dieu et de son jugement. A cette heure solennelle, se trouvant comme en présence de l'éternité, il déclara que tout ce qu'il avait fait il l'avait fait pour le bien de la nation, pour la sauver de l'anarchie et d'une guerre nouvelle. Il ne témoigna aucun regret de ses actions comme homme public. Nous avons vu que, se trompant sans doute, il les avait faites dans l'honnête et ferme conviction qu'elles étaient conformes à la volonté divine.

Cependant Cromwell ne put échapper à ces troubles qui agitent si souvent des âmes sincères au moment de la mort. Il savait qu'il était pécheur. Il pouvait dire comme le Psalmiste : « *Mon péché est devant moi.* » Aussi dut-il s'écrier comme Job : « *Les frayeurs de Dieu se rangent contre moi* (Job. 6, 4). » Une fois il prononça, à trois reprises, ces paroles de l'Écriture : « *C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant.* » Mais le trouble ne dura pas. Cromwell connaissait *Celui qui est mort une seule fois pour le péché ;* et il pouvait dire, avec David : *Heureux celui dont le péché est*

couvert! Il reprit : « Toutes les promesses de Dieu « sont en *Lui* (Christ) : oui en Lui. — Amen! A la « gloire de Dieu, par nous, — par nous, en Jésus-« Christ. — Le Seigneur m'a rempli de tant d'as-« surance de son pardon et de son amour, que « mon âme ne peut se contenir... — Je crois que « je suis le plus pauvre misérable qui ait jamais vécu ; « mais j'aime Dieu, ou plutôt je suis aimé de Dieu! « — Je suis vainqueur, — et plus que vainqueur, — « par Christ, qui me fortifie[1]. »

Telles étaient les préoccupations de Cromwell dans ces moments solennels où l'âme, n'étant plus maîtresse d'elle-même, se montre telle qu'elle est en réalité. Toutes ses pensées étaient pour le Sauveur, pour son alliance, pour le ciel. Ce n'étaient pas de projets d'ambition, ou des desseins de ses adversaires qu'il s'occupait, il ne pensait qu'à Dieu. Ceci est une épreuve décisive.

On a vu des hommes qui avaient joué un certain rôle dans le monde se dévoiler tout à fait dans ces rêves agités qui précèdent la mort. Un certain cardinal, par exemple, qui avait eu une vie dissolue, ne fit entendre dans ses derniers moments que des paroles obscènes... Le voile brillant de sa puissance et de sa gloire était déchiré. Ses lambeaux ne révélaient qu'infamie et que corruption. Le voile, s'il y eut un voile, fut aussi déchiré pour Cromwell : on put lire dans ces heures solennelles jusqu'au fond de son cœur, et l'on n'y trouva que l'amour de Dieu et de son

[1] *Collection; by the Groom*, 6.

Évangile. Que Dieu donne à ses accusateurs de pouvoir soutenir aussi bien que lui une aussi redoutable épreuve!

Le lundi 30 août une terrible tempête éclata sur Londres. Le vent soufflait avec tant de violence, que les voyageurs craignaient même de se mettre en route, et que les appartements de White-Hall retentissaient de sombres mugissements. Ceci semblait être un funeste présage. Thurloe demanda au mourant, au nom du conseil d'État, qui devait lui succéder? Il répondit que le nom de son successeur se trouvait à Hampton-Court, dans un papier cacheté, et déposé dans une place qu'il désigna. Le papier ne s'est jamais trouvé. On crut que Richard, son fils aîné, était le successeur indiqué. Mais pourquoi Cromwell y mit-il tant de mystère, s'il s'agissait de son successeur naturel? Nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer une supposition, peut-être gratuite. Le nom contenu dans ce papier mystérieux n'était-il pas celui de Henri? — Henri, second fils du Protecteur, et qui paraissait doué de toutes les grandes qualités de son père? Quand on connaît le caractère et le discernement de Cromwell, quand on réfléchit qu'il avait voulu que son successeur ne fût connu qu'après sa mort, on ne peut s'empêcher de croire que c'était bien Henri, l'ancien gouverneur et pacificateur de l'Irlande, que le grand Protecteur avait désigné comme seul propre à continuer en Angleterre son œuvre de liberté, de prospérité, et de paix.

Ce même soir, au milieu de la tempête, plu-

sieurs personnes se trouvant dans la chambre d'Olivier, entre autres le major Butler, on entendit le mourant présenter une solennelle prière, dont on a dit, comme pour lui en faire un reproche, qu'elle était l'invocation d'un médiateur entre Dieu et son peuple, plutôt que celle d'un pauvre pécheur. Si Cromwell se sentait ou non pécheur, c'est ce que cette prière même dira. Mais de quel droit, si l'on regarde comme une chose touchante et solennelle qu'un père mourant prie pour ses enfants, prétendra-t-on faire un reproche au chef d'un grand peuple, s'il prie pour ce peuple, au moment où Dieu reprend les rênes qu'il avait placées en ses mains, et l'appelle dans l'éternité? On ne peut s'empêcher de souhaiter que Dieu donne à tous les dominateurs des nations cet amour de leur peuple, qui est plus fort que la mort, et dont le Protecteur a laissé l'un des plus beaux exemples que présente l'histoire.

PRIÈRE.

« Seigneur, quoique je sois une pauvre et mi-
« sérable créature, je suis en alliance avec Toi,
« par grâce. Je puis, je veux venir à Toi, et Te
« prier pour ton peuple. Tu m'as fait être, quoi-
« que très-indigne, un faible instrument pour faire
« à ce peuple quelque bien et pour Te servir. Plu-
« sieurs m'estiment trop haut, ils voudraient que
« je vécusse; ils pensent que cela serait mieux
« pour eux, et tournerait davantage à ta gloire, et
« ils font tout ce qu'ils peuvent pour cela. D'autres,
« au contraire, désirent ma mort, et ma fin leur

« serait agréable. — Seigneur, de quelque manière « que tu disposes de moi, continue à leur faire du « bien! Pardonne à tes enfants imprudents; re- « mets-leur leurs péchés, ne les oublie pas, mais « aime-les et bénis-les. Donne-leur un jugement « ferme, un cœur dévoué, un amour mutuel. « Sauve-les, — eux et l'œuvre de la réformation, « et rends le nom de Christ glorieux dans le « monde! Apprends à ceux qui regardent trop à tes « instruments, à regarder davantage à Toi-même! « Pardonne à ceux qui désirent de fouler aux « pieds la poussière d'un pauvre vermisseau tel « que moi; car eux aussi ils sont ton peuple! « Pardonne la folie de cette courte prière, donne- « moi du repos pour l'amour de Jésus-Christ! au- « quel comme à Toi dans l'esprit soient tout hon- « neur et toute gloire, maintenant et à jamais. « Amen[1]! »

Ainsi Cromwell pardonnait à ses ennemis, et priait pour les républicains égarés; et même il priait de fait pour Charles Stuart et pour les malheureux satellites qui plus tard foulèrent aux pieds les cendres illustres du Protecteur.

Le jeudi suivant, le valet de chambre du Protecteur qui nous a conservé de si précieux détails sur ses derniers moments, étant près de lui, l'entendit prononcer d'une voix éteinte ces mots: « Certainement Dieu est bon; il l'est. Il ne veut « pas... » Ici la voix manqua au malade; le mot qu'il ne put prononcer était sans doute *m'aban-*

[1] *Lettres et Discours*, III, 457; Neale, 696.

donner. Il parlait cependant encore de temps en temps, au milieu de ses souffrances, avec beaucoup d'affection et de ferveur. « Je voudrais vivre, dit-il, « pour servir encore Dieu et son peuple; mais « mon œuvre est finie. Cependant Dieu sera avec « son peuple. »

Bientôt il montra dans ses mouvements cette agitation qui souvent précède la mort; et comme on lui présentait quelque chose à boire, en lui disant que cela le ferait dormir : « — Mon dessein, « répondit-il, n'est ni de boire ni de dormir; mon « dessein est de me hâter pour partir. »

Vers le matin il manifesta, dans les paroles entrecoupées qui lui échappèrent, beaucoup de consolation et de paix; il se jugeait et s'abaissait lui-même devant Dieu. « Ce serait une tâche trop « difficile, surtout pour moi, dit le serviteur de la « chambre qui l'assistait, de rendre compte de « toutes les grâces qui brillaient alors en lui. »

Quelques-uns ont prétendu qu'Olivier demanda une fois au docteur Goodwin, qui était près de son lit, si un homme pouvait déchoir de l'état de grâce; et que le docteur lui ayant répondu négativement, le Protecteur continua : « Alors je suis « sauvé; car j'ai la certitude d'avoir été une fois en « état de grâce. » On a vu des moments de doute et de crainte troubler passagèrement le lit de mort des chrétiens les plus fermes et les plus pieux. Il est donc possible que la lumière qui brillait dans le cœur de Cromwell se soit momentanément éclipsée. Il est cependant remarquable que le témoin fidèle de la mort du Protecteur qui nous

a rapporté avec tant de soin ses paroles et ses prières[1] ne fasse aucune mention de cette conversation avec le docteur Goodwin. — De plus, ces paroles seraient en contradiction avec les conversations qu'il eut sur son lit de mort, et encore plus avec sa vie tout entière. Cromwell était un chrétien trop avancé, trop affermi, trop éclairé, pour faire une question semblable à celle qu'on lui attribue. Il n'avait pas besoin, pour trouver en lui les signes de la vie chrétienne, d'avoir recours aux premières années de sa carrière; toutes les années de son existence et très-particulièrement les dernières, nous offrent en abondance des signes non douteux de son christianisme vivant et de son adoption comme enfant de Dieu. (Jean, I, 12.) Nous devons donc contester l'authenticité de cette anecdote.

C'était alors le 3 septembre, anniversaire des célèbres batailles de Dunbar et de Worcester, jour fêté en souvenir de ces importantes victoires. Quand le soleil se leva Olivier perdit la parole, et entre trois et quatre heures de l'après-midi il expira. Dieu brisait toute sa force dans cette journée anniversaire de sa gloire et de ses triomphes.

On connaît la pensée de Pascal sur la mort du Protecteur : « Cromwell allait ravager toute la « chrétienté, dit-il, la famille royale était perdue, « et la sienne à jamais puissante, sans un petit « grain de sable qui se mit dans son uretère : Rome « même allait trembler sous lui. Mais ce petit gra-

[1] Le *Groom of the Bedchamber*.

« vier, qui n'était rien ailleurs, mis dans cet en-
« droit, le voilà mort, sa famille abaissée et le
« roi rétabli. » — Ces paroles montrent que Pascal se connaissait moins en histoire qu'en christianisme et en mathématiques. Au lieu d'un grain de sable ce fut un accès de fièvre, pris dans le même palais où sa fille chérie venait de rendre le dernier soupir, qui emporta le grand homme de l'Angleterre au dix-septième siècle. Sous une forme ou sous une autre, c'est toujours le ver qui vient piquer la gloire et la puissance humaine : *Toute chair est comme l'herbe, et toute sa grâce comme la fleur d'un champ. L'herbe est séchée et la fleur est tombée parce que le vent de l'Éternel a soufflé dessus.*

La douleur des amis du Protecteur et de la plus grande partie du peuple ne peut se décrire. « L'é-
« tonnement et la consternation de tout le monde
« sont inexprimables, » — écrivait Fauconberg, gendre d'Olivier, à Henri Cromwell; « les cœurs
« sont déchirés. S'il en est ainsi au dehors, votre
« seigneurie peut s'imaginer dans quel état se trou-
« vent la famille de son altesse et ses amis. Quant à
« ma pauvre femme (Marie, troisième fille d'Oli-
« vier), je ne sais au monde que faire avec elle. Quel-
« quefois elle semble se calmer; puis tout à coup ses
« affections éclatent de telle manière, que son cœur
« semble en être brisé. Je ne puis la blâmer, quand je
« pense à ce qu'elle perd. Cela ne va guère mieux avec
« les autres. Dieu, je l'espère, sanctifiera pour nous
« tous cette coupe amère. » — « Je n'ai la force ni
« de parler ni d'écrire, écrivait Thurloe, tant ce

« coup est cruel et inattendu, tant la providence de « Dieu est impénétrable, si l'on considère quel est « l'homme qui est mort, quel est le moment où « Dieu l'a retiré, et tant d'autres circonstances. Il « ne me reste qu'à mettre mes lèvres dans la pous- « sière et à dire : C'est le Seigneur!... — On ne « peut exprimer l'affliction de l'armée et du peu- « ple. Son nom est déjà consacré. Jamais homme « n'a été l'objet d'autant de prières[1]. »

Nous avons dit qu'une violente tempête avait éclaté sur Londres peu avant la mort de Cromwell. Plusieurs des plus gros arbres du parc Saint-James furent déracinés. Le poëte Waller annonça dans de beaux vers que les derniers soupirs du Protecteur avaient ébranlé l'île des Bretons, que l'Océan, ému, s'était soulevé en perdant son maître, et que Cromwell, comme le fondateur de Rome, avait disparu dans un orage.

We must resign! Heaven his great soul doth claim
In storms, as loud as his immortal fame :
His dying groans, his last breath shakes our isle ;
And trees, uncut, fall for his funeral pile;
About his palace their broad roots are tost
Into the air. So Romulus was lost!
New Rome in such a tempest miss'd her king,
And, from obeying, fell to worshipping.
On Œta's top thus Hercules lay dead,
With ruin'd oaks and pines about him spread.
The poplar, too, whose bough he wont to wear
On his victorious head, lay prostrate there.

[1] Lettre à H. Cromwell, dans les *State Papers* de Thurloe, VII, 372.

These his last fury from the mountain rent :
Our dying hero from the continent,
Ravish'd whole towns, and forts from Spaniards reft,
As his last legacy to Britain left.
The ocean, which so long our hopes confined,
Could give no limits to his vaster mind;
Our bounds' enlargment was his latest toil,
Nor hath he left us prisoners to our isle :
Under the tropic is our language spoke,
And part of Flanders hath received our yoke.
From civil broils he did us disengage,
Found nobler objects for our martial rage,
And, with wise conduct, to his country show'd
The ancient way of conquering abroad.
Ungrateful then! if we no tears allow
To him that gave us peace and empire too.
Princes that fear'd him grieve, concern'd to see
No pitch of glory from the grave is free.
Nature herself took notice of his death;
And, sighing, swell'd the sea with such a breath
That, to remotest shores her billows roll'd,
The approaching fate of their great ruler told [1].

[1] Il faut nous résigner! Le ciel réclame sa grande âme, — au milieu d'une tempête dont le bruit est semblable à celui de son immortelle renommée. — Les soupirs de sa mort, le dernier souffle qu'il exhale ébranle notre île; — des arbres que la hache n'a pas touchés tombent pour son bûcher funéraire; — et tout autour de son palais leurs immenses racines s'agitent — dans les airs. Ainsi finit Romulus! — C'est au sein d'une telle tempête que Rome nouvelle perdit son roi. — Et, tombant à genoux, elle adora celui auquel elle avait obéi. — Ainsi encore, sur le sommet de l'Œta Hercule est étendu mort, — tout entouré de sapins et de chênes qu'il a déracinés; — et le peuplier dont il avait coutume de ceindre — sa tête victorieuse est aussi abattu près de son corps. — Ses dernières fureurs ont enlevé à la montagne ces troncs brisés. — Mais notre héros mourant a enlevé au continent — des villes entières; et,

2, 8.) Le Protecteur mourant entendait cette déclaration de l'Apôtre, et répondait, *Amen!*

Rien ne pouvait le consoler que cette grande vérité de la parole de Dieu : « *Quand nos péchés* « *seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis* « *comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme* « *le vermillon, ils seront blanchis comme la laine* » (Esaïe I, 18). *Luther* écrivant à Agricola lui dit : « Le monde et la raison ne peuvent comprendre « combien est difficile cette connaissance, que « Christ est notre justice : tant l'opinion des « œuvres nous est incorporée, étroitement alliée, et « devenue comme une partie de nous-mêmes[1]. » L'opinion *des œuvres* n'existait pas dans le cœur de Cromwell : il savait qu'une foi vivante produit nécessairement l'amour et les œuvres : mais que la foi est le commencement, et que là seulement où il y a réconciliation par la rémission des péchés il peut y avoir régénération, sanctification et bonnes œuvres. Parlant à quelqu'un qui était auprès de son lit de mort, Olivier dit : « Quels que « soient vos péchés, passés, présents ou à venir, « si seulement vous vous appuyez sur la grâce « gratuite de Dieu, vous êtes sauvé. Mais si vous « recourez à l'alliance des œuvres, vous vous pla- « cez sous la loi et sous la malédiction. Vous « êtes perdu[2]. » Olivier ne voulait pas dire qu'on

[1] Mundus et ratio non capit quam sit cognitio ardua, Christum esse justitiam nostram ; ita operum opinio nobis incorporata agnataque et innaturata est. (Luther à Agricola, 3 août 1527.)

[2] *Collection*, etc.; *by the Groom of the Bedchamber*, 6.

peut pécher en sincérité. Non! S'appuyer sur la grâce implique la foi; et là où est la foi là est le seul mobile puissant pour tout bien. — Cromwell savait que le croyant était ferme et abondant dans l'œuvre du Seigneur, en proportion de la connaissance qu'il avait de la miséricorde divine envers le pécheur; tandis que, au contraire, il manquait à ses devoirs quand ses espérances étaient faibles et languissantes. *Pécherons-nous afin que la grâce abonde? — A Dieu ne plaise!*

Sa femme et ses enfants entouraient son lit, et versaient d'abondantes larmes. Il leur dit : « Enfants! vivez comme des chrétiens. Demeurez en « Christ, afin que quand Il apparaîtra nous ne « soyons pas confus à sa venue. Si vous savez qu'Il « est juste, vous savez aussi que tous ceux qui vivent « justement sont nés de Lui. Mes petits enfants, « que personne ne vous séduise. Celui qui fait ce « qui est juste est juste comme Lui-même est juste [1]. « *N'aimez pas ce monde,* je vous le dis : il n'est pas « bon que vous aimiez ce monde! Je vous laisse « l'alliance de Dieu pour vous en nourrir. »

Quel legs! Cromwell savait qu'il valait mieux que celui du Protectorat d'Angleterre. Ce que le chrétien mourant demandait pour ses enfants, c'était *cet héritage incorruptible* dont parle saint Pierre, *qui ne se peut souiller ni flétrir, et qui est conservé dans les cieux pour nous.*

« Seigneur, s'écriait-il, tu sais que si je désire « vivre, c'est pour manifester ta louange et pour

[1] *Collection; by the Groom of the Bedchamber.*

rement dissoute. L'armée se mit contre le parlement, et les divers corps de l'armée se mirent les uns contre les autres. Le délire emporta secte contre secte, et les complots firent heurter parti contre parti. Les presbytériens, dans leur impatience de se venger des indépendants, sacrifièrent leur propre liberté, et abandonnèrent tous leurs anciens principes. Sans porter un seul regard sur le passé, sans demander une seule garantie pour l'avenir, ils jetèrent leur indépendance aux pieds du plus frivole et du plus impitoyable des tyrans.

« Alors arrivèrent ces jours que l'on ne peut jamais rappeler sans rougir, les jours de la servitude sans loyauté, de la sensualité sans amour, des talents nains et des vices gigantesques, le paradis des cœurs froids et des âmes étroites, le siècle d'or des lâches, des bigots et des esclaves. Le roi rampant devant son rival de Saint-Cloud, afin de pouvoir fouler aux pieds son peuple, devint une espèce de vice-roi de la France, et mit en poche avec une complaisante infamie et les insultes dégradantes de cette cour et son or, plus dégradant encore. Les caresses des prostituées et les mots pour rire des bouffons réglèrent la politique de l'État. Le gouvernement eut tout juste assez d'habileté pour tromper, et assez de religion pour persécuter. Les principes de la liberté devinrent le sujet des brocards de courtisans grimaciers et des anathèmes de doyens (j'allais dire d'abbés) cajoleurs. En tout haut lieu on adorait Charles et Jacques, Belial et Moloch; et l'Angleterre apaisait ces obscènes et cruelles idoles avec le sang des meilleurs et des

plus vaillants de ses fils. Le crime succédait au crime, le déshonneur au déshonneur, jusqu'à ce que cette race, maudite de Dieu et de l'homme, fut chassée une seconde fois pour errer sur la face de la terre, pour être en dicton parmi les peuples et pour faire hocher la tête aux nations. Les trente années qui succédèrent au Protectorat sont les plus ténébreuses et les plus honteuses que renferment les annales de l'Angleterre[1]. »

Il est rare qu'un grand homme soit un chrétien : et Cromwell a été l'un et l'autre. Il en est résulté que les gens du monde l'ont rejeté comme un hypocrite. Il a pu dire avec saint Paul : *Parmi l'honneur et l'ignominie, parmi la calomnie et la bonne réputation, comme séducteur et toutefois véritable.* Ce serait une grande lâcheté, un coupable mensonge, si ceux qui en étudiant la vie de ce grand homme y reconnaissent un cœur droit et une piété sincère joignaient leurs voix à celles de ses détracteurs. Pour nous, nous désirons, autant qu'il est en nous, nous laver de toute participation à cette grossière imposture. Nous dirons avec l'illustre Dryden, dans la dernière de ses stances sur la mort de Cromwell :

His ashes in a peaceful urn shall rest;
His name a great example stand to show
How strangely high endeavours may be blest,
Where piety and valour jointly go[2].

[1] Macaulay, *Essais*, t. I, p. 47.
[2] Ses cendres reposeront dans une urne pacifique. — Son

On ne peut s'empêcher de remarquer à quel point Cromwell a excité l'enthousiasme des grands génies de son siècle, — Dryden, Waller et par-dessus tout Milton. De tels chantres ont manqué à Napoléon. Il est permis, sans être poëte, de se joindre à leur admiration.

La grandeur de Cromwell, appréciée par ses contemporains, puis voilée par les préjugés, les petitesses et les vices de plusieurs générations, commence de nos jours à se montrer de nouveau et à frapper les yeux des juges les plus sages et les plus impartiaux. Il reste sans doute encore au tableau quelques ombres, que le grand jour fera disparaître; mais l'Angleterre, mieux informée, se met à être fière de son Olivier, et le place hardiment à côté des plus grands hommes de tous les peuples.

« Nul n'occupe une place si éclatante dans l'histoire, y dit-on, que ces esprits extraordinaires qui ont jeté un charme sur des nations farouches et impatientes de tout joug, et qui ont contraint les factions furieuses à recevoir leur frein et à orner leur triomphe. Une telle entreprise, qu'elle soit bonne ou mauvaise, demande un génie vraiment grand. Trois hommes occupent ici le premier rang dans les annales des peuples, — César, Cromwell, Bonaparte......

« Napoléon fut élevé dans les meilleures écoles militaires; et l'armée qu'il conduisit en Italie était l'une des plus belles qui aient jamais existé. Crom-

nom demeurera un grand exemple pour montrer — comment de nobles efforts peuvent être merveilleusement bénis — quand la piété et la valeur marchent ensemble.

well, au contraire, passa sa jeunesse et ses meilleures années d'homme fait dans les rangs de la bourgeoisie. Il dut d'abord se former lui-même, et puis former ses soldats. De recrues sans expérience il créa une armée, la mieux disciplinée dans la paix, la plus terrible dans la guerre, que l'Europe eût vue. Il appela ces phalanges à la vie, et ensuite les mena à la victoire. Jamais il ne livra une bataille sans la gagner, et jamais il n'en gagna une sans anéantir les forces qui lui étaient opposées. Et pourtant ses triomphes ne sont pas le plus beau titre de sa gloire militaire. Le respect de ses soldats pour la propriété, leur attachement aux lois et à la religion de leur pays, leur soumission au pouvoir civil, leur tempérance, leur intelligence, leur habileté, sont sans parallèle. Ce fut après la restauration que l'on vit se déployer de la manière la plus signalée l'esprit que leur grand chef leur avait inspiré. A la première parole du gouvernement établi, d'un gouvernement qui n'avait aucun moyen de les contraindre à l'obéissance, cinquante mille soldats, des soldats dont nul ennemi n'avait jamais vu le dos, soit dans les îles Britanniques, soit sur le continent, posèrent leurs armes, et se retirèrent au milieu du peuple, ne se distinguant plus dès lors des autres membres de la communauté qu'ils avaient sauvée, que par la supériorité de leur application à leurs devoirs, par leur tempérance et leur régularité dans tous les travaux de la paix....

« Quant à l'esprit général et au caractère de son gouvernement, Cromwell nous semble très-supé-

et qui se sentait compétent pour la remplir. Facile, familier même quand il ne s'agissait que de sa propre dignité, il n'était exigeant que pour son pays. Quant à son caractère, il le laissait se défendre lui-même. Il ne voulait pour lui d'autre apologie que celle que prononçaient avec tant d'éloquence ses victoires durant la guerre et ses réformes durant la paix. Mais il était le gardien jaloux et implacable de l'honneur national. Il permettait à un quaker, dont la tête n'était pas très-saine, de l'insulter dans la galerie de White-Hall; et il ne se vengeait qu'en le mettant en liberté et en lui donnant à dîner. Mais il était prêt à courir toutes les chances d'une guerre pour venger le sang d'un simple citoyen de la Grande-Bretagne.

« Jamais souverain ne porta sur le trône une si vive sympathie pour les sentiments et les intérêts de son peuple. Il fut quelquefois poussé à des mesures arbitraires; mais il avait un cœur noble, fort, honnête. C'est pourquoi il se plut à entourer son trône d'hommes tels que Hale et Blake. C'est pourquoi aussi il accorda à ses sujets une large mesure de liberté politique, et même quand une opposition, qui menaçait également sa puissance et sa personne, l'obligea presque à gouverner avec le glaive, il désira encore laisser après lui dans les choses publiques un germe d'où, dans un temps plus favorable, de libres institutions pourraient éclore. Nous croyons fermement que si son premier parlement n'avait pas commencé par lui contester son titre, son gouvernement eût été aussi doux au dedans qu'il fut énergique au dehors.

« Il était soldat; et ce fut par la guerre qu'il fut porté à la place qu'il occupa. Si son ambition avait été impure et égoïste, il lui eût été facile de plonger son pays dans de grandes guerres continentales, et d'éblouir et contenir par l'éclat de ses victoires les factions inquiètes qu'il avait à gouverner. Quelques-uns de ses ennemis ont remarqué, avec un dédaigneux sourire, que sa personne ne fut pour rien dans les succès remportés sous son gouvernement. Comme si un homme qui de la ferme s'était élevé à l'empire, uniquement par ses talents militaires, pouvait être porté par autre chose que les plus nobles motifs, à s'abstenir d'entreprises militaires. Ce reproche est sa plus grande gloire. Il ne pouvait avoir aucun intérêt personnel dans les victoires de la marine britannique. Les triomphes de nos marins n'ajoutaient rien à sa renommée; les grands développements qu'il donna à la puissance navale de l'Angleterre n'augmentaient point les moyens qu'il avait de contenir ses ennemis; le chef illustre de nos flottes n'était pas son ami. Cependant il prit un plaisir particulier à encourager ce noble service, qui de tous les instruments employés par un gouvernement anglais est le plus impuissant pour le mal et le plus puissant pour le bien. Son administration fut glorieuse, mais non d'une gloire vulgaire. Ce ne fut pas l'une de ces périodes où en livrant une nation à de violentes convulsions on la pousse au delà de ses justes limites, et on la fait tomber nécessairement ensuite dans un état de prostration et de langueur. L'énergie déployée

alors par l'Angleterre fut saine, naturelle, tempérée. Cromwell plaça son pays à la tête de l'intérêt protestant et au premier rang des puissances chrétiennes. Il apprit à tous les peuples à apprécier son affection et à redouter son inimitié. Mais il ne prodigua pas follement ses ressources dans la vaine recherche d'une suprématie que, dans le système moderne de l'Europe, aucune puissance ne peut rechercher sans danger, ni conquérir sans bientôt la perdre.

« Cette sagesse noble et modérée ne fut pas sans récompense. S'il ne porta pas comme en triomphe les couleurs de la république jusqu'aux capitales les plus éloignées; s'il n'orna pas White-Hall des dépouilles du Louvre et du Stathoudérat; s'il ne partagea pas en principautés les Flandres et l'Allemagne, pour les donner à sa famille et à ses généraux, — il ne vit pas, d'un autre côté, sa patrie envahie par les armées des nations que son ambition eût provoquées; il ne traîna pas les dernières années de sa vie dans l'exil et la prison, dans un climat malsain, soumis à un geôlier sans cœur, livré aux furieux et impuissants désirs de la vengeance, et couvant les fantômes d'une gloire éteinte. Olivier descendit au sépulcre dans la plénitude de sa puissance et de sa renommée; et il laissa à son fils une autorité que tout homme d'une fermeté et d'une prudence ordinaires eût su conserver.

« Sans la faiblesse de ce stupide Méphiboseth, les opinions que nous venons d'exprimer formeraient maintenant, nous en avons l'assurance, la croyance orthodoxe de tout bon Anglais. Nous

écririons maintenant sous le gouvernement de son altesse Olivier V, ou Richard IV, Protecteur, par la grâce de Dieu, de la république d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande et des terres qui en relèvent. La statue du grand fondateur de cette dynastie, équestre, comme s'il conduisait l'attaque à Naseby, ou pédestre, comme s'il saisissait la masse sur la table des communes, ornerait nos places publiques, et s'élevant au carrefour de Charing-Cross, porterait sur les ministères de l'État ses regards scrutateurs. Des sermons seraient régulièrement prêchés à sa louange, dans son *heureux* jour, le 3 septembre, par des chapelains de la cour, qui auraient garde de se charger de l'*abomination* du surplis.

« Mais, quoique sa mémoire n'ait été placée sous le patronage d'aucun parti, quoique tous les artifices aient été mis en œuvre pour la noircir, quoique pendant longtemps on n'ait pu faire son éloge sans commettre un crime et sans encourir une peine, — à la fin, la vérité et le mérite prévalent. Des lâches qui eussent tremblé à l'ouïe seule de son nom, des hommes machines qui eussent été fiers de parader, comme laquais, derrière son carrosse, ont pu l'insulter dans de loyales adresses et de bas discours présentés au pouvoir qui lui succéda. Des poëtes mercenaires ont pu transporter au roi les louanges déjà usées qu'ils avaient prodiguées au Protecteur. Une multitude inconstante a pu entourer de sa foule agitée, de ses cris, de ses brocards, le gibet où l'on avait suspendu les restes du plus grand des princes et des soldats

de son siècle. Mais quand le canon hollandais épouvanta dans son propre palais un despote efféminé, quand les conquêtes faites par les armées de Cromwell furent vendues pour parer les prostituées de Charles, quand des Anglais se virent envoyés pour combattre, sous des drapeaux étrangers, contre l'indépendance de l'Europe et la religion protestante, bien des cœurs honnêtes se gonflèrent en secret à la pensée de celui qui n'avait jamais permis que l'Angleterre fût à d'autres qu'à lui-même. Je le demande sans crainte d'être contredit, quel Anglais eût pu voir le vice-roi salarié de la France, à l'heure la plus critique de ses destinées, flânant dans son harem, bâillant ou disant des bêtises à la lecture d'une dépêche, accablant de folles caresses son frère ou ses courtisans dans les accès d'une affection avinée; quel Anglais eût pu voir ces turpitudes, et ne pas sentir en son cœur un tendre et respectueux souvenir pour celui dont le génie avait mis à ses pieds le jeune orgueil de Louis XIV et les vieilles intrigues de Mazarin, qui avait humilié sur terre l'Espagne, la Hollande sur mer, et dont la voix impérative avait cargué les voiles des pirates du Liban et éteint les bûchers persécuteurs de Rome. Même jusqu'à ce jour, son nom, quoique sans cesse attaqué et presque jamais défendu, est demeuré populaire dans la plus grande partie de la Grande-Bretagne[1]. »

Telle fut la grandeur de Cromwell comme capitaine et comme prince; mais ce qui le distingue

[1] Macaulay, *Essais*, t. I, p. 180 à 187.

particulièrement de tous les grands hommes, ce qui le place bien au-dessus de César et de Napoléon, c'est l'élément évangélique et chrétien qui dominait en lui.

Sur ce point nous avons le témoignage d'une personne qui le connaissait intimement. Il était réservé au Protecteur de faire mentir ce proverbe vulgaire « qu'il n'y a pas de héros pour son valet « de chambre. » — « Sa valeur comme chrétien et « comme grand serviteur de Dieu, » dit celui des hommes de sa maison qui assista à sa mort, « n'a « été qu'à moitié connue. La profondeur, la jus« tesse et la solidité de son jugement étaient telles, « qu'il pouvait discuter les plus grandes vérités de « Dieu avec beaucoup de clarté et de force; ses « discours étaient toujours assaisonnés d'humilité « et de ferveur, et si pénétrants qu'ils ne pouvaient « manquer de laisser quelque impression dans les « cœurs de ceux qui les entendaient; il était par« venu à une connaissance si admirable de l'al« liance de grâce, que quelquefois quand je l'en« tendais je pensais en moi-même : Si ces choses « sont ainsi, si cette grâce est si complète, si elle « est si gratuitement donnée aux pécheurs, quelle « raison reste-t-il à l'incrédulité, et où trouvera« t-elle encore quelque place? Et encore toutes « ces qualités n'étaient-elles que comme une lettre « de son nom, comme quelques chétifs fragments « de ce qu'on pourrait dire de lui!

« Telle qu'était sa connaissance, telle était aussi « sa foi. Ou plutôt sa tête n'était pas si remplie « de l'une que son cœur l'était de l'autre. Ce que

« Christ dit à la femme de Canaan put être dit de « lui : *Ta foi est grande!*..... Sa piété fut la vraie « cause de sa grandeur, — le sol sur lequel il re- « posait, et duquel il s'élança dans les affaires pu- « bliques[1]. »

Cet élément chrétien se trouve non-seulement dans la personne de Cromwell, mais aussi dans son gouvernement. Nous voyons en lui la vraie union de l'Église et de l'État ; c'est-à-dire l'amour et la sagesse de Dieu dans le cœur de ceux qui gouvernent. Cromwell crut que la grandeur politique et nationale de la Grande-Bretagne ne pouvait être établie d'une manière solide que si le pur *Évangile* était communiqué au peuple, et si une vie vraiment chrétienne coulait dans les veines de la nation. Le sang s'était glacé ; il pensa que pour rendre au peuple breton sa première vigueur il fallait que le christianisme fît battre de nouveau son cœur. Parmi tous les systèmes de politique, celui-là en vaut bien un autre.

La Réformation et l'Église romaine, Olivier et le pape, ont pensé tous deux que pour que l'État fût prospère il fallait l'influence de l'Église. Mais d'accord sur la *nécessité* de cette influence, ils diffèrent entièrement quant à sa *nature*.

Dans le système d'Olivier l'influence de l'Église sur l'État est purement intérieure, elle est morale ou religieuse; tandis que dans le système du pape cette influence est essentiellement extérieure : —

[1] *Collection*, etc.; par le Valet de la chambre du Protecteur, 3, 4, 5, 20.

elle est ecclésiastique ou politique. Pour Cromwell l'Église était principalement l'Église invisible, avec ses pouvoirs spirituels; pour le pape c'était la hiérarchie visible de Rome, avec ses complots et ses intrigues.

L'humanité doit être sanctifiée et glorifiée : c'est là la fonction du christianisme. Mais selon Olivier et le protestantisme c'est par la conversion de chaque individu que ce grand but doit être atteint. La foi apporte à l'homme une nouvelle vie; cette vie purifie toutes ses capacités naturelles, — et les consacre à Dieu. Sans doute l'Église est le moyen par lequel cette œuvre de restauration s'accomplit. Mais ce n'est pas par son organisation extérieure, par son échafaudage clérical, par des vertus magiques, cachées dans les sacrements, qu'elle opère ces choses : c'est par la prédication de la parole et l'opération du Saint-Esprit.

Cette œuvre de régénération n'est pas exclusivement du ressort des ministres de l'Église; elle appartient à tous les chrétiens. Nous avons vu comment Olivier insista en Écosse sur ce point. Christ demeure dans chaque fidèle; et il ne peut y être oisif. S'il est dans le ciel, pour le salut des siens, prophète, sacrificateur et roi, les siens doivent l'imiter et être aussi eux-mêmes sur la terre, pour sa gloire, prophètes, rois et sacrificateurs.

La vie et l'activité, — une vie et une activité conformes à la règle divine, — étant ainsi portées par le christianisme évangélique dans chaque individu, sont aussi portées, par le fait même, dans l'ensemble, dans la société, dans l'Église, dans l'État. Dans les peuples où l'esprit évangélique domine,

la vie morale, religieuse, intellectuelle se développera, toutes les forces seront mises en mouvement; la liberté d'un côté, la soumission aux lois de l'autre, seront des biens acquis et permanents; et la nation parviendra à un degré de puissance, de grandeur, de gloire, que d'autres peuples ne sauraient atteindre.

Quoique le christianisme évangélique soit très-loin d'avoir atteint, dans le sein des peuples protestants, la perfection qu'il devrait avoir, il suffit de comparer ces peuples à d'autres, pour reconnaître que les bienfaits que nous venons de signaler sont bien en général le résultat des principes dont Olivier a été l'un des plus illustres avocats. L'Espagne et la Grande-Bretagne mises en parallèle sont des exemples frappants de la grande vérité que nous maintenons. La liberté est inséparable de l'Évangile. Le christianisme vivant est le lest dont il faut charger le fond du navire pour lui donner de la stabilité. Sans ce lest, les vents impétueux de la liberté agiteront le bâtiment, le ballotteront, le jetteront sur les récifs et l'y briseront. Tous les autres remèdes avec lesquels on veut assurer la vie des républiques sont anodins, et quelquefois pires que le mal. Si une nation veut sincèrement être libre, il faut qu'elle se résolve à être premièrement chrétienne. Dieu n'a pas donné à l'énigme d'autre solution que celle-là. Le reste est du charlatanisme. Des esprits éminents ont de nos jours reconnu ces vérités[1].

[1] M. de Tocqueville, en particulier, dans son ouvrage sur les États-Unis d'Amérique.

Si Cromwell salue la nation anglaise comme « un très-grand peuple, » comme « le meilleur « peuple du monde, — c'est parce qu'elle est, dit-il, « celle qui professe le plus hautement et le plus « clairement la plus vraie et la plus grande de tou- « tes les gloires, savoir la religion. » Si les Anglais qui voulaient avoir « des courses de chevaux, « des combats de coqs et des choses semblables, » disaient : « En France c'est ainsi qu'ils font! » Olivier répondait. — « Ont-ils l'Évangile comme nous? « Ils ont vu quelque chose du soleil, mais ils « n'ont fait que l'entrevoir. Nous avons une grande « lumière! » Il y a deux siècles qu'Olivier exposait ainsi le motif pour lequel, selon lui, la France ne pouvait être libre. Il déclarait de plus le principal moyen qu'il avait employé pour faire du bien au peuple britannique. « J'ai cherché, dit-il, au- « près de Dieu, — du grand Dieu, — une bénédiction « pour nous (le parlement) et pour cette nation. » C'est dans son cabinet, seul, à genoux, qu'il luttait avec Dieu pour la prospérité de son peuple. Une seule cause était pour lui au-dessus de ces intérêts politiques, c'était la cause de Christ. Il savait que c'était uniquement en lui étant fidèle qu'il assurait les vrais intérêts de sa nation. « C'est votre « gloire, disait-il au parlement, et c'est la mienne, « si j'en ai dans ce monde... Oui, c'est ma gloire « de connaître une cause que jusqu'à cette heure « nous n'avons pas perdue. J'espère que nous met- « trons notre plaisir à sacrifier nos vies plutôt « que de la perdre!... »

Quel était l'espoir et la confiance d'Olivier

dans la grande bataille qu'il avait à soutenir?
« Cette cause ou cette affaire, dit-il au premier
« parlement, le 22 janvier 1655, est ou de Dieu ou
« de l'homme. Si elle est de l'homme, je voudrais
« n'y avoir jamais touché du bout des doigts. Oui,
« si je n'avais pas une espérance ferme que cette
« cause est de Dieu, je l'aurais abandonnée depuis
« plusieurs années. Or, si elle est de Dieu, Dieu la
« soutiendra. Mais si elle est de l'homme, elle tom-
« bera comme tout ce qui est de l'homme, depuis
« la création du monde. Que sont nos histoires,
« que sont nos traditions des temps anciens? De
« puissantes manifestations de Dieu, par lesquelles
« il nous montre qu'il a ébranlé, abattu et foulé
« aux pieds tout ce qu'il n'a pas planté lui-même?
« Si le Seigneur prend plaisir à l'Angleterre, s'il
« veut nous faire du bien, — il est aussi capable
« de nous soutenir! Quelles que soient les diffi-
« cultés, avec sa force nous pouvons les surmonter.
« Je bénis Dieu de ce que je me suis endurci aux
« obstacles et aux difficultés. Je n'ai jamais trouvé
« que Dieu m'ait manqué quand je me suis confié
« en lui. Mon cœur peut bondir et chanter de
« joie, quand je m'entretiens de ces choses, avec
« vous ou avec d'autres.

« Je regarde ce peuple comme étant la béné-
« diction du Seigneur, un peuple béni de Dieu. Il
« l'a été, il le sera. Il le sera, à cause de cette se-
« mence immortelle qui se trouve au milieu de
« lui; à cause de ces régénérés de la terre, qui
« sont le troupeau de Christ et les agneaux de
« Christ. Ils sont à lui, quoique peut-être des

« passions revêches et des troubles d'esprit les
« agitent encore et par eux agitent les autres. Mais
« ce qu'ils sont aux yeux des hommes, ils ne le
« sont pas aux yeux de Dieu : Dieu est pour nous
« un Dieu de toute patience; il tient compte de la
« moindre lueur de vérité qu'il découvre dans le
« cœur des siens. »

Rien n'irritait Olivier comme d'entendre dire que c'était par *sa* sagesse et *son* habileté qu'il avait donné à son peuple la liberté, la puissance et la gloire. Il arrachait la couronne qu'on voulait mettre ainsi sur sa tête, et semblable à ces personnages mystérieux de l'*Apocalypse*, il *la jetait devant le trône en disant : Seigneur, c'est toi qui es digne de recevoir gloire, honneur et puissance!*

« C'est l'habileté du Protecteur, disent quel-
« ques-uns (c'est de moi qu'ils parlent), c'est son
« habileté et celle de son parti qui ont amené les
« choses où elles sont. » — « Il y a, dit-on dans
« d'autres pays, il y a cinq ou six hommes habiles
« en Angleterre; et c'est eux qui ont accompli ces
« choses. » — « Oh quel blasphème! répond Oli-
« vier. D'où vient-il? De ce qu'il y a des hommes
« qui sont sans Dieu dans le monde, qui ne mar-
« chent point avec lui, qui ne savent ce que c'est
« que de prier ou de croire. Ces hommes qui vi-
« vent de leurs *mumpsimus* et *sumpsimus*[1], de leurs
« messes et de leurs livres de prières, de leur culte
« mort et charnel, — comment s'étonner qu'ils

[1] Allusion aux taxes et aux simonies, par lesquelles les prêtres romains s'emparent des biens des fidèles.

« soient étrangers à Dieu, aux œuvres de Dieu et aux
« dispensations spirituelles? Parce qu'ils parlent
« ainsi, songent ainsi, faut-il que *nous*, nous fas-
« sions de même? Nous qui sommes dans ce pays,
« nous avons été instruits différemment; nous l'a-
« vons été par la parole, par les œuvres et par l'Es-
« prit de Dieu.

« On ose dire que les hommes font ces choses,
« tandis que c'est Dieu qui les accomplit... Jugez
« vous-mêmes si Dieu peut supporter une telle
« offense! Je voudrais que ceux-mêmes qui ont pu
« être tentés d'abandonner cette cause de Dieu
« prissent garde de ne pas provoquer sa colère
« par de tels blasphèmes, et de ne pas tomber
« ainsi dans les mains du Dieu vivant. Il est dit
« au dixième chapitre des Hébreux: *Si nous péchons*
« *volontairement, après avoir reçu la connaissance*
« *de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour les pé-*
« *chés!* Parole terrible! Ceux qui rapportent à telles
« ou telles personnes ces grandes choses que Dieu
« a faites au milieu de nous, et leur attribuent non-
« seulement leur accomplissement, mais encore
« leur dessein et leur invention; ceux qui s'ima-
« ginent que ces choses n'ont pas été les œuvres et les
« révolutions de Christ lui-même, de Christ *sur*
« *les épaules duquel l'empire a été posé* (Ésaïe, 6), —
« ceux-là s'élèvent contre Dieu, et ils tomberont
« entre ses mains, sans trouver de médiateur.

« Renier l'Esprit de Jésus-Christ, renier la gloire
« de ses œuvres dans le monde, la puissance par
« laquelle il gouverne les royaumes et la verge de
« sa force, c'est provoquer le médiateur, et lui

« donner lieu de nous dire un jour : « Tu as re-
« jeté la souveraineté et le pouvoir qui m'ont été
« remis ; eh bien, je n'intercéderai point pour toi,
« tu tomberas dans les mains du Dieu vivant! » —
« On pensera peut-être que j'insiste trop sur ce
« sujet. A Dieu ne plaise! Je demande à Dieu qu'Il
« attache ces pensées sur vos cœurs et dans le
« mien, qu'il les lie et les relie sur nos âmes. Le
« mondain ne connaît pas ces choses, elles lui
« sont étrangères; et de là son athéisme et ses
« murmures contre ceux qui ne sont que des ins-
« truments, et contre Dieu lui-même. Au reste, il
« n'y a rien d'étonnant dans cet égarement
« aveugle; car le Seigneur a fait parmi nous des
« choses si merveilleuses, qu'on n'en a pas vu de
« telles dans le monde, depuis des milliers d'an-
« nées. Et cependant nous nous refusons encore
« à les reconnaître! »

Si Olivier réclame la gloire de Dieu, il n'insiste pas moins sur le devoir de l'homme. Quand il met en avant la religion comme étant la vraie source de la prospérité d'un peuple, ce n'est pas d'une religion de sentiment seulement, d'une religion enthousiaste et fanatique qu'il parle; c'est d'une religion essentiellement morale. La morale n'a pas moins d'importance à ses yeux que la doctrine. Il sait *que la foi sans les œuvres est morte*.

« Je dois vous donner mon opinion sur la ré-
« forme des mœurs, dit-il au parlement le 17
« septembre 1656. Les abus qui existent parmi
« cette nation, et qui proviennent du désordre
« moral, sont une chose que vous devez prendre

« à cœur. C'est contre de tels maux que vous « avez combattu quand vous vous êtes opposés à « la cause des cavaliers. Oui, ce à quoi vous fai« siez essentiellement la guerre c'était le patronage « que trouvaient en tout lieu l'impiété, le désordre, « la méchanceté, toutes les iniquités qui y ont « quelque rapport, iniquités que favorisent, d'un « côté le papisme, et de l'autre la partie la plus « profane de la haute et petite noblesse de cette « nation! Sur ma conscience, on regardait dans « ce pays, pendant les derniers quinze, seize ou « dix-sept ans, on regardait comme une honte « d'être chrétien, soit *dans la maison de César*, soit « ailleurs! Oui, c'était une flétrissure; et on donnait « à un homme de cette espèce le sobriquet de *Pu« ritain*. Nous voulons maintenir la haute et la « petite noblesse; mais le seul moyen de le faire « c'est d'empêcher que les seigneurs et les gentils« hommes ne soient les appuis et les patrons des « débauches et des désordres! Faites ainsi, et « vous ferez véritablement une œuvre de conser« vateurs.

« On peut facilement prédire ce qu'il arrivera « de nous si, sous je ne sais quel vain prétexte, « nous devenons indifférents et lâches quand il « s'agit de réprimer le vice. Il est une chose qui « doit avoir vie parmi nous, une chose que cette « nation doit avoir universellement à cœur, une « chose dont dépend, j'en ai l'assurance, notre « liberté et notre prospérité : cette chose s'ap« pelle Réformation. Si des hommes sont effron« tés dans le péché et dans l'impiété, il faut que

« ce soit pour eux une honte. — Alors Dieu vous
« bénira. Oui, si vous vous y employez, vous serez
« en bénédiction à ce peuple, et vous réparerez
« ainsi plus de brèches que par toute autre chose
« au monde. L'esprit, c'est l'homme. Si l'esprit est
« pur, l'homme est quelque chose. S'il ne l'est pas,
« je voudrais bien savoir quelle est la différence
« qui existe entre lui et une bête!... Il a seulement
« un peu plus d'activité pour faire plus de mal. »

Olivier usait de toute son éloquence pour persuader au parlement que la piété et la décision pour la cause de Dieu pouvaient seules sauver l'Angleterre et le protestantisme. Jamais homme ne fut peut-être plus décidé que Cromwell. Il eût voulu communiquer cette sainte résolution à tous ceux qui pouvaient influer de quelque manière sur la prospérité de la Grande-Bretagne et du monde protestant.

« Si j'avais la langue d'un ange, » dit-il dans le discours que nous avons cité plus haut, « si j'étais
« aussi réellement inspiré que les saints hommes
« de Dieu l'ont été, je serais heureux pour l'amour
« de vous, pour l'amour de cette nation, pour l'a-
« mour de Dieu et de sa cause (de cette bonne
« cause dans laquelle nous avons tous été si vive-
« ment engagés), je serais heureux de réveiller en
« vous ces saintes affections, qui seules peuvent
« vous mettre en état de sauver cette nation. Si vos
« cœurs ne demeurent pas fermes, alors, selon toute
« apparence, vous plongerez ce peuple avec tout
« ce qui importe à son honneur et à sa prospérité,
« — vous plongerez ce peuple, et avec lui tous les

« protestants du monde, dans une irrévocable
« ruine!

« Ainsi donc, je vous en conjure au nom de
« Christ, montrez-vous hommes! Agissez en hom-
« mes! Je ne crois pas qu'un esprit indécis et des
« demi-mesures puissent accomplir l'œuvre que
« vous avez en main. Un tel esprit est semblable
« à celui de Laodicée, et nous savons ce que Dieu
« dit de cette Église : *Elle était tiède ; c'est pourquoi
« Il la vomit de sa bouche!* Ce n'est pas un cœur
« neutre qui doit être en vous, — bien moins encore
« un esprit engourdi, hébété, qui, ne fût-ce même
« que pour la plus petite chose, nous entraînerait
« dans le mauvais chemin!

« Il est des hommes qui chaque jour font nau-
« frage dans leur conscience, en ce qui regarde la
« fidélité envers Dieu. Il n'est pas étonnant que de
« telles personnes donnent la main à ceux dont la
« cause est réprouvée, et permettez-moi de croire
« que la cause papiste est de ce nombre. Non!
« ce n'est pas avec un esprit partagé que l'on
« pourra faire avancer cette œuvre! Il faut ici des
« hommes qui se trouvent dans un état chrétien,
« des hommes qui aient les *œuvres* avec la *foi*, des
« hommes qui sachent s'appuyer simplement sur
« Christ pour la rémission de leurs péchés, jus-
« qu'à ce que croissant, en la foi, ils en viennent à
« *se glorifier en espérance*.

« Si un homme fait des difficultés, quand la
« vérité est mise devant lui dans sa simplicité, il
« est inutile de s'associer à cet homme. Il a dans
« sa tête une autre affaire. Il dit peut-être : Oh! si

« nous pouvions seulement par notre sagesse gagner
« la liberté civile; la religion viendrait ensuite! —
« Mais serions-nous arrivés où nous en sommes
« si nous avions raisonné de cette manière? Je dois
« dire que je regarde cette tiédeur comme une
« difficulté plus grande dans la carrière chrétienne
« que tous les combats de la chair et du sang. Des
« hommes indécis, des hommes hésitants ne sont
« pas propres à cette œuvre. Il ne faut pas vous
« attendre à ce que des esprits incertains, des hom-
« mes agités par les doutes et les difficultés, puis-
« sent être capables de l'accomplir; et bien moins
« encore ceux qui sont tout charnels, qui sont
« hommes de la nature et non de la grâce, —
« ceux dont parle si souvent l'Apôtre, qui *font*
« *extérieurement profession de piété, mais qui sont*
« *ennemis de la croix de Christ, qui ont fait un*
« *Dieu de leur ventre et dont la gloire est dans leur*
« *confusion.*

« Permettez-moi de vous le dire. Ceux qui sont
« appelés à cette œuvre ne l'accompliront ni par
« des formes, ni par des notions abstraites, ni par
« des discours. Ce qu'il faut, ce sont des hommes
« au cœur honnête, des hommes dévoués à Dieu;
« fortifiés par sa providence, éclairés par son Saint-
« Esprit pour comprendre sa Parole, — cette Parole
« sur laquelle Il a mis son sceau, qu'Il a scellée
« du sang de son fils et du sang de ses serviteurs.
« Tels sont les hommes et tel est l'esprit qui amè-
« neront à bonne fin cette œuvre. »

On voit quelle était l'énergique conviction d'Olivier, et comme il était persuadé que le christianisme seul pouvait affranchir ce peuple, que ce

n'était que par la vérité que l'on pouvait arriver à la liberté. Les États-Unis d'Amérique, qui ont été l'œuvre de cet esprit, — de cet esprit chrétien ou, si l'on veut, puritain dont parle à tant de reprises le Protecteur, — les États-Unis, l'Écosse, l'Angleterre même ont réalisé ses vœux et justifient ses assertions incessantes. Ce qui était vrai au dix-septième siècle est encore vrai au dix-neuvième. Ce qui a été vrai en Écosse, en Angleterre, en Amérique, serait encore vrai en France, en Allemagne, en Italie. La liberté avec l'ordre ne peut être réalisée dans ces divers pays que par cet esprit chrétien dont parlait le grand Protecteur. Mais qui est-ce dans ces contrées, qui est-ce au monde qui le pense?

« Je vous conjure donc, continue-t-il, de ne pas « disputer sur des choses infructueuses et inutiles, « qui pourraient vous détourner d'une si glorieuse « entreprise. Je crois que toutes les objections « qui pourraient s'élever n'ont pas besoin de ré- « ponse; et d'ailleurs je n'en aurais pas le loisir. « Au lieu de toutes ces réponses, je me contente « de dire : Regardez à Dieu, et ayez la paix entre « vous! Qu'il y ait entre vous et moi une unité de « l'Esprit dans le lien de la paix; que vous et moi « nous soyons unis dans la foi et dans l'amour avec « Jésus-Christ, pour maintenir sa cause dans ce « monde : voilà ce qui posera d'une manière solide « le fondement de cette œuvre. Si j'avais quelque « intérêt personnel qui ne servît pas au bien pu- « blic, — il faudrait que je me maudisse moi-même; « car je sais que Dieu lui-même me maudirait. « J'ai trop bien appris à connaître Dieu, pour me « jouer de lui.

« J'espère que je ne serai jamais hardi, téméraire « avec lui, quoique je puisse l'être avec les hommes, « s'il plaît à Christ de m'assister.

« S'il y a de l'amour entre nous, si ces trois na- « tions peuvent dire de nous : « Ils sont en- « semble bien unis pour avancer la gloire de Dieu « contre l'ennemi commun, pour supprimer tout « ce qui est mal, pour encourager tout ce qui est « conforme à la piété; » — alors ces nations vous « béniront! Il n'y a que cela qui puisse dissiper les « mécontentements qui troublent tant d'esprits, « et avec tant de force. Je sais ce que je dis. Quand « je parle de ces choses je mets mon cœur à nu « devant Dieu. J'ai un peu de foi. J'ai un peu vécu « par la foi, et en cela je puis avoir quelque har- « diesse. C'est pourquoi je vous dis dans la crainte « de Dieu : Marchez avec amour et intégrité, « marchez contre tout ce qui s'oppose au but « qui vous a été signalé; et alors la bénédiction « de Dieu vous accompagnera!.....

« Je n'ai qu'un mot à ajouter, je sais que j'exerce « votre patience : mais j'ai lu hier un psaume qu'il « me paraît également convenable, à moi de vous « dire, et à vous d'écouter et d'observer. C'est le « quatre-vingt-cinquième psaume. Il est très-ins- « tructif et significatif; et quoique je ne puisse que « le citer en passant, je désire que vous le lisiez, « attentivement et à votre loisir.

« Voici ce psaume :

« *Éternel, tu t'es apaisé envers ta terre, tu as ra- mené et mis en repos les prisonniers de Jacob. Tu as pardonné l'iniquité de ton peuple, tu as couvert tous leurs péchés. Tu as retiré toute ta colère, tu*

es revenu de l'ardeur de ton indignation. O Dieu de notre délivrance, rétablis-nous, et fais cesser la colère que tu as contre nous! Seras-tu courroucé à toujours contre nous? Feras-tu durer ta colère d'âge en âge? Ne reviendras-tu pas nous rendre la vie afin que ton peuple se réjouisse en toi? Eternel, fais-nous voir ta miséricorde et accorde-nous ta délivrance. J'écouterai ce que dira le Dieu fort, l'Éternel. Car il parlera de paix à son peuple et à ses bien-aimés; mais que jamais ils ne retournent à leur folie. Certainement sa délivrance est proche de ceux qui le craignent, afin que la gloire habite en notre pays. La bonté et la vérité se sont rencontrées. La justice et la paix se sont entre-baisées. La vérité germera de la terre et la justice regardera des cieux. L'Éternel aussi donnera le bien, tellement que notre terre rendra son fruit. La justice marchera devant Lui, et Il la mettra partout où Il marchera. »

Ainsi a parlé le fondateur de l'Angleterre moderne. Nous regrettons de ne pouvoir faire entendre ces discours dans la langue énergique dont Cromwell se servait. Nous avons vu un poëte le comparer à Romulus fondateur de Rome. Mais si Cromwell prépara d'abord par son épée les destinées nouvelles de son peuple, il contribua plus encore à les fonder et à les affermir, par l'esprit religieux et sincèrement libéral qu'il souffla sur toute sa nation. Il y eut à la fois dans cet homme du Romulus et du Numa. Il comprit, comme Pompilius, que la religion était la base des nations; mais ce ne fut pas sur les révélations d'une nymphe Égérie qu'il posa la grandeur future de la république, ce fut sur de plus vrais et de plus saints oracles. Numa et

Cromwell, restés jusqu'à l'âge de quarante ans dans la vie privée, demeurant à la campagne, l'un près de Cures, l'autre près d'Huntingdon, dans le repos, dans l'étude, dans de rustiques travaux, soignant l'un la vieillesse de son père et l'autre celle de sa mère, ne sortirent de cette douce retraite qu'en sacrifiant au Dieu qu'ils adoraient, et pour apporter ses décrets à leur peuple. Si le gendre de Tatius fonda des temples, créa les colléges des prêtres de Mars, des vestales, des pontifes, des féciaux, l'arrière-neveu du premier ministre de Henri VIII fut consumé du désir de voir se propager avec puissance au milieu de son peuple cette « race élue, » cette « sacrificature royale, » cette « nation sainte » qui, dit l'apôtre Pierre, doit annoncer en tout lieu les vertus de Jésus-Christ. Ce n'était pas dans des bois sacrés qu'il allait recevoir les instructions de son Dieu. Son cabinet, nous l'avons vu plusieurs fois, était son oratoire. Tous les deux ils jurèrent de conserver parmi leur peuple le feu sacré allumé aux rayons du soleil. Si Olivier ne déposa pas dans Saint-Paul de Londres un ancile d'airain tombé du ciel, il sut donner à ses concitoyens un palladium plus efficace pour être le gage de la grandeur de l'empire, et ce palladium protége encore la Grande-Bretagne contre la soif de l'or et la furie des passions, qui y règnent avec tant d'énergie. Avant eux, les étrangers regardaient soit Rome, soit l'Angleterre, comme un camp menaçant : sous leur gouvernement on les considéra comme une sage cité, un juste tribunal, un temple saint. Un ancien sage avait dit que « le monde ne serait heureux que lorsqu'on

verrait la philosophie sur le trône. » Si Numa réalisa cette parole, Olivier réalisa celle-ci : « Si le « cœur du roi est dans la main de l'Éternel comme « des ruisseaux d'eau qu'Il incline à tout ce qu'Il « veut, — alors le roi affermira le pays par la « justice! » La tombe d'Olivier comme celle de Numa fut violée après sa mort; et si du sépulcre de Pompilius, au pied du Janicule, on tira des manuscrits que le sénat, avec un effroi hypocrite, jeta aux flammes, comme dangereux pour le peuple, — les os du Protecteur furent exhumés et couverts d'injures par les vils adulateurs d'un pouvoir corrompu. Mais n'importe! le nom d'Olivier, ainsi que celui de Numa, demeure et demeurera comme la personnification de l'esprit religieux et de la législation libérale d'un grand peuple. Cromwell, — nous le répétons, — est le vrai fondateur de l'Angleterre moderne; c'est à lui que le peuple doit sa liberté; c'est à lui que la couronne doit sa stabilité. — Et Cromwell n'a pas de statue dans le nouveau palais de Westminster élevé par les soins de Victoria!... *Ingrata salutis*[1]!

Nous avons vu la politique d'Olivier : « Soyez « unis dans la foi et dans l'amour de Christ, di« sait-il. Supprimez tout ce qui est mal et encou« ragez tout ce qui est conforme à la piété. » Telle n'est pas la politique du pape. Le règne de Dieu, dit-il, est dans l'Église; l'Église est dans la hiérarchie, et la hiérarchie est dans le pape. L'Église trouve l'État éloigné de Dieu, sans vie d'en haut. Elle lui communique cette vie, non

[1] Virgile.

pas en régénérant les individus qui le composent, mais en les attachant en masse à son organisation ecclésiastique. Si l'État se soumet à l'Église, il est un État chrétien ; si l'État s'oppose à l'Église (c'est-à-dire au pape), il est en dehors de Dieu et de son alliance. Sans doute le papisme n'exclut pas positivement l'œuvre intérieure, qui est l'essence du protestantisme; mais il n'y attache pas une grande importance. Tout ce qu'il demande c'est une soumission à la papauté et une moralité extérieure et légale. Or l'on sait jusqu'à quel point les livres expliqués dans les séminaires abaissent le niveau de cette moralité.

Tandis que le principe protestant donne à un peuple la liberté, la vie, l'ordre, le principe romain, au contraire, lui apporte la servitude, le trouble et la mort.

L'Église romaine veut prendre l'État sous sa tutelle, et elle s'insinue partout pour le diriger. Il en résulte à tout moment des conflits, des querelles. L'État crie que l'Église porte atteinte à ses droits, l'Église crie que l'État porte atteinte à la religion; et comme l'État et l'Église ont chacun ses partisans, cela peut conduire à une guerre civile. De tels conflits sont fréquents dans les pays soumis au catholicisme romain; et de nos jours la France, l'Espagne et d'autres pays papistes en ont offert de fréquents exemples.

La concentration, qui est le trait caractéristique du papisme, lui donne une grande puissance. Sans doute, le temps n'est plus où une bulle papale prononce l'interdit contre tout un peuple, et où les rois eux-mêmes doivent plier le genou devant

elle. Cependant les allocutions, les encycliques, le confessionnal ont encore leur force, et plusieurs États qui ont eu affaire avec Rome, la Prusse par exemple, en ont fait de nos jours une triste expérience.

L'Église romaine est d'autant plus redoutable pour la paix et la prospérité des peuples, qu'elle n'a pas de principes politiques qui lui soient propres, qu'elle ne cherche que sa puissance, et s'allie volontiers avec tous les partis, pourvu qu'elle en tire quelque avantage. Elle s'unira avec les rois contre les peuples, et avec les peuples contre les rois, selon que son intérêt le demande. Elle ne veut qu'une chose, c'est de lier et le peuple et le roi sous le trône du Vatican, et de se tenir debout au-dessus d'eux, appuyant l'un de ses pieds sur la main du roi et l'autre sur le cœur du peuple.

De cette servitude que le papisme apporte aux nations résulte pour elles une mort morale et intellectuelle, qui devient bientôt une mort politique et industrielle.... La malheureuse Irlande, nous l'avons dit, est le vrai *substratum* du catholicisme romain.

Voilà le système qu'Olivier Cromwell rejeta et à la place duquel il établit l'Évangile.

On parle beaucoup de l'ambition de Cromwell. C'est son ambition qui lui fait prendre les armes; c'est son ambition qui le fait devenir Protecteur; c'est son ambition qui l'agite, dit-on, lors de la question de la royauté. L'ambition d'un homme... N'y a-t-il donc dans sa vie autre chose à voir? C'est une manière fort mesquine de considérer l'histoire. Il s'agit vraiment de bien autre chose pour

Olivier. Ce n'est pas *d'une plume à son chapeau* qu'il s'occupe.... Il livre la grande bataille contre la papauté et la royauté du moyen âge. Après l'établissement du christianisme et la Réformation du seizième siècle, l'histoire n'a pas eu de lutte plus considérable.

Le résultat de cette bataille a été la délivrance des âges présents et des âges futurs. Sans Cromwell, humainement parlant, la liberté était perdue, non-seulement pour l'Angleterre, mais pour l'Europe. Hume attribue quelque part aux puritains cet immense et glorieux résultat. Mais il faut ajouter que la défaite de la liberté eût été en même temps celle de l'Évangile.

Il n'y a dans le dix-septième siècle que deux hommes : Louis XIV et Olivier Cromwell ; le premier, représentant de l'absolutisme et du catholicisme romain ; le second, représentant du christianisme évangélique et de la liberté. Sans doute il y a dans ce siècle d'autres grandes figures ; et qui ne se rappellerait le généreux Gustave-Adolphe! mais les deux grandes figures sont Louis et Olivier. C'est entre eux, — entre leurs systèmes, si ce n'est entre leurs personnes, — que fut la lutte ; et la victoire, quoique lente, quoique longtemps disputée, surtout en France, est restée à Olivier. Ces deux hommes sont les représentants de deux principes, — de deux mondes. Ces deux grandes figures sont élevées l'une et l'autre sur un piédestal imposant ; et leur ombre ne tombe pas seulement sur leur siècle, elle se prolonge sur tous les siècles à venir.

J'ai été en Angleterre. J'ai vu dans ses grandes villes industrielles les miracles de cette activité qui couvre le monde entier des produits d'une petite île de l'Europe. J'ai contemplé dans les eaux de Londres, de Liverpool, et d'autres lieux encore ces îles flottantes, ces milliers de mâts, qui transportent sur toutes les mers la richesse et la puissance de la nation. J'ai admiré en Écosse un peuple simple, énergique, décidé à tout sacrifier plutôt que d'abandonner Christ et sa parole. J'ai assisté à Westminster aux débats des chambres des trois royaumes, et j'ai trouvé partout, depuis les classes inférieures du peuple jusqu'au rang élevé des grands et des princes, l'enthousiasme de la liberté. J'ai parcouru ces salles d'où partent pour toutes les contrées du monde des Bibles imprimées dans tous les langages connus. J'ai prié dans les maisons de prières, et j'ai été ravi dans les *meetings* religieux par l'éloquence puissante des orateurs et les acclamations du peuple. J'ai rencontré dans les familles de la Grande-Bretagne une moralité comparativement plus grande qu'ailleurs. J'ai vu des coutumes pieuses, domestiques et publiques, plus généralement répandues. J'ai été frappé d'admiration en voyant le peuple de ces îles enceindre l'univers, porter partout la civilisation et le christianisme, commander dans les mers les plus lointaines, et remplir le monde de la puissance et de la parole de Dieu.

A la vue de tant de prospérité et de grandeur j'ai dit : *C'est ton Dieu fort qui t'a donné cette*

force! C'est l'œuvre de la Réformation, c'est le Protestantisme, c'est la foi évangélique, qui a exalté ainsi cette nation, et l'a revêtue de tant d'influence.

Mais Dieu agit par des instruments; et s'il est un homme qui dans les temps passés ait contribué par-dessus tous les autres aux merveilles des temps présents, cet homme c'est Olivier Cromwell. La grandeur actuelle de l'Angleterre n'est que la réalisation du plan qu'il avait conçu.

Si l'enthousiasme pour l'Évangile, si l'opposition à la papauté, ces deux caractères qui distinguèrent Cromwell, et qu'il a imprimés sur les peuples de la Grande-Bretagne, venaient à cesser en Angleterre, si une chute fatale venait à interrompre la course glorieuse de cette nation, et que Rome, qui a déjà ruiné tant de peuples, vînt à recevoir les hommages de la reine des mers....

—Alors, si je retournais jamais en Angleterre, je n'y trouverais plus qu'une gloire éteinte, et une puissance détrônée et déchue.

Mais ce funeste pressentiment ne se réalisera pas. La Grande-Bretagne sera fidèle à la carrière que Dieu, par l'esprit du grand Olivier, lui a tracée. Elle demeurera *une ville bâtie sur une montagne qui ne peut être cachée*, et qui envoie dans tout le monde la lumière, la civilisation et la foi.

APPENDICE.

REVUES ANGLAISES SUR LE PROTECTEUR.

Un journal de Londres, a-t-on dit dans la préface, a fait la revue des jugements portés sur le *Protecteur* par quelques-uns des organes de la presse anglaise. On trouvera ci-dessous l'article de ce journal. Les attaques dont il y est parlé sont peut-être, vu les camps d'où elles sont parties (le rationalisme et le papisme), d'un aussi grand prix que les approbations mêmes. Quant à celles-ci, les revues où elles se trouvent sont, on le rappelle, des organes de l'opinion conservatrice, de l'Église nationale, épiscopale, si longtemps contraire à la mémoire de Cromwell. C'est ce qui fait surtout le prix de ces critiques. Voici l'article. On retranche seulement quelques mots qui se rapportent à l'auteur.

« En lisant les nouvelles livraisons des revues trimestrielles « notre attention a été attirée par deux articles sur la « *Réhabilitation de Cromwell,* par M. Merle d'Aubigné : l'un dans « la *Revue de Westminster,* l'autre dans la *Church of England* « *quarterly* (Revue trimestrielle de l'Église d'Angleterre). « En même temps un troisième article paraît dans le numéro « de septembre du *Churchman's monthly Review* (Revue « mensuelle épiscopale). L'ouvrage de M. M... a servi à sonder et à manifester généralement l'état de l'opinion parmi « nous; et il n'est pas sans intérêt de signaler la manière fort « diverse dont il a été reçu. La plupart de nos journalistes pas-

« sent le grand champion du Protecteur (M. Carlyle), et s'ar-
« rêtent à l'écrivain étranger qui a entrepris de réhabiliter son
« caractère, comme si l'historien de la Réformation avait été
« le premier à rédiger un plaidoyer en faveur de la droiture et
« du sincère patriotisme de Cromwell.

Le catholique romain *Tablet* (journal papiste d'Angleterre)
« et le whig (libéral) *Examiner* attaquent M. M... avec
« toute la virulence de l'*odium theologicum*, qui est souvent
« aussi prononcé dans le philosophe libéral que dans le reli-
« gionnaire fanatique. Le volume n'a pas été beaucoup mieux
« traité par le journal puseyte *Post* et par le MÉPHISTOPHÉLÈS
« du *Spectateur*.

« L'article dans la *Revue de Westminster* est court, mais
« plein de sentiment et de droiture. Il se termine ainsi : *L'in-*
« *tercession noble et désintéressée de Cromwell en faveur de*
« *la cause protestante, quand elle était attaquée dans la per-*
« *sonne des Piémontais égorgés, lui assure la gratitude et*
« *l'admiration de tous les protestants dans tous les siècles,*
« *et sert considérablement à laver son caractère de cette tur-*
« *pitude morale dont ses ennemis se sont efforcés de le recou-*
« *vrir. Sa Réhabilitation, par M. Merle d'Aubigné, fera beau-*
« *coup aussi pour diminuer l'idée, autrefois si générale, de sa*
« *prétendue hypocrisie, en montrant que le ressort de la plu-*
« *part de ses actions a été le zèle pour la cause protestante.*
« *Mais d'autres « Élucidations » et « Réhabilitations » sont*
« *requises avant que le caractère d'Olivier parvienne à cette*
« *perfection que réclament pour lui ses chauds mais trop ab-*
« *solus admirateurs.* »

« Le *Church of England Quarterly* (Revue trimestrielle de
« l'Église d'Angleterre) consacre un long article au volume de
« M. Merle. Si l'on tient compte de l'école politique au sein
« de laquelle l'auteur de l'article a été évidemment élevé (le
« parti royaliste ou tory), ses concessions en faveur du Pro-
« tecteur prouvent d'une manière plus frappante que les plus
« chauds panégyriques de ses admirateurs le changement ex-
« traordinaire qui s'est opéré dans l'opinion publique à l'égard
« du vrai caractère de Cromwell. L'objet principal de l'article

« est de réhabiliter et d'exalter Charles Ier plutôt que de dé-
« précier le Protecteur.

« *Nous sommes tout à fait disposé*, dit l'auteur, *à admettre*
« *que Cromwell, dans un certain sens, était un grand homme.*
« *Intrépide soldat, général habile, politique plein de saga-*
« *cité, et développant (quand une fois il eut atteint certaines*
« *limites d'agrandissement personnel) de grandes vues dans*
« *l'art de gouverner; il ne fit jamais rien sans l'avoir pesé,*
« *et sans avoir calculé d'une manière admirable le but qu'il*
« *devait atteindre et le moyen le plus propre pour y par-*
« *venir.*

« ... *Que l'Angleterre fût plus sagement gouvernée sous le*
« *Protecteur que pendant le règne de Charles Ier, et que ses*
« *relations avec les nations étrangères fussent soutenues avec*
« *plus de dignité, c'est ce qui ne peut faire l'objet d'aucun*
« *doute.... Que Cromwell, dans ses vues de tolérance et de*
« *liberté, soit civile, soit religieuse, fût fort en avant de l'âge*
« *dans lequel il vécut, c'est ce que nous sommes aussi tout*
« *disposé à admettre, quoique quelques-uns des actes de son*
« *Protectorat semblent indiquer le contraire.... Nous ne pou-*
« *vons accuser Cromwell, comme plusieurs l'ont fait, d'une*
« *hypocrisie raisonnée, mais d'un autre côté nous ne pouvons*
« *l'acquitter de déception..... Il peut être vrai que* LA SEULE
« IDÉE *de la vie politique de Cromwell fut le* MAINTIEN DU
« PROTESTANTISME : *il n'est pas vrai que le seul but de Charles*
« *fut l'introduction de la papauté..... Dans la politique étran-*
« *gère qu'il poursuivit pendant son Protectorat, Cromwell a*
« *donné un nouvel exemple (il y en avait eu peu jusqu'alors)*
« *d'un pouvoir acquis d'une manière douteuse, mais exercé*
« *sagement et consciencieusement. Dans le gouvernement*
« *intérieur du pays il a montré beaucoup de modération et*
« *de sagacité. — Comme Napoléon, il était le seul homme*
« *capable de dominer les éléments violents et anarchiques*
« *d'un État révolutionnaire, et de les contraindre à se ranger*
« *à l'ordre. Comme Napoléon il mit son ambition person-*
« *nelle dans de grandes mesures, qui eurent pour résultat la*
« *prospérité nationale. Comme ce fut le cas pour Napoléon,*

« *les nécessités mêmes de son temps lui permirent, il y a*
« *plus, l'obligèrent, de monter les marches successives qui*
« *conduisaient à l'autorité souveraine. Nous croyons qu'au*
« *début de sa carrière Cromwell fut honnête et sincère. Lors-*
« *que les scènes successives de cette grande tragédie nationale*
« *commencèrent, il apprit mieux le rôle important qu'il de-*
« *vait jouer, et il vit plus clairement le pouvoir auquel il*
« *devait finalement atteindre.* »

« Cet article venant d'un écrivain dont les vues diffèrent
« de celles de M. Merle quant à la monarchie et à l'épiscopat,
« au gouvernement politique et aux institutions civiles, le té-
« moignage qui s'y trouve a tout le mérite de l'impartialité
« et toute la force d'une conviction désintéressée.

« Nous ne devons pas moins d'honneur à l'auteur de l'ar-
« ticle de la *Churchman's monthly Review*, pour l'aveu plein
« de franchise du changement décidé qu'a accompli dans son
« esprit, quant au jugement qu'il faut porter sur le réel carac-
« tère de Cromwell, la lecture des *Lettres et Discours* « du
« Protecteur, » recueillis par M. C...., et celle de la « Réhabili-
« tation » écrite par M. M.... L'auteur annonce que le ju-
« gement mûrement délibéré et le verdict sans ambiguïté du
« dix-neuvième siècle sera que Cromwell fut « *sans aucun*
« *doute un homme droit et honnête*. Même quant à son ca-
« ractère religieux, l'auteur s'est vu obligé d'en former un ju-
« gement plus favorable que le rédacteur du *Church of En-*
« *gland Quarterly*. » Il cite la belle lettre de Cromwell au
« colonel Walton, sur la mort de son fils à Marston-Moor,
« *comme manifestant une âme remplie d'une vraie piété et*
« *d'une foi triomphante, et comme contraignant même les*
« *esprits que les préjugés dominent à ressentir pour Crom-*
« *well une profonde et cordiale vénération.*

« Mais les remarques par lesquelles l'auteur termine son ar-
« ticle, et qui se rapportent à la crise la plus solennelle de la
« vie de Cromwell, l'exécution publique de son souverain, ac-
« cusé d'avoir « trahi sa foi, » sont si justes et d'une force si ad-
« mirable, que nos lecteurs nous remercieront sans doute de
« les leur transcrire.

« *Cromwell, cela est hors de doute,* » dit l'auteur de cet article, « *était arrivé à la conviction que cet acte redoutable* « *était juste en lui-même et nécessaire aux intérêts essen-* « *tiels de la nation. Il était convaincu que toute confiance* « *dans les déclarations de Charles était vaine, que ce prince* « *s'était constamment montré un fourbe, et que pour répondre* « *à l'appel solennel adressé par les événements mêmes* « *Charles devait être mis en jugement devant les représen-* « *tants de la nation, comme coupable d'avoir violé les grands* « *principes de justice qui doivent régner parmi les hommes.* « *Nous n'entreprendrons pas de résoudre cette* « questio vexa- « ta. » *Cela n'est pas nécessaire. L'esprit des temps mo-* « *dernes, plus éclairé et plus modéré, eût aisément trouvé* « *une issue plus heureuse pour sortir de ce dilemme. Néan-* « *moins il y eut quelque chose de profondément solennel* « *dans toute la manière de procéder de ces nobles, de ces* « *hommes de rang, de vertu, de piété qui entreprirent la tâ-* « *che terrible de siéger comme juges dans la cause de leur roi.* « *D'autres nations se débarrassent d'un tyran par l'assassinat.* « *Nos voisins ont pu faire une méchante caricature de cette* « *scène; mais s'il y a jamais eu dans aucun pays un tribunal* « *où des hommes honorables aient maîtrisé leurs sentiments* « *et se soient mis avec rigidité, mais avec résolution, sans* « *craindre de danger, ni dans ce monde ni dans l'autre, à* « *peser et à décider consciencieusement une question de vie* « *et de mort, ce fut lors du jugement et de la condamnation* « *de Charles Ier.*

« *La question à résoudre, c'est l'honnêteté de Cromwell,* « *car nous n'avons ni à le défendre dans cet acte, ni à jus-* « *tifier cette mesure extrême. C'est aux acteurs de cette scène* « *et à leur juge céleste que ce droit appartient. Mais tout* « *homme impartial se sentira certainement contraint à re-* « *connaître la sincérité et la droiture pieuse d'Olivier dans* « *un moment où il se croyait irrévocablement appelé à agir* « *comme juge et à agir avec décision. Il ne recula pas, il ne* « *chercha pas à jeter cette tâche sur d'autres; il ne voulut* « *pas échapper à la responsabilité de cet acte. Il assista à*

« *toutes les séances sauf une, et il fut le troisième à signer*
« *l'arrêt de mort. Il n'y a aucune raison quelconque d'inférer*
» *qu'il eut dans cet acte quelque but personnel. Les supposi-*
« *tions de certains auteurs à cet égard manquent entière-*
« *ment de preuves. Ils ont accusé Cromwell d'un plan d'hy-*
« *pocrisie caché mais profond, et l'ont représenté, jetant de*
« *la position si humble et si obscure où il avait été jusqu'a-*
« *lors, un regard ambitieux sur la couronne. Toutes les sup-*
« *positions qu'on peut faire pour expliquer une action hu-*
« *maine s'élèvent contre une telle accusation. Cromwell de-*
« *vint le Protecteur de la nation, comme il était devenu*
« *le champion de ses droits et le vaillant capitaine de son*
« *armée*, EN VERTU DE SON APTITUDE MANIFESTE A CETTE
« ŒUVRE. *Il n'y avait personne que lui pour cette grande en-*
« *treprise, personne qui eût la même habileté, personne qui*
« *eût la même piété et la même dévotion; personne qui fût*
« *aussi absolument au-dessus de tendances petites, rampantes*
« *et personnelles. Préparé par une éducation extraordinaire,*
« *son âme puissante s'éleva, sous la pression des événements,*
« *à la hauteur de la crise. A chaque degré de l'échelle il fut*
« *fidèle à sa profession et à ses promesses, jusqu'à ce qu'enfin*
« *le fermier des marais, l'obscur mais respectable « yeo-*
« *man, » le hardi avocat des droits communs de ses voisins de*
« *village, saisit le sceptre (il ne porta pas le diadème) de la*
« *plus puissante et de la plus vénérée des souverainetés de la*
« *terre, — et devint Protecteur de la Grande-Bretagne et de*
« *l'Irlande.* »

« Voilà de la vérité et de l'éloquence.

« CROMWELL EST RÉHABILITÉ.

« Ce verdict impartial, fondé sur ses lettres et ses discours au-
« thentiques, ne peut, ne doit pas être annulé. Que nos lecteurs
« ne considèrent pas ceci comme un sujet de peu d'impor-
« tance, comme une question purement littéraire et historique.
« C'est une question nationale, qui est pour nous d'un intérêt

« national, et qui concerne notre caratère national. Que l'on se « rappelle que cet homme, le plus grand qui ait gouverné l'An- « gleterre, est le seul auquel les serviles courtisans de la reian « Victoria aient refusé une statue dans le palais de la Législa- « tion britannique [1].

[1] *The Patriot*, du 25 octobre 1847. — Ce journal est, à ce qu'il paraît, rédigé par des écrivains qui appartiennent aux Églises congrégationalites d'Angleterre. — On ajoutera, comme explication du fait mentionné à la fin de cet article, qu'une grande salle du nouveau et magnifique palais du parlement, à Londres, a été destinée à recevoir l'effigie de tous les souverains qui ont régné en Angleterre. On y avait assigné (a-t-on assuré) une place à Cromwell; mais au dernier moment la reine a voulu que le prince Albert y figurât, et il n'y a eu d'autre moyen de la satisfaire que d'exclure le grand homme du dix-septième siècle, pour introduire le mari de Victoria.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE III.

SCHISME ENTRE LE ROI ET LE PARLEMENT.

CHAPITRE IV.

SCHISME ENTRE LE PARLEMENT ET L'ARMÉE.

CHAPITRE V.

LA MORT DU ROI.

CHAPITRE VI.

IRLANDE.

CHAPITRE VII.

ÉCOSSE.

CHAPITRE XI.

MORALITÉ, GLOIRE ET ANTIPAPISME DE L'ANGLETERRE.

CHAPITRE XII.

LE DÉFENSEUR DE LA FOI.

CHAPITRE XIII.

LA ROYAUTÉ.

CHAPITRE XIV.

DERNIER PARLEMENT ET MORT DU PROTECTEUR.

FIN.

